LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULISSE, PAR FEU MRE. FRANÇOIS DE...

François : de Salignac de La Mothe Fénelon, ...



Passerini
160



Digitized by Google


Digitized by Google

Di me Cav: Mario[?] Lo Inghirami

Digitized by Google

Digitized by Google



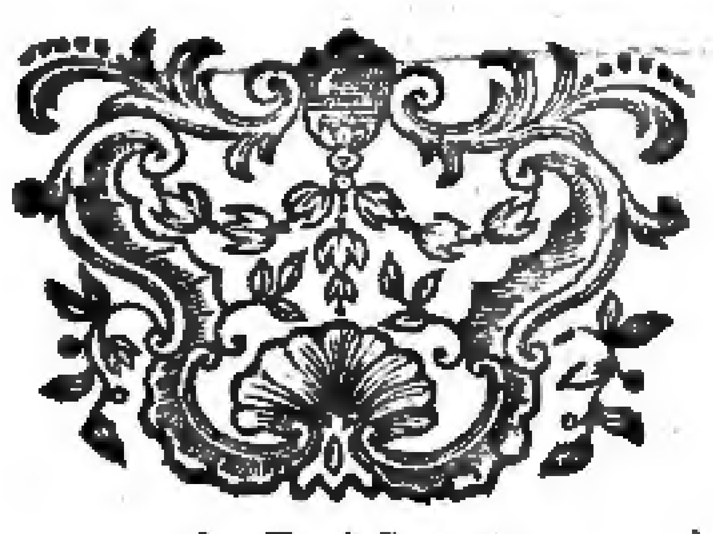
Faure Sculpsit.

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULISSE.

Par feu Mre. FRANÇOIS DE SALYGNAC, DE LA MOTTHE-FÉNÉLON, *Précepteur de Messeigneurs les* ENFANS DE FRANCE, *& depuis Archevêque, Duc de Cambrai, Prince du Saint-Empire.*

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE,

Conforme au Manuscrit original, & enrichie de Figures en taille-douce.



A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Permission.

Digitized by Google

Digitized by Google



AU ROI.

SIRE,

J'Ai cru que voulant faire paroître cet Ouvrage dans toute sa perfection, je devois commencer par avoir l'honneur de le présenter à VOTRE MAJESTÉ. Il eut le bonheur de plaire à votre Auguste Pere, pour qui il fut composé; & dans le temps que les rares vertus de ce grand Prince l'avoient rendu l'attente & l'admiration des Peuples, il ne dé-

Digitized by Google

daignoit pas de faire une lecture sérieuse de ce qui avoit amusé son enfance. Animé , SIRE , *du même zele qui fit entreprendre cet Ouvrage, je viens vous l'offrir aujourd'hui. Il vous sera un gage des vœux que formoit l'Auteur pour un Regne que nous voyons renaître sous vos Loix. Puisse,* SIRE , *tout ce qui reluit déja dans* VOTRE MAJESTÉ , *& qui fait l'espérance de la Nation , fasse longtemps son bonheur ! Ce sont les souhaits ardens de celui qui est avec un très-profond respect ,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéissant , & très-fidele Serviteur & Sujet.
FÉNÉLON.

Digitized by Google



* DISCOURS

De la Poésie Epique, & de l'excellence du Poëme de Télémaque.



ORIGINE ET FIN DE LA POËSIE.

SI l'on pouvoit goûter la vérité toute nue, elle n'auroit pas besoin, pour se faire aimer, des ornemens que lui prête l'imagination ; mais sa lumiere pure & délicate ne flatte pas assez ce qu'il y a de sensible en l'homme : elle demande une attention qui gêne trop son inconstance naturelle. Pour l'instruire, il faut lui donner non-seulement des idées pures qui l'éclairent, mais encore des images sensibles qui le frappent & qui l'arrêtent dans une vue fixe de la vérité. Voila la source de l'éloquence, de la poésie, & de toutes les sciences qui sont du ressort de l'imagination. C'est la foiblesse de l'homme qui rend les sciences nécessaires. La beauté simple & immuable de la vertu ne le touche pas toujours : il ne suffit point de lui montrer la vérité : il faut la peindre aimable. §

Nous examinerons le poëme de Télémaque selon ces deux vues, d'instruire & de plaire ; &

* Ce discours a été revu, changé & enrichi en plusieurs endroits sur des corrections envoyées par M. de Ramsay qui en est l'Auteur.

§ *Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci, Auctorum delectando, pariterque monendo.*

HOR. ART. POET.

nous tâcherons de faire voir que l'auteur a instruit plus que les anciens, par la sublimité de sa morale; & qu'il a plu autant qu'eux, en imitant toutes leurs beautés.

Deux sortes de Poésies Héroïques.

Il y a deux manieres d'instruire les hommes pour les rendre bons. La premiere, en leur montrant la difformité du vice, & ses suites funestes; c'est le dessein principal de la *Tragédie*. La seconde, en leur découvrant la beauté de la vertu, & sa fin heureuse; c'est le caractere propre à *l'épopée*, ou poëme épique. Les passions qui appartiennent à l'une, sont la terreur & la pitié; celles qui conviennent à l'autre sont l'admiration & l'amour. Dans l'une, les acteurs parlent, dans l'autre, le poëte fait la narration.

Définition & division du poëme épique.

On peut définir le poëme épique: *Une fable racontée par un poëte pour exciter l'admiration, & inspirer l'amour de la vertu, en nous représentant l'action d'un héros favorisé du ciel, qui exécute un grand dessein en triomphant de tous les obstacles qui s'y opposent.* Il y a donc trois choses dans l'épopée, *l'action, la morale & la poésie.*

I. DE L'ACTION ÉPIQUE.

Qualités de l'action Epique.

L'action doit être *grande, une, entiere, merveilleuse*, mais cependant *vraisemblable, & d'une certaine durée.* Le Télémaque a toutes ces qualités. Comparons-le avec les deux modeles de la poésie épique, Homere & Virgile, & nous en serons convaincus.

Dessein de l'Odyssée.

Nous ne parlerons que de l'Odyssée, dont le plan a plus de conformité avec celui du Télémaque. Dans ce poëme, Homere introduit un roi sage revenant d'une guerre étrangere, où il avoit donné des preuves éclatantes de sa prudence & de sa valeur. Des tempêtes l'arrêtent en chemin, & le jettent dans divers pays, dont il apprend les mœurs, les loix, la politique. De là naissent naturellement une infinité d'incidens & de périls. Mais sachant combien son absence causoit de désordres dans son royaume, il surmonte tous ces obstacles, méprise tous les plaisirs de la vie; l'immortalité même ne le touche point; il renonce à tout pour soulager son peuple & revoir sa famille. *

Sujet de l'Enéide.

§ Dans l'énéide, un héros pieux & vaillant échappé des ruines d'un état puissant, est destiné par les dieux pour en conserver la religion, & pour établir ~~un empire plus grand~~ & plus glorieux que le premier. Ce prince choisi pour roi par les restes infortunés de ses concitoyens, erre longtemps avec eux dans plusieurs pays, où il apprend tout ce qui est nécessaire à un roi, à un législateur, à un pontife. Il trouve enfin un asyle dans les terres éloignées, d'où ses ancêtres étoient sortis; il défait plusieurs ennemis puissans qui s'opposent à son établissement, & jette les fondemens d'un empire qui devoit être un jour le maître de l'univers.

Plan du Télémaque.

L'action du Télémaque unit ce qu'il y a de

* *V. le P. le Bossu, liv. I. chap. 10.* § *Ib. ch. 11.*

grand dans l'un & dans l'autre de ces deux poëmes. On y voit un jeune prince, animé par l'amour de la patrie, aller chercher son pere, dont l'absence causoit le malheur de sa famille & de son royaume. Il s'expose à toutes sortes de périls, il se signale par des vertus héroiques; il renonce à la royauté, & à des couronnes plus considérables que la sienne; & parcourant plusieurs terres inconnues, apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour selon la prudence d'Ulysse, la piété d'Enée, & la valeur de tous les deux, en sage politique, en prince religieux, en héros accompli.

L'action doit être une.

L'action de l'épopée doit être *une*. Le poëme épique n'est pas une histoire comme la Pharsale de Lucain, & la guerre punique de Silius Italicus, ni la vie toute entiere d'un héros, comme l'Achilléide de Stace; l'unité du héros ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme est pleine d'inégalités: il change sans cesse de dessein, ou par l'inconstance de ses passions, ou par les accidens imprévus de la vie. Qui voudroit décrire tout l'homme, ne formeroit qu'un tableau bisarre, un contraste de passions opposées sans liaison & sans ordre. C'est pourquoi l'Epopée n'est pas la louange d'un héros qu'on propose pour modele mais le récit d'une action grande & illustre qu'on donne pour exemple.

Des Episodes.

Il en est de la poésie comme de la peinture; l'unité de l'action principale n'empêche pas qu'on n'y insere plusieurs incidens particuliers. Le dessein est formé dès le commencement du poëme; le héros en vient à bout en surmontant toutes les difficultés. C'est le récit de ces obstacles qui fait les épisodes; mais tout ces épisodes dépen-

dent de l'action principale, & sont tellement liés avec elle, & si unis entr'eux que le tout ensemble ne présente qu'un seul tableau, composé de plusieurs figures dans une belle ordonnance & dans une juste proportion.

L'unité de l'action du Télémaque, & la continuité des Episodes.

Je n'examine point ici s'il est vrai qu'Homere noie quelquefois son action principale dans la longueur & le nombre de ses épisodes : si son action est double, s'il perd souvent de vue ses principaux personnages ; il suffit de remarquer que l'auteur du Télémaque a imité par-tout la régularité de Virgile, en évitant les défauts qu'on impute au poëte Grec. Tous les épisodes de notre auteur sont continués, & si habilement enclavés les uns dans les autres que le premier amene celui qui suit. Ses principaux personnages ne disparoissent point, & les transitions qu'il fait de l'épisode à l'action principale, font toujours sentir l'unité du dessein. Dans les trois premiers livres où Télémaque parle & fait le récit de ses aventures à Calypso, ce long épisode, à l'imitation de celui de Didon, est raconté avec tant d'art que l'unité de l'action principale, est démeurée parfaite. Le lecteur y est en suspens, & sent dès le commencement, que le séjour de ce héros dans cette isle, & ce qui s'y passe n'est qu'un obstacle qu'il faut surmonter. Dans le sixieme livre, où Mentor instruit Idoménée, Telémaque n'est pas présent, il est à l'armée ; mais c'est Mentor, un des principaux personnages du poëme, qui fait tout en vue de Télémaque, & pour l'instruire après son retour du camp. C'est encore un grand art dans notre auteur de faire entrer dans son poëme des épisodes qui ne sont pas des suites de sa fable principale, sans rompre ni l'unité, ni la

continuité de l'action. Ces épisodes y trouvent place, non-seulement comme des instructions importantes pour un jeune prince (ce qui est le grand dessein du poëte) mais parce qu'il les fait raconter à son héros dans le temps d'une inaction, pour en remplir le vuide. C'est ainsi qu'Adoam instruit Télémaque des mœurs & des loix de la Bétique, pendant le calme d'une navigation : Philoctete lui raconte ses malheurs, tandis que ce jeune prince est au camp des alliés, en attendant le jour du combat.

L'action doit être entiere.

L'action épique doit être *entiere*. Cette intégrité suppose trois choses, la cause, le nœud & le dénouement.

La cause de l'action doit être digne du héros, & conforme à son caractere. Tel est le dessein du Télémaque. Nous l'avons déja vu.

Du Nœud.

Le nœud doit être naturel, & tiré du fond de l'action. Dans l'Odyssée, c'est Neptune qui le forme. Dans l'Enéide, c'est la colere de Junon. Dans le Télémaque, c'est la haine de Vénus. Le nœud de l'Odyssée est naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obstacle qui soit plus à craindre pour ceux qui vont sur mer, que la mer même *. L'opposition de Junon dans l'Enéide, comme ennemie des Troyens, est une belle fiction ; mais la haine de Vénus contre un jeune prince qui méprise la volupté par amour pour la vertu, & dompte ses passions par le secours de la sagesse, est une fable tirée de la nature, qui renferme en même-temps une morale sublime.

* Voyez le Pere le Bossu, liv II. chap. 13.

Le Dénouement.

Le dénouement doit être aussi naturel que le nœud. Dans l'Odyssée, Ulysse arrive parmi les Phéniciens, leur raconte ses aventures; & ces insulaires, amateurs du merveilleux & charmés de ses récits, lui fournissent un vaisseau pour rétourner chez lui: le dénouement est simple & naturel. Dans l'Enéide, Turnus est le seul obstacle à l'établissement d'Enée. Ce héros, pour épargner le sang de ses Troyens, & celui des Latins dont il sera bientôt roi, vuide la querelle par un combat singulier †. Ce denouement est noble. Celui de Télémaque est tout ensemble naturel & grand. Ce jeune héros, pour obéir aux ordres du ciel, surmonte son amour pour Antiope, & son amitié pour Idoménée, qui lui offroit sa couronne & sa fille. Il sacrifie les passions les plus vives & les plaisirs même les plus innocens au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque sur des vaisseaux que lui fournit Idoménée, à qui il avoit rendu tant de services. Quand il est près de sa patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite isle déserte, où elle se découvre à lui. Après l'avoir accompagné à son insu au travers des mers orageuses, des terres inconnues, des guerres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la sagesse le conduit enfin dans un lieu solitaire. C'est-là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin de ses travaux & sa destinée heureuse, puis elle le quitte. Si-tôt qu'il va rentrer dans le bonheur & le repos, la divinité s'éloige, le merveilleux cesse, l'action héroique finit. C'est dans la souffrance que l'homme se montre heros, & qu'il a besoin d'un appui tout divin. Ce n'est

§ Voyez le Pére le Bossu liv. II. chap. 13.

qu'après avoir souffert, qu'il est capable de marcher seul, de se conduire lui-même, & de gouverner les autres. Dans le poëme de Télémaque, l'observation des plus petites regles de l'art, est accompagnée d'une profonde morale.

Qualités générales du nœud & du dénouement du poëme épique.

Outre le nœud & le dénouement général de l'action principale, chaque épisode à son nœud & son dénouement propre; il doivent avoir toutes les mêmes conditions, Dans l'épopée, on ne cherche point les intrigues surprenantes des romans modernes: la surprise seule ne produit qu'une passions très-imparfaite & passagere. Le sublime est d'imiter la simple nature, préparer les événemens d'une maniere si délicate qu'on ne le prévoie pas, les conduire avec tant d'art que tout paroisse naturel. On n'est point inquiet, suspendu, détourné du but principal de la poésie héroique, qui est l'instruction pour s'occuper d'un dénouement fabuleux, & d'une intrigue imaginaire: cela est bon, quand le seul dessein est d'amuser. Mais dans un poéme épique, qui est une espece de philosophie morale, ces intrigues sont des jeux d'esprit au dessous de sa gravité & de sa noblesse.

L'action doit être merveilleuse

Si l'auteur du Télémaque a évité les intrigues des romans modernes, il ne s'est pas jetté non plus dans le merveilleux que quelques-uns reprochent aux anciens: il ne fait ni parler de chevaux, ni marcher des trépieds, ni travailler des statues. Ce n'est pas que ce merveilleux choque la raison quand on suppose qu'il est l'effet d'une puissance divine qui peut tout. Les anciens ont introduit les dieux dans leurs poëmes, non-seulement pour exécuter par leur entreprise de grands

événemens, & unir la vraisemblance & le merveilleux : mais pour apprendre aux hommes, que les plus vaillans & les plus sages ne peuvent rien sans le secours des dieux. Dans notre poëme, Minerve conduit sans cesse Télémaque. Par-là le poëte rend tout possible à son héros, & fait sentir que, sans la sagesse divine, l'homme ne peut rien. Ce n'est pas là tout son art. Le sublime est d'avoir caché la déesse, sous une forme humaine. C'est non-seulement la vraisemblable, mais la nature qui s'unit ici au merveilleux. Tout est divin, & tout paroît humain. Ce n'est pas encore tout : si Télémaque avoit su qu'il étoit conduit par une divinité, son mérite n'auroit pas été si grand, il en auroit été trop soutenu. Les héros d'Homere savent presque toujours ce que les immortels font pour eux. Notre poëte, en dérobant à son héros le merveilleux de la fiction, exerce sa vertu & son courage.

Quoique l'action doive être *vraisemblable*, il n'est pas nécessaire qu'elle soit vraie. C'est que le but du poëme épique n'est pas de faire l'éloge ou la critique d'aucun homme en particulier, mais d'instruire & de plaire par le récit d'une action qui laisse le poëte en liberté de feindre des caracteres, des personnages & des épisodes à son gré, propres à la morale qu'il veut insinuer.

La vérité de l'action n'est pas contraire au poëme épique pourvu qu'elle n'empêche point la variété des caracteres, la beauté des descriptions ; l'enthousiasme, le feu, l'invention & les autres parties de la poésie, pourvu que le héros soit fait pour l'action, & non pas l'action pour le héros, on peut faire un poeme épique d'une action véritable, comme d'une action fabuleuse.

La proximité des temps ne doit pas gêner un poëte dans le choix de son sujet, pourvu qu'il

y ſupplée par la diſtance des lieux, ou par des événemens ſemblables & naturels, dont le détail à pu échapper aux hiſtoriens & qu'on ſuppoſe ne pouvoir être connus que des perſonnages qui agiſſent. C'eſt ainſi qu'on peut faire un poeme épique & une fable excellente d'une action de Henri IV ou de Montzuma, parce que l'eſſentiel de l'action épique, comme dit le Pere le Boſſu, n'eſt pas qu'elle ſoit vraie ou fauſſe, mais qu'elle ſoit morale, & qu'elle ſignifie des vérités importantes.

De la durée du poëme épique.

La *durée* du poëme épique eſt plus longue que celle de la tragédie. Dans l'une, on raconte le triomphe ſucceſſif de la vertu qui ſurmonte tout; dans l'autre, on montre les maux inopinés que cauſent les paſſions. L'action de l'un doit avoir par conſéquent une plus grande étendue que celle de l'autre. L'Epopée peut renfermer les actions de pluſieurs années; mais, ſelon les critiques, le temps de l'action principale depuis l'endroit où le poëte commence ſa narration, ne peut être plus long qu'une année, comme le temps d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Ariſtote & Horace n'en diſent rien pourtant. Homere & Virgile n'ont obſervé aucune regle fixe là-deſſus. L'action de l'Illiade toute entiere ſe paſſe en cinquante jours. Celle de l'Odyſſée depuis l'endroit ou le poëte commence ſa narration, n'eſt que d'environ deux mois. Celle de l'Enéide eſt d'un an. Une ſeule campagne ſuffit à Télémaque, depuis qu'il ſort de l'iſle de Calypſo juſqu'à ſon retour en Ithaque. Notre poëte a choiſi le milieu, entre l'impétuoſité & la véhémence avec laquelle le poëte grec court vers ſa fin, & la démarche majeſtueuſe & meſurée du poëte latin, qui paroît quelquefois lent, & ſemble trop allonger ſa narration.

De la narration épique.

* Quand l'action du poëme épique est longue & n'est pas continuée, le poëte divise sa fable en deux parties : l'une, où le héros parle & raconte ses aventures passées ; l'autre, où le poëte seul fait le récit de ce qui arrive ensuite à son héros. C'est ainsi qu'Homere ne commence sa narration qu'après qu'Ulysse est parti de l'isle d'Ogygie ; & Virgile la sienne, qu'après qu'Enée est arrivé à Carthage. L'auteur du Télémaque a parfaitement imité ces deux grands modeles. Il divise son action comme eux en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte : & elle commence où Télémaque finit le récit de ses aventures à Calypso. Il prend peu de matiere, mais il la traite amplement : sept livres y sont employés. L'autre partie est beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le temps, mais elle est beaucoup plus resserrée pour les circonstances : elle ne contient que les trois premiers livres ; par cette division de ce que notre poëte raconte, & de ce qu'il fait raconter, à Télémaque ; il rappelle toute la vie du héros, il en rassemble tous les événemens, sans blesser l'unité de l'action principale, & sans donner une trop grande durée à son poëme. Il joint ensemble la variété & la continuité des aventures : tout est mouvement, tout est action dans son poëme. On ne voit jamais ses personnages oisifs, ni son poëme disparoître.

II. DE LA MORALE.

I. *Des Mœurs.*

On peut recommander la vertu par les exemples & par les instructions, par les mœurs & par

* Voyez le Pere Bossu, liv. II. chap. 8.

les préceptes. C'est ici où notre auteur surpasse beaucoup les autres poëtes.

On doit à Homere la riche invention d'avoir personnalisé les attributs divins, les passions humaines, les causes physiques, sources fécondes des belles actions, qui animent, & vivifient tout dans la poésie. Mais sa religion se réduit à un tissu de fables, qui ne nous représentent la divinité que sous des images peu propres à la faire aimer & respecter.

L'on sait le goût qu'avoit toute l'antiquité sacrée & profane, grecque & barbare, pour les paraboles & les allégories. Les grecs tiroient leur mythologie de l'égypte, or les caracteres hiéroglyfiques étoient chez les égyptiens la principale, pour ne pas dire la plus ancienne maniere d'écrire. Ces hiéroglifiques étoient des figures d'hommes, d'oiseaux, d'animaux, de reptiles, & de diverses productions de la nature qui désignoient comme des emblêmes, les attributs divins & les qualités des esprits. Ce style symbolique étoit fondé sur une très-ancienne opinion, que l'univers n'est qu'un tableau représentatif des perfections divines, que le monde visible n'est qu'une copie imparfaite du monde invisible: & qu'il y a par conséquent une analogie cachée entre l'original & les portraits, entre les êtres spirituels & corporels, entre les propiétés des uns & celles des autres.

Cette maniere *de peindre la parole, & de donner du corps aux pensées*, fut la véritable source de la mythologie & de toutes les fictions poétiques: mais dans la succession des temps, surtout lorsqu'on traduisit le style hyéroglyfique en style alphabétique & vulgaire, les hommes, ayant oublié le sens primitif de ces symboles, tomberent dans l'idolâtrie la plus grossiere. Les poëtes dégraderent tout en se livrant à leur imagination,

Par le goût du merveilleux, ils firent de la théologie, des traditions anciennes un véritable cahos & un mélange monstrueux de fictions & de toutes les passions humaines. Les historiens & les philosophes des siecles postérieurs, comme Hérodote, Diodore de Sicile, Lucien, Pline, Cicéron, qui ne remontoient pas jusqu'à l'idée de cette théologie allégorique, prenoient tout au pied de la lettre, & se moquoient également des mysteres de leur religion & de la fable. Mais, quand on consulte chez les perses, les phéniciens, les grecs & les romains, ceux qui nous ont laissé quelques fragmens imparfaits de l'ancienne théologie, comme Sanchoniaton & Zoroastre, Eusebe, Philon & Manthon, Apulée, Damascius, Horus, Apollon, Origene, Saint Clément d'Alexandrie, ils nous enseignent tous que ces caracteres hiéroglyfiques & symboliques designoient les mysteres du monde invisible, les dogmes de la plus profonde théologie, *le ciel & les visages des dieux.*

La fable phrygienne, inventée par Esope, ou, selon quelques-uns, par Socrate même, nous annonce d'abord qu'il ne faut pas s'attacher à la lettre, puisque les acteurs qu'on y fait parler & raisonner, sont des animaux privés de paroles & de raison; pourquoi ne s'attacher qu'à la lettre dans la fable égyptienne & dans la mythologie d'Homere? La fable phrygienne exalte la nature de la brute, en lui donnant de l'esprit & des vertus. La fable égyptienne paroît à la vérité dégrader la nature divine, en lui donnant du corps & des passions. Mais on ne sauroit lire Homere avec attention, sans être convaincu que l'auteur étoit pénétré de plusieurs grandes vérités qui sont diamétralement opposées à la religion insensée que la lettre de sa fiction nous présente. Ce poëte établit pour principe dans plusieurs endroits de ses poë-

mes *, que c'eſt une folie de croire que les dieux reſſemblent aux hommes, & qu'ils paſſent avec inconſtance d'une paſſion à une autre †, que tout ce que les dieux poſſedent eſt éternel, & tout ce que nous avons, paſſe & ſe détruit §, que l'état des ombres après la mort eſt un état de punition, de ſouffrances & d'expiation; mais que l'ame des héros ne s'arrête point dans les enfers, qu'elle s'envole vers les aſtres, & qu'elle eſt aſſiſe à la table des dieux, où elle jouit d'une immortalité heureuſe, qu'il y a un commerce continuel entre les hommes & les habitans du monde inviſible; que ſans la divinité, les mortels ne peuvent rien §; que la vraie vertu eſt une force divine qui deſcend du ciel, qui transforme les hommes les plus brutaux, les plus cruels & les plus paſſionnés, & qui les rend humains, tendres & compâtiſſans. Quand je vois ces vérités ſublimes dans Homere, inculquées, détaillées, inſinuées par mille exemples différens & par mille images variées, je ne ſaurois croire qu'il faille entendre ce poëte à la lettre dans d'autres endroits, où il paroît attribuer à la divinité ſuprême des préjugés, des paſſions & des crimes.

Je ſais que pluſieurs modernes, à l'imitation de Pythagore & de Platon, ont condamné Homere d'avoir ravalé ainſi la nature divine, & ont déclamé avec beaucoup d'eſprit & de force contre l'abſurdité qu'il y a de repréſenter les myſteres de la théologie par des actions impies, attribuées aux puiſſances céleſtes, & d'enſeigner la morale par des allégories dont la lettre ne montre que le vice. Mais, ſans bleſſer les égards qu'on doit avoir pour le jugement & le goût de ces critiques, ne peut-on par leur repréſenter avec

* Odiſſ. liv. 4. 3. † Ibid. liv. §. Ibidem.
§ Iliade, liv. 24.

respect, que cette colere contre le goût allégorique de l'antiquité, peut être portée trop loin?

Au reste, je ne prétends pas justifier Homere dans le sens outré de ses aveugles admirateurs: il vivoit dans un temps où les anciennes traditions sur la théologie orientale commençoient déja à être oubliées. Nos modernes ont donc quelque sorte de raison de ne pas faire grand cas de la théologie d'Homere; & ceux qui ne veulent le justifier tout-à-fait, sous prétexte d'une allégorie perpétuelle, montrent qu'ils ne connoissent point assez l'esprit de ces véritables anciens, en comparaison de qui le chantre d'Ilion n'est lui-même qu'un moderne.

Sans continuer plus long-temps cette discussion, on se contentera de remarquer que l'auteur du Télémaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les fables du poëte grec, à évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il personnalise comme lui les attributs divins, & en fait des divinités subalternes: mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occasions qui méritent leur présence. Il ne les fait jamais parler ni agir que d'une maniere digne d'elles. Il unit avec art la *poésie d'Homere & la philosophie de Pytagore.* Il ne dit rien que ce que les payens auroient pu dire, & cependant il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus sublime dans la morale chrétienne, & a montré par-là que cette morale est écrite en caracteres ineffaçables dans le cœur de l'homme, & qui les y découvriroit infailliblement, s'il suivoit la voix de la pure & simple raison, pour se livrer totalement à cette vérité souveraine & universelle qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps, & sans laquelle toute raison particuliere n'est que ténebres & égarement.

Les idées que notre poëte nous donne de la di-

vinité, sont non-seulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inspire la confiance & l'amour, une piété douce, une adoration noble & libre, due à la perfection absolue de l'Etre infini, & non pas à un culte superstitieux, sombre & servile, qui saisit & abat le cœur, lorsqu'on considere Dieu seulement comme un puissant législateur, qui punit avec rigueur le violement de ses loix.

Ses idées de la divinité.

Il nous représente Dieu comme amateur des hommes, mais dont l'amour & la bonté pour nous ne sont pas abandonnés aux décrets aveugles d'une destinée fatale, ni mérités par les pompeuses apparences d'un culte extérieur, ni sujets aux caprices bisarres des divinités payennes, mais toujours reglés par la loi immuable de la sagesse, qui ne peut qu'aimer la vertu, & traiter les hommes, non selon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des passions qu'ils sacrifient.

Des Mœurs des Héros d'Homere.

On peut justifier plus aisément les caracteres qu'Homere donne à ses héros, que ceux qu'il donne à ses dieux. Il est certain qu'il peint les hommes avec simplicité, force, variété & passion. L'ignorance où nous sommes des coutumes d'un pays, des cérémonies de la religion, du génie de sa langue : le défaut qu'ont la plupart des hommes, de juger de tout par le goût de leur siecle & de leur nation : l'amour du faste & de la fausse magnificence, qui a gâté la nature pure & primitive : toutes ces choses peuvent nous tromper & nous dégoûter mal à propos de ce qui étoit le plus estimé dans l'ancienne grece.

Il y a, selon Aristote, deux sortes d'épopées, l'une *pathétique*, l'autre *morale*; l'une où les

grandes passions regnent, l'autre où les grandes vertus triomphent. L'Iliade & l'Odyssée donnent des exemples de ces deux especes. Dans l'une, Achille est représenté naturellement avec tous ses défauts : tantôt comme emporté, jusqu'à ne conserver aucune dignité dans sa colere : tantôt comme furieux, jusqu'à sacrifier sa patrie à son ressentiment. Quoique le héros de l'Odyssée soit plus régulier que le jeune Achille bouillant & impétueux, cependant le sage Ulisse est souvent faux & trompeur. C'est que le poëte peint les hommes avec simplicité, & selon ce qu'ils sont d'ordinaire. La valeur se trouve souvent alliée avec une violence furieuse & brutale. La politique est presque toujours jointe avec le mensonge & la dissimulation. Peindre d'après nature, c'est peindre comme Homere.

Sans vouloir critiquer les vues différentes de l'Iliade & de l'Odyssée, il suffit d'avoir remarqué en passant leurs différentes beautés pour faire admirer l'art avec lequel notre Auteur réunit dans son poëme ces deux sortes d'Epopées, la pathétique & la morale. On voit un mélange & un contraste admirable de vertus & de passions, dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand : mais il nous représente également l'excellence & la bassesse de l'homme. Il est dangereux de nous montrer l'une sans l'autre, & rien n'est plus utile que de nous faire voir les deux ensemble : car la justice & la vertu parfaite demandent qu'on s'estime & se méprise, qu'on s'aime, & se haïsse. Notre poëte n'éleve pas Télémaque au-dessus de l'humanité : il le fait tomber dans les foiblesses qui sont compatibles avec un amour sincere de la vertu, & ses foiblesses servent à le corriger, en lui inspirant la défiance de soi-même & de ses propres forces. Il ne rend pas son imitation impossible, en lui donnant une perfection sans tache :

mais il excite notre émulation, en nous mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui, avec les mêmes imperfections, que chacun sent en soi, fait les actions les plus nobles & les plus vertueuses. Il a uni ensemble dans le caractere de son héros, le courage d'Achille, la prudence d'Ulisse, & le naturel tendre d'Enée. Télémaque est colere comme le premier, sans être brutal, politique comme le second, sans être fourbe, sensible comme le troisieme, sans être voluptueux.

J'avoue qu'on trouve une grande variété dans les caracteres d'Homere. Le courage d'Achille & celui d'Hector, la valeur de Diomede, & celle d'Ajax, la prudence de Nestor, & celle d'Ulysse, l'amour d'Hélene, & celui de Briseis; la fidélité d'Andromaque, & celle de Pénélope, ne se ressemblent point. On trouve un jugement & une finesse admirable dans les caracteres du poëte grec. Mais que ne trouve-t-on pas en ce genre dans le Télémaque, dans les caracteres si variés & toujours si bien soutenus de Sésostris & de Pygmalion, d'Idoménée & d'Adraste, de Protésilas & de Philoclès, de Calypso & d'Antiope, de Télémaque & de Boccoris? J'ose dire même qu'il se trouve dans ce poëme salutaire, non-seulement une vivacité de nuances des mêmes vertus & des mêmes passions, mais une telle diversité de caracteres opposés, qu'on rencontre dans cet ouvrage l'anatomie entiere de l'esprit & du cœur humain: c'est que l'auteur connoissoit l'*homme & les hommes*. Il avoit étudié l'un au dedans de lui-même, & les autres au milieu d'une florissante Cour. Il partageoit sa vie entre la solitude & la société: il vivoit dans une attention continuelle à la vérité qui nous instruit au dedans, & ne sortoit delà que pour étudier les caracteres, afin de guérir les passions des uns, ou de perfectionner les

vertus des autres. Il ſavoit s'accommoder à tous pour les approfondir tous, & prendre toutes ſortes de formes ſans changer jamais ſon caractere eſſentiel.

2. *Des préceptes & des instructions morales.*

Une autre maniere d'inſtruire, c'eſt par les préceptes. L'auteur du Télémaque joint enſemble les grandes inſtructions avec les exemples héroiques, la morale d'Homere avec les mœurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualités, ne ſe trouvant au même degré dans aucun des anciens, ſoit poëtes, ſoit philoſophes. Elle eſt *ſublime* dans ſes principes, *noble* dans ſes motifs, *univerſelle* dans ſes uſages.

QUALITÉS DE LA MORALE DU TELEMAQUE.

3. *Elle eſt ſublime dans ſes principes.*

1°. Sublime dans ſes principes. Elle vient d'une profonde connoiſſance de l'homme: on l'introduit dans ſon propre fond: on lui développe les reſſorts ſecrets de ſes paſſions, les replis cachés de ſon amour propre, la différence des vertus fauſſes d'avec les ſolides. De la connoiſſance de l'homme, on remonte à celle de Dieu même. L'on fait ſentir par-tout, que l'Être infini agit ſans ceſſe en nous pour nous rendre bons & heureux: qu'il eſt la ſource immédiate de toutes nos lumieres & de toutes vos vertus: que nous ne tenons pas moins de lui la raiſon que la vie; que ſa vérité ſouveraine doit être notre unique lumiere, & ſa volonté ſuprême régler tous nos amours: que faute de conſulter cette ſageſſe univerſelle & immuable, l'homme ne voit que des fantômes ſéduiſans; faute de l'écouter; il n'entend que le bruit confus de ſes paſſions. Que les ſolides vertus

ne nous viennent que comme quelque chose d'étranger qui est mis en nous : qu'elles ne sont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une puissance supérieure à l'homme qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obstacle, & dont nous ne distinguons pas toujours l'action à cause de sa délicatesse. L'on nous montre enfin que, sans cette puissance premiere & souveraine, qui éleve l'homme au dessus de lui-même, les vertus les plus brillantes ne sont que des rafinemens d'un amour-propre, qui se renferme en soi-même, se rend sa divinité, & devient en même-temps & l'idolâtre & l'idole. Rien n'est plus admirable que le portrait de ce philosophe que Télémaque voit aux enfers, & dont tout le crime étoit d'avoir été amoureux de sa propre vertu.

C'est ainsi que la morale de notre auteur tend à nous faire oublier nous-même, pour tout rapporter à l'Etre souverain, & nous en rendre les adorateurs, comme le but de sa politique est de nous faire préférer le bien public au bien particulier, & de nous faire aimer le genre humain. On sait les systêmes de Machiavel, d'Hobbes & de deux auteurs plus modérés, Puffendorf & Grotius. Les deux premiers établissent pour seules maximes dans l'art de gouverner, la finesse, les artifices, les stratagêmes, le despotisme, l'injustice & l'irréligion. Les deux derniers auteurs ne fondent leur politique que sur des maximes de gouvernemens qui même n'égalent, ni celles de la république de Platon, ni celles des offices de Cicéron. Il est vrai que ces deux écrivains modernes ont travaillé dans le dessein d'être utiles à la société, & qu'ils ont rapporté presque tout au bonheur de l'homme considéré selon le civil. Mais l'auteur de Télémaque est original, en ce qu'il unit la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus consommée. Le grand principe sur lequel tout roule,

Dumius

roule, & que le monde entier n'est qu'une même république dont Dieu est le pere commun, & chaque peuple comme une grande famille. De cette belle & lumineuse idée naissent ce que les politiques appellent les *loix de nature & des nations* équitables, généreuses, pleines d'humanité. On ne régarde plus chaque pays comme indépendant des autres, mais le genre humain comme un tout indivisible. On ne se borne plus à l'amour de sa patrie; le cœur s'étend, devient immense, & par une amitié universelle, embrasse tous les hommes. De là naissent l'amour des étrangers, la confiance mutuelle entre les nations voisines, la bonne foi, la justice & la paix parmi les princes de l'univers, comme entre les particuliers de chaque état. Notre auteur nous montre encore que la gloire de sa royauté est de gouverner les hommes pour les rendre bons & heureux, que l'autorité du prince n'est jamais mieux affermie que lorsquelle est appuyée sur l'amour des peuples, & que la véritable richesse de l'état consiste à rétrancher tous les faux besoins de la vie, pour se contenter du nécessaire, & des plaisirs simples & innocens. Par-là il fait voir que la vertu contribue, non seulement à préparer l'homme pour une félicité future, mais qu'elle rend la société actuellement heureuse dans cette vie autant qu'elle le peut être.

2. *La morale du Télémaque est noble dans ses motifs.*

2°. La morale du Télémaque est noble dans ses motifs. Son grand principe est qu'il faut préférer l'amour du *beau* à l'amour du *plaisir*, comme disent Socrate & Platon, *l'honnête*, *à l'agréable*, selon l'expression de Cicéron. Voilà la source des sentimens nobles, de la grandeur d'ame, & de toutes les vertus héroïques. C'est par ces idées

pures & élevées qu'il détruit d'une maniere infiniment plus touchante que par la dispute, la fausse philosophie de ceux *qui font du plaisir le seul ressort du cœur humain.* Notre poëte montre par la belle morale qu'il met dans la bouche de ses héros & les actions généreuses qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour pur de la vertu sur un cœur noble. Je sais que cette vertu héroïque passe parmi les ames vulgaires pour un phantôme, & que ces gens d'imagination se sont déchaînés contre cette vérité sublime & solide par plusieurs points d'esprits frivoles & méprisables. C'est que ne trouvant rien au-dedans d'eux qui soit comparable a ces grands sentimens, ils concluent que l'humanité en est incapable. Ce sont des nains qui jugent de la force des géans par la leur. Les esprits qui rampent sans cesse dans les bornes de l'amour propre, ne comprendront jamais le pouvoir & l'étendue d'une vertu qui éleve l'homme au-dessus de lui-même. Quelques philosophes qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la philosophe, se sont laissés entraîner par leurs préjugés, jusqu'a ne point distinguer assez entre l'amour de l'ordre & l'amour du plaisir, & à nier que la volonté puisse être remuée aussi fortement *par la vue claire de la vérité*, que *par le goût naturel du plaisir.*

On ne peut lire attentivement Télémaque, sans revenir de ces préjugés. L'on y voit les sentimens généreux d'une ame noble qui ne conçoit rien que de grand, d'un cœur désintéressé qui s'oublie sans cesse, d'un philosophe qui ne se borne ni à soi, ni a sa nation, ni à rien de particulier, mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain, & tout le genre-humain, à l'Etre suprême.

3. *La morale du Télemaque est universelle dans ses usages.*

3. La morale du Télémaque est universelle dans ses usages, étendue, féconde, proportionnée à tous les temps, à toutes les nations, & à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un prince qui est tout ensemble, roi, guerrier, philosophe & législateur. On y voit l'art de conduire des nations différentes, la maniere de conserver la paix au-dehors avec ses voisins, & cependant d'avoir toujours au-dedans du royaume une jeunesse aguerrie, prête à le défendre, d'enrichir ses états sans tomber dans le luxe, de trouver le milieu entre les excès d'un pouvoir despotique & les désordres de l'anarchie. On y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police, pour l'éducation des enfans. Notre auteur fait entrer dans son poëme, non-seulement les vertus héroïques & royales, mais celles qui sont propres à toutes sortes de conditions. En formant le cœur de son prince, il n'instruit pas moins chaque particulier de ses devoirs.

L'Iliade a pour but de montrer les funestes suites de la désunion parmi les chefs d'une armée, L'Odyssée nous fait voir ce que peut dans un roi la prudence jointe avec la valeur. Dans l'Enéide on dépeint les actions d'un héros pieux & vaillant. Mais toutes ces vertus particulieres ne font pas le bonheur du genre humain. Télémaque va bien au-delà de tous ces plans, par la grandeur, le nombre & l'étendue de ses vues morales, de sorte qu'on peut dire avec le philosophe critique d'Homere † : *Le don le plus utile que les Muses aient fait aux hommes, c'est le Télémaque ; car si*

† L'Abbé Terrasson.

le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un poëme, il naitroit de celui-là.

DE LA POÉSIE.

L'harmonie du ſtyle dans le Télémaque.

C'eſt une belle remarque du Chevalier Temple que la poéſie doit réunir ce que la muſique, la peinture & l'éloquence ont de force & de beauté. Mais comme la poéſie ne differe de l'éloquence qu'en ce qu'elle peint avec enthouſiaſme, on aime mieux dire que la poéſie emprunte ſon harmonie de la muſique, ſa paſſion de la peinture, ſa force & ſa juſteſſe de la philoſophie.

Le ſtyle du Télémaque eſt poli, net, coulant, magnifique; il a toute la richeſſe d'Homere, ſans avoir ſon abondance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites: quand il parle des mêmes choſes, il ne rappelle point les mêmes images. Toutes ſes périodes rempliſſent l'oreille par leur nombre & leur cadence: rien ne choque, point de mots durs, point de termes abſtraits, ni de tours affectés. Il ne parle jamais pour parler, ni ſimplement pour plaire: toutes ſes paroles font penſer, & toutes ſes penſées tendent à nous rendre bons.

Excellence des peintures du Télémaque.

Les images de notre poëte ſont auſſi parfaites que ſon ſtyle eſt harmonieux. Peindre, c'eſt non-ſeulement décrire les choſes, mais en repréſenter les circonſtances d'une maniere ſi vive & ſi touchante qu'on s'imagine les voir. L'auteur du Télémaque peint les paſſions avec art: il avoit étudié le cœur de l'homme & en connoiſſoit tous les reſſorts. En liſant ſon poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir, on n'entend plus que ceux qu'il fait parler: il échauffe, il remue, il entraîne: on ſent toutes les paſſions qu'il décrit.

Des comparaisons & descriptions du Télémaque.

Les poëtes se servent ordinairement de deux sortes de peintures, les comparaisons & descriptions. Les comparaisons du Télémaque sont justes & nobles. L'auteur n'éleve pas trop l'esprit au-dessus de son sujet par des métaphores outrées; il ne l'embarrasse pas non plus par une trop grande foule d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand & de beau dans les descriptions des anciens, les combats, les jeux, les naufrages, les sacrifices, &c. Sans s'étendre sur des minuties qui font languir la narration, sans rabaisser la majesté du poëme épique par la description des choses basses & au-dessous de la dignité de l'ouvrage, il descend quelquefois dans le détail, mais il ne dit rien qui ne mérite attention, & qui ne contribue à l'idée qu'il veut donner. Il suit la nature dans toutes les variétés. Il savoit bien que tout discours doit avoir ses inégalités, tantôt sublime, sans être guindé, tantôt naïf, sans être bas. C'est un faux goût de vouloir toujours embellir. Ses descriptions sont magnifiques, mais naturelles, simples, & cependant agréables. Il peint non-seulement d'après nature, mais ses tableaux sont toujours aimables. Il unit ensemble la variété du dessein, & la beauté du coloris, la vivacité d'Homere, & la noblesse de Virgile. Ce n'est pas tout: les descriptions de ce poëme sont non-seulement destinées à plaire, mais elles sont toutes instructives. Si l'auteur parle de la vie pastorale, c'est pour recommander l'aimable simplicité des mœurs. S'il décrit des jeux & des combats, ce n'est pas seulement pour célébrer les funérailles d'un ami ou d'un pere, c'est pour choisir un roi qui surpasse tous les autres par la force de l'esprit & du corps, & qui soit également capable de soutenir les fatigues de l'un & de l'autre. S'il nous présen-

te les horreurs d'un naufrage, c'est pour inspirer à son héros la fermeté de cœur & l'abandon aux dieux dans les plus grands périls. Je pourrois parcourir toutes ces descriptions, & y trouver de semblables beautés. Je me contenterai de remarquer que dans cette nouvelle édition, la sculpture de la redoutable égide que Minerve envoya à Télémaque est pleine d'art, & renferme cette morale sublime. Que le bouclier d'un prince, & le soutien d'un état, sont les bonnes mœurs, les sciences & l'agriculture : qu'un roi armé par la sagesse cherche toujours la paix, & trouve des ressources fecondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple instruit & laborieux, dont l'esprit & le corps sont également accoutumés au travail.

Philosophie du Télémaque.

La poésie tire sa force & sa justesse de la philosophie. Dans le Télémaque, on voit par-tout une imagination riche, vive, agréable, & néanmoins un esprit juste & profond. Ces deux qualités se rencontrent rarement dans un auteur. Il faut que l'ame soit dans un mouvement presque continuel pour inventer, pour passionner, pour imiter : & en même-temps dans une tranquilité parfaite, pour juger en produisant, & choisir entre mille pensées qui se présentent, celle qui convient ; il faut que l'imagination souffre une espece de transport & d'enthousiasme, pendant que l'esprit paisible dans son empire, la retient & la tourne où il veut. Sans cette passion qui anime tout, les discours deviennent froids, languissans, abstraits, historiques. Sans ce jugement qui regle tout, ils sont sans justesse & sans vraie beauté.

Comparaison de la poésie du Télémaque, avec Homere & Virgile.

Le feu d'Homere, sur-tout dans l'Iliade, est im-

pétueux & ardent comme un tourbillon de flamme qui embrase tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur, il luit toujours uniment & églement. Celui du Télémaque échauffe & éclaire tout ensemble, selon qu'il faut persuader, ou passionner. Quand cette flamme éclaire, elle fait sentir une douce chaleur qui n'incommode point. Tels sont les discours de Mentor sur la politique, & de Télémaque sur le sens des loix de Minos, &c. Ces idées pures remplissent l'esprit de leur paisible lumiere. La l'enthousiasme & le feu poétique seroient nuisibles, comme les rayons trop ardens du soleil qui éblouissent. Quand il n'est plus question de raisonner, mais d'agir, quand on a vu clairement la vérité, quand les réflexions ne viennent que d'irrésolution, alors le poëte excite un feu & une passion qui détermine, & qui emporte une ame affoiblie, qui n'a pas le courage de se rendre à la vérité. L'épisode des amours de Télémaque dans l'isle de Calypso, est plein de ce feu.

Ce mélange de lumiere & d'ardeur, distingue notre poëte d'Homere & de Virgile. L'enthousiasme du premier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordre, & passer les bornes de la nature. C'étoit la force & l'effort de son grand génie, qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuse magnificence, le jugement & la conduite de Virgile, dégénerent quelquefois en une régularité trop compassée, où il semble plutôt historien que poëte. Ce dernier plaît beaucoup plus aux poëtes philosophes & modernes, que le premier. N'est-ce pas qu'ils sentent qu'on peut imiter plus facilement par art le grand jugement du poëte latin, que le beau feu du poëte grec, que la *nature* seule peut donner.

Notre auteur doit plaire à toutes sortes de poëtes, tant à ceux qui sont philosophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'enthousiasme. Il a uni

les lumieres de l'esprit avec les charmes de l'imagination. Il prouve la vérité en philosophie : il fait aimer la vérité prouvée par les sentimens qu'il excite. Tout est solide, vrai, convenable à la persuasion : ni jeux d'esprit, ni pensées brillantes, qui n'ont d'autre but que de faire admirer l'auteur. Il a suivi ce grand précepte de Platon, qui dit en écrivant on doit toujours se cacher; disparoître, se faire oublier pour ne produire que les vérités qu'on veut persuader, & les passions qu'on veut purifier.

Dans le Télémaque, tout est raison, tout est sentimens. C'est ce qui le rend un poëme de toutes les nations & de tous les siecles. Tous les étrangers en sont également touchés. Les traductions qu'on en a faites en des langues moins délicates que la langue françoise, n'effacent point ces beautés originales. La savante apologiste d'Homere nous assure que le poëte grec perd infiniment par une traduction : qu'il n'est pas possible d'y faire passer, la force, la noblesse & l'ame de sa poésie. Mais si on ose dire que Télémaque conservera toujours en toutes sortes de langues, sa force, sa noblesse, son ame & ses beautés essentielles C'est que l'excellence de ce poëme ne consiste pas dans l'arrangement heureux & harmonieux des paroles, ni même dans des agrémens que lui prête l'imagination : mais dans un goût sublime de la vérité, dans des sentimens nobles & élevés, & dans la maniere naturelle, délicate & judicieuse de les traiter. De pareilles beautés sont de toutes les langues, de tous les temps, de tous les pays, & touchent également les bons esprits & les grandes ames, dans tout l'univers.

Premiere objection contre le Télémaque.

On a formé plusieurs objections contre le Télémaque; qu'il n'est pas en vers.

Réponse.

La versification, selon Aristote, Denis d'Halicarnasse & Strabon, n'est pas essentielle à l'épopée. On peut l'écrire en prose, comme on écrit des tragédies sans rimes. On peut faire des vers sans poésie, & être tout poétique sans faire des vers par art : mais il faut naître poëte. Ce qui fait la poésie, n'est pas le nombre fixe & la cadence réglée des syllabes, mais le sentiment qui anime tout, la fiction vive, les figures hardies, la beauté & variété des images. C'est l'enthousiasme, le feu, l'impétuosité, la force, un je ne sais quoi dans les paroles & les pensées que la nature seule peut donner. On trouve toutes ces qualités dans le Télémaque. L'auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Pérécide, Hécatée : *Il a imité parfaitement la poésie, en rompant seulement la mesure ; mais il a conservé toutes les autres beautés poétiques.*

Notre âge retrouve un Homere.
Dans ce poëme salutaire,
Par la vertu même inventé.
Les Nymphes de la double cime
Ne l'affranchirent de la rime,
Qu'en faveur de la vérité. *

De plus, je ne sais si la gêne de rimes & la régularité scrupuleuse de notre construction européenne, jointe à ce nombre fixe & mesuré de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'effort & la passion de la poésie héroïque. Pour bien émouvoir les passions, on doit souvent retrancher l'ordre & la liaison. Voilà pourquoi les grecs & les romains, qui peignent tout avec vivacité & goût, usoient des

* Ode à Messieurs de l'Académie, par M. de Lamotte. Premiere Ode.

inversions de phrases; leurs mots n'avoient point de place fixe, ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les langues de l'europe sont un composé du latin, & des jargons de toutes les nations barbares qui renverſent l'empire romain. Ces peuples du nord glaçoient tout comme leur climat, par une foible régularité de syntaxe. Ils ne comprenoient point cette belle variété de longues & de breves, qui imite si bien les mouvemens délicats de l'ame. Ils prononçoient tout avec le même froid, & ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles, qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques italiens, quelques espagnols, ont tâché d'affranchir leur versification de la géne des aimes. Un poëte anglois y a réussi merveilleusement, & a commencé même avec succès d'introduire des inversions de phrases dans sa langue. Peut-être que les françois reprendront un jour cette noble liberté des grecs & des romains.

Seconde objection contre le Télémaque.

Quelques-uns par une ignorance grossiere de la noble liberté du poëme épique, ont reproché au Télémaque, qu'il est plein d'anacronismes.

Réponse.

L'auteur de ce poëme n'a fait qu'imiter le prince des poëtes latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion de Télémaque, frere de cette Didon, Sésostris, qu'on dit avoir vécu vers le même-temps, &c. ne sont pas plus des fautes de l'anachronisme de Virgile. Pourquoi condamner un poëte de manquer quelquefois à l'ordre des temps, puisque c'est une beauté de manquer quelquefois à l'ordre

de la nature ? Il ne seroit pas permis de contredire un point d'histoire d'un temps plus éloigné : mais dans l'antiquité reculée, dont les annales sont si incertaines & enveloppées de tant d'obscurités, il est permis d'accommoder les traditions anciennes à son sujet. C'est l'idée d'Aristote, confirmée par Horace. Quelques historiens ont écrit que Didon étoit chaste, Pénélope impudique, qu'Hélene n'a jamais vu Troye, ni Enée l'Italie. Homere & Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'histoire, pour rendre leurs fables plus instructives. Pourquoi ne sera-t-il pas permis à l'auteur du Télémaque, pour l'instruction d'un jeune prince de rassembler les héros de l'antiquité, Télémaque, Sésostris, Nestor, Idoménée, Pygmalion, Adraste, pour unir dans un même tableau des différens caracteres des princes bons & mauvais dont il falloit imiter les vertus, & éviter les vices ?

Troisieme objection contre le Télémaque.

On trouve à redire que l'auteur du Télémaque ait inséré l'histoire des amours de Calypso & d'Eucharis dans son poëme, & plusieurs descriptions semblables, qui paroissent (dit-on) trop passionnées.

Réponse.

La meilleure réponse à cette objection, est l'effet qu'avoit produit le Télémaque dans le cœur du prince pour qui il avoit été écrit. Les personnes d'une condition commune n'ont pas le même besoin d'être précautionnés contre les écueils auxquels l'élévation & l'autorité exposent ceux qui sont destinés à régner. Si notre poëte avoit écrit pour un homme qui eût dû passer sa vie dans l'obscurité, ces descriptions lui auroient été moins

néceſſaire. Mais pour un jeune prince, au milieu d'une cour où la galanterie paſſe pour la politeſſe, où chaque objet réveille infailliblement le goût des plaiſirs, & où tout ce qui l'environne n'eſt occupé qu'à le ſéduire: pour un tel prince, dis-je, rien n'étoit plus néceſſaire que de lui repréſenter, avec cette aimable pudeur, cette innocence & cette ſageſſe qu'on trouve dans Télémaque, tous les détours ſéduiſans de l'amour inſenſé: que de lui peindre ce vice dans ſon beau imaginaire, pour lui faire ſentir enſuite ſa difformité réelle, & de lui montrer l'abyme dans toute ſa profondeur, pour l'empêcher d'y retomber, & l'éloigner même des bords d'un précipice ſi affreux. C'étoit donc une ſageſſe digne de notre auteur, de précautionner ſon éleve contre les folles paſſions de la jeuneſſe par la fable de Calypſo, & de lui donner, dans l'hiſtoire d'Antiope, l'exemple d'un amour chaſte & légitime. En nous repréſentant ainſi cette paſſion, tantôt comme une foibleſſe indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un héros: il nous montre que l'amour n'eſt pas au-deſſous de la majeſté de l'épopée, & réunit par-là dans ſon poëme les paſſions tendres des romans modernes, avec les vertus héroïques de la poéſie ancienne.

Quatrieme objection contre le Télémaque.

Quelques-uns croyent que l'auteur du Télémaque épuiſe trop ſon ſujet par l'abondance & la richeſſe de ſon génie. Il dit tout, ne laiſſe rien à penſer aux autres. Comme Homere, il met la nature toute entiere devant les yeux. On aime mieux un auteur qui, comme Horace, renferme un grand ſens en peu de mots & donne le plaiſir d'en développer l'étendue.

Réponse.

Il est vrai que l'imagination ne peut rien ajouter aux peintures de notre poëte : mais l'esprit, en suivant ses idées s'ouvre & s'étend. Quand il s'agit seulement de peindre : ses tableaux sont parfaits, rien n'y manque. Quand il faut instruire, ses lumieres sont fécondes, & nous y développons une vaste étendue de pensées. Il ne laisse rien à imaginer, mais il donne infiniment à penser. C'est ce qui convenoit au caractere du prince pour qui seul l'ouvrage a été fait. On démêloit en lui au travers de l'enfance, une imagination féconde & heureuse, un génie élevé & étendu qui le rendoit sensible aux bons endroits d'Homere & de Virgile. Ce fut ce qui inspira à l'auteur le dessein du poëme qui renfermeroit également les beautés de l'un & de l'autre poëte. Cette affluence de belles images étoit nécessaire pour occuper l'imagination & former le goût du prince. On voit assez que ces beautés n'auroient pas plus coûté à supprimer qu'à produire, qu'elles coulent avec autant de dessein que d'abondance, pour répondre aux besoins du prince & aux vues de l'auteur.

Cinquieme objection contre le Télémaque.

On a objecté que le héros & la fable de ce poëme n'ont point de rapport à la nation françoise : Homere & Virgile ont intéressé les grecs & les romains en choisissant des actions & des acteurs dans les histoires de leur pays.

Réponse.

Si l'auteur n'a pas intéressé particuliérement la

nation françoise, il a fait plus, il a intéressé tout le genre-humain. Son plan est encore plus vaste que celui de l'un & de l'autre des deux poëtes anciens. Il est plus grand d'instruire tous les hommes ensemble, que de borner ces préceptes à un pays particulier. L'amour-propre veut qu'on rapporte tout à soi, & se trouve même dans l'amour de la patrie. Mais un ame généreuse doit avoir des vues plus étendues.

D'ailleurs, quel intérêt la France n'a-t-elle point pris à un ouvrage qui lui avoit formé un prince si propre à la gouverner un jour selon ses besoins & ses desirs, en pere des peuples & en héros chrétien? Ce qu'on a vu de ce prince, donnoit l'espérance & les prémices de cet avenir; le voisin de la france y prenoit déja part, comme à un bonheur universel. La fable du prince *grec* devenoit l'histoire du prince *françois*.

L'auteur avoit un dessein plus grand que celui de plaire à sa nation, il vouloit la servir à son insu, en contribuant à lui former un prince qui, jusques dans les jeux de son enfance paroissoit né pour la combler de bonheur & de gloire. Cet auguste enfant aimoit la fable & la mythologie, il falloit profiter de son goût, lui faire voir dans ce qu'il estimoit, le solide & le beau, le simple & le grand, & lui imprimer par des faits touchans les principes généraux qui pouvoient le précautionner contre les dangers de la plus haute naissance, & de la puissance suprême. Dans ce dessein, un héros grec & un poëme d'après Homere & Virgile, les histoires des pays, des temps, & des faits étrangers, étoient d'une convenance parfaite & peut-être unique pour mettre l'auteur en pleine liberté de peindre avec vérité & force tous les écueils qui menaçent les souverains dans toute la suite des siecles.

Il arrive, par une conséquence naturelle & né-

cessaire, que ces vérités universelles peuvent quelquefois paroître avoir du rapport aux histoires du temps & aux situations actuelles; mais ce ne sont jamais que des rapports généraux, indépendans de toute application particuliere; il falloit bien que les fixions destinées à former l'enfance du jeune prince renfermassent des Préceptes pour tous les momens de sa vie.

Cette convenance de moralités générales, à toutes sortes de circonstances fait admirer la fécondité, la profondeur & la sagesse de l'auteur. Mais elle n'excuse pas l'injustice de ses ennemis, qui ont voulu trouver dans son Télémaque certaines allégories odieuses, & changer les desseins les plus sages & les plus modérés en des satyres outrageantes contre tout ce qu'il respectoit le plus. On avoit renversé les caracteres, pour y trouver des rapports imaginaires, & pour empoisonner les intentions les plus pures. L'auteur devoit-il supprimer ces maximes fondamentales d'une morale & d'une politique si saine & si convenable; parce que la maniere la plus sage de les dire, ne pouvoit les mettre à couvert des interprétations de ceux qui ont le goût d'une basse malignité?

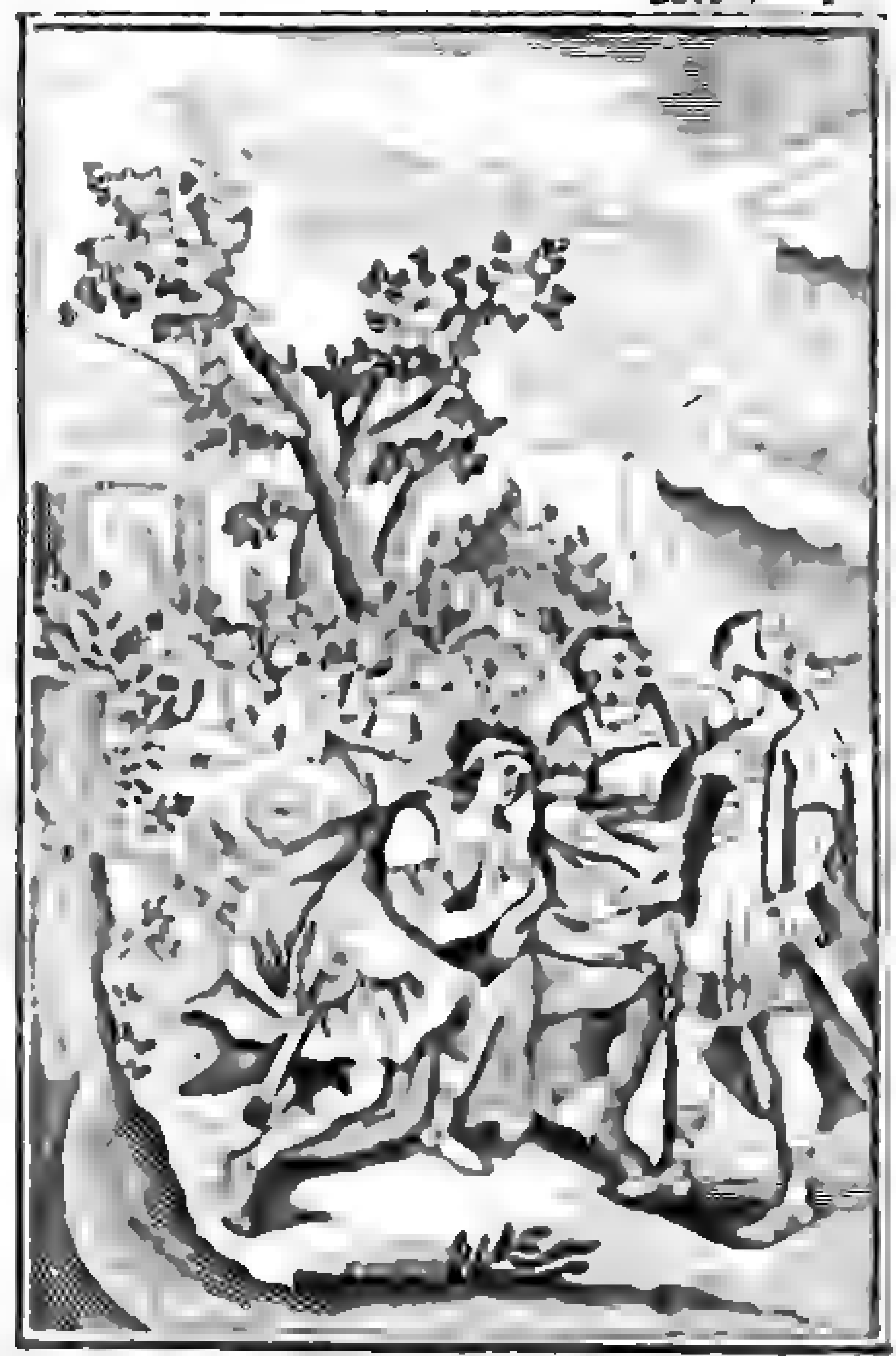
Notre illustre auteur a donc réuni dans son poëme les plus grandes beautés des anciens. Il a tout l'enthousiasme & l'abondance d'Homere, toute la magnificence & la régularité de Virgile. Comme le poëte grec, il peint tout avec force, simplicité & vie, avec variété dans la fable & diversité dans les caracteres; ses réflexions sont morales, ses descriptions vives, son imagination féconde; par-tout ce beau feu que la nature seule peut donner. Comme le poëte latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caracteres, l'ordre & les regles de l'art. Son jugement est profond, & ses pensées élevées; tandis que le naturel s'unit au noble, & le sim-

ple au ſublime. Par-tout l'art devient nature. Mais le héros de notre poëte eſt plus parfait que ceux d'Homere & de Virgile ; ſa morale eſt plus pure, & ſes ſentimens ſont plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'auteur du Télémaque a montré, par ce poëme, que la nation françoiſe eſt capable de toute la délicateſſe des grecs, & de tous les grands ſentimens des Romains. L'éloge de l'auteur eſt celui de ſa nation.

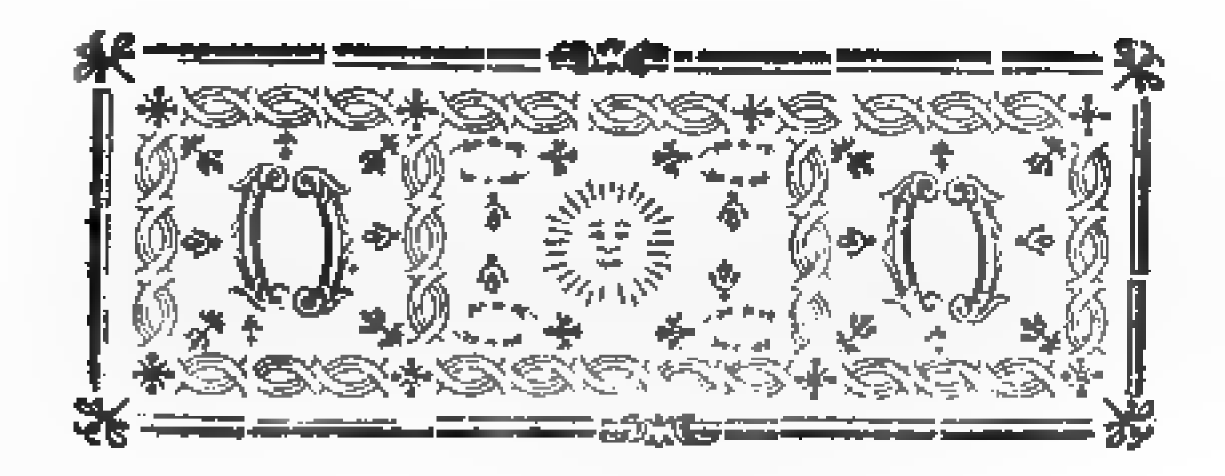
Fin du Diſcours ſur le Poëme Epique.


Samnites
Naples
Acherontia
Salerne
Parthenope I.
Capree I.
Calabre
Lameüe
Vulcanies I.
Meshne
SICILE
Syracuse V.
Pachin B.
Cosyre I.
Ethuse
Malthe ou Melite I.
Lampeduse I.
Zeta
Tripolis
Explication des Lettres
I. isle
M. mer
P. port
T. tempeste
P. promontoire
R. rencontre
Ville V.
G. golfe

Digitized by Google



Télémaque retrouve Mentor dans l'Isle de Cypre [illegible]
[illegible] de s'embarquer avec lui pour [illegible]



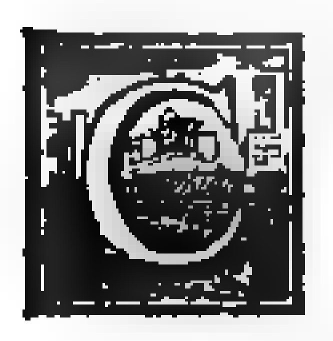
LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULISSE.



LIVRE PREMIER.

Télémaque, conduit par Minerve, sous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'isle de la déesse Calypso, qui regrettoit encore le départ d'Ulysse. La déesse le reçoit favorablement, conçoit de la passion pour lui, lui offre l'immortalité, & lui demande le récit de ses aventures. Il lui raconte son voyage à Pilos & à Lacédémone, son naufrage sur la côte de Sicile, le péril où il fut d'être immolé aux mânes d'Anchise, le secours que Mentor & lui donnerent à Aceste dans une incursion de Barbares, le soin que ce roi eut de reconnoître ce service en leur donnant un vaisseau Tyrien pour retourner en leur pays. Télémaque raconte aussi comment il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flotte de Sésostris, & emmené captif en Egypte. Il dé-

peint la beauté de ce pays, & la sagesse du gouvernement de son roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie; que lui-même Télémaque fut réduit à conduire un troupeau dans le désert d'Oasis; que Termosiris, prêtre d'Apollon, le consola en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois berger chez le Roi Admette; que Sésostris avoit enfin appris tout ce qu'il faisoit de merveilleux parmi les bergers, qu'il l'avoit rappellé, étant persuadé de son innocence, & lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque, mais que la mort de ce roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs; qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau roi Boccoris qui périt dans un combat contre ses sujets révoltés, & secourus par les Tyriens. Il ajoute que le successeur de Boccoris, rendant tous les prisonniers Tyriens, lui-même Télémaque fut emmené avec eux à Tyr, sur le vaisseau de Narbal, qui commandoit la flotte Tyrienne; que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur roi, dont il falloit craindre la cruelle avarice; qu'ensuite il avoit été instruit par Narbal sur les regles du commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer sur un vaisseau Cyprien pour aller par l'isle de Cypre en Itaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre: qu'alors il étoit sur le point de périr; mais qu'Astarbé, maîtresse du tyran, l'avoit sauvé pour faire mourir en sa place un jeune homme dont le mépris l'avoit irritée.



CALYPSO ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse: dans sa douleur, elle se trouvoit malheureuse d'être immortelle: sa grotte ne raisonnoit plus de son chant: les nimphes qui la servoient, n'osoient lui parler; elle se promenoit souvent seule sur les gazons fleuris, dont un printemps éternel bordoit son isle; mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, ne faisoient que lui rappeller le triste souvenir d'Ulysse qu'elle y avoit vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile sur le rivage de la mer qu'elle arrosoit de ses larmes: elle étoit sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau

d'Ulysse, fendant les ondes, avoit disparu à ses yeux. Tout-à-coup elle apperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pieces, des rames écartées çà & là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flottans sur la côte, puis elle découvrit de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé, l'autre, quoique jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur & sa fierté, avec sa taille & sa démarche majestueuse. La déesse comprit que c'étoit Télémaque, fils de ce héros; mais quoique les dieux surpassent de loin en connoissances tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télémaque étoit accompagné. C'est que les dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît; & Minerve, qui accompagnoit Télémaque, sous la figure de Mentor, ne vouloit pas être connue de Calypso. Cependant Calypso se réjouissoit d'un naufrage qui mettoit dans son isle le fils d'Ulysse, si semblable à son pere: elle s'avance vers lui, & sans faire semblant de savoir qui il est: d'où vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon isle? Sachez jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon empire. Elle tâchoit de couvrir sous ces paroles menaçantes la joie de son cœur, qui éclatoit malgré elle sur son visage.

Télémaque lui répondit: ô vous! qui que vous soyez, mortelle ou déesse (quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une divinité) seriez-vous insensible au malheur d'un fils, qui, cherchant son pere à la merci des vents & des flots, a vu briser son navire contre vos rochers. Quel est donc votre pere que vous cherchez, reprit la déesse? Il se nomme Ulysse, dit Télémaque, c'est un des rois qui ont,

après un siege de dix ans renversé la fameuse Troye, son nom fut célebre dans la Grece & dans toute l'Asie par sa valeur dans les combats, & plus encore par sa sagesse dans ses conseils. Maintenant, errant dans l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui; Pénélope sa femme, & moi, qui suis son fils, nous avons perdu l'espérance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui pour apprendre où il est: mais, que dis-je, peut-être qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abymes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs, & si vous savez, ô déesse, ce que les destinées ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Télémaque.

Calypso, étonnée & attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse & d'éloquence, ne pouvoit rassasier ses yeux en le regardant, & elle demeuroit en silence. Enfin elle lui dit: Télémaque nous vous apprendrons ce qui est arrivé à votre pere, mais l'histoire en est longue. Il est temps de vous délasser de vos travaux, venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils, venez, vous serez ma consolation dans cette solitude; & je ferai votre bonheur, pourvu que vous sachiez en jouir.

Télémaque suivoit la déesse environnée d'une foule de jeunes nymphes au-dessus desquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt, éleve ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnoient. Il admiroit l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue & flottante, ses cheveux noués par derriere négligemment, mais avec grace; le feu qui sortoit de ses yeux, & la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor, les yeux baissés, gardant un silence modes-

te, suivoit Télémaque. On arrive à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir avec une apparence de simplicité rustique tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues: mais cette grotte étoit taillée dans le roc, en voûtes pleines de rocailles & de coquilles; elle étoit tapissée d'une jeune vigne qui étendoit également ses branches souples de tous côtés, les doux zéphirs conservoient en ce lieu malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur; des fontaines coulant avec un doux murmure sur des près semés d'amarantes & de violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs & aussi clairs que le crystal: mille fleurs naissantes émailloient les tapis verds dont la grotte étoit environnée: là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois sembloit couronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du soleil ne pouvoient percer: là on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau, qui, se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la déesse étoit sur le penchant d'une colline: de là on découvroit la mer, quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisoit en gémissant & élevant ses vagues comme des montagnes: d'un autre côté, on voyoit une riviere où se formoient des isles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts Peupliers qui portoient leurs têtes superbes, jusques dans les nuées. Les divers canaux, qui formoient ces

isles, sembloient se jouer dans la campagne : les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité, d'autres avoient une eau paisible & dormante, d'autres par de longs détours revenoient sur leurs pas comme pour remonter vers leur source, & sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On appercevoit de loin des collines & des montagnes qui se perdoient dans les nuées, & dont la figure bizarre formoit un horison à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampre verd qui pendoit en festons ; le raisin, plus éclatant que le pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feuilles, & la vigne étoit accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en faisoient un grand jardin.

Calypso ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit : Reposez-vous, vos habits sont mouillés, il est temps que vous en changiez, ensuite nous nous reverrons, & je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera touché. En même-temps elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret & le plus reculé d'une grotte voisine de celle où la déesse demeuroit. Les nymphes avoient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cédre, dont la bonne odeur se répandoit de tous côtés, & elles y avoient laissé des habits pour les nouveaux hôtes. Télémaque, voyant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir, qui est naturel, à un jeune homme en considérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave : est-ce donc là, ô Télémaque, les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse ? songez plutôt à

ſoutenir la réputation de votre pere, & à vaincre la fortune qui vous perſécute. Un jeune homme qui aime à ſe parer vainement comme une femme, eſt indigne de la ſageſſe & de la gloire. La gloire n'eſt due qu'à un cœur qui ſait ſouffrir la peine, & fouler aux pieds les plaiſirs.

Télémaque répondit en ſoupirant : que les dieux me faſſent périr plutôt que de ſouffrir que la molleſſe & la volupté s'emparent de mon cœur. Non, non, le fils d'Ulyſſe ne ſera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & efféminée : mais quelle faveur du ciel nous a fait trouver, après notre naufrage, cette déeſſe ou cette mortelle qui nous comble de biens ?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux, craignez ſes trompeuſes douceurs plus que les écueils qui ont briſé votre navire. Le naufrage & la mort ſont moins funeſtes que les plaiſirs qui attaquent la vertu, gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera : la jeuneſſe eſt préſomptueuſe, elle ſe promet tout d'elle-même ; quoique fragile, elle croit pouvoir tout & n'avoir jamais rien à craindre ; elle ſe confie légérement & ſans précaution. Gardez vous d'écouter les paroles douces & flatteuſes de Calypſo, qui ſe gliſſeront comme un ſerpent ſous les fleurs ; craignez ce poiſon caché ; défiez-vous de vous-même, & attendez toujours mes conſeils.

Enſuite, ils retournerent auprès de Calypſo, qui les attendoit. Les nymphes, avec leurs cheveux treſſés & des habits blancs, ſervirent d'abord un répas ſimple, mais exquis pour le goût & pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiſeaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs flèches à la chaſſe ; un vin plus

doux que le nectar, couloit de grands vases d'argent dans des tasses d'or, couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le printemps promet, & que l'automne répand sur la terre. En même temps, quatre jeune nymphes se mirent à chanter. D'abord elles chanterent le combat des dieux contre les géans, puis les amours de Jupiter & de Sémelé, la naissance de Bacchus, & son éducation, conduite par le vieux Silene, la course d'Atalante & d'Hyppomenes, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Hespérides: Enfin, la guerre de Troye fut aussi chantée, les combats d'Ulysse & sa sagesse furent élevés jusqu'aux cieux. La premiere des Nymphes, qui s'appelloit Leucothoé, joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de son pere, les larmes qui coulerent le long de ses joues, donnerent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Calypso apperçut qu'il ne pouvoit manger, & qu'il étoit saisi de douleur, elle fit signe aux Nymphes. A l'instant on chanta le combat des Centaures avec les Lapites, & la descente d'Orphée aux enfers pour en retirer Euridice. Quand le répas fut fini, la Déesse prit Télémaque, & lui parla ainsi.

Vous voyez, fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je vous reçois, je suis immortelle. Nul mortel ne peut entrer dans cette isle sans être puni de sa témérité: & votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, si d'ailleurs je ne vous aimois. Votre pere a eu le même bonheur que vous, mais hélas! il n'a pas su en profiter. Je l'ai gardé long-temps dans cette isle, il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel: mais l'aveugle passion de retourner dans sa misérable patrie, lui fit rejetter

ter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque, qu'il n'a pu revoir. Il voulut me quitter, il partit, & je fus vengée par la tempête. Son vaisseau, après avoir été long-temps le jouet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple; après son naufrage, vous n'avez plus rien à espérer ni pour le revoir, ni pour regner jamais dans l'isle d'Ithaque après lui. Consolez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez une divinité prête à vous rendre heureux, & un royaume qu'elle vous offre. La Déesse ajouta à ces paroles de longs discours, pour montrer combien Ulysse avoit été heureux auprès d'elle: elle raconta ses aventures dans la caverne du Cyclope Polyphême, & chez Antiphates, roi des Lestrigons; elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'isle de Circé, fille du Soleil, & les dangers qu'il avoit courus entre Scylla & Charybde.

Elle représenta la derniere tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, & elle supprima son arrivée dans l'isle des Phéaciens. Télémaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être si bien traité de Calypso, reconnut enfin son artifice, & la sagesse des conseils que Mentor venoit de lui donner: il répondit en peu de mots: ô Déesse! pardonnez ma douleur, maintenant je ne puis que m'affliger; peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez, laissez-moi en ce moment pleurer mon pere; vous savez mieux que moi combien il mérite d'être pleuré.

Calypso n'osa d'abord le presser davantage, elle feignit même d'entrer dans sa douleur, & de s'attendrir pour Ulysse: mais, pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du

jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, par quelles aventures ils étoient sur ces côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, seroit trop long. Non, non, répond-elle, il me tarde de les savoir, hâtez-vous de me les raconter: elle le pressa long-temps. Enfin il ne put lui résister, & il parla ainsi.

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres rois revenus du siege de Troye, des nouvelles de mon pere. Les amans de ma mere Pénélope furent surpris de mon départ: j'avois pris soin de le leur cacher, connoissant leur perfidie. Nestor, que je vis à Pilos, ni Ménélas qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre si mon pere étoit encore en vie. Lassé de vivre toujours en suspens & dans l'incertitude, je me résolus d'aller dans la Sicile, où j'avois oui dire que mon pere avoit été jeté par les vents. Mais le sage Mentor, que vous voyez ici présent, s'opposoit à ce téméraire dessein: il me représentoit d'un côté les Cyclopes, géants monstrueux qui dévorent les hommes, de l'autre la flotte d'Enée & les Troyens qui étoient sur ces côtes. Ces Troyens, disoit-il, sont animés contre tous les Grecs; mais sur-tout ils répandroient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez, continuoit il, en Ithaque, peut-être que votre pere, aimé des dieux, y sera aussi-tôt que vous; mais si les dieux ont résolu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mere, montrer votre sagesse à tous les peuples, & faire voir en vous, a toute la Grece, un roi aussi digne de régner que le fut jamais Ulysse lui-même. Ces paroles étoient salutaires, mais je n'étois pas assez prudent pour les écouter, je n'écoutai que ma passion. Le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire que

j'entreprenois contre ses conseils ; & les dieux permirent que je fisse une faute qui devoit me servir à me corriger de ma présomption.

Pendant que Télémaque parloit, Calypso regardoit Mentor. Elle étoit étonnée ; elle croyoit sentir en lui quelque chose de divin ; mais elle ne pouvoit démêler ses pensées confuses ; ainsi elle demeuroit pleine de crainte & de défiance à la vue de cet inconnu : alors elle appréhenda de laisser voir son trouble. Continuez, dit-elle à Télémaque, & satisfaites ma curiosité. Télémaque reprit aussi :

Nous eûmes assez long-temps un vent favorable pour aller en Sicile ; mais ensuite une noire tempête déroba le ciel à nos yeux, & nous fûmes enveloppé dans une profonde nuit : à la lueur des éclairs nous apperçûmes d'autres vaisseaux exposés au même péril, & nous reconnûmes bientôt que c'étoient les vaisseaux d'Enée : ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considerer attentivement. Mentor parut dans ce danger non-seulement ferme & intrépide, mais plus gai qu'à l'ordinaire : c'étoit lui qui m'encourageoit : je sentois qu'il m'inspiroit une force invincible : il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote étoit troublé. Je lui disois, mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils ? Ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du passé, ni modération pour ménager le présent ? O ! si jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi : c'est vous, Mentor, que je croirai toujours. Mentor en souriant me répondit : Je n'ai

garde de vous reprocher la faute que vous avez faite, il suffit que vous la sentiez, & qu'elle vous serve à être une autre fois plus modéré dans vos desirs. Mais, quand le péril sera passé, la présomption reviendra peut-être; maintenant il faut se soutenir par le courage. Avant que de se jetter dans le péril, il faut le prévoir & le craindre. Mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse, montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent. La douceur & le courage du sage Mentor me charmerent; mais je fus encore bien plus surpris, quand je vis avec quelle adresse il nous délivra des Troyens.

Dans le moment, où le ciel commençoit à s'éclaircir, & où les Troyens nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaisseaux qui étoit presque semblable au nôtre, & que la tempête avoit écarté; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables, il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens. Il ordonna à tous nos rameurs de se baisser le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis: en cet état nous passâmes au milieu de leur flotte, ils pousserent des cris de joie en nous voyant, comme en voyant les compagnons qu'ils avoient cru perdus: nous fûmes même contraints par la violence de la mer d'aller assez long-temps avec eux. Enfin nous demeurâmes un peu derriere: & pendant que les vents impétueux les poussoient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet: mais ce que nous cherchions n'étoit guere moins funeste, que la

flotte qui nous faisoit fuir. Nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs ; c'étoit-là que regnoit le vieux Aceste sorti de Troye. A peine fûmes-nous arrivés sur ce rivage, que ces habitans crurent que nous étions ou d'autres peuples de l'isle armés pour les surprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaisseau dans le premier emportement ; ils égorgent tous nos compagnons, ils ne réservent que Mentor & moi pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût savoir de nous quels étoient nos desseins, & d'où nous venions. Nous entrons dans la ville, les mains liées derriere le dos, & notre mort n'étoit retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel, quand on sauroit que nous étions Grecs.

On nous présenta d'abord à Aceste, qui tenant son sceptre d'or en main, jugeoit les peuples, & se préparoit à un grand sacrifice. Il nous demanda d'un ton sévere quel étoit notre pays, & le sujet de notre voyage. Mentor se hâta de répondre, & lui dit : Nous venons des côtes de la grande Hespérie, & notre patrie n'est pas loin de là ; ainsi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste, sans l'écouter davantage, & nous prenant pour des étrangers qui cachoient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voisine où nous servitions en esclaves sous ceux qui gouvernoient ses troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort : je m'écriai : ô Roi ! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter si indignement ; sachez que je suis Télémaque fils du sage Ulisse, roi des Ithaciens : je cherche mon pere dans toutes les mers : si je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi la vie que je ne saurois supporter. A peine eus-je prononcé ces

mots, que tout le peuple ému s'écria qu'il falloit faire périr le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avoient renversé la ville de Troye. O fils d'Ulysse! me dit Aceste, je ne puis refuser votre sang aux mânes de tant de Troyens que votre pere a précipités sur les rivages du noir Cocyte. Vous & celui qui vous mene, vous périrez. En même-temps un vieillard de la troupe proposa au roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise. Leur sang, disoit-il, sera agréable à l'ombre de ce héros: Enée même, quand il saura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette proposition; & on ne songea plus qu'à nous immoler; déja on nous menoit sur le tombeau d'Anchise: on y avoit dressé deux autels, où le feu sacré étoit allumé. Le glaive qui devoit nous percer étoit devant nos yeux, on nous avoit couronnés de fleurs, & nulle compassion ne pouvoit garantir notre vie: c'étoit fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler au roi. Il lui dit: ô Aceste! si le malheur du jeune Télémaque qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens ne peut vous toucher, du moins que votre propre intérêt vous touche. La science que j'ai acquise des présages & de la volonté des dieux me fait connoître qu'avant que trois jours soient écoulés, vous serez attaqué par des peuples barbares qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville, & pour ravager tout votre pays: hâtez-vous de les prévenir, mettez vos peuples sous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au-dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne; si ma prédiction est fausse, vous serez libre de nous immoler dans trois jours: si au contraire elle est véritable, souvenez-vous qu'on ne

Digitized by Google

doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient. Aceste fut étonné de ces paroles que Mentor lui disoit avec une assurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô Etranger! que les dieux qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse qui est plus estimable que toutes les prospérités. En même-temps, il retarda le sacrifice, & donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtés que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, de petits enfans les larmes aux yeux, qui se retiroient dans la ville. Les bœufs mugissans & les brebis bêlantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, & ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert: c'étoit de toutes parts des bruits confus de gens qui se poussoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient sans savoir où tendoient leur pas. Mais les principaux de la ville se croyant plus sages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un imposteur, qui avoit fait une fausse prédiction pour sauver sa vie. Avant la fin du troisieme jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussiere: on apperçut une troupe innombrable de barbares armés. C'étoient les Hymériens, peuples féroces, avec les nations qui habitent sur les monts Mébrodes & sur le sommet d'Agragas, où regne un hiver que les zéphirs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient méprisé la prédiction de Mentor, perdirent leurs esclaves & leurs troupeaux. Le roi dit à Mentor: J'oublie que vous êtes des Grecs. Nos ennemis deviennent nos amis fideles; les Dieux vous ont

envoyés pour nous ſauver : je n'attends pas moins de votre valeur que de la ſageſſe de vos conſeils : hâtez-vous de me ſecourir.

Mentor montre dans ſes yeux une audace qui étonne les plus fiers combattans. Il prend un bouclier, un caſque, une épée, une lance : il range les ſoldats d'Aceſte, il marche à leur tête, & s'achemine en bon ordre vers les ennemis. Aceſte, quoique plein de courage, ne peut dans ſa vieilleſſe le ſuivre que de loin; je le ſuis de plus près, mais je ne puis égaler ſa valeur; ſa cuiraſſe reſſembloit dans le combat à l'immortelle Egide : la mort couroit de rang en rang partout ſous ſes coups. Semblable à un lion de Numidie que la cruelle faim dévore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il déchire, il égorge, il nage dans le ſang, & les bergers loin de ſecourir le troupeau, fuient tremblans pour ſe dérober à ſa fureur.

Ces barbares qui eſpéroient de ſurprendre la ville, furent eux-mêmes ſurpris & déconcertés. Les ſujets d'Aceſte, animés par l'exemple & par les paroles de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne ſe croyoient point capables : de ma lance je renverſai le fils du roi de ce peuple ennemi; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi : car ce peuple venoit d'une race de géants, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il mépriſoit un ennemi auſſi foible que moi : mais ſans m'étonner de ſa force prodigieuſe, ni de ſon air ſauvage & brutal, je pouſſai ma lance contre ſa poitrine, & je lui fis vomir en expirant des torrens d'un ſang noir. Il penſa m'écraſer dans ſa chûte, le bruit de ſes armes retentit juſqu'aux montagnes : je pris ſes dépouilles, & je revins trouver Aceſte. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en déſordre, les tailla en pieces, & pouſſa les fuyards juſques dans les forêts.

Un succès si inespéré fit regarder Mentor comme un homme chéri & inspiré des dieux. Aceste touché de reconnoissance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous, si les vaisseaux d'Enée revenoient en Sicile, il nous en donna un pour retourner sans retardement en notre pays, nous combla de présens, & nous pressa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit. Mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de sa nation, de peur qu'ils ne fussent trop exposés sur les côtes de la Grece. Il nous donna des marchands phéniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le vaisseau à Aceste, quand ils nous auroient laissés en Ithaque. Mais les dieux qui se jouent des desseins des hommes nous réservoient à d'autres dangers.

Les Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contr'eux le roi Sésostris qui régnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de royaume. Les richesses qu'ils ont acquises par le commerce, & la force de l'imprenable ville de Tyr, située dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples : ils avoient refusé de payer à Sésostris le tribut qu'il leur avoit imposé en revenant de ses conquêtes, & ils avoient fourni des troupes à son frere qui avoit voulu le massacrer à son retour, au milieu des réjouissances d'un grand festin. Sésostris avoit résolu pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaisseaux alloient de tous côtés cherchant les phéniciens. Une flotte Egyptienne nous rencontra comme nous commencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile ; le port & la terre sembloient fuir derriere nous, & se perdre dans les nuées. En même-temps nous voyons approcher les navires des Egyptiens semblables à

une ville flottante. Les phéniciens les reconnurent, & voulurent s'en éloigner : mais il n'étoit plus temps. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres : le vent les favorisoit : leurs rameurs étoient en plus grand nombre : ils nous abordent, nous prennent & nous emmenent prisonniers en Egypte. En vain je leur représentai que nous n'étions pas phéniciens : à peine daignerent-ils m'écouter : ils nous regarderent comme des esclaves dont les phéniciens trafiquoient, & ils ne songerent qu'au profit d'une telle prise. Déja nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mélange de celles du Nil, & nous voyons la côte d'Egypte presque aussi basse que la mer. Ensuite nous arrivons à l'isle de Pharos, voisine de la ville de No. De là nous remontons le Nil jusqu'à Memphis. Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmés de voir cette terre fertile d'Egypte, semblable à un jardin délicieux, arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux sur les deux rivages, sans appercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étoient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchoit de son sein, des bergers qui faisoient répéter les doux sons de leurs flûtes & de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

Heureux, disoit Mentor, le peuple qui est conduit par un sage roi ! il est dans l'abondance, il vit heureux & aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoute-t-il, ô Télémaque, que vous devez régner, & faire la joie de vos peuples, si jamais les dieux vous font posséder le royaume de votre pere. Aimez vos peuples com-

me vos enfans ; goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix & la joie, sans se ressouvenir que c'est un bon roi qui leur a fait ces riches présens. Les rois qui ne songent qu'à se faire craindre & qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soumis, sont les fléaux du genre-humain ; ils sont craints comme ils le veulent être : mais ils sont haïs, détestés, & ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor : Hélas ! il n'est pas question de songer aux maximes, suivant lesquelles on doit régner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous, nous ne reverrons jamais notre patrie, ni Pénélope : & quand même Ulysse retourneroit plein de gloire dans son royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir. Jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre pensée ne nous est plus permise : mourons, puisque les dieux n'ont aucune pitié de nous. En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecoupoient toutes mes paroles : mais Mentor qui craignoit les maux avant qu'ils arrivassent, ne savoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du sage Ulysse, s'écrioit-il ! Quoi donc, vous vous laissez vaincre à votre malheur ! Sachez que vous reverrez un jour l'isle d'Ithaque & Pénélope. Vous verrez même dans sa premiere gloire celui que vous n'avez jamais connu, l'invincible Ulysse que la fortune ne peut abattre ; & qui, dans ses malheurs, encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais. O ! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, que son fils ne sait imiter ni sa patience ni son courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, & lui seroit plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si long-temps !

Ensuite Mentor me faisoit remarquer la joie & l'abondance répandues dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit jusqu'à vingt-deux mille villes : il admiroit la bonne police de ces villes ; la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducation des enfans qu'on accoutumoit à l'obéissance, au travail, à la sobriété, à l'amour des arts ou des lettres, l'exactitude pour toutes les cérémonies de la religion, le désintéressement, le desir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, & la crainte pour les dieux que chaque pere inspiroit à ses enfans. Il ne se lassoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me disoit-il sans cesse, le peuple qu'un sage roi conduit ainsi ! mais encore plus heureux le roi qui fait le bonheur de tant de peuples & qui trouve le sien dans sa vertu ! il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte : c'est celui de l'amour. Non-seulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir. Il regne dans tous les cœurs ; chacun bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre & donneroit sa vie pour lui.

Je remarquois ce que disoit Mentor, & je sentoit renaître mon courage au fond de mon cœur à mesure que ce sage ami me parloit. Aussi-tôt que nous fûmes arrivés à Memphis, ville opulente & magnifique, le gouverneur ordonna que nous irions jusqu'à Thebes pour être présentés au roi Sésostris, qui vouloit examiner les choses par lui même, & qu'il étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, jusqu'à cette fameuse Thebes à cent portes, où habitoit ce grand roi. Cette ville nous parut d'une étendue immense, & plus peuplée que les plus florissantes villes de la Grece. La police y est parfaite pour la propriété des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains,

pour la culture des arts, & pour la sûreté publique. Les places sont ornées de fontaines & d'obélisques; les temples sont de marbre & d'une architecture simple, mais majestueuse. Le palais du prince est lui seul comme une grande ville; on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides & obélisques, que statues colossales, que meubles d'or & d'argent massifs. Ceux qui nous avoient pris, dirent au roi que nous avions été trouvés dans un navire phénicien. Il écoutoit chaque jour, à certaines heures réglées, tous ceux de ses sujets qui avoient ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne méprisoit, ni ne rebutoit personne, & ne croyoit être roi que pour faire du bien à ses sujets qu'il aimoit comme ses enfans. Pour les étrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque chose d'utile, en s'instruisant des mœurs & des manieres des peuples éloignés. Cette curiosité du roi fit qu'on nous présenta à lui. Il étoit sur un trône d'ivoire, tenant en main un sceptre d'or, il étoit déja vieux, mais agréable, plein de douceur & de majesté: il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une sagesse qu'on admiroit sans flatterie: après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, & à rendre une exacte justice, il se délassoit le soir à écouter les hommes savans, ou à converser avec les plus honnêtes gens, qu'il savoit bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute sa vie que d'avoir triomphé avec trop de faste des rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un de ses sujets que je vous dépeindrai tout-à-l'heure. Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse, il me demanda ma patrie & mon nom; nous fûmes étonnés de la sagesse qui parloit par sa

bouche ; je lui répondis : ô grand roi ! vous n'ignorez pas le siege de Troye qui a duré dix ans, & sa ruine qui a coûté tant de sang à toute la Grece : Ulysse mon pere a été un des principaux rois qui ont ruiné cette ville, il erre sur toutes les mers sans pouvoir trouver l'isle d'Ithaque qui est son royaume : je le cherche, & un malheur semblable au sien, fait que j'ai été pris : rendez-moi à mon pere & à ma patrie. Ainsi puissent les dieux vous conserver à vos enfans, & leur faire sentir la joie de vivre sous un si bon pere.

Sésostris continuoit à me regarder d'un œil de compassion ; mais voulant savoir si ce que je disois étoit vrai, il nous envoya à un de ses officiers, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaisseau, si nous étions effectivement grecs ou phéniciens. S'ils sont phéniciens, dit le roi, il faut doublement les punir, pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge : si au contraire ils sont grecs, je veux qu'on les traite favorablement, qu'on les renvoie dans leur pays sur un de mes vaisseaux : car j'aime la Grece, plusieurs égyptiens y ont donné des loix : je connus la vertu d'Hercule, la gloire d'Achille est parvenue jusqu'à nous, & j'admire ce qu'on m'a raconté de la sagesse du malheureux Ulysse. Mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse.

L'officier auquel le roi renvoya le soin de notre affaire, avoit l'ame aussi corrompue & aussi artificieuse que Sésostris étoit sincere & généreux : cet officier se nommoit Métophis : il nous interrogea pour tâcher de nous surprendre ; & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de sagesse que moi, il le regarda avec aversion, & avec défiance : car les méchans s'irritent contre les bons : il nous sépara, & depuis ce temps-là je

ne ſus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette ſéparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis eſpéroit toujours qu'en nous queſtionnant ſéparément, il pourroit nous faire dire des choſes contraires : ſur-tout il croyoit m'éblouir par ſes promeſſes flatteuſes, & me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin, il ne cherchoit pas de bonne-foi la vérité : mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au roi que nous étions des phéniciens, pour nous faire ſes eſclaves. En effet, malgré notre innocence, & malgré la ſageſſe du roi, il trouva le moyen de le tromper. Hélas! à quoi les rois ſont-ils expoſés! Les plus ſages mêmes ſont ſouvent ſurpris. Des hommes artificieux & intéreſſés les environnent, les bons ſe retirent, parce qu'ils ne ſont ni empreſſés, ni flatteurs : les bons attendent qu'on les cherche, & les princes ne ſavent guere les aller chercher : au contraire les méchans ſont hardis, trompeurs, empreſſés à s'inſinuer & à plaire, adroits à diſſimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conſcience, pour contenter les paſſions de celui qui regne. O! qu'un roi eſt malheureux d'être expoſé aux artifices des méchans! il eſt perdu s'il ne repouſſe la flatterie, & s'il n'aime ceux qui diſent hardiment la vérité. Voilà les réflexions que je faiſois dans mon malheur; & je repaſſois tout ce que j'avois oui dire à Mentor.

Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du déſert d'Oaſis avec les eſclaves : afin que je ſerviſſe avec eux à conduire ſes grands troupeaux. En cet endroit Calypſo interrompit Télémaque, en diſant : Eh bien : que fites-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la ſervitude? Télémaque répondit : mon malheur croiſſoit toujours : je n'avois plus la miſérable conſolation de choiſir entre la ſervitude & la

mort ; il fallut être esclave, & épuiser, pour ainsi dire, toutes les rigueurs de la fortune ; il ne me restoit plus aucune espérance, & je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit suivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des déserts affreux : on y voit des sables brûlans au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, & qui font un hiver perpétuel sur le sommet des montagnes ; & on trouve seulement, pour nourrir les troupeaux, des pâturages parmi les rochers ; vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées, les vallées y sont si profondes qu'a peine le soleil y peut faire luire ses rayons. Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays que des bergers aussi sauvages que le pays même. Là je passois les nuits à déplorer mon malheur, & les jours à suivre un troupeau pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui, espérant d'obtenir sa liberté, accusoit sans cesse les autres, pour faire valoir a son maître son zele & son attachement à ses intérêts. Cet esclave se nommoit Brutis. Je devois succomber dans cette occasion ; la douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, & je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit ; les chênes & les pins sembloient descendre du sommet de la montagne, le vents retenoient leurs haleines : une voix mugissante sortit de la caverne & me fit entendre ces paroles, Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes comme lui, grand par la patience. Les princes qui ont toujours été heureux ne sont guere dignes de l'être : la mollesse les corrompt, l'orgueil les enivre.

Que tu feras heureux, si tu surmontes tes malheurs, & si tu ne les oublies jamais! Tu verras Ithaque, & ta gloire montera jusqu'aux astres. Quand tu feras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été foible, pauvre & souffrant comme eux; prends plaisir à les soulager, aime ton peuple, déteste la flatterie, & sache que tu ne feras grand qu'autant que tu feras modéré & courageux pour vaincre tes passions.

Ces paroles divines entrerent jusqu'au fond de mon cœur; elles y firent naître la joie & le courage: je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête & qui glace le sang dans les veines, quand les Dieux se communiquent aux mortels. Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve à qui je crus devoir cet oracle. En même-temps je me trouvai un nouvel homme, la sagesse éclairoit mon esprit: je sentois une douce force pour modérer toutes mes passions, & pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les bergers du désert: ma douceur, ma patience, mon exactitude appaiserent enfin le cruel Brutis, qui étoit en autorité sur les autres esclaves, & qui avoit voulu d'abord me tourmenter. Pour mieux supporter l'ennui de la captivité & de la solitude, je cherchai des livres: car j'étois accablé de tristesse, faute de quelqu'instruction qui pût nourrir mon esprit & le soutenir. Heureux, disois-je, ceux qui se dégoûtent des plaisirs violens, & qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, & qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences! En quelqu'endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir, &

l'ennui qui dévore les autres hommes, au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, & qui ne sont point comme moi privés de la lecture. Pendant que ces pensées rouloient dans mon esprit, je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'apperçus tout-à-coup un vieillard qui tenoit un livre à la main : ce vieillard avoit un grand front chauve & un peu ridé ; une barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture ; sa taille étoit haute & majestueuse, son teint étoit encore frais & vermeil, ses yeux vifs & perçans, sa voix douce, ses paroles simples & aimables. Jamais je n'ai vu un si vénérable vieillard : il s'appelloit Termosiris : il étoit prêtre d'Apollon, qu'il servoit dans un temple de marbre, que les rois d'Egypte avoient consacré au dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'hymnes en l'honneur des dieux.

Il m'aborde avec amitié : nous nous entretenons : il racontoit si bien les choses passées, qu'on croyoit les voir ; mais il les racontoit courtement, & jamais ses histoires ne m'ont lassé ; il prévoyoit l'avenir, par la profonde sagesse qui lui faisoit connoître les hommes & les desseins dont ils sont capables : avec tant de prudence, il étoit gai, complaisant ; & la jeunesse la plus enjouée n'a point autant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieillesse si avancée ; aussi aimoit-il les jeunes gens, lorsqu'ils étoient dociles, & lorsqu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, & me donna des livres pour me consoler ; il m'appelloit son fils : je lui disois souvent : mon pere, les dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi, ils m'ont donné en vous un autre soutien. Cet homme, semblable à Orphée ou à Linus, étoit sans doute inspiré des dieux. Il me récitoit les



Telemaque reduit avec les troupeaux dans le desert d'Oasis est consolé par Termosiris Prêtre d'Apollon

Digitized by Google

vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux de plusieurs excellens poëtes favorisés des muses. Lorsqu'il étoit revêtu de sa longue robe, d'une éclatante blancheur, & qu'il prenoit en main sa lyre d'ivoire, les tigres, les ours, les lions venoient le flatter & lecher ses pieds. Les satyres sortoient des forêts pour danser autour de lui : les arbres mêmes paroissoient émus, & vous auriez cru que les rochers attendris alloient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accens; il ne chantoit que la grandeur des dieux, la vertu des héros, & la sagesse des hommes qui préférent la gloire aux plaisirs.

Il me disoit souvent que je devois prendre courage, & que les dieux n'abandonneroient ni Ulysse ni son fils. Enfin il m'assura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux bergers à cultiver les muses. Apollon, disoit-il, indigné de ce que Jupiter, par ses foudres, troubloit le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & les perça de ses fleches. Aussi tôt le Mont-Ætna cessa de vomir des tourbillons de flammes, on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui, frappant l'enclume, faisoient gémir les profondes cavernes de la terre & les abymes de la mer. Le fer & l'airain n'étant plus poli par les Cyclopes, commençoient à se rouiller. Vulcain, furieux, sort de la fournaise; quoique boîteux, il monte en diligence vers l'Olympe : il arrive suant & couvert de poussiere dans l'assemblée des dieux : il fait des plaintes ameres. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du ciel & le précipite sur la terre. Son char vuide faisoit de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits avec le changement régulier des saisons. Apollon, dé-

pouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire berger & de garder les troupeaux du roi Admette : il jouoit de la flûte, & tous les autres bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons, jusques-là ils avoient mené une vie sauvage & brutale : ils ne savoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait & faire leur fromage : toute la campagne étoit comme un désert affreux.

Bientôt Apollon montre, à tous les bergers, les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le printemps se couronne, les parfums qu'il répand & la verdure qui naît sous ses pas. Puis il chantoit les délicieuses nuits de l'été, où les zéphirs rafraîchissent les hommes, & où la rosée désaltere la terre, il mêloit aussi dans ses chansons les fruits dorés dont l'automne récompense les travaux des laboureurs, & le repos de l'hiver, pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprès du feu. Enfin il représentoit les forêts sombres qui couvrent les montagnes & les creux vallons, où les rivieres, par mille détours, semblent se jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit aussi aux bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature à de gracieux. Bientôt les bergers avec leurs flûtes se virent plus heureux que les rois, & leurs cabanes attiroient en foule les plaisirs purs qui fuient les palais dorés. Les jeux, les ris, les graces suivoient par-tout les innocentes bergeres.

Tous les jours étoient des fêtes. On n'entendoit plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des zéphyrs qui se jouent dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chansons que les muses inspiroient aux bergers

qui suivoient Apollon : ce dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course, & à percer de fleches les daims & les cerfs : les dieux mêmes devinrent jaloux des bergers : cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, & ils rappellerent Apollon dans l'olympe.

Mon fils, cette histoire doit vous instruire : puisque vous êtes dans l'état où fut Apollon, défrichez cette terre sauvage : faites fleurir comme lui le désert : apprenez à tous ces bergers quels sont les charmes de l'harmonie : adoucissez les cœurs farouches, montrez-leur l'aimable vertu : faites-leur sentir combien il est doux de jouir dans la solitude des plaisirs innocens que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines & les soucis cruels qui environnent les rois, vous feront regretter sur le trône la vie pastorale.

Ayant ainsi parlé, Termosiris me donna une flûte si douce, que les échos de ces montagnes qui la firent entendre de tous côtés, attirerent bientôt autour de moi tous les bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine : je me sentois ému & comme hors de moi-même pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne : nous passions les jours entiers & une partie des nuits à chanter ensemble : tous les bergers oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux, étoient suspendus & immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons : il sembloit que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage : tout y étoit doux & riant : la politesse des habitans sembloit adoucir la terre : nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce temple d'Apollon, où Termosiris étoit prêtre : les bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu. Les bergeres y alloient aussi en dansant avec des couronnes de

fleurs, & portant sur leur tête dans des corbeilles des dons sacrés. Après le sacrifice, nous faisions un festin champêtre : nos plus doux mets étoient le lait de nos chevres & de nos brebis, que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dates, les figues & les raisins : nos sieges étoient les gazons : les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des rois. Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jetter sur mon troupeau : déja il commençoit un carnage affreux, je n'avois en main que ma houlette, je m'avance hardiment. Le lion hérisse sa criniere, me montre ses dents & ses griffes, ouvre une gueule seche & enflammée, ses yeux paroissoient pleins de sang & de feu, il bat ses flancs avec sa longue queue : je le terrasse. La petite cotte de maille dont j'étois revêtu, selon la coutume des bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer : trois fois je l'abattis, trois fois il se releva : il poussoit des rugissemens qui faisoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras, & les bergers témoins de ma victoire, voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal. Le bruit de cette action & celui du beau changement de tous nos bergers se répandit dans toute l'Egypte ; il parvint même jusqu'aux oreilles de Sésostris. Il sut qu'un de ses deux captifs, qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces déserts presqu'inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les muses, & tout ce qui peut instruire les hommes touchoit son grand cœur. Il me vit, & il m'écouta avec plaisir, & découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice : il le condamna à une prison perpétuelle, & lui ôta

toutes les richesses qu'il possédoit injustement : ô qu'on est malheureux, disoit-il, quand on est au-dessus du reste des hommes ! souvent on ne peut voir la vérité par ses propres yeux : on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande : chacun est intéressé à le tromper : chacun, sous une apparence de zele, cache son ambition : on fait semblant d'aimer le roi, & on n'aime que les richesses qu'il donne : on l'aime si peu, que, pour obtenir ses faveurs, on le flatte, on le trahit.

Ensuite Sésostris me traita avec une tendre amitié, & résolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaisseaux & des troupes, pour délivrer Pénélope de tous ses amans. La flotte étoit déja prête. Nous ne songions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui releve tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaissés. Cette expérience me faisoit espérer qu'Ulysse pourroit bien revenir enfin dans son royaume, après quelque longue souffrance. Je pensois aussi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en savoir des nouvelles, Sésostris, qui étoit fort âgé, mourut subitement, & sa mort me replongea dans de nouveaux malheurs. Toute l'Egypte parut inconsolable de cette perte ; chaque famille croyoit avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son pere ; les vieillards levant les mains au ciel, s'écrioient : jamais l'Egypte n'eut un si bon roi ; jamais elle n'en aura de semblable. O Dieux ! il falloit ou ne le montrer point aux hommes, ou ne le leur ôter jamais. Pourquoi faut-il que nous survivions au grand Sésostris ? Les jeunes gens disoient : l'espérance de l'Egypte est détruite ; nos peres ont été heu-

reux de passer leur vie sous un si bon roi : pour nous, nous ne l'avons vu que pour sentir sa perte. Ses domestiques pleuroient nuit & jour. Quand on fit les funérailles du roi, pendant quarante jours, les peuples les plus reculés y accouroient en foule. Chacun vouloit voir encore une fois le corps de Sésostris ; chacun vouloit en conserver l'image. Plusieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau. Ce qui augmenta encore la douleur de la perte, c'est que son fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curiosité pour les sciences, ni estime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de son pere avoit contribué à le rendre indigne de regner ; il avoit été nourri dans la mollesse & dans une fierté brutale. Il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne songeoit qu'à contenter ses passions, qu'à dissiper les trésors immenses que son pere avoit ménagés avec tant de soin, jusqu'à tourmenter les peuples, & succer le sang de ces malheureux, enfin qu'à suivre les conseils flatteurs des jeunes insensés qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les sages vieillards qui avoient eu la confiance de son pere. C'étoit un monstre, & non pas un roi. Toute l'Egypte en gémissoit ; & quoique le nom de Sésostris, si cher aux Egyptiens, leur fît supporter la conduite lâche & cruelle de son fils, le fils couroit à sa perte ; & un prince si indigne du trône ne pouvoit long-temps regner.

Il ne me fut plus permis d'espérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour sur le bord de la mer auprès de Péluse, où notre embarquement devoit se faire, si Sésostris ne fût pas mort. Métophis avoit eu l'adresse de sortir de prison, & de se rétablir auprès du nouveau roi ;

loi; il m'avoit fait renfermer dans cette tour, pour se venger de la disgrace que je lui avois causée. Je passois les jours & les nuits dans une profonde tristesse: tout ce que Termosiris m'avoit prédit, & tout ce que j'avois entendu dans la caverne ne me paroissoit plus qu'un songe. J'étois abymé dans la plus amere douleur. Je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois prisonnier. Souvent je m'occupois à considérer des vaisseaux agités par la tempête, qui étoient en danger d'être brisés contre les rochers sur lesquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur sort: bientôt disois-je en moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays. Hélas! je ne puis espérer ni l'un ni l'autre. Pendant que je me consumois ainsi en regrets inutiles, j'apperçus comme une forêt de mâts de vaisseaux; la mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient. L'onde étoit écumente sous des rames innombrables; j'entendois de toutes parts des cris confus: j'appercevois sur le rivage une partie des Egyptiens effrayés qui couroient aux armes, & d'autres qui sembloient aller au-devant de cette flotte qu'on voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaisseaux étrangers étoient les uns de Phénicie, & les autres de l'isle de Cypre: car mes malheurs commençoient à me rendre expérimenté sur ce qui regarde la navigation. Les égyptiens me parurent divisés entr'eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avoit par ses violences causé une révolte de ses sujets & allumé la guerre civile. Je fus du haut de cette tour spectateur d'un sanglant combat.

Les égyptiens qui avoient appellé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquerent les autres égyptiens qui

avoient le roi à leur tête. Je voyois ce roi qui animoit les siens par son exemple : il paroissoit comme le dieu Mars : des ruisseaux de sang couloient autour de lui : les roues de son char étoient teintes d'un sang noir, épais & écumant ; à peine pouvoient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés. Ce jeune roi bien fait, vigoureux, d'une mine haute & fiere, avoit dans ses yeux la fureur & le désespoir : il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche : son courage le poussoit au hasard, & la sagesse ne modéroit point sa valeur : il ne savoit ni modérer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin : ce n'étoit pas qu'il manquât de génie, ses lumieres égaloient son courage, mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune. Ses maîtres avoient empoisonné par la flatterie son beau naturel : il étoit enivré de sa puissance & de son bonheur : il croyoit que tout devoit céder à ses desirs fougueux, la moindre résistance enflammoit sa colere. Alors il ne raisonnoit plus, il étoit comme hors de lui-même, son orgueil furieux en faisoit une bête farouche : sa bonté naturelle & sa droite raison l'abandonnoient en un instant, ses plus fideles serviteurs étoient réduits à s'enfuir : il n'aimoit plus que ceux qui flattoient ses passions. Ainsi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, & il forçoit tous les gens de bien à détester sa folle conduite. Long-temps sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis, mais enfin il fut accablé. Je le vis périr : le dard d'un Phénicien perça sa poitrine : les rênes lui échapperent des mains, il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'isle de Cypre lui coupa la tête, & la prenant par les cheveux, il la montra comme en triom-

phe à toute l'armée victorieuse. Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le sang, les yeux fermés & éteints, ce visage pâle & défiguré, cette bouche entr'ouverte, qui sembloit encore achever des paroles commencées, cet air superbe & menaçant, que la mort même n'avoit pu effacer : toute ma vie il sera peint devant mes yeux : & si jamais les dieux me faisoient régner, je n'oublierois point, après un si funeste exemple, qu'un roi n'est digne de commander, & n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Eh! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux.

Calypso écoutoit avec étonnement des paroles si sages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Télémaque racontoit ingénuement les fautes qu'il avoit faites par précipitation, & en manquant de docilité pour le sage Mentor. Elle trouvoit une noblesse & une grandeur étonnante dans ce jeune homme qui s'accusoit lui-même, & qui paroissoit avoir si bien profité de ses imprudences, pour se rendre sage, prévoyant & modéré. Continuez, dit elle, mon cher Télémaque, il me tarde de savoir comment vous sortîtes de l'Egypte, & où vous avez retrouvé le sage Mentor, dont vous avez senti la perte avec tant de raison.

Télémaque reprit ainsi son discours : les égyptiens les plus vertueux & les plus fideles au roi étant les plus foibles, & voyant le roi mort, furent contraints de céder aux autres : on établit un autre roi nommé Termitus. Les Phéniciens avec les troupes de l'isle de Cypre se retirerent après avoir fait alliance avec le nouveau roi. Celui ci rendit tous les prisonniers phéniciens : je fus compté comme étant de ce nombre. On me

fit sortir de la tour, je m'embarquai avec les autres; & l'espérance commença à reluire au fond de mon cœur. Un vent favorable remplissoit déja nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaste mer étoit couverte de navires. Les mariniers poussoient des cris de joie, les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous, les collines & les montagnes s'applanissoient peu-à-peu: nous commencions à ne voir plus que le ciel & l'eau, pendant que le soleil qui se levoit, sembloit faire sortir de la mer ses feux étincelans; ses rayons doroient le sommet des montagnes que nous découvrions encore un peu sur l'horison, & tout le ciel peint d'un sombre azur, nous promettoit une heureuse navigation.

Quoiqu'on m'eût envoyé comme étant phénicien, aucun des phéniciens avec qui j'étois, ne me connoissoit. Narbal qui commandoit dans le vaisseau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie: De quelle ville de Phénicie êtes-vous, me dit-il? Je ne suis point phénicien, lui dis-je: mais les égyptiens m'avoient pris sur la mer dans un vaisseau de phéniciens; j'ai demeuré captif en Egypte comme un phénicien: c'est sous ce nom que j'ai long-temps souffert, c'est sous ce nom que l'on m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc, reprit alors Narbal? Je lui parlai ainsi: Je suis Télémaque, fils d'Ulysse, roi d'Itaque en Grece: mon pere s'est rendu fameux entre tous les rois qui ont assiégé la ville de Troye: mais les dieux ne lui ont pas accordé de revoir sa patrie: je l'ai cherché en plusieurs pays, la fortune me persécute comme lui, vous voyez un malheureux qui ne soupire qu'après le bonheur de retourner parmi les siens, & de retrouver son pere. Narbal me regardoit avec étonnement, & il crut appercevoir en moi je ne sais quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, & qui n'est

point dans le commun des hommes. Il étoit naturellement sincere & généreux : il fut touché de mon malheur, & me parla avec une confiance que les dieux lui inspirerent pour me sauver d'un grand péril.

Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, & je ne saurois en douter : la douceur & la vertu peintes sur votre visage, ne me permettent pas de me défier de vous. Je sens même que les dieux, que j'ai toujours servis, vous aiment, & qu'ils veulent que je vous aime aussi comme si vous étiez mon fils, je vous donnerai un conseil salutaire & pour récompense je ne vous demande que le secret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me taire sur les choses que vous voudrez me confier. Quoique je sois jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon secret : & encore plus de ne trahir jamais sous aucun prétexte le secret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous accoutumer au secret dans une si grande jeunesse ? Je serai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité qui est le fondement de la plus sage conduite, & sans laquelle tous les talens sont inutiles.

Quand Ulysse, lui dis-je, partit pour aller au siege de Troye, il me prit sur ses genoux & entre ses bras, c'est ainsi qu'on me l'a raconté. Après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne pusse les entendre. O mon fils ! que les dieux me préservent de te revoir jamais : que plutôt le ciseau de la parque tranche le fil de tes jours lorsqu'il est à peine formé, de même qu'un moissonneur tranche de sa faulx une tendre fleur qui commence à éclore : que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mere & aux miens, si tu dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O ! mes amis,

continua-t-il je vous laisse ce fils qui m'est si cher, ayez soin de son enfance. Si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flatterie, enseignez-lui à se vaincre : qu'il soit comme un jeune arbrisseau encore tendre, qu'on plie pour le redresser. Sur-tout n'oubliez rien pour le rendre juste, bienfaisant, sincere & fidele à garder un secret. Quiconque est capable de mentir : est indigne d'être compté au nombre des hommes, & quiconque ne sait pas se taire, est indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu soin de me les répéter souvent, & qu'elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur : je me les redis souvent à moi-même. Les amis de mon pere eurent soin de m'exercer de bonne heure au secret. J'étois encore dans la plus tendre enfance, & ils me confioient déja toutes les peines qu'ils ressentoient, voyant ma mere exposée à un grand nombre de téméraires qui vouloient l'épouser. Ainsi on me traitoit dès-lors comme un homme raisonnable & sûr. On m'entretenoit souvent des plus grandes affaires : on m'instruisoit de ce qu'on avoit résolu pour écarter ces prétendans.

J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance, par-là je me croyois déja un homme fait. Jamais je n'en ai abusé : jamais il ne m'est échappé une seule parole qui pût découvrir mon secret. Souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, espérant qu'un enfant qui auroit vu ou entendu quelque chose d'important, ne sauroit pas se retenir. Mais je savois bien leur répondre sans mentir, & sans leur apprendre ce que je ne devois point leur dire.

Alors Narbal me dit : Vous voyez, Télémaque, la puissance des phéniciens, ils sont redoutables à toutes les nations voisines par leurs innombrables vaisseaux. Le commerce qu'ils font jusqu'aux

colonnes d'Hercule, leur donne des richesses qui surpassent celles des peuples les plus florissans. Le grand roi Sésostris, qui n'auroit jamais pu les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ses armées, qui avoient conquis tout l'orient : il nous imposa un tribut, que nous n'avons pas long-temps payé.

Les phéniciens se trouvoient trop riches & trop puissans pour porter patiemment le joug de la servitude : nous reprîmes notre liberté. La mort ne laissa pas à Sésostris le temps de finir la guerre contre nous. Il est vrai que nous avions tout à craindre de sa sagesse, encore plus que de sa puissance : mais cette puissance passant entre les mains de son fils, dépourvu de toute sagesse, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les égyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans notre pays, pour nous subjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appeller à leur secours pour les délivrer de ce roi impie & furieux. Nous avons été leurs libérateurs : quelle gloire ajoutée à la liberté & à l'opulence des phéniciens !

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous sommes esclaves nous-mêmes. O Télémaque ! craignez de tomber dans les mains de Pygmalion notre roi, il les a trempées, ces mains cruelles, dans le sang de Sichée, mari de Didon, sa sœur. Didon, pleine de desirs de la vengeance, s'est sauvée de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu & la liberté, l'ont suivie : elle a fondé sur la côte d'Afrique une superbe ville, qu'on nomme Carthage. Pygmalion, tourmenté par une soif insatiable des richesses, se rend de plus en plus misérable & odieux à ses sujets. C'est un crime à Tyr que d'avoir de grands biens. L'avarice le rend défiant, soupçonneux, cruel : il persécute les riches & il craint les pauvres.

C'est un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu : car Pygmalion suppose que les bons ne peuvent souffrir ses injustices & ses infamies : la vertu le condamne, il s'aigrit & s'irrite contr'elle. Tout l'agite, l'inquiette, le ronge : il a peur de son ombre, il ne dort ni jour ni nuit : les dieux pour le confondre, l'accablent de trésors dont il n'ose jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux, est précisément ce qui l'empêche de l'être. Il regrette tout ce qu'il donne, & craint toujours de perdre ; il se tourmente pour gagner, on ne le voit presque jamais. Il est seul, triste, abattu au fond de son palais : ses amis même n'osent l'aborder de peur de lui devenir suspects : une garde terrible tient toujours des épées nues & des piques levées autour de sa maison. trente chambres qui se communiquent les unes aux autres, & dont chacune a une porte de fer avec six gros verroux, sont le lieu où il se renferme : on ne sait jamais dans laquelle de ces chambres il couche : & on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être égorgé.

Il ne connoît ni les doux plaisirs, ni l'amitié encore plus douce : si on lui parle de chercher la joie, il sent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuse d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre & farouche : ils sont sans cesse errans de tous côtés : il prête l'oreille au moindre bruit, & se sent tout ému : il est pâle, défait, & les noirs soucis sont peints sur son visage toujours ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de profonds gémissemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles. Les mêts les plus exquis le dégoûtent : ses enfans, loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur : il en a fait ses plus dangereux ennemis : il n'a eu toute sa vie aucun moment d'as-

ſuré : il ne ſe conſerve qu'à force de répandre le ſang de tous ceux qu'il craint. Inſenſé ! qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il ſe confie, le fera périr. Quelqu'un de ſes domeſtiques, auſſi défiant que lui, ſe hâtera de délivrer le monde de ce monſtre.

Pour moi, je crains les dieux : quoiqu'il m'en coûte, je ſerai fidele au roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fit mourir que de lui ôter la vie, & même de manquer à la défendre. Pour vous, ô Télémaque, gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulyſſe : il eſpéreroit qu'Ulyſſe, retournant à Itaque, lui paieroit quelque grande ſomme pour vous racheter ; & il vous tiendroit en priſon.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je ſuivis le conſeil de Narbal, & je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme ſe put rendre auſſi miſérable que Pygmalion me le paroiſſoit. Surpris d'un ſpectacle ſi affreux & ſi nouveau pour moi, je diſois en moi-même : voilà un homme qui n'a cherché qu'à ſe rendre heureux : il a cru y parvenir par les richeſſes & par une autorité abſolue : il poſſede tout ce qu'il peut deſirer, & cependant il eſt miſérable par ſes richeſſes & par ſon autorité même. S'il étoit berger, comme j'étois naguere, il ſeroit auſſi heureux que je l'ai été : il jouiroit des plaiſirs innocens de la campagne, & en jouiroit ſans remords. Il ne craindroit ni le fer ni le poiſon. Il aimeroit les hommes, il en ſeroit aimé. Il n'auroit point ſes grandes richeſſes, qui lui ſont auſſi inutiles que du ſable, puiſqu'il n'oſe y toucher : mais il jouiroit librement des fruits de la terre, & ne ſouffriroit aucun véritable beſoin.

Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut ; mais il s'en faut bien qu'il le faſſe. Il faut tous

ce que veulent ses passions féroces : il est toujours entraîné par son avarice, par sa crainte & par ses soupçons : il paroît maître de tous les autres hommes, mais il n'est pas maître de lui-même ; car il a autant de maîtres & de bourreaux qu'il a de desirs violens.

Je raisonnois ainsi de Pygmalion sans le voir, car on ne le voit point, & on regardoit seulement avec crainte ces hautes tours qui étoient nuit & jour entourées de gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en prison, se renfermant avec ses trésors. Je comparois ce roi invisible avec Sésostris, si doux, si accessible, si affable, si curieux de voir des étrangers, si attentif à écouter tout le monde, & à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux rois. Sésostris, disois-je, ne craignoit rien & n'avoit rien à craindre : il se montroit à tous ses sujets comme à ses propres enfans. Celui-ci craint tout & à tout à craindre. Ce méchant roi est toujours exposé à une mort funeste, même dans son palais inaccessible, au milieu de ses gardes : au contraire, le bon roi Sésostris étoit en sureté au milieu de la foule des peuples ; comme un bon pere dans sa maison, environné de sa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'isle de Cypre, qui étoient venues secourir les siennes, à cause de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté : il me fit passer en revue parmi les soldats cypriens, car le roi étoit ombrageux jusques dans les moindres choses. Le défaut des princes trop faciles & inappliqués, est de se livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux & corrompus. Le défaut de celui-ci étoit au contraire, de se défier des plus honnêtes gens ; il ne savoit point discerner les hommes droits & simples qui agissent sans déguisement ; aussi n'a-

voit-il jamais vu des gens de bien, car de telles gens ne vont point chercher un roi si corrompu.

D'ailleurs, il avoit vu depuis qu'il étoit sur le trône, dans les hommes dont il s'étoit servi, tant de dissimulation, de perfidies & de vices affreux, déguisés sous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes, sans exception, comme s'ils eussent été masqués. Il supposoit qu'il n'y avoit aucune vertu sincere sur la terre; ainsi il regardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvoit un homme faux & corrompu, il ne se donnoit pas la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne seroit pas meilleur. Les bons lui paroissoient pires que les méchans les plus déclarés, parce qu'il les voyoit aussi méchans & plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les cypriens, & j'échappai à la défiance pénétrante du roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fusse découvert; il lui en eût coûté la vie, & à moi aussi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable, mais les vents contraires nous retinrent assez long-temps à Tyr.

Je profitai de ce séjour pour connoître les mœurs des phéniciens, si célebres chez toutes les nations connues. J'admirois l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer dans une isle. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes & de villages qui se touchent presque, enfin par la douceur de son climat: car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du midi: elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues & va toucher les astres. Une glace éternelle couvre son

front, les fleuves pleins de neige tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent sa tête.

Au-dessous on voit une vaste forêt de cedres antiques, qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, & qui portent leurs branches épaisses jusqu'aux nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent. Les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux, bondissent sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'une eau claire.

Enfin, on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin. Le printemps & l'automne y regnent ensemble, pour y joindre les fleurs & les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, qui seche & qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin. C'est auprès de cette belle côte que s'éleve dans la mer, l'isle où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nâger au-dessus des eaux & être la reine de toute la mer; les marchands y abordent de toutes les parties du monde, & ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers.

Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce; elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, & qui embrassent un vaste port, où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port, on voit comme une forêt de mâts de navires; & ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte.

Tous les citoyens s'appliquent au commerce,

& leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'égypte & la pourpre tyrienne deux fois teinte d'un éclat merveilleux ; cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer ; on s'en sert pour des laines fines qu'on réhausse d'une broderie d'or & d'argent. Les phéniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gades, & ils ont même pénétré dans le vaste océan qui environne toute la terre : ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer rouge, & c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans les isles inconnues, de l'or, des parfums, & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point, comme dans les villes de la Grece, des hommes oisifs & curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent dans le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises, ou à les vendre, a ranger leurs magasins, & à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négocians étrangers ; les femmes ne cessent jamais, ou de filer les laines, ou de faire des dessins de broderie, ou de ployer les riches étoffes.

D'où vient, disois-je à Narbal, que les phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, & qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples ? Vous le voyez, me répondit-il, la situation de Tyr est heureuse pour le commerce : c'est notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation. Les tyriens furent les premiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure anti-

quité) qui dompterent les flots long-temps avant l'âge de Typhis & des Argonautes, tant vantés dans la Grece. Ils furent, dis-je, les premiers qui oserent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues & des tempêtes, qui sonderent les abymes de la mer, qui observerent les astres loin de la terre, suivant la science des égyptiens & des babyloniens; enfin, qui réunirent tant de peuples que la mer avoit séparés. Les tyriens sont industrieux, patiens, laborieux, propres, sobres, ménagers: ils ont une exacte police; ils sont parfaitement d'accord entre eux: jamais peuple n'a été plus constant, plus sincere, plus fidele, plus sûr, plus commode à tous les étrangers.

Voilà, sans aller chercher d'autre cause, ce qui leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur port un si utile commerce. Si la division & la jalousie se mettoient entre eux, s'ils commençoient à s'amollir dans les délices & dans l'oisiveté, si les premiers de la nation méprisoient le travail & l'économie, si les arts cessoient d'être en honneur dans leur ville, s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers, s'ils altéroient tant soit peu les regles d'un commerce libre, s'ils négligeoient leurs manufactures, & s'ils cessoient de faire les grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites, chacun dans son genre, vous verriez bientôt tomber cette puissance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui dis-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme l'on fait ici: recevez bien & facilement tous les étrangers: faites leur trouver dans vos ports la sureté, la commodité, la liberté entiere: ne vous laissez jamais entraîner, ni par l'avarice, ni par

l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup, eſt de ne vouloir jamais trop gagner, & de ſavoir perdre à propos : faites-vous aimer par tous les étrangers : ſouffrez même quelque choſe d'eux : craignez d'exciter la jalouſie par votre hauteur : ſoyez conſtant dans les regles du commerce : qu'elles ſoient ſimples & faciles : accoutumez vos peuples à les ſuivre inviolablement : puniſſez ſévérement la fraude & même la négligence, ou le faſte des marchands, qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font. Surtout, n'entreprenez jamais de gêner le commerce, pour le tourner ſelon vos vues. Il eſt plus convenable que le prince ne s'en mêle point, & qu'il en laiſſe tout le profit à ſes ſujets qui en ont la peine, autrement il les découragera, Il en tirera aſſez d'avantages, par les grandes richeſſes qui entreront dans ſes états. Le commerce eſt comme certaines ſources : ſi vous voulez détourner leur cours, vous les faites tarir.

Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils ſe retirent inſenſiblement, & ne reviennent plus, parce que d'autres peuples, profitant de votre imprudence, les attirent chez eux, & les accoutument à ſe paſſer de vous. Il faut même vous avouer que depuis quelque temps la gloire de Tyr eſt bien obſcurcie. O ! ſi vous l'aviez vue, mon cher Télémaque, avant le regne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les triſtes reſtes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuſe Tyr, en quelles mains es-tu tombée : autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout, & des étrangers, & de ſes ſujets. Au lieu d'ouvrir, ſuivant notre ancien-

ne coutume, son port à toutes les nations les plus éloignées, dans une entiere liberté; il veut savoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature & le prix de leurs marchandises, & le temps qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis, car il use de supercherie pour surprendre les marchands, & pour confisquer leurs marchandises. Il inquiette les marchands qu'il croit les plus opulens; il établit, sous divers prétextes, de nouveaux impôts, il veut entrer lui-même dans le commerce, & tout le monde craint d'avoir à faire à lui. Ainsi le commerce languit. Les étrangers oublient peu à peu le chemin de Tyr, qui leur étoit autrefois si connu; & si Pygmalion ne change de conduite, notre gloire & notre puissance seront bientôt transportées à quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal comment les tyriens se sont rendus si puissans sur la mer; car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fournissent les bois des vaisseaux, & nous les réservons avec soin pour cet usage: on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui disois-je, avez-vous pu trouver ces ouvriers? Il me répondit: ils se sont formés peu-à-peu dans le pays. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les menent à leur derniere perfection: car les hommes qui ont le plus de sagesse & de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts, auxquels les grandes

récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts & dans les sciences utiles à la navigation. On considere un bon géometre; on estime fort un habile astronome: on comble de bien un pilote qui surpasse les autres dans sa fonction, on ne méprise point un bon charpentier, au contraire, il est bien payé & bien traité: les bons rameurs même ont des récompenses sûres & proportionnées à leurs services: on les nourrit bien: on a soin d'eux quand ils sont malades; en leur absence on a soin de leurs femmes & de leurs enfans. S'ils périssent par un naufrage, on dédommage leur famille: on renvoie chez eux ceux qui ont servi un certain temps: ainsi on en a autant qu'on en veut. Le pere est ravi d'élever son fils dans un si bon métier, & dès sa plus tendre jeunesse il se hâte de lui enseigner à manier la rame, à tendre les cordages & à mépriser les tempêtes.

C'est ainsi qu'on mene les hommes sans contrainte par la récompense & par le bon ordre; l'autorité seule ne fait jamais bien; la soumission des inférieurs ne suffit pas; il faut gagner les cœurs, & faire trouver aux hommes leur avantage dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie.

Après ce discours, Narbal me mena visiter tous les magasins, les arsenaux & tous les métiers qui servent à la construction des navires. Je demandois le détail des moindres choses, & j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonstance utile.

Cependant Narbal, qui connoissoit Pygmalion & qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fusse découvert par des espions du roi, qui alloient nuit & jour par toute la ville. Mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant

que nous étions occupés à visiter curieusement le port, & à interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un officier de Pygmalion, qui dit a Narbal : Le roi vient d'apprendre d'un des capitaines des vaisseaux qui sont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui passe pour cyprien, le roi veut qu'on l'arrête, & qu'on sache certainement de quel pays il est : vous en répondrez sur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions que les tyriens avoient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui étoit, disoit-on par cette proportion exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vu dans le port : & j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal, surpris & effrayé, répondit : Je vais chercher cet étranger qui est de l'isle de Cypre. Mais quand il eût perdu de vue cet officier : il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque, nous sommes perdus : le roi que sa défiance tourmente nuit & jour, soupçonne que vous n'êtes pas de l'isle de Cypre : il ordonne qu'on vous arrête : il me veut faire périr, si je ne vous mets entre ses mains : que ferons-nous ? O Dieu ! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril. Il faudra Télémaque, que je vous mene au palais du roi. Vous soutiendrez que vous êtes Cyprien, de la ville d'Amatonde, fils d'un Statuaire de Vénus : je déclarerai que j'ai connu autrefois votre pere, & peut-être que le roi sans approfondir davantage, vous laissera partir : je ne vois plus d'autres moyens de sauver votre vie & la mienne. Je répondis à Narbal : laissez périr un malheureux que le destin veut perdre : je sais mourir, Narbal,

& je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur : je ne puis me résoudre à mentir, je ne suis point Cyprien, & je ne saurois dire que je le suis. Les dieux voient ma sincérité : c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le veulent, mais je ne veux point la sauver par un mensonge.

Narbal me répondit : ce mensonge, Télémaque, n'a rien qui ne soit innocent : les dieux mêmes ne peuvent le condamner : il ne fait aucun mal à personne, il sauve la vie à deux innocens : il ne trompe que le roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin l'amour de la vertu & la crainte de blesser la religion.

Il suffit, lui disois-je, que le mensonge soit mensonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en présence des dieux, & qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la vérité, offense les dieux & se blesse soi-même, car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal de me proposer ce qui est indigne de vous & de moi. Si les dieux ont pitié de nous, ils sauront bien nous délivrer : s'ils veulent nous laisser périr, nous serons, en mourant, les victimes de la vérité, & nous laisserons aux hommes l'exemple de préférer la vertu sans tache à une longue vie ; la mienne n'est déja que trop longue, étant si malheureuse. C'est vous seul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit: falloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût si funeste?

Nous demeurâmes long-temps dans cette espece de combat : mais enfin, nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d haleine : c'étoit un autre officier du roi, qui venoit de la part d'Astarbé. Cette femme étoit belle comme une déesse : elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'esprit : elle étoit enjouée, flatteuse, insinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle

avoit, comme les Syrenes un cœur cruel & plein de malignité : mais elle savoit cacher ses sentimens corrompus par un profond artifice : elle avoit su gagner le cœur de Pygmalion par sa beauté, par son esprit, par sa douce voix, & par l'harmonie de sa lyre. Pygmalion, aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la reine Topha son épouse.

Il ne songeoit qu'à contenter les passions de l'ambitieuse Astarbé. L'amour de cette femme ne lui étoit guere moins funeste que son infâme avarice. Mais quoiqu'il eût tant de passion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégoût. elle cachoit ses vrais sentimens, & elle faisoit semblant de ne vouloir vivre que pour lui dans le temps même qu'elle ne pouvoit le souffrir.

Il y avoit à Tyr un jeune Lydien, nommé Malachon, d'une merveilleuse beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaisirs : il ne songeoit qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds, flottans sur ses épaules, qu'à se parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de sa robe, enfin qu'à chanter ses amours sur sa lyre. Astarbé le vit, elle l'aima & en devint furieuse, il la méprisa, parce qu'il étoit passionné pour une autre femme : d'ailleurs il craignit de s'exposer à la cruelle jalousie du roi. Astarbé, se sentant méprisée, s'abandonna à son ressentiment : dans son désespoir elle s'imagina qu'elle pouvoit faire passer Malachon pour l'étranger que le roi faisoit chercher, & qu'on disoit qui étoit venu avec Narbal : en effet, elle le persuada à Pygmalion, & corrompit tous ceux qui auroient pu le détromper.

Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, & qu'il ne savoit point les discerner, il n'étoit environné que de gens intéressés, artificieux,

prêts à exécuter ses ordres injustes & sanguinaires : de telles gens craignoient l'autorité d'Astarbé, & ils lui aidoient à tromper le roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute sa confiance.

Ainsi Malachon, quoique connu pour Crétois dans toute la ville, passa pour le jeune étranger que Narbal avoit amené d'Egypte : il fut mis en prison : Astarbé, qui craignoit que Narbal n'allât parler au roi, & ne découvrît son imposture, envoya en diligence à Narbal cet officier qui lui dit ces paroles : Astarbé vous défend de découvrir au roi quel est votre étranger : elle ne vous demande que le silence, & elle saura bien faire ensorte que le roi soit content de vous : cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voie plus dans la ville. Narbal ravi de pouvoir ainsi sauver sa vie & la mienne, promit de se taire : & l'officier satisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Astarbé de sa commission.

Narbal & moi nous admirâmes la bonté des dieux qui récompensoient notre sincérité, & qui ont un soin si touchant de ceux qui hasardent tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un roi livré à l'avarice & à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, disions-nous, mérite de l'être, & l'est presque toujours grossierement. Il se défie des gens de bien, & s'abandonne à des scélérats : il est le seul qui ignore ce qui se passe.

Voyez Pygmalion, il est le jouet d'une femme sans pudeur : cependant les dieux se servent du mensonge des méchans pour sauver les bons qui aiment mieux perdre la vie que de mentir. En même temps nous apperçûmes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux vaisseaux de Cypre.

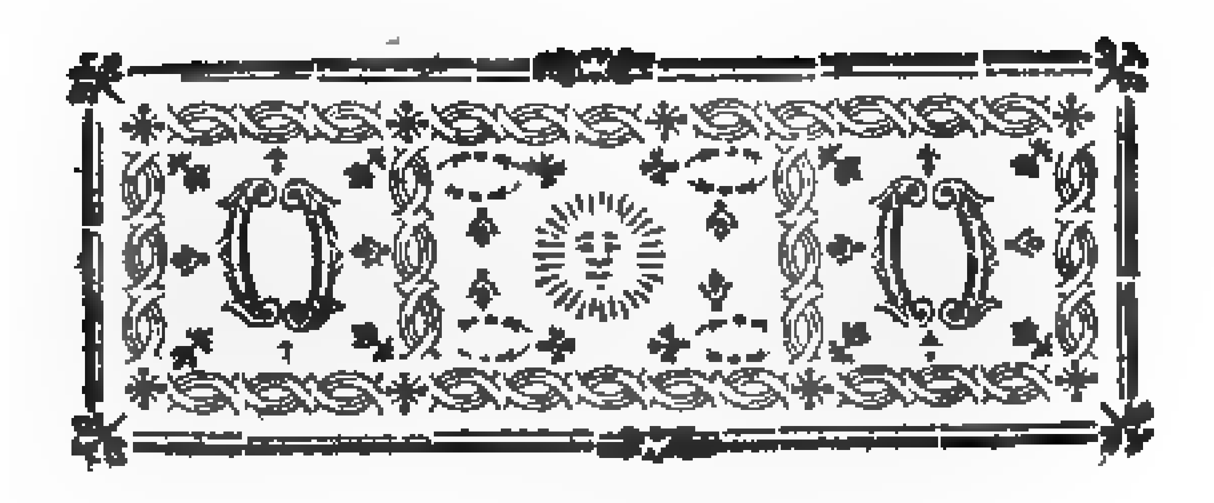
Les dieux se déclarent, s'écria Narbal : ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en sûreté : fuyez cette terre cruelle & maudite. Heureux qui pourroit vous suivre jusques dans les rivages les plus inconnus ! Heureux qui pourroit vivre & mourir avec vous ! mais un destin sévere m'attache à cette malheureuse patrie : il faut souffrir avec elle : peut-être faudra-t-il être enseveli dans ses ruines ; n'importe, pourvu que je dise toujours la vérité, & que mon cœur n'aime que la justice. Pour vous, ô mon cher Télémaque, je prie les dieux, qui vous conduisent comme par la main, de vous accorder le plus précieux de tous les dons, qui est la vertu pure & sans tache jusqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque ; consolez Pénélope, délivrez-la de ses téméraires amans : que vos yeux puissent voir, que vos mains puissent embrasser le sage Ulysse, & qu'il trouve en vous un fils égal à sa sagesse ! Mais dans votre bonheur, souvenez-vous du malheureux Narbal, & ne cessez jamais de m'aimer.

Quand il eût achevé ces paroles, je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre : de profonds soupirs m'empêchoient de parler : nous nous embrassions en silence : il me mena jusqu'au vaisseau : il demeura sur le rivage : & quand le vaisseau fut parti nous ne cessions de nous regarder tant que nous pûmes nous voir.

Fin du premier Livre.



Mentor et Telemaque apres un naufrage abordent dans l'Isle de Calypso



LES

AVENTURES

DE

TÉLÉMAQUE,

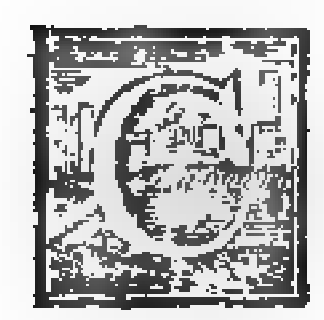
FILS D'ULISSE.



LIVRE SECOND.

CALYPSO interrompt Télémaque pour le faire reposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le récit de ses aventures, & lui conseille de les achever puisqu'il les a commencées. Télémaque raconte que pendant sa navigation depuis Tyr jusqu'en l'isle de Cypre, il avoit eu un songe où il avoit vu Vénus & Cupidon contre qui Minerve le protegeoit; qu'ensuite il avoit cru voir Mentor qui l'exhortoit à fuir l'isle de Cypre, qu'à son reveil une tempête auroit fait périr le vaisseau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens, noyés dans le vin, étoient hors d'état de le sauver; qu'à son arrivée dans l'isle, il avoit vu avec horreur les exemples les plus contagieux; mais que le cyprien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'esclave, se trou-

vant alors au même lieu, lui avoit rendu ce sage conducteur & les avoit embarqués dans son vaisseau pour les mener en Crete; que dans ce trajet ils avoient vu le beau spectacle d'Amphitrite traînée dans son char par des chevaux marins, qu'en arrivant en Crete, il apprit qu'Idomenée, roi de cette isle, avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret.



CALYPSO qui avoit été jusqu'à ce moment immobile & transportée de plaisir en écoutant les Aventures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il est temps, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du sommeil après tant de travaux: vous n'avez rien à craindre ici, tout vous est favorable: abandonnez vous donc à la joie. Goûtez la paix & tous les autres dons des dieux dont vous allez être comblé. Demain quand l'Aurore avec ses doigts de roses entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, & que les chevaux du Soleil, sortant de l'onde amere, répandront les flammes du jour pour chasser devant eux toutes les étoiles du ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'histoire de vos malheurs. Jamais votre pere n'a égalé votre sagesse & votre courage, ni Achile vainqueur d'Hector, ni Thésée revenu des enfers, ni même le grand Alcide qui a purgé la terre de tant de monstres, n'ont fait voir autant de force & de vertu que vous. Je souhaite qu'un profond sommeil vous rende cette nuit courte. Mais hélas! qu'elle sera longue pour moi! qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je sais déja, & de vous demander ce que je ne sais pas encore! Allez, mon cher Télémaque, avec le sage Mentor que les dieux vous ont rendu: allez

allez dans cette grotte écartée, où tout est préparé pour votre répos. Je prie Morphée de répandre ses plus doux charmes sur vos paupieres appesanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatigués, & de vous envoyer des songes légers, qui, voltigeant autour de vous : flattent vos sens par les images les plus riantes, & repoussent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La déesse conduisit elle-même Télémaque dans cette grotte séparée de la sienne ; elle n'étoit ni moins rustique, ni moins agréable. Une fontaine qui couloit dans un coin y faisoit un doux murmure qui appelloit le sommeil ; les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, sur lesquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lyon pour Télémaque, & l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laisser fermer les yeux au sommeil, Mentor parla ainsi à Télémaque : le plaisir de raconter votre histoire vous a entraîné ; vous avez charmé la déesse en lui expliquant les dangers dont votre courage & votre industrie vous ont tiré. Par-là vous n'avez fait qu'enflammer davantage son cœur, & que vous préparer une plus dangéreuse captivité. Comment espérez-vous qu'elle vous laisse maintenant sortir de son isle, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos aventures ? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler sans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des histoires, & à vous apprendre quelle a été la destinée d'Ulysse ; elle a trouvé moyen de parler long-temps sans rien dire, & elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle desire savoir, tel est l'art des femmes flatteuses & passionnées. Quand est-ce, ô Télémaque, que vous serez assez sage pour ne parler jamais

par vanité, & que vous sautez taire tout ce qui vous est avantageux quand il n'est pas utile à dire ? Les autres admirent votre sagesse dans un âge où il est pardonnable d'en manquer ; pour moi, je ne puis vous rien pardonner : je suis le seul qui vous connois & qui vous aime assez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la sagesse de votre pere !

Quoi donc, répondit Télémaque, pouvois-je refuser à Calypso de lui raconter mes malheurs ? Non, reprit Mentor, il falloit les lui raconter ; mais vous deviez le faire en ne lui disant que ce qui pouvoit lui donner de la compassion ; vous pouviez lui dire que vous aviez été, tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte ; c'étoit lui dire assez, & tout le reste n'a servi qu'à augmenter le poison qui brûle déja dans son cœur. Plaise aux dieux que le vôtre puisse s'en préserver ! Mais que ferai-je donc, continua Télémaque d'un ton modéré & docile ? Il n'est plus temps, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reste de nos aventures ; elle en sait assez pour ne pouvoir être trompée sur ce qu'elle ne sait pas encore : votre réserve ne serviroit qu'à l'irriter : achevez donc demain de lui raconter tout ce que les dieux ont fait en votre faveur, & apprenez une autrefois à parler plus sobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Télémaque reçut avec amitié un si bon conseil, & ils se coucherent.

Aussi-tôt que Phébus eût répandu ses premiers rayons sur la terre, Mentor entendant la voix de la déesse qui appelloit ses nymphes dans le bois, éveilla Télémaque. Il est temps, lui dit-il, de vaincre le sommeil : allons, retournez à Calypso ; mais défiez-vous de ses douces paroles ; ne lui ouvrez jamais votre cœur ; craignez

le poison flatteur de ses louanges. Hier elle vous élevoit au-dessus de votre sage pere, de l'invincible Achile, du fameux Thésée, d'Hercule devenu immortel. Sentîtes-vous combien cette louange est excessive ? Crûtes-vous ce qu'elle disoit ? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même. Elle ne vous loue qu'à cause qu'elle vous croit foible, & assez vain pour vous laisser tromper par des louanges disproportionnées à vos actions.

Après ces paroles ils allerent au lieu où la déesse les attendoit. Elle sourit en les voyant, & cacha, sous une apparence de joie, la crainte & l'inquiétude qui troubloit son cœur : car elle prévoyoit que Télémaque, conduit par Mentor, lui échapperoit de même qu'Ulysse. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de satisfaire ma curiosité ; j'ai cru, pendant toute la nuit, vous voir partir de Phénicie & chercher une nouvelle destinée dans l'isle de Cypre. Dites-nous donc quel fut ce voyage, & ne perdons pas un moment. Alors on s'assit sur l'herbe semée de violette, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypso ne pouvoit s'empêcher de jetter sans cesse des regards tendres & passionnés sur Télémaque, & de voir avec indignation que Mentor observoit jusqu'au moindre mouvement de ses yeux. Cependant toutes les nymphes en silence se penchoient pour prêter l'oreille, & faisoient une espece de demi-cercle pour mieux écouter & pour mieux voir. Les yeux de l'assemblée étoient immobiles & attachés sur le jeune homme. Télémaque, baissant les yeux, & rougissant avec beaucoup de grace, reprit ainsi la suite de son histoire.

A peine le doux souffle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie

disparut à nos yeux. Comme j'étois avec les cypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout, & d'observer toutes les regles de la discrétion, pour gagner leur estime. Mais pendant mon silence, un sommeil doux & puissant vint me saisir; mes sens étoient liés & suspendus : je goûtois une paix & une joie profonde qui enivroit mon cœur. Tout-à-coup je crus voir Vénus qui fendoit les nues de son char volant, conduit par deux colombes : elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces graces tendres qui parurent en elle quand elle sortit de l'écume de l'océan, & qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle descendit tout-à-coup d'un vol rapide jusqu'auprès de moi, me mit en souriant la main sur l'épaule, & me nommant par mon nom, prononça ces paroles : jeune Grec, tu vas entrer dans mon empire : tu arriveras bientôt dans cette Isle fortunée, où les plaisirs, les ris & les jeux folâtres naissent sous mes pas, là tu brûleras des parfums sur mes autels ; là je te plongerai dans un fleuve de délices : ouvre ton cœur aux plus douces espérances, & garde-toi bien de résister à la plus puissante de toutes les déesses, qui veut te rendre heureux.

En même temps j'apperçus l'enfant Cupidon, dont les petites aîles s'agitant, le faisoient voler autour de sa mere. Quoiqu'il eût sur son visage la tendresse des graces & l'enjouement de l'enfance, il avoit je ne sais quoi dans ses yeux perçans qui me faisoit peur : il rioit en me regardant, son ris étoit malin, moqueur & cruel : il tira de son carquois d'or la plus aiguë de ses fleches, il banda son arc, & alloit me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son égide. Le visage de cette déesse n'avoit point cette beauté molle, &

cette langueur passionnée que j'avois remarquées dans le visage & dans la posture de Vénus. C'étoit au contraire une beauté simple, négligée, modeste : tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de majesté. La fleche de Cupidon, ne pouvant percer l'égide tomba par terre : Cupidon indigné en soupira amérement, il eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire enfant, tu ne vaincras jamais que des ames lâches qui aiment mieux tes honteux plaisirs que la sagesse, la vertu & la gloire. A ces mots l'amour irrité s'envola, & Vénus remontant vers l'Olimpe, je vis long-temps son char avec ses deux colombes dans une nuée d'or & d'azur, puis elle disparut. En baissant mes yeux vers la terre je ne trouvai plus Minerve.

Il me sembla que j'étois transporté dans un jardin délicieux, tel qu'on dépeint les champs Elisées. En ce lieu je reconnus Mentor qui me dit : fuyez cette cruelle terre, cette isle empestée où l'on ne respire que la volupté : la vertu la plus courageuse y doit trembler, & ne se peut sauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je me voulus jetter à son cou pour l'embrasser, mais je sentois que mes pieds ne pouvoient se mouvoir, que mes genoux se déroboient sous moi, & que mes mains s'efforçant de saisir Mentor, cherchoient une ombre vaine qui m'échappoit toujours. Dans cet effort, je m'éveillai, & je connus que ce songe mystérieux étoit un avertissement divin : je me sentis plein de courage contre les plaisirs, & de défiance contre moi-même pour détester la vie molle des cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, & qu'ayant passé les ondes du Styx, il habitoit l'heureux séjour des ames justes.

Cette pensée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui erre sans espérance de revoir sa patrie. Cependant tous les cypriens qui étoient dans le Vaisseau, s'abandonnoient à une folle joie : les rameurs, ennemis du travail, s'endormoient sur leurs rames : le pilote couronné de fleurs laissoit le gouvernail, & tenoit en sa main une grande cruche de vin qu'il avoit presque vuidée. Lui & tous les autres, troublés par la fureur de Bacchus, chantoient à l'honneur de Vénus & de Cupidon des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainsi les dangers de la mer, une soudaine tempête troubla le Ciel & la mer : les vents déchaînés mugissoient avec fureur dans les voiles, les ondes noires battoient les flancs du navire qui gémissoit sous leurs coups. Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées, tantôt la mer sembloit se dérober sous le navire, & nous précipiter dans l'abyme. Nous appercevions auprès de nous des rochers, contre lesquels les flots irrités se brisoient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avois souvent oui dire à Mentor, que les hommes mous & abandonnés aux plaisirs, manquent de courage dans les dangers. Tous nos cypriens abattus pleuroient comme des femmes : je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets sur les délices de la vie, que de vaines promesses aux dieux pour leur faire des sacrifices ; si on pouvoit arriver au port. Personne ne conservoit assez de présence d'esprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois, en sauvant ma vie, sauver celle des autres ; je pris

le gouvernail en main, parce que le Pilote, troublé par le vin comme une bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaisseau; j'encourageai les matelots effrayés : je leur fis abaisser les voiles : ils ramerent vigoureusement : nous passâmes au travers des écueils, & nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette aventure parut comme un songe à tous ceux qui me devoient la conservation de leur vie; ils me regardoient avec étonnement: nous arrivâmes en l'isle de Cypre au mois du printemps qui est consacré à Vénus. Cette saison, disoient les cypriens, convient à cette déesse, car elle semble animer toute la nature, & faire naître les plaisirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'isle, je sentis un air doux qui rendoit les corps lâches & paresseux, mais qui inspiroit une humeur enjouée & folâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile & agréable étoit presque inculte, tous les habitans étoient ennemis du travail : je vis de tous côtés des femmes & de jeunes filles vainement parées, qui alloient, en chantant les louanges de Vénus, se dévouer à son temple : la beauté, les graces, la joie, les plaisirs, éclatoient également sur leurs visages; mais les graces y étoient trop affectées; on n'y voyoit point une noble simplicité & une pudeur aimable qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de mollesse, l'art de composer leur visage, leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui sembloient chercher ceux des hommes, leur jalousie entr'elles pour allumer de grandes passions : en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes, me sembloit vil & méprisable : à force de me vouloir plaire, elles me dégoûtoient.

On me conduisit au temple de la déesse : elle en a plusieurs dans cette isle, car elle est particuliérement adorée à Cythere, à Idalie, à Paphos ; c'est à Cythere que je fus conduit. Le temple est tout de marbre, c'est un parfait péristile, les colonnes sont d'une grosseur & d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majesteux : au dessus de l'architrave & de la frise sont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas-relief toutes les plus agréables aventures de la déesse. A la porte du temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu sacré aucune victime, on n'y brûle point comme ailleurs la graisse des génisses & des taureaux ; on n'y répand jamais leur sang : on présente seulement devant l'autel des bêtes qu'on offre : & on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut & sans tache : on les couvre de bandelettes de pourpre, brodées d'or, leurs cornes sont dorées & ornées de bouquets de fleurs odoriférantes : après qu'elles ont été présentées devant l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté où elles sont égorgées pour les festins des prêtres de la déesse.

On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfumées & du vin plus doux que le nectar. Les prêtres sont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or & des franges de même, au bas de leur robe. On brûle nuit & jour sur les autels les parfums les plus exquis de l'Orient, & ils forment une espece de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple sont ornées de festons pendans, tous les vases qui servent au sacrifice sont d'or : un bois sacré de mirthe environne le bâtiment : il n'y a que de jeunes garçons & de jeunes filles d'une rare

beauté qui puissent présenter les victimes aux prêtres qui osent allumer le feu des autels : mais l'impudence & la dissolution dèshonorent un temple si magnifique. D'abord j'eus horreur de ce que je voyois : mais insensiblement je commençois à m'y accoutumer : le vice ne m'effrayoit plus. toutes les compagnies m'inspiroient je ne sais quelle inclination pour le désordre : on se moquoit de mon innocence : ma retenue & ma pudeur servoient de jouet à ces peuples effrontés.

On n'oublioit rien pour exciter toutes mes passions, pour me tendre des piéges, & pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentois affoiblir tous les jours ; la bonne éducation que j'avois reçue ne me soutenoit presque plus, toutes mes bonnes résolutions s'évanouissoient ; je ne me sentois plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtés ; j'avois même une mauvaise honte de la vertu : j'étois comme un homme qui nage dans une riviere profonde & rapide : d'abord il fend les eaux & remonte contre le torrent : mais si les bords sont escarpés, & s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se lasse enfin peu-à-peu, & sa force l'abandonne, ses membres épuisés s'engourdissent, & le cours du fleuve l'entraîne : ainsi mes yeux commençoient à s'obscurcir, mon cœur tomboit en défaillance, je ne pouvois plus rappeller ni ma raison, ni le souvenir des vertus de mon pere. Le songe où je croyois avoir vu le sage Mentor descendu aux champs Elisées, achevoit de me décourager : une secrete & douce langueur s'emparoit de moi : j'aimois déja le poison flatteur qui se glissoit de veine en veine, & qui pénétroit jusqu'à la moëlle de mes os.

Je poussois néanmoins encore de profonds soupirs : je versois de larmes ameres : je rougis-

ſois comme un lion dans ma fureur. O malheureuſe jeuneſſe ! diſois-je : O Dieux qui vous jouez cruellement des hommes ! pourquoi les faites-vous paſſer par cet âge qui eſt un temps de folie ou de fievre ardente ! O ! que ne ſuis-je couvert de cheveux blancs, courbé & proche du tombeau, comme Laërte mon ayeul ! la mort me ſeroit plus douce que la foibleſſe honteuſe où je me vois.

A peine avois-je ainſi parlé, que ma douleur s'adouciſſoit, & que mon cœur enivré d'une foible paſſion ſecouoit preſque toute pudeur. Puis je me voyois plongé dans un abyme de remords. Pendant ce trouble, je courois errant çà & là dans le ſacré bocage, ſemblable à une biche qu'un chaſſeur a bleſſée ; elle court au travers des vaſtes forêts pour ſoulager ſa douleur ; mais la fleche qui l'a percée dans le flanc la ſuit par-tout : elle porte par-tout avec elle le trait meurtrier : ainſi je courois en vain pour m'oublier moi-même, & rien n'adouciſſoit la plaie de mon cœur.

En ce moment j'apperçus aſſez loin de moi dans l'ombre épaiſſe de ce bois, la figure du ſage Mentor. Mais ſon viſage me parut ſi pâle, ſi triſte & auſtere, que je n'en pus reſſentir aucune joie. Eſt-ce donc vous, ô mon cher ami, mon unique eſpérance ? Eſt-ce vous ? Quoi donc ! Eſt-ce vous-même ? une image trompeuſe ne vient-elle pas abuſer mes yeux ? Eſt-ce vous Mentor ? N'eſt-ce point votre ombre encore ſenſible à mes maux ? N'êtes-vous point au rang des ames heureuſes qui jouiſſent de leur vertu, & à qui les dieux donnent des plaiſirs purs dans une éternelle paix aux champs éliſées ? Parlez, Mentor ; vivez-vous encore ? Suis-je aſſez heureux pour vous poſſéder, ou bien n'eſt-ce qu'un ombre de mon ami ? En diſant ces paroles, je courois vers lui tout tranſporté, juſqu'à perdre la reſpiration ; il m'atten-

doit tranquillement ſans faire un pas vers moi. O dieux ! vous le ſavez, quelle fut ma joie quand je ſentis que mes mains le touchoient ; non, ce n'eſt point une vaine ombre ; je le tiens, je l'embraſſe, mon cher Mentor : c'eſt ainſi que je m'écriai, j'arroſai ſon viſage d'un torrent de larmes ; je demeurois attaché à ſon cou ſans pouvoir parler. Il me regardoit triſtement avec des yeux pleins d'une tendre paſſion.

Enfin, je lui dis : Hélas ! d'où venez-vous ? En quels dangers ne m'avez-vous point laiſſé pendant votre abſence, & que ferois-je maintenant ſans vous ? Mais ſans répondre à mes queſtions : Fuyez, me dit-il d'un ton terrible, fuyez, hâtez-vous de fuir : ici la terre ne porte pour fruit que du poiſon ; l'air qu'on reſpire eſt empeſté : les hommes contagieux ne ſe parlent que pour ſe communiquer un vénin mortel ; la volupté lâche & infâme, qui eſt le plus horrible des maux ſortis de la boîte de Pandore, amollit les cœurs, & ne ſouffre ici aucune vertu. Fuyez, que tardez-vous ? ne regardez pas même derriere vous en fuyant ; effacez juſqu'au moindre ſouvenir de cette iſle exécrable.

Il dit : & auſſi-tôt je ſentis comme un nuage épais qui ſe diſſipoit de deſſus mes yeux, & qui me laiſſoit voir la pure lumiere : une joie douce & pleine d'un ferme courage renaiſſoit dans mon cœur. Cette joie étoit bien différente de cette autre joie molle & folâtre dont mes ſens avoient été empoiſonnés ; l'une eſt une joie d'ivreſſe & de trouble, qui eſt entrecoupée de paſſions furieuſes & de cuiſans remords : l'autre eſt une joie de raiſon qui a quelque choſe de bienheureux & de céleſte : elle eſt toujours pure, égale : rien ne peut l'épuiſer ; plus on s'y plonge, plus elle eſt douce : elle ravit l'ame ſans la troubler. Alors je verſai des larmes de joie, & je trouvois que

Digitized by Google

rien n'étoit si doux que de pleurer ainsi. O heureux, disois-je, les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté! Peut-on la voir sans l'aimer! Peut-on l'aimer sans être heureux! Mentor me dit: il faut que je vous quitte je pars dans ce moment: il ne m'est pas permis de m'arrêter. Où allez vous donc, lui répondis-je en quelle terre inhabitable ne vous suivrai-je point? Ne croyez pas pouvoir m'échapper, je mourrai plutôt sur vos pas. En disant ces paroles, je le tenois serré de toute ma force. C'est en vain, me dit-il, que vous espérez de me retenir. Le cruel Méthophis me vendit à des éthiopiens ou arabes: ceux-ci, étant allés à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent se défaire de moi, croyant en tirer une grande somme d'un nommé Hazaël qui cherchoit un esclave grec, pour connoître les mœurs de la Grece, & pour s'instruire de nos sciences. En effet, Hazaël m'acheta cherement: ce que je lui ai appris de nos mœurs, lui a donné la curiosité de passer dans l'isle de Crete pour étudier les sages loix de Minos. Pendant notre navigation les vents nous ont contraints de relâcher dans l'isle de Cypre: en attendant un vent favorable, il est venu faire ses offrandes au temple, le voilà qu'il en sort: les vents nous appellent: déja les voiles s'enflent: adieu, mon cher Télémaque: un esclave qui craint les dieux, doit suivre fidélement son maître: les dieux ne me permettent plus d'être à moi: si j'étois à moi, ils le savent, je ne serois qu'à vous seul. Adieu, souvenez-vous des travaux d'Ulisse & des larmes de Pénélope: souvenez-vous des justes dieux. O dieux, protecteurs de l'innocence! en quelle terre suis-je contraint de laisser Télémaque.

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laisser ici: plutôt

mourir que de vous voir partir sans moi. Ce maître Syrien est-il impitoyable ? Est-ce d'une tygresse dont il a succé les mammelles dans son enfance ? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras ? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il souffre que je vous suive : vous m'exhortez vous-même à fuir, & vous ne voulez pas que je fuie en suivant vos pas ; je vais parler à Hazaël : il aura peut-être pitié de ma jeunesse & de mes larmes : puisqu'il aime la sagesse & qu'il va si loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce & insensible. je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je ne le laisserai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous suivre : mon cher Mentor, je me ferai esclave avec vous, je lui offrirai de me donner à lui : s'il me refuse, c'est fait de moi, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor : je me prosternai devant lui : il fut surpris de voir un inconnu en cette posture. Que voulez-vous, me dit-il ? La mort, répondis-je, car je ne puis vivre si vous ne souffrez que je suive Mentor qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulisse, le plus sage des rois de la Grece, qui ont renversé la superbe ville de Troye, fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dit pas ma naissance pour me vanter, mais seulement pour vous inspirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon pere dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre pere : la fortune, pour comble de maux me l'a enlevé, elle l'a fait votre esclave, souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimiez la justice, & que vous alliez en Crete pour apprendre les loix du bon roi Minos, n'endurcissez point votre cœur contre mes soupirs & contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un roi qui est réduit à demander la servitude

comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage, mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles essais des outrages de la fortune ; maintenant, je crains de ne pouvoir être reçu parmi les esclaves. O dieux ! voyez mes maux, ô Hazaël ! souvenez-vous de Minos dont vous admirez la sagesse, & qui nous jugera tous deux dans le royaume de Pluton.

Hazaël, me regardant avec un visage doux & humain, me tendit la main & me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la sagesse & la vertu d'Ulisse ; Mentor m'a raconté souvent quelle gloire il a acquise parmi les Grecs, & d'ailleurs la prompte renommée a fait entendre son nom à tous les peuples d'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulisse, je serai votre pere jusqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne serois pas touché de la gloire de votre pere, de ses malheurs & des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre soin de vous. Il est vrai que je l'ai acheté comme esclave, mais je le regarde comme un ami fidele ; l'argent qu'il m'a coûté, m'a acquis le plus cher & le plus précieux ami que j'aie sur la terre ; j'ai trouvé en lui la sagesse, je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il est libre, vous le serez aussi ; Je ne vous demande à l'un & à l'autre que votre cœur.

En un instant je passai de la plus amere douleur à la plus vive joie que les mortels puissent sentir. Je me voyois sauvé d'un horrible danger : je m'approchois de mon pays, je trouvois un secours pour y retourner, je goûtois la consolation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déja par le pur amour de la vertu ; enfin, je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter. Hazaël s'avance sur le bord du rivage,

nous le ſuivions : on entre dans le vaiſſeau, les rameurs fendent les ondes paiſibles ; un zéphir léger ſe joue dans nos voiles, il anime tout le vaiſſeau & lui donne un doux mouvement : l'iſle de Cypre diſparoit bientôt. Hazaël qui étoit impatient de connoître mes ſentimens, me demanda ce que je penſois des mœurs de cette iſle : je lui dis ingénument en quels dangers ma jeuneſſe avoit été expoſée, & le combat que j'avois ſouffert au dedans de moi.

Il fut touché de mon horreur pour le vice & dit ces paroles : ô Venus ! je reconnois votre puiſſance & celle de votre fils. J'ai brûlé de l'encens ſur vos autels ; mais ſouffrez que je déteſte l'infâme molleſſe des habitans de votre iſle, & l'imprudence brutale avec laquelle ils célebrent vos fêtes. enſuite il s'entretenoit avec Mentor de cette premiere puiſſance qui a formé le ciel & la terre : de cette lumiere infinie, immuable, qui ſe donne à tous ſans ſe partager, de cette vérité ſouveraine, & univerſelle, qui éclaire tous les eſprits comme le ſoleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutoit-il, qui n'a jamais vu cette lumiere pure, eſt aveugle comme un aveugle-né, il paſſe ſa vie dans une profonde nuit comme les peuples que le ſoleil n'éclaire point pendant pluſieurs mois de l'année. Il croit être ſage, & il eſt inſenſé : il croit tout voir, & il ne voit rien : il meurt n'ayant jamais rien vu : tout au plus il apperçoit de ſombres & fauſſes lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel.

Ainſi ſont tous les hommes entraînés par le plaiſir des ſens & par le charme de l'imagination. Il n'y a point ſur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui conſultent, qui aiment, qui ſuivent cette raiſon éternelle : c'eſt elle qui nous inſpire quand nous penſons bien ; c'eſt elle qui nous reprend quand nous penſons mal. Nous ne

tenons pas moins d'elle la raison que la vie. Elle est comme un grand océan de lumiere ; nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, & qui y retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne comprisse pas encore parfaitement la sagesse de ce discours, je ne laissois pas d'y goûter je ne sais quoi de pur & de sublime : mon cœur en étoit échauffé, & la vérité me sembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuerent à parler de l'origine des dieux, des héros, des poetes, de l'âge d'or, du déluge, des premieres histoires du genre humain, du fleuve d'oubli où se plongent les ames des morts ; des peines éternelles préparées aux impies dans le gouffre noir du tartare, & de cette heureuse paix dont jouissent les justes dans les champs Elysées, sans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient, nous apperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or & d'azur. En se jouant, ils soulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des tritons, qui sonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, & qui, fendant l'onde salée, laissoient loin derriere eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflammés, & leurs bouches écumantes. Le char de la déesse étoit une conque d'une merveilleuse figure : elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, & les roues étoient d'or ; ce char sembloit voler sur la face des eaux paisibles. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derriere le char ; leurs beaux cheveux pendoient sur leurs épaules, & flottoient au gré du vent. La déesse tenoit d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues : de l'autre elle portoit sur ses genoux le

petit dieu Palemon son fils, pendant à sa mammelle : elle avoit un visage serein & une douce majesté, qui faisoit fuir les vents séditieux & toutes les noires tempêtes. Les tritons conduisoient les chevaux, & tenoient les rênes dorées. Une grande toile de pourpre flottoit dans l'air au dessus du char : elle étoit à demi enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphirs qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole empressé, inquiet & ardent. Son visage ridé & chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais & pendans, ses yeux pleins d'un feu sombre & austere, tenoient en silence les fiers aquilons, & repoussoient tous les nuages. Les immenses baleines & tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux & un reflux de l'onde amere, sortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la déesse.

Après que nous eûmes admiré ce spectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Crete, que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du ciel & des flots de la mer : bientôt nous vîmes le sommet du Mont-Ida au dessus des autres montagnes de l'Isle, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux au-dessus des têtes des jeunes faons dont il est suivi. Peu-à peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette isle, qui se présentoient à nos yeux comme un amphithéâtre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru négligée & inculte, autant celle de Crete se montroit fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ses habitans.

De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, & des villes superbes : nous ne trouvions aucun champ où la main du laboureur diligent ne fût imprimée. Par-tout la charrue avoit laissé de

creux sillons, les ronces, les épines, & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissent dans les gras herbages le long des ruisseaux, les moutons paissant sur le penchant d'une colline, les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès : enfin, les montagnes ornées de pampres & de grappes d'un raisin déja coloré, qui promettoit aux vendangeurs les doux présens de Bacchus, pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crete; il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette isle, disoit-il, admirée de tous les étrangers, fameuse par ses cens villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoiqu'ils soient innombrables : c'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser. Plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance. Ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres : la terre, cette bonne mere, multiplie ses dons, selon le nombre de ses enfans qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition & l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, & ils se rendent malheureux par le desir du superflu : s'ils vouloient vivre simplement, se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verroit par-tout l'abondance, la joie, l'union & la paix. C'est ce que Minos, le plus sage & meilleur de tous les rois avoit compris : tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette isle, est le fruit de ses loix. L'éducation qu'il faisoit donner aux enfans, rend les corps sains & robustes.

On les accoutume d'abord à une vie simple, frugale & laborieuse : on suppose que toute volupté amollit le corps & l'esprit. On ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincible par la vertu, & d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore a fouler aux pieds les trop grandes richesses & les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices, qui sont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la dissimulation & l'avarice.

Pour le faste & la mollesse, on n'a jamais besoin de les reprimer, car ils sont inconnus en Crete : tout le monde y travaille, & personne ne songe à s'y enrichir. Chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce & réglée, où l'on jouit en paix & avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorés. Les habits sont de laine fine & de belle couleur, mais tout unis & sans broderie : les repas y sont sobre, on y boit peu de vin, le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, & le lait des troupeaux.

Tout au plus on y mange de grosses viandes, sans ragoût, encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs, pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes : mais sans ornemens : la superbe architecture n'y est pas ignorée, mais elle est réservée pour les temples des dieux, & les hommes n'oseroient avoir des maisons semblables à celles des immortels.

Les grands biens des crétois, sont la santé, la force, le courage, la paix & l'union des fa-

milles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues; l'habitude du travail & l'horreur de l'oisiveté, l'émulation pour la vertu, la soumission aux loix & la crainte des justes dieux.

Je lui demandai en quoi consistoit l'autorité du roi, mais il me répondit: il peut tout sur les peuples, mais les loix peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le pere de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve, par sa sagesse & par sa modération, à la félicité de tant d'hommes, & non pas que tant d'hommes servent pas leur misere & par leur servitude lâche, à flatter l'orgueil & la mollesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire ou pour se soulager dans les pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les loix.

D'ailleurs le roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses & de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu & de gloire que le reste des hommes. Il doit être au-dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées, & au-dedans le juge des peuples, pour les rendre bons, sages & heureux. Ce n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi, il ne l'est que pour être l'homme des peuples. C'est aux peuples qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection: & il n'est digne de la royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même, pour se sacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ses enfans regnassent après lui, qu'à condition qu'ils

régneroient suivant ses maximes. Il aimoit encore plus son peuple que sa famille. C'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Crete si puissante & si heureuse. C'est par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les conquérans qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-à-dire, leur vanité. Enfin, c'est par sa justice qu'il a mérité d'être aux enfers, le souverain juge des morts.

Pendant que Mentor faisoit ce discours, nous abordâmes dans l'isle, nous vîmes le fameux labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale, & qui étoit une imitation du grand labyrinthe que nous avions vu en Egypte. Pendant que nous considérions ce fameux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage, & qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer. Nous demandâmes la cause de leur empressement, & voici ce qu'un Crétois, nommé Nausicrate, nous raconta.

Idoménée, fils de Deucalion, & petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé, comme les autres rois de la Grece, au siege de Troye. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crete, mais la tempête fut si violente, que le pilote de son vaisseau & tous les autres qui étoient expérimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux, chacun voyoit les abymes ouverts pour l'engloutir, chacun déploroit son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx, après avoir reçu la sépulture. Idoménée levant les yeux & les mains vers le ciel, invoquoit Neptune. O puissant Dieu! s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux: si tu me fais revoir l'isle de Crete, malgré la fureur

des vents, je t'immolerai la premiere tête qui se présentera à mes yeux.

Cependant son fils, impatient de revoir son pere, se hâtoit d'aller au-devant de lui, pour l'embrasser: malheureux, qui ne savoit pas que c'étoit courir à sa perte! Le pere, échappé à la tempête, arrivoit dans le port desiré. Il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux: mais bientôt il a sentir combien ils lui devoient être funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret: il craignoit d'arriver parmi les siens, & il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Némésis, déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes, & sur-tout les rois orgueilleux, poussoit d'une main fatale & invisible Idoménée. Il arrive, à peine ose-t-il lever les yeux: il voit son fils: il recule saisi d'horreur: ses yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête moins chere, qui puisse lui servir de victime.

Cependant le fils se jette à son cou, & est tout étonné que son pere répond si mal à sa tendresse: il le voit fondant en larmes. O mon pere! dit-il, d'où vient cette tristesse? Après une si longue absence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, & de faire la joie de votre fils? Qu'ai-je fait? Vous détournez vos yeux de peur de me voir.

Le pere accablé de douleur, ne répondit rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit: Ah! Neptune, que t'ai-je promis! A quel prix m'as-tu garanti du naufrage? Rends-moi aux vagues & aux rochers, qui devoient, en me brisant, finir ma triste vie. Laisse vivre mon fils. O Dieu cruel! tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer; mais tous ceux qui étoient auprès de lui, arrête-

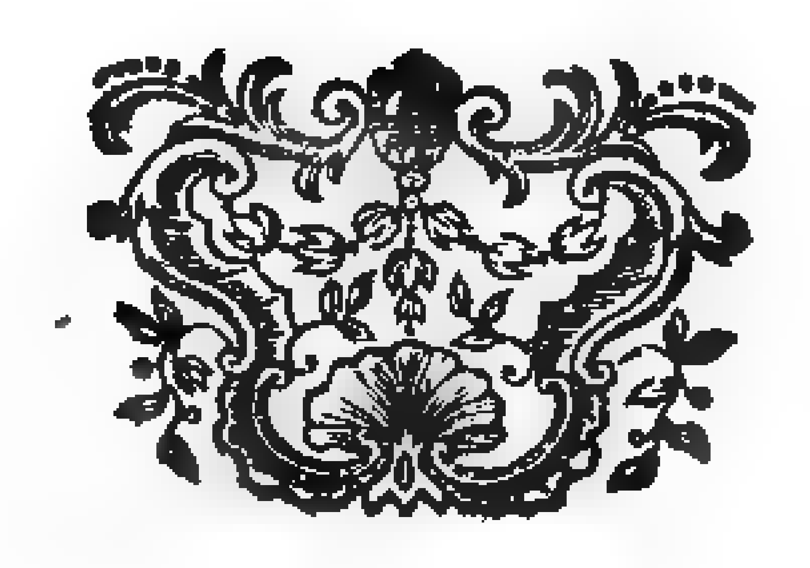
rent sa main. Le vieillard Sophronyme, interprête des volontés des dieux, l'assura qu'il pourroit contenter Neptune sans donner la mort à son fils. Votre promesse, disoit il, a été imprudente, les dieux ne veulent point être honorés par la cruauté : gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse, celle de l'accomplir contre les loix de la nature : offrez à Neptune cent taureaux plus blancs que la neige, faites couler leur sang autour de son autel couronné de fleurs : faites fumer un doux encens en l'honneur de ce dieu.

Idoménée écoutoit ce discours la tête baissée & sans répondre : la fureur étoit allumée dans ses yeux : son visage pâle & défiguré changeoit à tout moment de couleur ! on voyoit ses membres tremblant ; cependant son fils lui disoit : me voici, mon pere : votre fils est prêt à mourir pour appaiser les dieux de la mer : n'attirez pas sur vous sa colere : Je meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon pere, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idoménée tout hors de lui, & comme déchiré par les furies infernales, surprend tous ceux qui l'observent de près. Il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant : il la retire toute fumante & toute pleine de sang pour la plonger dans ses propres entrailles : il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans son sang, ses yeux se couvrent des ombres de la mort, il les entr'ouvre à la lumiere : mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lys au milieu des champs, coupé dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit & ne se soutient plus, il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux ;

mais la terre ne le nourrit plus, & sa vie est éteinte. Ainsi le fils d'Idoménée, comme une jeune & tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge. Le pere, dans l'excès de sa douleur, devient insensible, il ne sait où il est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire: il marche chancelant vers la ville, & demande son fils.

Fin du Livre second.



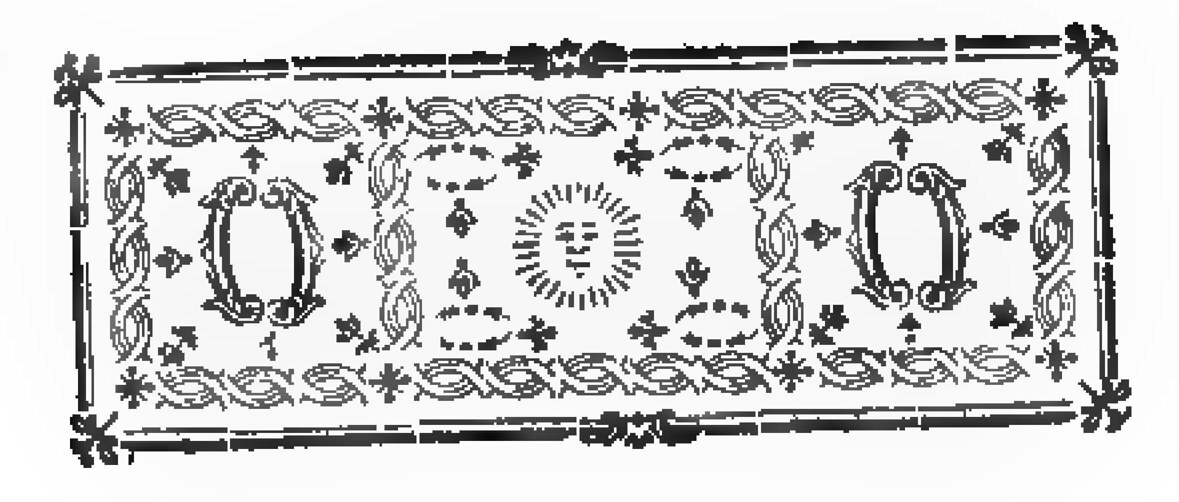
LIVRE



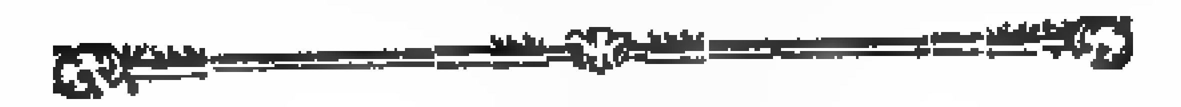
L. III.



Mentor jette Télémaque dans la mer et s'y précipite avec lui pour s'echaper de l'Isle de Calypso.



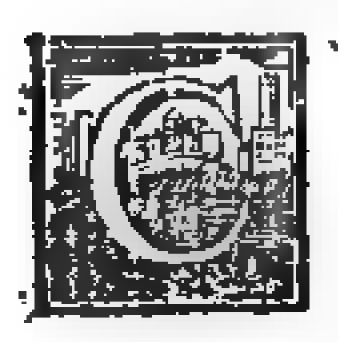
LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULISSE.



LIVRE TROISIEME.

Télémaque raconte que les Crétois voulant venger le sang du fils d'Idoménée, avoient réduit le pere à quitter leur pays; qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement assemblés pour élire un autre roi. Il ajoute qu'il fut admis dans cette assemblée, qu'il y remporta les prix à divers jeux; qu'il expliqua les questions laissées par Minos dans le livre de ses loix, & que les vieillards, juges de l'Isle, & tous les peuples voulurent le faire roi, voyant sa sagesse; qu'il refusa la royauté pour retourner en Ithaque; qu'il proposa d'élire Mentor, qui refusa aussi le diadême; qu'enfin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nation, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Aristodême, qui fut proclamé roi au même moment; qu'ensuite Mentor & lui s'étoient embarqués pour aller

en Ithaque ; mais que Neptune, pour consoler Vénus irritée, leur avoit fait faire le naufrage, après lequel ils furent jettés dans l'isle de Calypso. Calypso admire Télémaque dans ses aventures, & n'oublia rien pour le retenir dans son isle, en l'engageant dans sa passion. Mentor soutient Télémaque par ses remontrances contre les artifices de cette déesse, & contre Cupidon que Vénus avoit amené à son secours. Néanmoins Télémaque & la nymphe Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle, qui excite d'abord la jalousie de Calypso, & ensuite sa colere entre ces deux amans. Elle jure par le Styx, que Télémaque sortira de son isle. Cupidon va la consoler, & oblige ses Nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor, dans le temps que celui ci entraîne Télémaque pour s'y embarquer. Télémaque sent une joie secrete de voir brûler ce vaisseau. Mentor qui s'en apperçoit, le précipite dans la mer, & s'y jette lui-même, pour gagner, en nageant un autre vaisseau qu'il voyoit près de cette Côte.



CEPENDANT le peuple touché de compassion pour l'enfant, & d'horreur pour l'action barbare du pere, s'écrie que les dieux justes l'ont livré aux furies ; la fureur leur fournit des armes! ils prennent des bâtons & des pierres ; la discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel ; les crétois, les sages crétois oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoissent plus le petit fils du sagesse Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de salut pour lui, qu'en le ramenant vers ses vaisseaux. Ils s'embarquent avec lui, ils fuient a la merci des ondes. Idoménée revenant à soi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosé du sang de son fils, & qu'il ne sauroit plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hespérie, & ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays des Salentins.

Cependant les crétois n'ayant plus de roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les loix établies. Voici

les mesures qu'ils ont prises pour ce choix. tous les principaux citoyens de cent villes sont assemblés ici : on a déja commencé par des sacrifices : on a assemblé tous les sages & les plus fameux des pays voisins, pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander. On a préparé des jeux publics où tous les prétendans combattront : car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, & pour l'esprit & pour le corps. On veut un roi dont le corps soit fort adroit, & dont l'ame soit ornée de la sagesse & de la vertu. On appelle ici tous les étrangers. Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit : hâtez-vous donc, ô étrangers, de venir dans notre assemblée ; vous combattrez avec les autres : & si les dieux destinent la victoire à l'un de vous, il regnera en ce pays. Nous le suivîmes sans aucun desir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

Nous arrivâmes à un espece de cirque très-vaste, environné d'une épaisse forêt. Le milieu du cirque étoit une arêne préparée pour les combattans : elle étoit bordée par un grand amphithéâtre d'un gazon frais, sur lequel étoit assis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur : car les crétois sont les peuples du monde, qui exercent le plus noblement & avec le plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, & on nous invita a combattre. Mentor s'en excusa sur son âge, & Hazaël sur sa foible santé. Ma jeunesse & ma vigueur m'ôtoient toute excuse. Je jettai néanmoins un coup d'œil sur Mentor, pour découvrir sa pensée, & j'apperçus qu'il souhaitoit que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit ; je me dépouillai de mes habits : on fit couler des flots d'huile douce & luisante sur tous les

membres de mon corps, & je me mêlai parmi les combattans. On dit de tous côtés que c'étoit le fils d'Ulysse, qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix ; & plusieurs Crétois, qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent. Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien, d'environ trente-cinq ans, surmonta tous les autres qui oserent se présenter à lui ; il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse ; ses bras étoient nerveux & bien nourris : au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles : il étoit également souple & fort. Je ne lui paru pas digne d'être vaincu ; & regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer, mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisîmes l'un l'autre, nous nous serrâmes à perdre la respiration ; nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus & les bras entrelassés comme des serpens : chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi : tantôt il essayoit de me surprendre, en me poussant du côté droit, & tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche ; pendant qu'il me tâtoit ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins plierent, il tomba sur l'arêne, & m'entraîna sur lui. En vain il tâcha de me mettre dessous, je le tins immobile sous moi. Tout le peuple s'écria : victoire au fils d'Ulysse, & j'aidai au Rhodien confus à se relever. Le combat du ceste fut plus difficile ; le fils d'un riche citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat, tous les autres lui céderent, il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord, il me donna dans la tête & puis dans l'estomac des coups qui me firent vomir le sang, & qui répandirent sur mes yeux un épais nuage ; je chancelai, il me pressoit, & je ne pouvois plus respirer ; mais je fus ranimé par

sa voix de Mentor qui me crioit : ô fils d'Ulysse, serez-vous vaincu ? La colere me donna de nouvelles forces ; j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé. Aussi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que son bras s'allongeoit en vain, je le surprenois dans cette posture penchée : déja il reculoit quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force ; il voulut esquiver, & perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever : il se redressa lui-même couvert de poussiere & de sang : sa honte fut extrême ; mais il n'osa renouveller le combat. Aussi-tôt on commença les courses de charriots que l'on distribua au sort : le mien se trouva le moindre pour la légereté des roues, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons, un nuage de poussiere vole & couvre le ciel. Au commencement je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derriere lui. Un crétois, nommé Polyclete, le suivoit de près. Hypomaque, parent d'Idoménée, & qui aspiroit à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumans de sueur, étoit tout penché sur leurs crains flottans : & le mouvement des roues de son charriot étoit si rapide, qu'elles paroissoient immobiles commes les aîles d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animerent & se mirent peu-à-peu en haleine, je laissai loin derriere moi presque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur.

Hypomaque, parent d'Idoménée, pressant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit, & ôta, par sa chûte, à son maître l'espérance de régner. Polyclete se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse : il tomba, les

rênes lui échapperent, & il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort.

Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation, que j'étois tout auprès de lui, redoubla son ardeur : tantôt il invoquoit les dieux, & leur promettoit de riches offrandes, tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer ; il craignoit que je ne passasse entre la borne & lui : car mes chevaux mieux ménagés que les siens, étoient en état de le dévancer : il ne lui restoit plus d'autre ressource que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne : il y brisa effectivement sa roue, je ne songeai qu'à faire promptement le tour, pour n'être pas engagé dans son désordre, & il me vit un moment après au bout de la carriere.

Le peuple s'écria encore une fois : victoire au fils d'Ulysse ! C'est lui que les dieux destinent à régner sur nous. Cependant les plus illustres & les plus sages d'entre les crétois nous conduisirent dans un bois antique & sacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les vieillards que Minos avoit établis juges du peuple & gardiens des loix, nous assemblerent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux, nul autre n'y fut admis. Les sages ouvrirent les livres où toutes les loix de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect & de honte quand j'approchai de ces vieillards, que l'âge rendoit vénérables, sans leur ôter la vigueur de l'esprit. Ils étoient assis avec ordre, & immobiles dans leurs places : leurs cheveux étoient blancs, plusieurs n'en avoient presque plus ; on voyoit reluire sur leurs visages graves une sagesse douce & tranquille, ils ne se pressoient point de parler, ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire : quand ils étoient d'avis différens, ils étoient si modérés à soutenir ce qu'ils pensoient de part & d'autre, qu'on auroit

cru qu'ils étoient tous d'une même opinion : la longue expérience des choses passées, & l'habitude du travail leur donnoit de grandes vues sur toutes choses : mais ce qui perfectionnoit le plus leurs raisons, étoit le calme de leurs esprits, délivrés des folles passions & des caprices de la jeunesse : la sagesse toute seule agissoit en eux, & le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient sans peine le doux & noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant je souhaitois que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une si estimable vieillesse. Je trouvois la jeunesse malheureuse, d'être si impétueuse & si éloignée de cette vertu si éclairée & si tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des loix de Minos. C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des parfums : tous ces vieillards le baiserent avec respect, car ils disent qu'après les dieux, de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes, que les loix destinées à les rendre bons, sages & heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les loix : c'est la loi & non pas l'homme qui doit régner. Tel étoit le discours de ces sages. Ensuite celui qui présidoit, proposa trois questions, qui devoient être décidées par les maximes de Minos. La premiere question étoit de savoir, quel est le plus libre de tous les hommes ? Les uns répondirent que c'étoit un roi qui avoit sur son peuple un empire absolu, & qui étoit victorieux de tous ses ennemis : d'autres soutinrent que c'étoit un homme si riche qu'il pouvoit contenter tous ses desirs : d'autres dirent que c'étoit un homme qui ne se marioit point, & qui voyageoit pendant toute sa vie en divers pays, sans être

jamais assujetti aux loix d'aucune nation; d'autres s'imaginerent que c'étoit un barbare, qui, vivant de sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de toute police & de tout besoin: d'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude, il jouissoit plus qu'un autre des douceurs de la liberté: d'autres enfin s'aviserent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, & que tous les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur lui. Quand mon tour fut venu, je n'eu pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays & en quelque condition qu'on soit, on est très-libre, pourvu qu'on craigne les dieux, & qu'on ne craigne qu'eux: en un mot, l'homme véritablement libre est celui qui, dégagé de toute crainte & de tout desir, n'est soumis qu'aux dieux & à la raison. Ces vieillards s'entre-regarderent en souriant, & furent surpris de voir que ma réponse fût précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes: Qui est le plus malheureux de tous les hommes? Chacun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit. L'un disoit, c'est homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur; un autre disoit, c'est un homme qui n'a aucun ami; d'autres soutenoient que c'est un homme qui a des enfans ingrats & indignes de lui. Il vint un sage de l'isle de Lesbos qui dit, le plus malheureux de tous les hommes, est celui qui croit l'être: car le malheur dépend moins des choses que l'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur. A ces mots, toute l'assemblée se récria:

on applaudit, & chacun crut que ce ſage Lesbien remporteroit le prix ſur cette queſtion : mais on me demanda ma penſée, & je répondis ſuivant les maximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes, eſt un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes miſérables : il eſt doublement malheureux par ſon aveuglement : ne connoiſſant pas ſon malheur, il ne peut s'en guerir : il craint même de le connoître : la vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller juſqu'à lui ; il eſt tyranniſé par ſes paſſions, il ne connoît point ſes devoirs : il n'a jamais goûté le plaiſir de faire le bien, ni ſenti les charmes de la pure vertu : il eſt malheureux & digne de l'être : ſon malheur augmente tous les jours ; il court à ſa perte, & les dieux ſe préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'aſſemblée avoua que j'avois vaincu le ſage Lesbien, & les vieillards déclarerent que j'avois rencontré le vrai ſens de Minos.

Pour la troiſieme queſtion, on demanda lequel des deux eſt préférable ; d'un côté, un roi conquérant & invincible dans la guerre : de l'autre, un roi ſans expérience de la guerre ; mais propre à policer ſagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi ſert, diſoient ils, d'avoir un roi qui ſache bien gouverner en paix, s'il ne ſait pas défendre le pays quand la guerre vient ? Les ennemis le vaincront, & réduiront ſon peuple en ſervitude. D'autres ſoutenoient au contraire, que le roi pacifique ſeroit le meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, & l'éviteroit par ſes ſoins. D'autres diſoient qu'un roi conquérant travailleroit à la gloire de ſon peuple, auſſi-bien qu'à la ſienne, & qu'il rendroit ſes ſujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un roi pacifique

les tiendroit dans une honteuse lâcheté. On voulut savoir mon sentiment, je répondis ainsi.

Un roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, & qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi roi: mais si vous comparez un roi qui ne sait que la guerre, à un roi sage qui, sans savoir la guerre, est capable de la soutenir dans un besoin, par ses généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi entiérement tourné à la guerre, voudroit toujours la faire pour étendre sa domination & sa gloire propre: il ruineroit son peuple. A quoi sert-il à un peuple que son roi subjugue d'autres nations, si on est malheureux sous son regne? D'ailleurs les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désordres: les victorieux même se déreglent pendant ce temps de confusion: voyez ce qu'il en coûte à la Grece pour avoir triomphé de Troye: elle a été privée de ses rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout est en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languissent, les meilleurs princes même, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence & de se servir des méchans. Combien y a-t il de scélérats qu'on puniroit pendant la paix, & dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre? Jamais aucun peuple n'a eu aucun roi conquérant, sans avoir beaucoup souffert de son ambition. Un conquérant enivré de sa gloire, ruine presque autant sa nation victorieuse que les autres nations vaincues. Un prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix, ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie: il est comme un homme qui défendroit son champ contre son voisin,

& qui usurperoit celui de son voisin même, mais qui ne sauroit ni labourer, ni semer pour recueillir aucune moisson. Un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, & non pour rendre le peuple heureux par un sage gouvernement. Venons maintenant au roi pacifique : il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes, c'est-à-dire, qu'il n'est pas né pour troubler le repos de son peuple, en voulant vaincre les autres nations que la justice ne lui a pas soumises : mais s'il est véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités nécessaires pour mettre son peuple en sureté contre ses ennemis : voici comment. Il est juste, modéré & commode à l'égard de ses voisins : il n'entreprend jamais contr'eux rien qui puisse troubler la paix : il est fidele dans ses alliances ; ses alliés l'aiment, ne le craignent point, & ont une entiere confiance en lui. S'il a quelque voisin inquiet, hautain & ambitieux, tous les autres rois voisins qui craignent ce voisin inquiet, & qui n'ont aucune jalousie du roi pacifique, se joignent à ce bon roi pour l'empêcher d'être opprimé ; sa probité, sa bonne foi, sa modération, le rendent arbitre de tous les états qui environnent le sien : pendant que le roi entreprenant est odieux à tous les autres, & sans cesse exposé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le pere & le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouit au-dedans sont encore plus solides. Puisqu'il est propre à gouverner en paix ; je suppose qu'il gouverne par les plus sages loix, il retranche le faste, la mollesse & tous les arts qui ne servent qu'à flatter les vices Il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux véritables besoins de la vie, sur-tout il applique ses sujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abon-

dance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple sain, vigoureux, robuste, qui n'est point amolli par les voluptés, qui est exercé par la vertu, qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lâche & délicieuse, qui sait mépriser la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage roi appliqué à ne regner que pour faire regner la raison. Qu'un conquérant voisin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à ranger en bataille, ou à dresser des machines pour assiéger une ville; mais il le trouvera invincible par sa multitude, par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais succès mêmes ne peuvent abattre. D'ailleurs si ce roi n'est pas assez expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables, & il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses alliés; ses sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre roi violent & injuste: les dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelle ressource il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le roi pacifique qui ignore la guerre, est un roi imparfait, puisqu'il ne sait pas remplit une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis: mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au roi conquérant, qui manque de qualités nécessaires dans la paix, & qui n'est propre qu'à la guerre.

J'apperçus dans l'assemblée beaucoup de gens

qui ne pouvoient goûter cet avis ; car la plupart des hommes éblouis par les choses éclatantes, comme les victoires & les conquêtes, les préferent à ce qui est simple, tranquille & solide comme la paix & la bonne police des peuples. Mais tous les vieillards déclarerent que j'avois parlé comme Minos.

Le premier de ces vieillards s'écria : je vois l'accomplissement d'un oracle d'Apollon, connu dans toute notre isle. Minos avoit consulté les dieux, pour savoir combien de temps sa race régneroit suivant les loix qu'il venoit d'établir. Le dieu lui répondit : les tiens cesseront de régner, quand un étranger entrera dans ton isle, pour y faire régner les loix. Nous avons craint que quelqu'étranger ne vînt faire la conquête de l'isle de Crête, mais le malheur d'Idoménée & la sagesse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montre le sens de l'oracle. Que tardons nous à couronner celui que les destins nous donnent pour roi. Aussi-tôt les vieillards sortirent de l'enceinte du bois sacré, & le premier me prenant par la main, annonça au peuple, déja impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée ; chacun poussa des cris de joie, tout le rivage & toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri : Que le fils d'Ulysse, semblable à Minos, regne sur les crétois.

J'attendis un moment, & je faisois signe de la main, pour demander qu'on m'écoutât : cependant Mentor me disoit à l'oreille : renoncez-vous à votre patrie ? L'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénélope, qui vous attend comme sa derniere espérance, & le grand Ulysse, que les dieux avoient résolu de vous rendre ? Ces paroles me percerent le cœur, & me soutin-

rent contre le vain desir de régner. Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi : ô illustres crétois ! je ne mérite point de vous commander. L'oracle qu'on vient de rapporter, marque bien que la race de Minos cessera de régner quand un étranger entrera dans cette isle, & y fera régner les loix de ce sage roi ; mais il n'est pas dit que cet étranger régnera : je veux croire que je suis cet étranger marqué par l'oracle, j'ai accompli la prédiction, je suis venu dans cette isle, j'ai découvert le vrai sens des loix, & je souhaite que mon explication serve à les faire régner avec l'homme que vous choisirez : pour moi je préfere ma patrie, pauvre petite isle d'Ithaque, aux cent villes de crete, à la gloire & à l'opulence de ce beau royaume : souffrez que je suive ce que les destins ont marqué. Si j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'espérance de régner ici, c'étoit pour mériter votre estime & votre compassion : c'étoit afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance. J'aime mieux obéir à mon pere Ulysse, & consoler ma mere Pénélope, que de régner sur tous les peuples de l'univers. O crétois ! vous voyez le fond de mon cœur, il faut que je vous quitte ; mais la mort seule pourra finir ma reconnoissance. Oui, jusqu'au dernier soupir, Télémaque aimera les crétois, & s'intéressera à leur gloire comme à la sienne propre.

A peine eus-je parlé, qu'il s'éleva un bruit sourd, semblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns disoient, est-ce quelque divinité sous une figure humaine ? D'autres soutenoient qu'ils m'avoient vu en d'autres pays, & qu'ils me reconnoissoient : d'autres s'écrioient, il faut le contraindre de régner ici. Enfin je repris la parole, & chacun se

hâta de se taire, ne sachant si je n'allois point accepter ce que j'avois refusé d'abord. Voici les paroles que je leur dis.

Souffrez, ô crétois ! que je vous dise ce que je pense : Vous êtes les plus sages de tous les peuples ; mais la sagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choisir, non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les loix, mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi, je suis jeune, par conséquent sans expérience, exposé à la violence des passions, & plus en état de m'instruire en obéissant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans un jeu d'esprit & de corps, mais qui se soit vaincu lui-même : cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fond de son cœur, & dont toute la vie soit la pratique de ces loix : que ses actions plutôt que ses paroles vous le fassent choisir.

Tous les vieillards, charmés de ce discours, & voyant toujours croître les applaudissemens de l'assemblée, me dirent : puisque les dieux nous ôtent l'espérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un roi qui fasse régner nos loix. Connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette modération ? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous estimez en moi ; c'est sa sagesse & non pas la mienne qui vient de parler, & il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En même temps toute l'assemblée jetta les yeux sur Mentor, que je montrois le tenant par la main. Je racontois les soins qu'il avoit eu de mon enfance, les périls dont il m'avoit délivré, les malheurs qui étoient venus fondre sur moi dès

que j'avois cessé de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cause de ses habits simples & négligés, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel, de son air froid & réservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans son visage je ne sais quoi de ferme & d'élevé : on remarqua la vivacité de ses yeux & la vigueur avec laquelle il faisoit jusqu'aux moindres actions : on le questionna, il fut admiré. On résolu de le faire roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir : il dit qu'il préféroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté : que les meilleurs rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne faisoient presque jamais le bien qu'ils vouloient faire, & qu'ils faisoient souvent, par la surprise des flatteurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta que si la servitude est misérable, la royauté ne l'est pas moins, puisqu'elle est une servitude déguisée. Quand on est roi, disoit-il, on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de commander ! Nous ne devons qu'à notre seule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de notre liberté, pour travailler au bien public.

Alors les crétois ne pouvant revenir de leur étonnement, lui demanderent quel homme ils devoient choisir. Un homme, répondit-il, qui vous connoisse bien, puisqu'il faudra qu'il vous gouverne, & qui craigne de vous gouverner. Celui qui desire la royauté ne la connoît pas, & comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoissant point ? Il la cherche pour lui, & vous devez desirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les crétois furent dans une étrange surprise de voir deux étrangers qui refusoient la royauté, recherchée par tant d'autres. Ils voulurent savoir

avec qui ils étoient venus. Nausicrates qui les avoit conduit depuis le port jusqu'au cirque, où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor & moi étions venus de l'isle de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils surent que Mentor avoit été l'esclave d'Hazaël; qu'Hazaël, touché de la sagesse & de la vertu de son esclave, en avoit fait son conseil & son meilleur ami; que cet esclave, mis en liberté, étoit le même qui venoit de refuser d'être roi, & qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'instruire des loix de Minos, tant l'amour de la sagesse remplissoit son cœur. Les vieillards dirent à Hazaël: Nous n'osons vous prier de nous gouverner: car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor. Vous méprisez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire: d'ailleurs vous êtes trop détaché des richesses & de l'éclat de la royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit: ne croyez pas, ô crétois, que je méprise les hommes Non, non, je sais combien il est grand de travailler à les rendre bons & heureux: mais ce travail est rempli de peines & de dangers. L'éclat qui y est attaché est faux, & ne peut éblouir que les ames vaines. La vie est courte, les grandeurs irritent plus les passions qu'elles ne peuvent les contenter. C'est pour apprendre à me passer de ces faux biens, & non pas pour y parvenir que je suis venu de si loin. Adieu. Je ne songe qu'à retourner dans une vie paisible & retirée, où la sagesse nourrisse mon cœur, & où les espérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me consolent dans les chagrins de la vieillesse. Si j'avois quelque chose à souhaiter, ce ne seroit pas d'être roi, ce seroit de ne me séparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin, le crétois s'écrierent, parlant à Mentor : dites-nous, ô le plus sage & le plus grand de tous les mortels, dites-nous donc qui est-ce que nous pouvons choisir pour notre roi ? Nous ne vous laisserons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il répondit : pendant que j'étois dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empressement. C'est un vieillard assez vigoureux ; j'ai demandé quel homme c'étoit, on m'a répondu qu'il s'appelloit Aristodême. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disoit que ses deux enfans étoient au nombre de ceux qui combattoient : il a paru n'en avoir aucune joie : il a dit que pour l'un il ne lui souhaitoit point les périls de la royauté, & qu'il aimoit trop sa patrie pour consentir que l'autre regnât jamais. Par-là j'ai compris que ce pere aimoit d'un amour raisonnable l'un de ses enfans qui a de la vertu, & qu'il ne flattoit point l'autre dans ses déreglemens. Ma curiosité augmentant, j'ai demandé qu'elle a été la vie de ce vieillard ? Un de vos citoyens m'a répondu : il a long-temps porté les armes, & il est couvert de blessures : mais sa vertu sincere & ennemie de la flatterie l'avoit rendu incommode à Idoménée ; c'est ce qui empêcha ce roi de s'en servir dans le siege de Troye. Il craignoit un homme qui lui donneroit de sages conseils qu'il ne pourroit se resoudre à suivre : il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquérir bientôt : il oublia tous ses services : il le laissa ici pauvre & méprisé des hommes grossiers & lâches qui n'estiment que les richesses : mais content dans sa pauvreté, il vit gaiement dans un endroit écarté de l'isle, où il cultive son champ de ses propres mains : un de ses fils travaille avec lui ; ils s'aiment tendrement, ils sont heureux par leur frugalité & leur travail ; ils se sont

mis dans l'abondance des choſes néceſſaires à une vie ſimple. Le ſage vieillard donne aux pauvres malades de ſon voiſinage tout ce qui lui reſte au-delà de ſes beſoins & de ceux de ſon fils : il fait travailler tous les jeunes gens, il les exhorte, il les inſtruit, il juge tous les différens de ſon voiſinage. Il eſt le pere de toutes les familles : le malheur de la ſienne eſt d'avoir un ſecond fils, qui n'a voulu ſuivre aucun de ſes conſeils. Le pere, après l'avoir long-temps ſouffert, pour tâcher de le corriger de ſes vices, l'a enfin chaſſé : il s'eſt abandonné à une folle ambition & à tous les plaiſirs.

Voilà, ô crétois ! ce qu'on m'a raconté : vous devez ſavoir ſi ce récit eſt véritable. Mais ſi cet homme eſt tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux ? Pourquoi aſſembler tant d'inconnus ? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît & que vous connoiſſez, qui ſait la guerre, qui a montré ſon courage, non-ſeulement contre les fleches & contre les dards, mais contre l'affreuſe pauvreté, qui a mépriſé les richeſſes acquiſes par la flatterie, qui aime le travail, qui ſait combien l'agriculture eſt utile à un peuple, qui déteſte le faſte, qui ne ſe laiſſe amollir par un amour aveugle de ſes enfans, qui aime la vertu de l'un, & qui condamne le vice de l'autre ; en un mot, un homme qui eſt déja le pere du peuple. Voilà votre roi, s'il eſt vrai que vous deſiriez de faire regner chez vous les loix du ſage Minos.

Tout le peuple s'écria : il eſt vrai qu'Ariſtodême eſt tel que vous le dites : c'eſt lui qui eſt digne de regner. Les vieillards le firent appeller ; on le chercha dans la foule où il étoit confondu avec les derniers du peuple : il parut tranquille ; on lui déclara qu'on le faiſoit roi. Il répondit : Je n'y puis conſentir qu'à trois conditions. La

premiere, que je quitterai la royauté dans deux ans, si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, & si vous résistez aux loix. la seconde, que je serai libre de continuer une vie simple & frugale. La troisieme, que mes enfans n'auront aucun rang, & qu'après ma mort on les traitera sans distinction, selon leur mérite comme le reste des citoyens. A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadême fut mis par le chef des vieillards, garde des loix, sur la tête d'Aristodême. On fit des sacrifices à Jupiter & aux autres grands dieux. Aristodême nous fit des présens, non pas avec la magnificence ordinaire aux rois, mais avec une noble simplicité. Il donna à Hazaël les loix de Minos écrites de la main de Minos même : il lui donna aussi un recueil de toute l'histoire de Crete depuis Saturne & l'âge d'or : il fit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les especes qui sont bonnes en Crete, & inconnues dans la Syrie, & lui offrit tous les secours dont il pouvoit avoir besoin.

Comme nous pressions notre départ, il nous fit préparer un vaisseau avec un grand nombre de bons rameurs & d'hommes armés : il y fit mettre des habits pour nous & des provisions. A l'instant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque, ce vent qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir : il nous embrassa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les dieux sont justes, disoit-il, ils voient une amitié qui n'est fondée que sur la vertu : un jour ils nous réuniront ; & ces champs fortunés, où l'on dit que les justes jouissent après la mort d'une paix éternelle, verront nos ames se réjoindre pour ne se séparer jamais. O si mes cendres pouvoient ainsi être recueillies avec les vôtres ! En prononçant ces mots, il versoit des torrens de larmes, & les soupirs

étouffoient sa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui, & il nous conduisit au vaisseau.

Pour Aristodême, il nous dit, c'est vous qui venez de me faire roi : souvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux dieux qu'ils m'inspirent la vraie sagesse, & que je surpasse autant en modération les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi je les prie de vous conduire heureusement dans votre patrie, & d'y confondre l'insolence de vos ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulisse regnant avec sa chere Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaisseau plein de rameurs & d'hommes armés ; ils pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persécutent votre mere. O Mentor, votre sagesse qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à desirer pour vous : allez tous deux, vivez heureux ensemble : souvenez-vous d'Aristodême : & si jamais les Ithaciens ont besoin des crétois, comptez sur moi jusqu'au dernier soupir de ma vie. Il nous embrassa, & nous ne pûmes, en le remerciant, retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enfloit nos voiles nous promettoit une douce navigation. Déja le Mont-Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une coline : tous les rivages disparoissoient. Les côtes du Péloponese sembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout-à-çoup une noire tempête enveloppa le ciel, & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit, & la mort se présenta à nous. O Neptune ! c'est vous qui excitâtes par votre superbe trident toutes les eaux de votre empire ! Vénus, pour se venger de ce que nous l'avions méprisée jusques dans son temple de Cythere, alla trouver ce Dieu, elle lui parla avec douleur : ses beaux yeux étoient baignés de larmes : du

moins, c'est ainsi que Mentor, instruit des choses divines, me l'a assuré. Souffrirez-vous, Neptune, disoit-elle, que ces impies se jouent impunément de ma puissance ? Les dieux mêmes la sentent ; & ces téméraires mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon isle. Ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve, & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre empire ? Que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abymes ces deux hommes que je ne puis souffrir.

A peine avoit-elle parlé que Neptune souleva les flots jusqu'au ciel, & Vénus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous poussoient avec violence vers les rochers : un coup de vent rompit notre mât, & un moment après nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous cotés : le navire s'enfonce, tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le ciel. J'embrasse Mentor, & je lui dis : voici la mort, il faut la recevoir avec courage : les dieux ne nous ont délivrés de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons, c'est une consolation pour moi de mourir avec vous : il seroit inutile de disputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit : le vrai courage trouve toujours quelque ressource : ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort, il faut, sans la craindre, faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons, vous & moi, un de ces grands bancs de rameurs, tandis que cette multitude d'hommes timides & troublés regrettent la vie, sans chercher le moyen de la conserver, ne perdons pas un moment pour sauver la

nôtre. Aussi-tôt il prend une hache, il acheve de couper le mât qui étoit déja rompu, & qui, penchant dans la mer, avoit mis le vaisseau sur le côté; il jette le mât hors du vaisseau, & s'élance dessus au milieu des ondes furieuses : il m'appelle par mon nom, & m'encourage pour le suivre. Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurés attaquent, & qui demeure immobile sur ses profondes racines, ensorte que la tempete ne fait qu'agiter ses feuilles, de même Mentor, non-seulement ferme & courageux, mais doux & tranquille, sembloit commander aux vents & à la mer. Je le suis : hé! qui auroit pu ne le pas suivre, encouragé par lui? Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mât flottant : c'étoit un grand secours pour nous, car nous pouvions nous asseoir dessus. S'il eût fallu nager sans relâche, nos forces eussent été bientôt épuisées; mais souvent la tempête faisoit tourner cette grande piece de bois, & nous nous trouvions enfoncés dans la mer : alors nous buvions l'onde amere qui couloit de notre bouche, de nos narines & de nos oreilles, & nous etions contraints de disputer contre les flots pour rattrapper le dessus de ce mât : quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venoit passer sur nous, & nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente secousse, le mât, qui étoit notre unique espérance, ne nous échappât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor aussi paisible qu'il est maintenant sur ce siege de gazon, me disoit : Croyez-vous, Télémaque, que votre vie soit abandonnée aux vents & aux flots : croyez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans l'ordre des dieux? Non, non, les dieux décident de tout. C'est donc les dieux & non pas la mer qu'il faut

craindre. Fussiez-vous au fond des abymes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fussiez-vous dans l'Olympe, voyant les astres sous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abyme, ou vous précipiter dans les flammes du noir Tartare. J'écoutois & j'admirois ce discours qui me consoloit un peu, mais je n'avois pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point: je ne pouvois le voir. Nous passâmes toute la nuit tremblans de froid & demi-morts, sans savoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencerent à s'appaiser, & la mer mugissant ressembloit à une personne qui, ayant été long-temps irritée, n'a plus qu'un reste de trouble & d'émotion: étant lasse de se mettre en fureur, elle grondoit sourdement & ses flots n'étoient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'aurore vint ouvrir au soleil les portes du ciel, & nous annonça un beau jour. L'orient étoit tout en feu; & les étoiles qui avoient été si long-temps cachées, reparurent & s'enfuirent à l'arrivée de Phébus. Nous apperçumes de loin la terre, & le vent nous en approchoit. Alors je sentis l'espérance renaître dans mon cœur, mais nous n'apperçumes aucun de nos compagnons: selon les apparences ils perdirent courage, & la tempête les submergea avec le vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous poussoit contre des pointes de rochers qui nous eussent brisés: mais nous tâchions de leur présenter le bout de notre mât, & Mentor faisoit de ce mât ce qu'un sage pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi, nous évitâmes ces rochers affreux, & nous trouvâmes enfin une côte douce & unie: & nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est-là

là que vous nous vîtes, ô grande déesse, qui habitez cette isle. C'est-là que vous daignâtes nous recevoir.

Quand Télémaque eût achevé ce discours, toutes les nymphes qui avoient été immobiles, les yeux attachés sur lui, se regardoient les unes les autres. Elles se disoient avec étonnement : Quels sont donc ces hommes si chéris des dieux ? A-t-on jamais oui parler d'aventures si merveilleuses ? Le fils d'Ulysse le surpasse déja en éloquence, en sagesse & en valeur. Quelle mine ! quelle beauté ! qu'elle douceur ! quelle modestie ! mais quelle noblesse & quelle grandeur d'ame ! Si nous ne savions pas qu'il est fils d'un mortel, on le prendroit aisément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon. Mais quel est ce Mentor qui paroît un homme simple, obscur & d'une médiocre condition ? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne sais quoi au-dessus de l'homme.

Calypso écoutoit ce discours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher. Ses yeux errans alloient sans cesse de Mentor à Télémaque, & de Télémaque à Mentor : quelquefois elle vouloit que Télémaque recommençât cette longue histoire de ses aventures, puis tout-à-coup elle l'interrompit elle-même. Enfin se levant brusquement, elle mena Télémaque seul dans un bois de myrthe, où elle n'oublia rien pour savoir de lui si Mentor n'étoit point une divinité cachée sous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvoit le lui dire ; car Minerve en l'accompagnant sous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui, à cause de sa grande jeunesse. Elle ne se fioit pas encore assez à son secret, pour lui confier ses desseins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dan-

gers : & s'il eût su que Minerve étoit avec lui, un tel secours l'eût trop soutenu : il n'auroit eu aucune peine à mépriser les accidens les plus affeux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, & tous les artifices de Calypso furent inutiles pour découvrir ce qu'elle desiroit savoir.

Cependant toutes les nymphes assemblées autour de Mentor prenoient plaisir à le questionner. L'une lui demandoit les circonstances de son voyage d'Ethiopie, l'autre vouloit savoir ce qu'il avoit vu à Damas : une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulysse avant le siege de Troye. Il répondit à toutes avec douceur : & ses paroles, quoique simples, étoient pleines de graces. Calypso ne les laissa pas long-temps dans cette conversation : elle revint, & pendant que les nymphes se mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuser Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appésantis & dans tous les membres fatigués d'un homme abattu, que les paroles flatteuses de la déesse s'insinuoient pour enchanter le cœur de Mentor ; mais elle sentoit toujours je ne sais quoi qui repoussoit tous ses efforts & qui se jouoit de ses charmes. Semblable à un rocher escarpé qui cache son front dans les nues, & qui se joue de la rage des vents, Mentor immobile dans ses sages desseins, se laissoit presser par Calypso, quelquefois même il lui laissoit espérer qu'elle l'embarrasseroit par ses questions, & qu'elle tireroit la vérité de son cœur. Mais au moment où elle croyoit satisfaire sa curiosité, ses espérances s'évanouissoient. Tout ce qu'elle s'imaginoit tenir lui échappoit tout-à-coup, & une réponse courte de Mentor la replongeoit dans ses incertitudes. Elle passoit ainsi les journées, tantôt flattant Télémaque, tantôt cherchant les

moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'espéroit plus de faire parler. Elle employoit les plus belles nymphes à faire renaître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque : & une divinité plus puissante qu'elle, vint à son secours pour y réussir.

Vénus, toujours pleine de ressentiment du mépris que Mentor & Télémaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'isle de Cypre, ne pouvoit se consoler de voir que ces deux téméraires mortels eussent échappé aux vents & à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes ameres à Jupiter : mais le pere des dieux souriant, sans vouloir lui découvrir que Minerve, sous la figure de Mentor, avoit sauvé le fils d'Ulysse, permit à Vénus de chercher les moyens de se venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe, elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses autels à Paphos, à Cythere & à Idalie : elle vole dans son char attelé de colombes : elle appelle son fils : la douleur se répandant sur son visage orné de nouvelles graces, elle parla ainsi : vois-tu, mon fils, ces deux hommes pui méprisent ta puissance & la mienne ? Qui voudra désormais nous adorer ? Vas, perce de tes fleches ces deux cœurs insensibles, descends avec moi dans cette isle, je parlerai à Calypso. Elle dit : & fendant les airs dans un nuage tout doré, elle se présenta à Calypso, qui, dans ce moment étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grotte : malheureuse déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a méprisée : son fils encore plus dur que lui, vous prépare un semblable mépris : mais l'Amour vient lui-même pour vous venger ; je vous le laisse : il demeurera parmi vos nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus qui fut nourri par les nymphes de l'isle de Naxos. Télé-

maque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, & il sentira bientôt son pouvoir. Elle dit : & remontant dans le nuage doré d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambroisie dont tous les bois de Calypso furent parfumés.

L'amour demeura entre les bras de Calypso; quoique déesse, elle sentit la flamme qui couloit déja dans son sein : pour se soulager elle le donna aussi-tôt à la nymphe qui étoit auprès d'elle nommée Eucharis; mais hélas! dans la suite combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait : d'abord rien ne paroissoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu, & plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaisir ; mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses, qu'on sentoit je ne sais quoi d'empoisonné. L'enfant malin & trompeur ne caressoit que pour trahir, & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'osoit approcher de Mentor, dont la sévérité l'épouvantoit : il sentoit que cet inconnu étoit invulnérable : ensorte qu'aucune de ses fleches n'avoit pu le percer. Pour les nymphes, elles sentirent bientôt les feux que cet enfant trompeur allume ; mais elles cachoient avec soin la plaie profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs. Cependant Télémaque, voyant cet enfant qui se jouoit avec les nymphes, fut surpris de sa douceur & de sa beauté, il l'embrasse, le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras. Il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble & s'amollit. Voyez-vous ces nymphes, disoit-il à Mentor, combien sont-elles différentes de ces femmes de l'isle de Cypre dont la beauté étoit cho-

quante à cause de leur immodestie ! Ces beautés immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme. Parlant ainsi il rougissoit sans savoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler : mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer : ses paroles étoient entrecoupées, obscures, & quelquefois elles n'avoient aucun sens. Mentor lui dit : ô Télémaque ! les dangers de l'isle de Cypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur ; l'imprudence brutale donne de l'indignation, mais la beauté modeste est bien plus dangereuse. En l'aimant, on croit n'aimer que la vertu, & insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion qu'on n'apperçoit que quand il n'est presque plus temps de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télémaque ! fuyez ces nymphes qui ne sont si discrettes que pour vous mieux tromper. Fuyez les dangers de votre jeunesse : mais sur-tout, fuyez cet enfant que vous ne connoissez pas. C'est l'amour, que Vénus sa mere est venue apporter dans cette isle, pour se venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythere, il a blessé le cœur de sa Déesse Calypso ; elle est passionnée pour vous ; il a brûlé toutes les nymphes qui l'environnent : vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme presque sans le savoir.

Télémaque interrompit souvent, Mentor, lui disant : pourquoi ne demeurons-nous pas dans cette isle ! Ulisse ne vit plus ; il doit être depuis long-temps enseveli dans les ondes. Pénélope ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pu résister à tant de prétendans : son pere Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée

dans de nouveaux liens, & manquer à la foi qu'elle avoit donnée à mon pere ? Les Ithaciens ont oublié Ulysse ; nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les amans de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port pour mieux assurer notre perte à notre retour.

Mentor répondit : voilà l'effet d'une aveugle passion ; on cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, & on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingénieux que pour se tromper, & pour étouffer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les dieux on fait pour vous ramener dans votre patrie ! Comment êtes-vous sorti de Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte ne sont-ils pas tournés tout-à-coup en prospérités ? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr ! Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les destinées vous ont préparé ? Mais que dis-je ! vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, & je saurai bien sortir de cette isle. Lâche fils d'un pere si sage & si généreux, menez ici une vie molle & sans honneur au milieu des femmes : faites, malgré les dieux, ce que votre pere crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percerent Télémaque jusqu'au fond du cœur. Il se sentoit attendrir aux discours de Mentor : sa douceur étoit mêlée de honte : il craignoit l'indignation & le départ de cet homme si sage à qui il devoit tant : mais une passion naissante, & qu'il ne connoissoit pas lui-même, faisoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc, disoit-il à Mentor, les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la déesse ? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui est

contre la vertu & contre les ordres des dieux : la vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulysse & Pénélope : la vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion : les dieux qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une voie égale à celle de votre pere, vous ordonnent de quitter cette isle. L'amour seul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé ! que feriez-vous d'une vie immortelle, sans liberté, sans vertu, sans gloire ! Cette vie seroit encore plus malheureuse, en ce qu'elle ne pourroit finir.

Télémaque ne répondit à ce discours que par des soupirs. Quelquefois il auroit souhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de l'isle : quelquefois il lui tardoit que Mentor fut parti, pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami sévere qui lui reprochoit sa foiblesse. Toutes ces pensées contraires agitoient tour-à-tour son cœur & aucune n'y étoit constante : son cœur étoit comme la mer, qui est le jouet de tous les vents contraires. Il demeuroit souvent interdit & immobile sur le rivage de la mer ; souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes ameres, & poussant des cris semblables aux rugissemens d'un lion : il étoit devenu maigre : ses yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant : à se voir pâle, abattu & defiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque. Sa beauté son enjouement, sa noble fierté s'enfuyoient loin de lui. Il périssoit. Tel qu'une fleur qui étant épanouie le matin, répand ses deux parfums dans la campagne, & se flétrit peu-à-peu vers le soir : ses vives couleurs s'effacent, elle languit, elle se desseche, & sa belle tête se penche, ne pouvant plus se soutenir. Ainsi le fils d'Ulysse étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Télémaque ne pouvoit ré-

fister à la violence de sa passion, conçut un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avoit remarqué que Calypso aimoit éperdument Télémaque, & que Télémaque n'aimoit pas moins la jeune nymphe Eucharis : car le cruel amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guere la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calypso : Eucharis devoit emmener Télémaque dans une chasse : Mentor dit à Calypso : j'ai remarqué dans Télémaque une passion pour la chasse, que je n'avois jamais vue en lui ; ce plaisir commence à le dégoûter de tout autre : il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus sauvages. Est-ce vous, ô déesse, qui lui inspirez cette grande ardeur ! Calypso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne put se retenir. Ce Télémaque répondit-elle, qui a méprisé tous les plaisirs de l'isle de Cypre, ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes nymphes : comment ose-t-il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuses, lui, dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, & qui ne semble né que pour passer une vie obscure au milieu des femmes ! Mentor remarquant avec plaisir combien la jalousie troubloit le cœur de Calypso, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui. Il lui montroit seulement un visage triste & abattu. La déesse lui découvroit ses peines sur toutes les choses qu'elle voyoit, & elle faisoit sans cesse des plaintes nouvelles. Cette chasse dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur. Elle sut que Télémaque n'avoit cherché qu'à se dérober aux autres nymphes pour parler à Eucharis. On proposoit même déja une seconde chasse, où elle prévoyoit qu'il seroit comme dans la premiere. Pour rom-

pre les mesures de Télémaque, elle déclare qu'elle en vouloit être : puis tout-à-coup, ne pouvant plus modérer son ressentiment, elle lui parla ainsi : est-ce donc ainsi, ô jeune téméraire, que tu es venu dans mon isle, pour échapper au juste naufrage que Neptune te préparoit, & à la vengeance des dieux ? N'es-tu entré dans cette isle, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance & l'amour que je t'ai témoigné ? O divinités de l'Olympe & du Styx ! écoutez une malheureuse déesse : hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puisque tu es encore plus dur & plus injuste que ton pere, puisses tu souffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les siens. Non, non ; que jamais tu ne revoies ta patrie, cette pauvre & misérable Ithaque, que tu n'as point de honte de préférer à l'immortalité ! ou plutôt que tu périsses, en la voyant de loin au milieu de la mer, & que ton corps, devenu le jouet des flots, soit jetté sans espérance de sépulture, sur le sable de ce rivage. Que mes yeux le voïent mangé par les vautours ; celle que tu aimes le verra aussi : elle le verra : elle en aura le cœur déchiré, & son désespoir fera mon bonheur.

En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux rouges & enflammés ; ses regards ne s'arrêtoient en aucun endroit, ils avoient je ne sais quoi de sombre & de farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires & livides ; elle changeoit à chaque moment de couleur : souvent une pâleur mortelle se répandoit sur tout son visage, ses larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance ; la rage & le désespoir sembloient en avoir tari la source, & à peine en couloit-il quelques-unes sur ses joues. Sa voix étoit rauque, tremblante & entrecoupée. Menton

observoit tous ses mouvemens, & ne parloit plus à Télémaque. Il le traitoit comme un malade désespéré qu'on abandonne : il jettoit souvent sur lui des regards de compassion.

Télémaque sentoit combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor. Il n'osoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami, dont le silence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller se jetter à son cou, & de lui témoigner combien il étoit touché de sa faute; mais il étoit retenu tantôt par une mauvaise honte, & tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit pour se retirer du péril; car le péril lui sembloit doux; & il ne pouvoit encore se résoudre à vaincre sa folle passion. Les dieux & les déesses de l'Olympe, assemblés dans un profond silence, avoient les yeux attachés sur l'isle de Calypso, pour voir qui seroit victorieux, ou de Minerve ou de l'Amour. L'Amour en se jouant avec les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'isle. Minerve sous la figure de Mentor, se servoit de la jalousie inséparable de l'amour contre l'amour même : Jupiter avoit résolu d'être le spectateur de ce combat, & de demeurer neutre. Cependant Eucharis, qui craignoit que Télémaque ne lui échappât, usoit de mille artifices pour le retenir dans ses liens : déja elle alloit partir avec lui pour la seconde chasse, & elle étoit vêtue comme Diane. Vénus & Cupidon avoient répandu sur elle de nouveaux charmes, ensorte que ce jour-là sa beauté effaçoit celle de la déesse. Calypso même la regardant de loin, se regarda en même temps dans la plus claire de ses fontaines, elle eut honte de se voir. Alors elle se cacha au fond de sa grotte, & parla ainsi toute seule :

Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu trou-

blet ces deux amans, en déclarant que je veux être de cette chasse: en serai-je? irai-je la faire triompher, & faire servir ma beauté à relever la sienne. Faudra-t-il que Télémaque, en me voyant, soit encore plus passionné pour son Eucharis? O malheureuse! qu'ai-je fait? Non! je n'irai pas, ils n'iront pas eux-mêmes, je saurai bien les en empêcher. Je vais trouver Mentor: je le prierai d'enlever Télémaque, il le ramenera à Ithaque. Mais que dis-je? & que deviendrai-je quand Télémaque sera parti? Où suis-je. Que reste-t-il à faire? O cruelle Vénus! Vénus, vous m'avez trompée; ô perfide présent que vous m'avez fait! pernicieux enfant! Amour empesté! je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'espérance de vivre heureuse avec Télémaque, & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que désespoir; mes nymphes sont révoltées contre moi: ma divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O si j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs! Télémaque, il faut que tu meures, puisque je ne peux mourir, je me vengerai de tes ingratitudes: ta nymphe le verra, je te percerai à ses yeux. Mais je m'égare: ô malheureuse Calypso! Que veux-tu? faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abyme de malheurs? C'est moi-même qui ai mis le flambeau dans le sein du chaste Télémaque. Quelle innocence! quelle vertu! quelle horreur du vice! quel courage contre les honteux plaisirs! falloit-il empoisonner son cœur! il m'eût quittée. Hé bien? ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voie plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale. Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque, vas-t-en au-delà des mers: laisse Calypso sans consolation, ne pouvant supporter la vie, ni trou-

ver la mort, laisse-la inconsolable, couverte de honte, désespérée, avec ton orgueilleuse Eucharis.

. Elle parloit ainsi seule dans sa grotte : mais tout-à-coup elle sort impétueusement. Où êtes-vous, ô Mentor, dit-elle, est-ce ainsi que vous soutenez Télémaque contre le vice auquel il succombe ? Vous dormez tandis que l'amour veille contre vous : je ne puis souffrir plus long-temps cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous tranquillement le fils d'Ulysse déshonorer son pere, & négliger sa haute destinée ? Est-ce à vous ou à moi que ses parens ont confié sa conduite ? C'est moi qui cherche les moyens de guérir son cœur : & vous, ne ferez-vous rien ? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt de grands peupliers, propres à construire un vaisseau. C'est-là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette isle, Vous trouverez au même endroit une profonde caverne où sont tous les instrumens nécessaires pour tailler & pour joindre toutes les pieces d'un vaisseau.

A peine eût-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit par un moment : il alla dans cette caverne, trouva les instrumens, abattit les peupliers, & mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer : c'est que la puissance & l'industrie de Minerve n'ont pas besoin d'un grand temps pour achever les plus grands ouvrages. Calypso se trouva dans une horrible peine d'esprit. D'un côté elle vouloit voir si le travail de Mentor s'avançoit ; de l'autre, elle ne pouvoit se résoudre à quitter la chasse, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Télémaque : la jalousie ne lui permit jamais de perdre de vue les deux amans ; mais elle tâchoit de détourner la chasse du côté où elle savoit que Mentor faisoit le vaisseau. Elle entendoit les coups de

hache & de marteau ; elle prêtoit l'oreille : chaque coup la faisoit frémir. Mais dans le moment même elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque signe ou quelque coup d'œil de Télémaque à une jeune nymphe. Cependant Eucharis disoit à Télémaque d'un ton moqueur : ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chasse sans lui ? O que vous êtes à plaindre de vivre sous un tel rude maître ! Rien ne peut adoucir son austérité ; il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs ; il ne peut souffrir que vous en goûtiez aucun ; il vous fait un crime des choses les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même ; mais après avoir montré tant de sagesse, vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant.

Ces paroles artificieuses perçoient le cœur de Télémaque, & le remplissoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit secouer le joug ; il craignoit de le revoir, & ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin, vers le soir, la chasse s'étant passée de part & d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt, assez voisin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypso apperçut de loin le vaisseau achevé : ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage semblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans se déroboient sous elle : une froide sueur courut par tous les membres de son corps ; elle fut contrainte de s'appuyer sur les nymphes qui l'environnoient ; & Eucharis lui tendant la main pour la soutenir, elle la repoussa, en jettant sur elle un regard terrible. Télémaque, qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit déja retiré, ayant fini son travail, demanda à la déesse à qui étoit ce vaisseau, & à quoi on le destinoit

D'abord elle ne put répondre ; mais enfin elle dit : c'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire : vous ne serez plus embarrassé par cet ami sévere, qui s'oppose à votre bonheur, & qui seroit jaloux si vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne, c'est fait de moi, s'écria Télémaque ! Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échapperent dans le transport de la passion ; il vit le tort qu'il avoit eu en le disant ; mais il n'avoit pas été libre de penser au sens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le silence. Eucharis rougissant & baissant les yeux, demeuroit derriere toute interdite, sans oser se montrer ; mais pendant que la honte étoit sur son visage, la joie étoit au fond de son cœur. Télémaque ne se comprenoit plus lui-même, & ne pouvoit croire qu'il eût parlé si indiscrétement ; ce qu'il avoit fait, lui paroissoit comme un songe, mais un songe dont il demeuroit confus & troublé. Calypso, plus furieuse qu'une lionne à qui on a enlevé ses petits, couroit au travers de la forêt sans suivre aucun chemin, & ne sachant où elle alloit. Enfin elle se trouva à l'entrée de sa grotte où Mentor l'attendoit. Sortez de mon isle, dit-elle, ô étrangers ! qui êtes venu troubler mon repos ; loin de moi ce jeune insensé ; & vous, imprudent vieillard, vous sentirez ce que peut le courroux d'une déesse, si vous ne l'arrachez d'ici tout-à-l'heure. Je ne veux plus le voir ; je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes nymphes lui parle, ni le regarde, j'en jure par les ondes du Styx : serment qui fait trembler les dieux mêmes. Mais apprends, Télémaque, que tes maux ne sont pas finis : ingrat, tu ne sortiras de mon isle que pour être en proie à de nouveaux malheurs. Je serai vengée, tu regretteras Calypso, mais envain. Neptune encore

irrité contre ton pere, qui l'a offensé en Sicile, & sollicité par Vénus, que tu as méprisée dans l'isle de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton pere qui n'est pas mort, mais tu le verras sans le connoître. Tu ne te réuniras avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va, je conjure les puissances célestes de me venger. Puisses-tu, au milieu des mers, suspendu aux pointes d'un rocher, & frappé de la foudre, invoquer en vain Calypso, que ton supplice comblera de joie.

Ayant dit ces paroles, son esprit agité étoit déja prêt à prendre des résolutions contraires: l'amour rappella dans son cœur le desir de retenir Télémaque. Qu'il vive, disoit-elle, en elle-même, qu'il demeure ici; peut-être qu'il sentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne sauroit, comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypso, tu t'es trahie toi-même, par ton serment: te voilà engagée, & les ondes du Styx, par lesquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune espérance. Personne n'entendoit ces paroles: mais on voyoit sur son visage les furies peintes, & tout le venin empesté du noir cocyte sembloit s'exhaler de son cœur. Télémaque en fut saisi d'horreur: elle le comprit: car qu'est-ce que l'amour jaloux ne devine pas? & l'horreur de Télémaque redoubla les transports de la déesse: semblable à une Bacchante qui remplit l'air de ses hurlemens, & qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appellant toutes les nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la suivront pas. Elles coururent en foule, effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, & regardant de loin Télémaque, à qui elle n'ose plus parler. La déesse

frémit en la voyant auprès d'elle, & loin de s'appaiser par la soumission de cette nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Télémaque étoit demeuré seul avec Mentor. Il embrasse ses genoux, car il n'osoit l'embrasser autrement, ni le regarder : il verse un torrent de larmes : il veut parler, la voix lui manque. Les paroles lui manquent encore davantage : il ne sait, ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin, il s'écria, O mon vrai pere ! ô Mentor, délivrez-moi de tant de maux, je ne puis, ni vous abandonner, ni vous suivre. Délivrez-moi de tant de maux ! délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui-même sans flatter sa passion, & lui dit : fils du sage Ulysse, que les dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment encore, c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles : celui qui n'a point senti sa foiblesse & la violence de ses passions, n'est point encore sage, car il ne se connoît point encore, & ne sait point se défier de soi. Les dieux vous ont conduit, comme par la main, jusqu'au bord de l'abyme, pour vous en montrer toute la profondeur, sans vous y laisser tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, si vous ne l'aviez éprouvé : on vous auroit parlé envain des trahisons de l'amour, qui flatte pour perdre, & qui, sous une apparence de douceur, cache les plus affreuses amertumes. Il est venu cet enfant plein de charmes, parmi les ris, les jeux & les graces ; vous l'avez vu, il a enlevé votre cœur, & vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la plaie de votre cœur : vous

cherchiez à me tromper & à vous flatter vous-même, vous ne craignez rien. Voyez le fruit de votre témérité, vous demandez maintenant la mort, & c'est l'unique espérance qui vous reste. La déesse troublée ressemble à une furie infernale : Eucharis brûle d'un feu plus cruel, que toutes les douleurs de la mort. Toutes les nymphes jalouses sont prêtes à s'entredéchirer, & voilà ce que fait le traitre amour, qui paroît si doux. Rappellez tout votre courage. A quels points les dieux vous aiment-ils, puisqu'il vous ouvrent un si beau chemin pour fuir l'amour, & pour revoir votre chere patrie ! Calypso elle-même est contraindre de vous chasser : le vaisseau est tout prêt ; que tardons-nous à quitter cette isle, où la vertu ne peut habiter ! En disant ces paroles Mentor le prit par la main, & l'entraînoit vers le rivage. Télémaque suivoit à peine, regardant toujours derriere lui. Il considéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir son visage, il regardoit ses beaux cheveux noués, ses habits flottans & sa noble démarche. Il auroit voulu baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vue, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix : quoiqu'absente, il la voyoit ; elle étoit peinte & comme vivante devant ses yeux, il croyoit même parler à elle, ne sachant plus où il étoit, & ne pouvant écouter Mentor. Enfin revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor : je suis résolu de vous suivre, mais je n'ai pas dit adieu à Eucharis : j'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainsi avec ingratitude : attendez que je la revoie encore une derniere fois, pour lui faire un éternel adieu : au moins souffrez que je lui dise : ô nymphe ! les dieux cruels, les dieux jaloux de mon bonheur, me contraignent de partir, mais ils m'empêcheront plutôt de vivre

que de me souvenir à jamais de vous. O mon pere, ou laissez-moi cette derniere consolation qui est si juste, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette isle, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'est point dans mon cœur! je ne sens que de l'amitié & que de la reconnoissance pour Eucharis : il me suffit de lui dire encore une fois adieu, & je pars avec vous sans retardement.

Que j'ai pitié de vous, répondit Mentor. Votre passion est si furieuse que vous ne la sentez pas. Vous croyez être tranquille, & vous demandez la mort. Vous osez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à la nymphe que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle, vous êtes aveugle & sourd à tout le reste. Un homme que la fievre rend frénétique dit : je ne suis point malade. O aveugle Télémaque, vous étiez prêt à renoncer à Pénelope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez à Ithaque, où vous devez régner, à la gloire & à la haute destinée que les dieux vous ont promise par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur. Vous renonciez à tous ces biens, pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis! Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle! Qu'est-ce donc qui vous trouble? Pourquoi voulez-vous mourir! Pourquoi avez-vous parlé devant la déesse avec tant de transport! Je ne vous accuse point de mauvaise foi, mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez : on ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage consiste à craindre & à fuir, mais à fuir sans délibérer & sans se donner à soi-même le temps de regarder jamais derriere soi. Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coûté depuis votre enfance, & les périls dont vous êtes sorti

par mes conseils : ou croyez moi, ou souffrez que je vous abandonne. Si vous saviez combien il m'est douleureux de vous voir courir à votre perte. Si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler : la Mere qui vous mit au monde souffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me suis tu, j'ai dévoré ma peine, j'ai étouffé mes soupirs pour voir si vous reviendriez à moi. O mon fils ! mon cher fils, soulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles. Rendez-moi Télémaque que j'ai perdu : rendez vous à vous-même. Si la sagesse en vous surmonte l'amour, je vis & je vis heureux. Mais si l'amour vous entraîne malgré la sagesse, Mentor ne peut plus vivre. Pendant que Mentor parloit ainsi, il continuoit son chemin vers la mer, & Télémaque, qui n'étoit pas encore assez fort pour le suivre de lui-même, l'étoit déja assez pour se laisser mener sans résistance. Minerve, toujours cachée sous la figure de Mentor, couvrant invisiblement Télémaque de son égide, & repandant autour de lui un rayon divin, lui fit sentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette isle. Enfin ils arriverent dans un endroit de l'isle où le rivage de la mer étoit escarpé. C'étoit un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regarderent de cette hauteur si le vaisseau que Mentor avoit préparé étoit encore dans la même place ; mais ils apperçurent un triste spectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non-seulement étoit insensible à ses traits, mais encore qu'il lui enlevoit Télémaque, il pleuroit de dépit, & alla trouver Calypso errante dans les sombres forêts : elle ne put le voir sans gémir, & elle sentit qu'il rouvroit toutes les plaies de son cœur. L'Amour lui

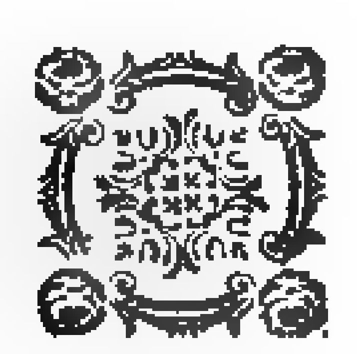
dit : vous êtes déesse, vous vous laissez vaincre par un foible mortel, qui est captif dans votre isle ? Pourquoi le laisserez-vous sortir ? O malheureux amour ! répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conseils : c'est toi qui m'as tirée d'une douce & profonde paix pour me précipiter dans un abyme de malheurs. C'en est fait ; j'ai juré par les ondes de Styx, que je laisserois partir Télémaque. Jupiter même, le pere des dieux, avec toute sa puissance, n'oseroit contrevenir à ce redoutable serment. Télémaque, sors de mon isle ; sors aussi précieux enfant, tu m'as fait plus de mal que lui. L'Amour essuyant ses larmes, fit un sourire moqueur & malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras, laissez-moi faire : suivez votre serment ; ne vous opposez point au départ de Télémaque. Ni vos nymphes ni moi n'avons juré par les ondes de Styx de le laisser partir. Je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence qui vous a surpris, sera inutile. Il sera surpris lui-même à son tour, & il ne lui restera aucun moyen de vous arracher Télémaque.

Ces paroles flatteuses firent glisser l'espérance & la joie jusqu'au fond des entrailles de Calipso. Ce qu'un zéphir fait par sa fraicheur sur le bord d'un ruisseau pour délasser les troupeaux languissans, que l'ardeur de l'été consume, ce discours le fit pour appaiser le désespoir de la déesse. Son visage devint serein, ses yeux s'adoucirent ; les noirs soucis qui rongeoient son cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle, elle s'arrêta, elle sourit, elle flatta le folâtre Amour : & en le flattant, elle se prépara de nouvelles douleurs. L'Amour, content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les nymphes qui étoient errantes & dispersées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups

affamés a mis en fuite loin du berger. L'Amour les rassemble, & leur dit : Télémaque est encore en vos mains, hâtez-vous de brûler ce vaisseau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Aussi-tôt elles allument des flambeaux, elles accourent sur le rivage, elles secouent leurs cheveux épars comme des Bacchantes. Déja la flamme vole, elle dévore le vaisseau, qui est d'un bois sec & enduit de résine. Des tourbillons de fumées & de flammes s'élevent dans les nues; Télémaque & Mentor apperçoivent ce feu de dessus le rocher : & en entendant les cris des nymphes, Télémaque fut tenté de s'en réjouir : car son cœur n'étoit pas encore guéri & Mentor remarquoit que sa passion étoit comme un feu mal éteint, qui sort de temps en temps de dessous la cendre, & qui repousse de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens. Il ne nous reste plus aucune espérance de quitter cette isle. Mentor vit bien que Télémaque alloit retomber dans toutes ses foiblesses, & qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre. Il apperçut de loin au milieu des flots, un vaisseau arrêté, qui n'osoit approcher, de l'isle, parce que tous les pilotes connoissoient que l'isle de Calypso étoit inaccessible à tous les mortels. Aussi-tôt le sage Mentor poussant Télémaque qui étoit assis sur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, & s'y jette avec lui. Télémaque surpris de cette violente chûte, but l'onde amere, & devint le jouet des flots; mais revenant à lui, & voyant Mentor qui lui tendoit la main, pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'isle fatale. Les nymphes qui avoient cru les tenir captifs, pousserent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leurs fuites. Calypso inconsolable, rentra dans sa grotte qu'elle remplit de ses hurlemens. L'Amour, qui vit changer son

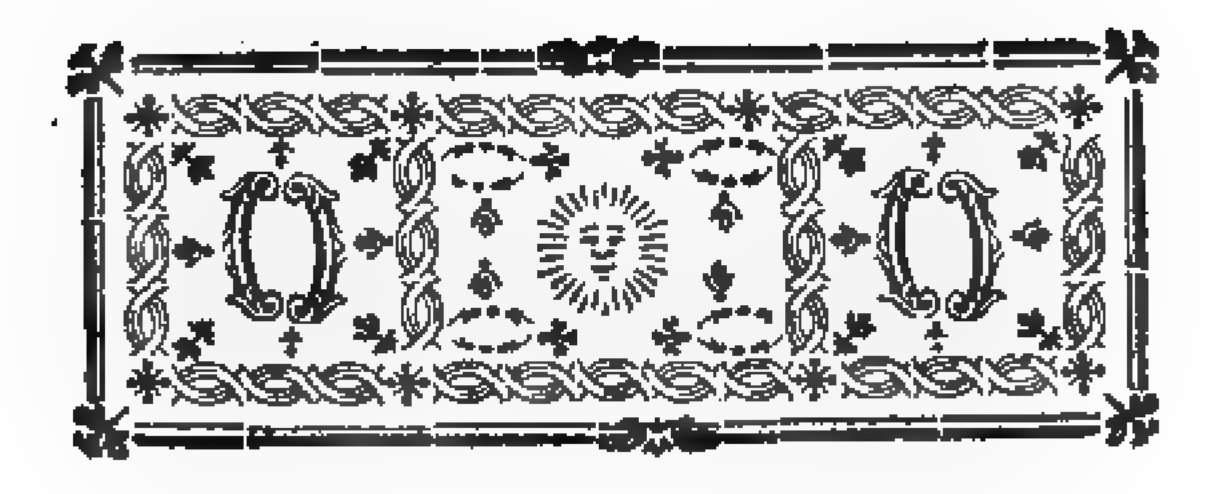
triomphe en une honteuſe défaite, s'éleva au milieu de l'air en ſecouant ſes aîles, & s'envola dans le bocage d'Idalie, où ſa cruelle mere l'attendoit. L'enfant encore plus cruel ne ſe conſola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit fait. A meſure que Télémaque s'éloignoit de l'iſle, il ſentoit avec plaiſir renaître ſon courage & ſon amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il en parlant à Mentor, ce que vous me diſiez, & que je ne pouvois croire faute d'expérience. On ne ſurmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pere! que les dieux m'ont aimé en me donnant votre ſecours! je méritois d'en être privé, & d'être abandonné à moi-même: je ne crains plus ni mers, ni vents, ni tempêtes: je ne crains plus que mes paſſions: l'amour eſt lui ſeul plus à craindre que tous les naufrages.

Fin du Livre troiſieme.

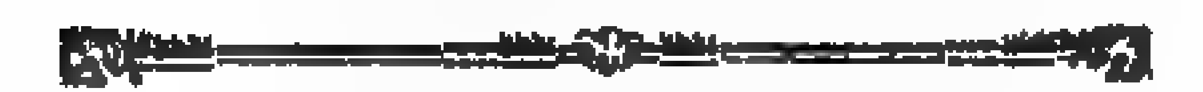




[illegible] [illegible] Alliés à accepter la paix



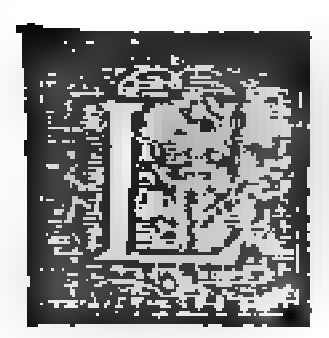
LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULISSE.



LIVRE QUATRIEME.

Adoam, frere de Narbal, commande le vaisseau tyrien; où Télémaque & Mentor sont reçus favorablement. Ce capitaine reconnoissant Télémaque lui raconte la mort tragique de Pygmalion & d'Astarbé, puis l'élévation de Baléazar, que le tyran son pere avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télémaque & à Mentor, Achitoas, par la douceur de son chant, assemble autour du vaisseau les Tritons, les Néréides & les autres divinités de la mer. Mentor prenant une lyre, en joue beaucoup mieux que Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique. Il décrit la douce température de l'air, & les autres beautés de ce pays, dont les peuples menent une vie tranquille, dans une grande simplicité de mœurs. Vénus toujours irritée contre Télémaque, en demande

la perte à Jupiter : mais les destins ne permettant pas qu'il périsse, la déesse va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner au moins d'Ithaque, où Adoam le conduisoit. Ils emploient une divinité trompeuse pour surprendre le pilote Athamas, qui, croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins.



E vaisseau qui étoit arrêté, & vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaisseau phénicien, qui alloit dans l'Epire. Ces phéniciens avoient vu Télémaque au voyage d'Egypte; mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte, en élevant sa tête au-dessus de l'eau : Phéniciens si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des Dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaisseau, nous irons par-tout où vous irez. Celui qui commandoit, répondit : nous vous recevrons avec joie, nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroissent si malheureux. Aussi-tôt on les reçoit dans le vaisseau. A peine y furent-ils entrés que ne pouvant plus respirer, ils demeurerent immobiles : car ils avoient nagé long-temps & avec effort pour résister aux vagues. Peu-à-peu ils reprirent leurs forces. On leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appesantis par l'eau qui les avoit pénétrés, & qui couloit de toutes parts. Lorsqu'ils furent en état de parler, tous ces phéniciens, empressés autour d'eux, vouloient savoir leurs aventures. Celui qui commandoit leur dit : comment avez-vous pu entrer dans cette isle d'où vous sortez ? Elle est, dit-on, possédée par une déesse cruelle qui ne souffre jamais qu'on y aborde.

Elle

Elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, & on ne pourroit en approcher sans faire naufrage. Mentor répondit : nous y avons été jettés ; nous sommes grecs, notre patrie est l'isle d'Ithaque, voisine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur votre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Epire ; nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera, & nous vous devrons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde. Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole, & Télémaque, gardant le silence, le laissoit parler : car les fautes qu'il avoit faites dans l'isle de Calypso, augmenterent beaucoup sa sagesse. Il se défioit de lui même : il sentoit le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor : & quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ses avis, du moins il consultoit ses yeux, & tâchoit de deviner toutes ses pensées.

Le commandant phénicien arrêtant ses yeux sur Télémaque, croyoit se souvenir de l'avoir vu, mais c'étoit un souvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit il, que je vous demande si vous vous souvenez de m'avoir vu autrefois, comme il me semble que je me souviens de vous avoir vu. Votre visage ne m'est point inconnu, il m'a d'abord frappé : mais je ne sais où je vous ai vu : votre mémoire peut-être aidera à la mienne. Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie : je suis, en vous voyant, comme vous êtes à mon égard ; je vous ai vu, je vous reconnois, mais je ne puis me rappeller si c'est en Egyte ou à Tyr. Alors ce phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin ; & qui rappelle peu-à-peu de loin le songe fugitif qui

a disparu à son reveil, s'écria tout-à-coup : vous êtes Télémaque que Narbal prit en amitié, lorsque nous revinmes d'Egypte ; je suis son frere dont il vous aura sans doute parlé souvent ; je vous laissai entre ses mains après l'expédition d'Egypte. Il me fallut aller au-delà de toutes les mers, dans la fameuse Béthique auprès des colonnes d'Hercule : ainsi je ne fis que vous voir, & il ne faut pas s'étonner si j'ai eu de la peine à vous reconnoître. d'abord.

Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam : je ne fis presqu'alors que vous entrevoir, mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme qui me sera toujours si cher ! Est-il toujours à Tyr ? Ne souffre-t-il point quelque cruel traitement du soupçonneux & barbare Pygmalion ? Adoam répondit, en l'interrompant : sachez, Télémaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes sortes de soins de vous. Je vous ramenerai dans l'isle d'Itaque avant que d'aller en Epire ; & le frere de Narbal n'a pas moins d'amitié pour vous que Narbal lui même. Ayant parlé ainsi, il remarqua que le vent qu'il attendoit, commençoit à souffler. Il fit lever les ancres, mettre les voiles & fendre la mer à force de rames : aussi-tôt il prit à part Télémaque & Mentor pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Télémaque, satisfaire votre curiosité : Pygmalion n'est plus, les justes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui ; les bons se contentoient de gemir & de fuir ses cruautés, sans pouvoir se resoudre à lui faire aucun mal. Les méchans croyoient ne pouvoir assurer leur vie qu'en finissant la sienne : il n'y avoit point de tyrien, qui ne fût cha-

que jour en danger d'être l'objet de ses défiances. Ses gardes même étoient plus exposés que les autres ; comme sa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reste des hommes ; & sur le moindre soupçon, il les sacrifioit à sa sureté. Ainsi, à force de chercher sa sureté il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépositaires de sa vie, étoient dans un péril continuel par sa défiance, & il ne pouvoit se tirer d'un état si horrible, qu'en prévenant par la mort du tyran ses cruels soupçons.

L'impie Astarbé, dont vous avez oui parler si souvent, fut la premiere à résoudre la perte du roi. Elle aime passionnément un jeune tyrien, fort riche, nommé Joazar : elle espéra de le mettre sur le trône. Pour réussir dans ce dessein, elle persuada au roi que l'aîné de ses deux fils, nommé Phadaël, impatient de succéder à son pere, avoit conspiré contre lui, elle trouva de faux temoins pour prouver la conspiration. Le malheureux roi fit mourir son fils innocent : le second, nommé Baléazar, fut envoyé à Samos, sous prétexte d'apprendre les mœurs & les sciences de la Grece ; mais en effet, parce qu'Astarbé fit entendre au roi qu'il falloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaisons avec les mécontens. A peine fut-il parti que ceux qui conduisoient le vaisseau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leur mesure pour faire naufrage pendant la nuit ; ils se sauverent en nageant jusqu'à des barques étrangéres qui les attendoient ; & ils jeterent le jeune prince au fond de la mer. Cependant les amours d'Astarbé n'étoient ignorés que de Pygmalion ; il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui seul. Ce prince si défiant étoit ainsi plein d'un aveugle confiance pour cette méchante femme ; c'étoit l'amour qui l'aveugloit,

jusqu'à cet excès. En même temps l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar dont Astarbé étoit si passionnée : il ne songeoit qu'à ravir les richesses de ce jeune homme. Mais, pendant que Pygmalion étoit en proie à la défiance, à l'amour & à l'avarice, Astarbé se hata de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut être découvert quelque chose de ses infames amours avec ce jeune homme. D'ailleurs elle savoit que l'avarice seule suffiroit pour porter le roi à une action cruelle contre Joazar : elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux officiers du palais prêts à tremper leurs mains dans le sang du roi ; elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration : mais elle craignoit de se confier à quelqu'un par qui elle seroit trahie. Enfin il lui parut plus assuré d'empoisonner Pygmalion ; il mangeoit le plus souvent tout seul avec elle, & apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains. Il se renfermoit dans le lieu le plus reculé de son palais, pour mieux cacher sa défiance, & pour n'être jamais observé, quand il préparoit ses répas. Il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table : il ne pouvoit se résoudre à manger aucune des choses qu'il ne savoit pas apprêter lui-même. Ainsi, non-seulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuisiniers, mais encore le vin, le pain, le sel, l'huile, le lait, & tous les autres alimens ordinaires ne pouvoient être de son usage ; il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans son jardin, ou des légumes qu'il avoit semés, & qu'il faisoit cuire. Au reste, il ne buvoit jamais d'autre eau que celle qu'il puisoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de son palais, & dont il gardoit toujours la clef. Quoiqu'il parût

si rempli de confiance pour Astarbé, il ne laissoit pas de se précautionner contr'elle, il la faisoit toujours manger & boire avant lui de tout ce qui devoit servir à son repas, afin qu'il ne pût être empoisonné sans elle, & qu'elle n'eût aucune espérance de vivre plus long-temps que lui. Mais elle prit du contre-poison qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidente de ses amours, lui avoit fourni; après quoi elle ne craignit plus d'empoisonner le roi. Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille dont j'ai parlé, fit tout d'un coup du bruit à une porte: le roi qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, se trouble & court à cette porte, pour voir si elle étoit bien fermée. La vieille se retire: le roi demeure interdit, & ne sachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu, il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Astarbé le rassure, le flatte, & le presse de manger; elle avoit déja jetté du poison dans sa coupe d'or, pendant qu'il étoit à la porte. Pygmalion, selon sa coutume, la fit boire la premiére; elle but sans crainte, se fiant au contre-poison. Pygmalion but aussi, & peu de temps après, il tomba dans une défaillance. Astarbé, qui le connoissoit capable de la tuer sur le moindre soupçon, commença à déchirer ses habits, arracher ses cheveux, & à pousser des cris lamentables: elle embrassoit le roi mourant, elle le tenoit serré entre ses bras; elle l'arrosoit d'un torrent de larmes; car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuse. Enfin, quand elle vit que les forces du roi étoient épuisées, & qu'il étoit comme agonisant, dans la crainte qu'il ne revînt, & qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle passa des caresses & des plus tendres marques d'amitié, à la plus horrible fureur; elle se jetta sur lui,

& l'étouffa. Ensuite elle arracha de son doit l'anneau royal, lui ôta le diadême, & fit entrer Joazar, à qui elle donna l'un & l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachés à elle, ne manqueroient pas de suivre sa passion & que son amant seroit proclamé roi. Mais ceux qui avoient été les plus empressés à lui plaire, étoient des esprits bas & mercenaires, qui étoient incapables d'une sincere affection. D'ailleurs, ils manquoient de courage, & craignoient les ennemis qu'Astarbé s'étoit attirés. Enfin, ils craignoient encore plus la hauteur, la dissimulation & la cruauté de cette femme impie. Chacun, pour sa propre sûreté, disoit: qu'elle périsse. Cependant tout le palais est plein d'un tumulte affreux, on entend par-tout les cris de ceux qui disent; le roi est mort. Les uns sont effrayés, les autres courent aux armes: tous paroissent en peine des suites, mais ravis de cette nouvelle; la renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr; & il ne se trouve pas un seul homme qui regrette le roi. Sa mort est la délivrance & la consolation de tout le peuple. Narbal, frappé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien, le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en se livrant à l'impie Astrabé; qui avoit mieux aimé être un tyran monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un roi, le pere de son peuple. Il songea au bien de l'état, & se hata de rallier tous les gens de bien pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on auroit vu un regne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Narbal savoit que Baléazar ne s'étoit point noyé quand on le jetta dans la mer. Ceux qui assurerent à Astarbé qu'il étoit mort, parloient ainsi, croyant qu'il l'étoit; mais à la faveur de la

nuit, il s'étoit sauvé en nageant, & des marchands de Crête, touchés de compassion, l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas osé retourner dans le royaume de son pere, soupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr; & craignant autant la cruelle jalousie de Pygmalion, que les artifices d'Astarbé, il demeura long-temps errant & travesti sur les bords de la mer en Syrie, où les marchands crétois l'avoient laissé; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin il trouva moyen de faire savoir à Narbal l'état où il étoit; il crut pouvoir confier son secret & sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal maltraité par le pere, ne laissa pas d'aimer le fils, & de veiller pour ses intérêts, mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à son pere: il l'engagea à souffrir patiemment la mauvaise fortune. Baléazar avoit mandé à Narbal: si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, & je comprendrai aussi-tot qu'il sera temps de vous aller joindre. Narbal ne jugea pas à propos, pendant la vie de Pygmalion, de faire venir Baléazar: il auroit tout hasardé pour la vie du Prince & pour la sienne propre, tant il étoit difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais aussitôt que ce malheureux roi eût fait une fin digne de ses crimes, Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit aussi-tôt, & arriva aux portes de Tyr, dans le temps que toute la ville étoit en trouble pour savoir qui succéderoit à Pygmalion. Il fut aisément reconnu par les principaux tyriens & par tout le peuple: on l'aimoit, non pour l'amour du feu roi son pere, qui étoit haï universellement, mais à cause de sa douceur & de sa modération: ses longs malheurs même lui donnoient je ne sais quel éclat

qui relevoit toutes ses bonnes qualités, & qui attendrissoit tous les Tyriens en sa faveur. Narbal assembla les chefs du peuple & les vieillards qui formoient le conseil & les prêtres de la grande déesse de phénicie. Ils saluerent Baléazar comme leur roi, & le firent proclamer par les hérauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joie : Astarbé les entendit du fond du palais, où elle étoit enfermée avec son lâche & infâme Joazar. Tous les méchans dont elle s'étoit servie pendant la vie de Pygmalion l'avoient abandonnée ; car les méchans craignent les méchans, s'en défient, & ne souhaitent point de les voir en crédit. Les hommes corrompus connoissent combien leurs semblables abuseroient de l'autorité, & quelle seroit leur violence. Mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils esperent trouver en eux de la modération & de l'indulgence. Il ne restoit plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux, & qui ne pouvoient attendre que le supplice. On força le palais ; ces scélérats n'oserent pas résister long-temps, & ne songerent qu'à s'enfuir. Astarbé déguisée en esclave, voulut se sauver ; mais un soldat la reconnut : elle fut prise, & on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déja on avoit commencé à la traîner dans la boue ; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, espérant de l'éblouir par ses charmes, & de lui faire espérer qu'elle lui découvriroit des secrets importans. Baléazar ne put refuser de l'écouter : d'abord elle montra avec sa beauté, une douceur & une modestie capable de toucher les cœurs les plus irrités. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus délicates & les plus insinuantes, elle lui représenta combien Pygmalion l'avoit aimée ;

elle le conjura par ses cendres d'avoir pitié d'elle; elle invoqua les dieux, comme si elle les eût sincérement adorés; elle versa des torrens de larmes; elle se jetta aux genoux du nouveau roi: mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects & odieux tous ses serviteurs les plus affectionnés. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, & d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire roi au préjudice de Baléazar: elle ajouta qu'il vouloit empoisonner ce jeune prince; elle inventa de semblables calomnies contre les autres tyriens qui aiment la vertu: elle espéroit trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance & les mêmes soupçons qu'elle avoit vus dans celui du roi son pere. Mais Baléazar, ne pouvant plus souffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit & appella des gardes. On la mit en prison: les plus sages vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions: on découvrit, avec horreur, qu'elle avoit empoisonné & étouffé Pygmalion: & toute la suite de sa vie parut un enchaînement continuel de crimes monstrueux. On alloit la condamner au supplice qui est destiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie, c'est d'être brûlé à petit feu: mais quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune espérance, elle devint semblable à une furie sortie de l'enfer: elle avala du poison qu'elle portoit toujours sur elle pour se faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient s'apperçurent qu'elle souffroit une violente douleur, ils voulurent la secourir, mais elle ne voulut jamais leur répondre, & elle fit signe qu'elle ne vouloit aucun soulagement: on lui parla des justes dieux qu'elle avoit irrités: au lieu de témoigner la confusion & le repentir que ses fautes méritoient, elle regarda le ciel

avec mépris & arrogance, comme pour insulter aux dieux. La rage & l'impiété étoient peintes sur son visage mourant : on ne voyoit plus aucun reste de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes : toutes ses graces étoient effacées : ses yeux éteints rouloient dans sa tête & jettoient des regards farouches : un mouvement convulsif agitoit ses levres, & tenoit sa bouche ouverte d'une horrible grandeur : tout son visage tiré & rétréci faisoit des grimaces hideuses : une pâleur livide & une froideur mortelle avoient saisi tout son corps : quelquefois elle sembloit se ranimer, mais ce n'étoit que pour pousser des hurlemens. Enfin elle expira, laissant remplis d'horreur & d'effroi tous ceux qui la virent. Ses mânes impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux où les cruelles Danaïdes puisent éternellement de l'eau dans des vases percés, où Ixion tourne à jamais sa roue, où Tantale, brûlant de soif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ses levres, où Siziphe roule inutilement un rocher qui retombe sans cesse, & où Titie sentira éternellement dans ses entrailles, toujours renaissantes, un vautour qui le ronge. Baléazar délivré de ce monstre, rendit graces aux dieux par d'innombrables sacrifices. Il a commencé son régne par une conduite toute opposée à celle de Pygmalion. Il s'est appliqué à faire refleurir le commerce qui languissoit tous les jours de plus en plus ; il a pris les conseils de Narbal pour les principales affaires, & n'est pourtant pas gouverné par lui ; car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les différens avis qu'on veut lui donner, & décide ensuite sur ce qui lui paroît le meilleur. Il est aimé des peuples : en possédant les cœurs, il possede plus de trésors que son pere n'en avoit amassés par son avarice cruelle : car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a

de bien, s'il se trouvoit dans une pressante nécessité : ainsi ce qu'il leur laisse est plus à lui que s'il le leur ôtoit : il n'a pas besoin de se précautionner pour la sureté de sa vie : car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre, & qui ne hasardât sa propre vie pour conserver celle d'un si bon roi. Il vit heureux, & tout son peuple est heureux avec lui : il craint de charger trop ses peuples : ses peuples craignent de ne lui pas offrir une assez grande partie de leurs biens : il les laisse dans l'abondance, & cette abondance ne les rend ni indociles, ni insolens : car ils sont laborieux, adonnés au commerce, fermes à conserver la pureté des anciennes loix. La Phénicie est remontée au plus haut point de sa grandeur & de sa gloire : c'est à son jeune roi qu'elle doit tant de prospérités.

Narbal gouverne sous lui : O Télémaque ! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joie vous combleroit-il de présens ! Quel plaisir seroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie ! ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, & d'aller dans l'isle d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y regne aussi sagement que Baléazar regne à Tyr ?

Après qu'Adoam eût ainsi parlé, Télémaque, charmé de l'histoire que ce phénicien venoit de raconter, & plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur, l'embrasse tendrement. Ensuite Adoam lui demanda par quelle aventure il étoit entré dans l'isle de Calypso. Télémaque lui fit à son tour l'histoire de son départ de Tyr, de son passage dans l'isle de Cypre, de la maniere dont il avoit retrouvé Mentor, de leur voyge en Crête, des jeux publics pour l'élection

d'un roi, de la colere de Vénus, de leur naufrage, du plaisir avec lequel Calypso les avoit reçus, de la jalousie de cette déesse contre une de ses nymphes & de l'action de Mentor qui avoit jetté son ami dans la mer dès qu'il vit le vaisseau phénicien.

Après ces entretiens, Adoam fit servir un magnifique repas: & pour témoigner une plus grande joie, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit jouir. Pendant le repas, qui fut servi par de jeunes phéniciens vêtus de blanc & couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'orient. Tous les bancs des rameurs étoient pleins de joueurs de flûtes: Achitoas les interrompoit de temps en temps par les doux accords de sa voix & de sa lyre, digne d'être entendue à la table des dieux, & de ravir les oreilles d'Apollon même. Les tritons, les néréïdes, toutes les divinités qui obéissent à Neptune, les monstres marins même sortoient de leurs grottes humides & profondes pour venir en foule autour du vaisseau, charmés de cette mélodie. Une troupe de jeunes phéniciens d'une rare beauté, & vêtus de fin lin plus blanc que la neige, danserent long-temps les danses de leur pays, puis celles de l'Egypte & enfin celles de la Grèce: de temps en temps des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignés. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumiere tremblante de la lune répandue sur la face des ondes, le sombre azur du ciel semé de brillantes étoiles servoient à rendre ce spectacle encore plus beau.

Télémaque d'un naturel vif & sensible goûtoit tous ces plaisirs, mais il n'osoit y livrer son cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte, dans l'isle de Calypso, combien la jeunesse est prompte à s'enflammer, tous les plaisirs, même les plus innocens, lui faisoient peur; tout

lui étoit suspect. Il regardoit Mentor : il cherchoit sur son visage & dans ses yeux ce qu'il devoit penser de tous ces plaisirs. Mentor étoit bien aise de le voir dans cet embarras, & ne faisoit pas semblant de le remarquer. Enfin, touché de la modération de Télémaque, il lui dit en souriant : je comprends ce que vous craignez, vous êtes louable de cette crainte, mais il ne faut pas la pousser trop loin. Personne ne souhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaisirs, mais des plaisirs qui ne vous passionnent, ni ne vous amolissent point : il vous faut des plaisirs qui vous délassent, & que vous goûtiez en vous possédant, mais non pas des plaisirs qui vous entraînent : je vous souhaite des plaisirs doux & modérés, qui ne vous ôtent point la raison, & qui ne vous rendent jamais semblable à une bête en fureur. Maintenant il est à propos de vous délasser de toutes vos peines ; goûtez, avec complaisance pour Adoam, les plaisirs qu'il vous offre ; réjouissez-vous, Télémaque, réjouissez-vous : la sagesse n'a rien d'austere ni d'affecté : c'est elle qui donne les vrais plaisirs : elle seule les sait assaisonner pour les rendre purs & durables : elle sait mêler les jeux & les ris avec les occupations graves & sérieuses : elle prépare le plaisir par le travail, & elle délasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point de honte de paroître enjouée quand il faut.

En disant ces paroles, Mentor prit une lyre & en joua avec tant d'art, qu'Achitoas jaloux laissa tomber la sienne de dépit : ses yeux s'allumoient, son visage troublé changea de couleur : tout le monde eût apperçu sa peine & sa honte, si la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame de tous les assistans. A peine osoit-on respirer, de peur de troubler le silence, & de perdre quelque cho-

se de ce chant divin : on craignoit toujours qu'il ne finît trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée ; mais elle étoit flexible, forte ; elle passionnoit jusqu'aux moindres choses. Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, pere & roi des dieux & des hommes, qui d'un signe de sa tête ébranle l'univers : puis il représenta Minerve qui sort de sa tête, c'est-à-dire, la sagesse que ce dieu forme au-dedans de lui-même, & qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix si touchante, & avec tant de religion, que toute l'assemblée crut être transportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards sont plus perçans que son tonnerre ; ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse, qui devenant follement amoureux de sa propre beauté qu'il regardoit sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, & fut changé en une fleur qui porte son nom. Enfin, il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis, qu'un sanglier déchira, & que Vénus passionnée pour lui, ne put ranimer en faisant au Ciel des plaintes ameres.

Tous ceux qui l'écouterent ne purent retenir leurs larmes, & chacun sentoit je ne sais quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les phéniciens étonnés se regardoient les uns les autres : l'un disoit, c'est Orphée : c'est ainsi qu'avec une lyre il apprivoisoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois & les rochers : c'est ainsi qu'il enchanta Cerbere, qu'il suspendit les tourmens d'Ixion & des Danaides, & qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Euridice. Un autre s'écrioit : non, c'est Linus fils d'Appollon. Un autre répondit : vous vous trompez, c'est Apollon lui-même. Télémaque n'étoit guere moins surpris que les autres ; car il ignoroit que Mentor sût avec tant de per-

fection chanter & jouer de la lyre. Achitoas, qui avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des louanges à Mentor : mais il rougit en le louant, & il ne put achever son discours. Mentor, qui voyoit son trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, & tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achiotas ne fut point consolé, car il sentoit que Mentor le surpassoit encore plus par sa modestie que par les charmes de sa voix.

Cependant Télémaque dit à Adoam : je me souviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fites dans la Bétique depuis que nous fûmes partis d'Egypte : la Bétique est un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire : daignez m'apprendre si tout ce qu'on en dit est vrai. Je serai bien aise, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays, digne de votre curiosité, & qui surpasse tout ce que la renommée en publie. Aussi-tôt il commença ainsi.

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile & sous un ciel doux, qui est toujours sérein : le pays a pris le nom de ce fleuve, qui se jette dans le grand Océan assez près des colonnes d'Hercule, & de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tharsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or : les hivers y son tiedes, & les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphirs rafraîchissans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps & de l'automne, qui semblent se donner la main. La terre dans les vallons & dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lau-

riers, de grenadiers, de jasmins & d'autres arbres toujours verds & toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines, recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or & d'argent dans ce beau pays ; mais les habitans simples, & heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or & l'argent parmi leurs richesses : ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux employé aux mêmes usages que le fer, par exemple, pour des socs de charrue ; comme ils ne faisoient aucun commerce au-dehors, ils n'avoient besoin d'aucune monnoie : ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans, car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes, encore même, la plupart des hommes en ce pays, quoiqu'adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires à leur vie simple & frugale. Les femmes filent cette laine, & en font des étoffes fines & d'une merveilleuse blancheur : elles font le pain, apprêtent à manger, & ce travail leur est facile : car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, & rarement de viande : elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une légere chaussure pour elles, pour leurs maris & pour leurs enfans : elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées, & les autres d'écorces d'arbres : elles font & lavent tous les habits de la famille, tiennent les maisons dans un ordre & une propreté admirable. Leurs habits sont aisés à faire : car en ce doux climat on ne porte qu'une piece d'étoffe fine & légere, qui n'est point taillée, & que chacun met

à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut. Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres & la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois & le fer en œuvre; encore même ne se servent-ils guere du fer, excepté pour les instrumens nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles, car ils ne bâtissent jamais de maison : c'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimés chez les grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples bien policés, ils les détestent comme des inventions de la vanité & de la mollesse. Quand on leur parle de peuples, qui ont l'art de faire de bâtimens superbes, des meubles d'or & d'argent, des étoffes ornées de broderies & de pierres précieuses, de parfums exquis, de mets délicieux, des instrumens dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail & d'industrie à se corrompre eux mêmes : ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possedent : il tente ceux qui en sont privés, de vouloir l'acquérir, par l'injustice & par la violence. Peut-on nommer bien, un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ce pays sont-ils plus sains & plus robustes que nous? Vivent-ils plus long-temps? Sont ils plus unis entr'eux? Menent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche & noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables des plaisirs purs & simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités dont ils sont

dépendre tout leur bonheur. C'est ainsi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature; ils ont horreur de notre politesse, & il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble, sans partager les terres : chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable roi. Le pere de famille est en droit de punir chacun de ses enfans ou petits-enfans, qui fait une mauvaise action; mais avant que de les punir, il prend l'avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais : car l'innocence des mœurs, la bonne-foi, l'obéissance & l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée, qu'on dit s'être rétirée dans le ciel est encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de Juges parmi eux, car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs : les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres & si modérés n'ont pas besoin de les partager : chaque famille errante dans ce beau pays, transporte ses tentes d'un lieu à un autre, quand elle à consumé les fruits & épuisé les paturages de l'endroit où elle s'étoit mise : ainsi ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, & ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses & des plaisirs trompeurs qui leur conserve cette paix, cette union & cette liberté. Ils sont tous libres, tous égaux; on ne voit parmi eux aucune distinction que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes qui égalent les vieillards consommés en vertu : la fraude, la violence, le perjure, les procès,

les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle & empestée dans ce pays chéri des dieux. Jamais sang humain n'a rougi cette terre ; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversemens d'états qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi! disent-ils, les hommes ne sont-il pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée ? La vie est si courte, & il semble qu'elle leur paroisse trop longue ; sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, & pour se rendre mutuellement malheureux ? Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérans, qui subjuguent les grands empires : quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison & suivant la justice ! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux ? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire, que de s'assujettir à gouverner un peuple docile dont les dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son pere & son pasteur ; mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est les rendre très-misérables pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les dieux irrités contre le genre humain ont donné à la terre dans leur colere pour ravager les royaumes, pour répandre partout l'effroi, la misere, le désespoir, & pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t-il pas assez, en conduisant avec sagesse ce que les dieux ont mis dans ses mains ? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges, qu'en de-

venant violent, injuste, hautain, usurpateur & tyrannique sur tous ses voisins ? Il ne faut jamais songer à la guerre, que pour défendre sa liberté ; heureux celui qui n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave ! Ces grands conquérans qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés, qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient seulement arroser.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque charmé lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin ? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire ; ce n'est pas qu'ils manquent de raisins, aucune terre n'en porte de plus délicieux : mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est un espece de poison, disent-ils, qui met en fureur : il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé & leur force sans vin. Avec le vin ils courent risque de ruiner leur santé & de perdre les bonnes mœurs.

Télémaque disoit ensuite : je voudrois bien savoir quelles loix reglent les mariages dans cette nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme, & il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce pays dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidélité pour les maris. Jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté. Les femmes y sont belles & agréables, mais simples, modestes & laborieuses. Les mariages y sont paisibles, féconds, sans tâche ; le mari & la femme semblent

n'être plus qu'une seule personne en deux corps différens. Le mari & la femme partagent ensemble tous les soins domestiques. Le mari regle toutes les affaires du dehors. La femme se rend ferme dans son ménage ; elle soulage son mari ; elle paroît n'être faite que pour lui plaire : elle gagne sa confiance, & le charme moins par sa beauté que par sa vertu. Le vrai charme de leur société dure autant que leur vie. La sobriété, la modération & les mœurs pures de ce peuple, lui donnent une vie longue & exempte de maladie. On y voit des vieillards de cent & de six vingts ans, qui ont encore de la gaieté & de la vigueur. Il me reste, ajoutoit Télémaque, à savoir comment ils font pour éviter la guerre avec les peuples voisins. La nature, dit Adoam, les a séparés des autres peuples, d'un côté par la mer, & de l'autre par de hautes montagnes vers le nord. D'ailleurs les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu : souvent les autres nations ne pouvant s'accorder ensemble, les ont pris pour juges de leurs différens, & leur ont confié les terres & les villes qu'ils disputoient entr'eux. Comme cette sage nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle. Ils rient quand on leur parle des rois qui ne peuvent régler entr'eux les frontieres de leurs états. Peut-on craindre, disent-ils, que la terre manque aux hommes ? il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres & incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voisins qui viendroient s'en saisir. On ne trouve dans tous les habitans de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, & ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre ; c'est

pourquoi ils les laissent en repos. Ce peuple abandonneroit son pays, ou se livreroit à la mort plutôt que d'accepter la servitude : ainsi il est autant difficile à subjuguer, qu'il est incapable de vouloir subjuguer les autres : c'est ce qui fait une paix profonde entr'eux & leurs voisins. Adoam finit ce discours, en racontant de quelle maniere les phéniciens faisoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, disoit-il, furent étonnés quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers, qui venoient de si loin. Ils nous laisserent fonder une ville dans l'isle de Gades. Ils nous reçurent même chez eux avec bonté, & nous firent part de tout ce qu'ils avoient, sans vouloir de nous aucun payement ; de plus, ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur resteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur provision pour leur usage : en effet, ils nous envoyerent un riche présent. C'est un plaisir pour eux que de donner aux étrangers leur superflu. Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner ; elles leur étoient inutiles. Il leur paroissoit que les hommes n'étoient guere sages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disent-ils, si avant dans la terre, contentez-vous de la labourer, elle vous donnera de véritables biens qui vous nourriront : vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or & l'argent, puisque les hommes ne veulent de l'or & de l'argent que pour en acheter des alimens qui soutiennent la vie. Nous avons souvent voulu leur apprendre la navigation, & mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie : mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans apprissent à vivre comme nous. Ils apprendroient, nous di-

soient-ils, à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenues nécessaires : ils voudroient les avoir ; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaises industries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, & qui perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au besoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cause de l'industrie de cet art ; mais ils croient que c'est un art pernicieux. Si ces gens-là, disent-ils, ont suffisamment en leur pays ce qui est nécessaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre ? Ce qui suffit au besoin de la nature, ne leur suffit-il pas ? Ils mériteroient de faire naufrage, puisqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour assouvir l'avarice des marchands, & pour flatter les passions des autres hommes. Télémaque étoit ravi d'entendre ce discours d'Adoam, & se réjouissoit qu'il y eût encore au monde un peuple qui, suivant la droite nature, fût si sage, & si heureux tout ensemble. O ! combien ces mœurs, disoit-il, sont-elles éloignées des mœurs vaines & ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages ! Nous sommes tellement gâtés, qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle puisse être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, & il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux.

Pendant que Télémaque & Adoam s'entretenoient de la sorte, oubliant le sommeil, & n'appercevant pas que la nuit étoit déja au milieu de sa course, une divinité ennemie & trompeuse les éloignoit d'Ithaque, que leur pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux phéniciens, ne pouvoit supporter plus long-temps que Télémaque eût échappé à la tempête qui l'avoit jetté contre les rochers

de l'isle de Calypso. Vénus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'Amour & tous ses charmes. Dans les transports de sa douleur, elle quitta Cythere, Paphos, Idalie, & tous les honneurs qu'on lui rend dans l'isle de Cypre; elle ne pouvoit plus demeurer dans les lieux où Télémaque avoit méprisé son empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe; où les dieux étoient assemblés auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les astres qui roulent sous leurs pieds, ils voient le globe de la terre comme un petit amas de boues; les mers immenses ne leur paroissent que comme des goûtes d'eau, dont ce monceau de boue est un peu détrempé. Les plus grands royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la surface de cette boue; les peuples innombrables & les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce monceau de boue. Les immortels rient des affaires les plus sérieuses qui agitent les foibles humains: elles leur paroissent des jeux d'enfans. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puissance, profonde politique, ne paroît à ces suprêmes divinités que misere & foiblesse.

C'est dans cette demeure si élevée au-dessus de la terre que Jupiter a posé son trône immobile; ses yeux percent jusques dans l'abyme, & éclairent jusques dans les derniers replis des cœurs, ses regards doux & sereins répandent le calme & la joie dans tout l'univers. Au contraire, quand il secoue sa chevelure, il ébranle le ciel & la terre. Les dieux mêmes éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement. Toutes les divinités célestes étoient en ce moment auprès de lui. Vénus

Vénus se présenta avec tous les charmes qui naissent dans son sein : sa robe flottante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris se pare au milieu des sombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayés la fin des tempêtes, & leur annoncer le retour du beau temps. Sa robe étoit nouée par cette fameuse ceinture, sur laquelle paroissent les graces ; les cheveux de la déesse étoient attachés par derriere négligemment avec une tresse d'or. Tous les dieux furent surpris de sa beauté comme s'ils ne l'eussent jamais vue : & leur yeux en furent éblouis comme ceux des mortels le sont, quand Phébus, après une longue nuit, vient les éclairer par ses rayons. Ils se regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toujours sur Vénus ; mais ils apperçurent que les yeux de cette déesse étoient baignés de larmes, & qu'une douleur amere étoit peinte sur son visage. Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter, d'une démarche douce & légere, comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs. Il la regarda avec complaisance ; il lui fit un doux souris, & se levant il l'embrassa. ma chere fille, lui dit-il, quelle est votre peine. Je ne puis voir vos larmes sans être touché ; ne craignez point de m'ouvrir votre cœur, vous connoissez ma tendresse & ma complaisance. Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds soupirs. O pere des dieux & des hommes! vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine ! Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondemens de la superbe ville de Troye que je défendois, & de s'être vengée de Paris qui avoit préféré ma beauté à la sienne ; elle conduit par toutes les terres & par toutes les mers le fils d'Ulysse, ce cruel destructeur de Troye. Télémaque est accompagné par Mi-

nerve, c'est ce qui empêche qu'elle ne paroisse ici en son rang avec les autres divinités. Elle a conduit ce jeune téméraire dans l'isle de Cypre, pour m'outrager. Il a méprisé ma puissance, il n'a pas daigné seulement brûler de l'encens sur mes autels; il a témoigné avoir horreur des fêtes que l'on célebre en mon honneur : il a fermé son cœur à tous mes plaisirs. En vain Neptune, pour le punir, à ma priere, a irrité les vents & les flots contre lui. Télémaque, jetté par un naufrage horrible dans l'isle de Calypso, a triomphé de l'Amour même, que j'avois envoyé dans cette isle, pour attendrir le cœur de ce jeune grec. Ni la jeunesse, ni les charmes de Calypso & de ses nymphes, ni les traits enflammés de l'Amour n'ont pu surmonter les artifices de Minerve; elle l'a arraché de cette isle. Me voila confondue : un enfant triomphe de moi.

Jupiter, pour consoler Vénus, lui dit : il est vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune grec contre toutes les flèches de votre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune-homme n'a méritée. Je suis fâché qu'il ait méprisé vos autels, mais je ne puis le soumettre à votre puissance. Je consens pour l'amour de vous qu'il soit encore errant par mer & par terre, qu'il vive loin de sa patrie, exposé à toutes sortes de maux & de dangers; mais les destins ne permettent ni qu'il périsse, ni que sa vertu succombe dans les plaisirs dont vous flattez les hommes. Consolez-vous donc, ma fille; soyez contente de tenir dans votre empire, tant d'autres héros & tant d'immortels. En disant ces paroles, il fit à Vénus un souris plein de grace & de majesté. Un éclat de lumiere, semblable aux plus perçans éclairs, sortit de ses yeux. En baisant Vénus avec tendresse, il répandit une odeur d'ambroisie dont l'Olympe fut parfumé. La déesse ne put s'empêcher d'être sensi-

ble à cette caresse du plus grand des dieux; malgré ses larmes & sa douleur, on vit la joie se répandre sur son visage; elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses joues & l'embarras où elle se trouvoit. Toute l'assemblée applaudit aux paroles de Jupiter, & Vénus, sans perdre un moment, alla trouver Neptune, pour concerter avec lui les moyens de se venger de Télémaque. Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je savois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des destins. Mais si nous ne pouvons abymer Télémaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, & pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir à faire périr le vaisseau phénicien dans lequel il est embarqué. J'aime les phéniciens, c'est mon peuple; nulle autre nation ne cultive comme eux mon empire. C'est par eux que la mer est devenue le lien de la société de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels sacrifices sur mes autels; ils sont justes, sages & laborieux dans le commerce: ils répandent partout la commodité & l'abondance. Non, déesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage, mais je ferai que le pilote perdra sa route, & qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Vénus, contente de cette promesse, rit avec malignité, & retourna dans son char volant sur les prés fleuris d'Idalie, où les graces, les jeux & les ris témoignerent leur joie de la revoir, dansant autour d'elle, sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour.

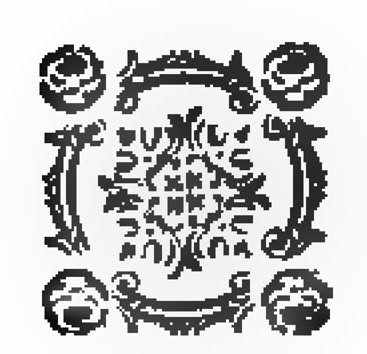
Neptune envoya aussi-tôt une divinité trompeuse, semblable aux songes, excepté que les songes ne trompent que pendant le sommeil, au lieu que cette divinité enchante les sens de ceux qui veillent. Ce dieu malfaisant, environné d'une foule innombrable de mensonges aîlés, qui vol-

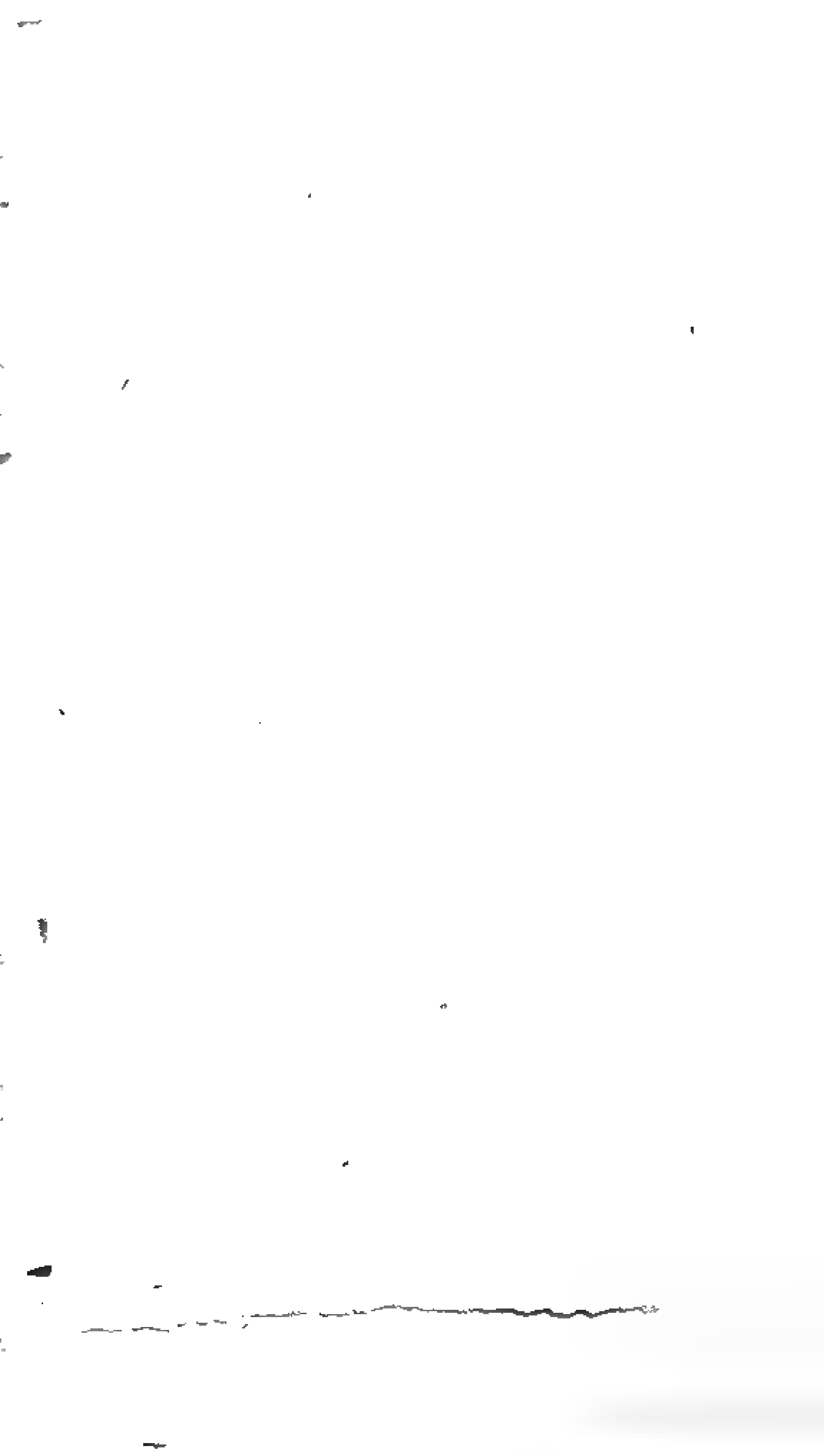
tigent autour de lui, vint, répandre une liqueur subtile & enchantée sur les yeux du pilote Athamas, qui considéroit attentivement la clarté de la lune, le cours des étoiles & le rivage d'Ithaque dont il découvroit déja assez près de lui les rochers escarpés. Dans ce même moment, les yeux du pilote, ne lui montrerent plus rien de véritable. Un faux ciel & une terre feinte se présenterent à lui. Les étoiles parurent comme si elles avoient changé leur cours, & qu'elles fussent revenues sur leur pas. Tout l'Olympe sembloit se mouvoir par des loix nouvelles, & la terre même étoit changée. Une fausse Ithaque se présentoit toujours au pilote pour l'amuser, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuse du rivage de l'isle, plus cette image reculoit, elle fuyoit toujours devant lui, & il ne savoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port. Déja il se préparoit, selon l'ordre qu'il en avoit reçu, à aller aborder secrétement dans une petite isle qui est auprès de la grande, pour dérober le retour de Télémaque aux amans de Pénélope, conjurés contre lui. Quelquefois il craignoit les écueils dont cette côte de la mer est bordée, & il lui sembloit entendre l'horrible mugissement des vagues qui vont se briser contre les écueils. Puis tout-à-coup il remarquoit que la terre paroissoit encore éloignée, les montagnes n'étoient a ses yeux, dans cet éloignement, que comme, de petits nuages qui obscurcissent quelquefois l'horison, pendant que le soleil se couche. Ainsi Athamas étoit étonné; & l'impression de la divinité trompeuse, qui charmoit ses yeux, lui faisoit éprouver un certain saisissement qui lui avoit été jusqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, & qu'il étoit dans l'illusion d'un songe. Cependant Neptune

commanda au vent d'Orient de souffler pour jetter le navire sur les côtes de l'Hespérie. Le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bientot sur le rivage que Neptune avoit marqué. Déja l'aurore annonçoit le jour ; déja les étoiles qui craignent les rayons du soleil, & qui en sont jalouses, alloient cacher dans l'océan leurs sombres feux quand le pilote s'écria : enfin, je n'en puis plus douter, nous touchons presqu'à l'isle d'Ithaque, Télémaque, rejouissez-vous, dans une heure vous pourrez voir Pénélope ; & peut-être trouver Ulysse remonté sur le trône. A ce cri, Télémaque, qui étoit immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se leve, monte au gouvernail embrasse le pilote, & de ses yeux, à peine encore ouverts, regarde fixement la côte voisine. Il gémit ne reconnoissant pas le rivage de sa patrie. Hélas! où sommes-nous, dit-il? Ce n'est point là, ma chere Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas : vous connoissez mal cette côte si éloignée de votre pays. Non, non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en considérant les bords de cette isle. Combien de fois suis je entré dans votre port! J'en connois jusqu'aux moindres rochers ; le rivage de Tyr n'est guere mieux dans ma mémoire. Reconnoissez cette montagne qui avance, voyez ce rocher qui s'éleve comme une tour, n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre ces autres rochers, lorsqu'ils semblent menacer la mer par leur chûte! Mais ne remarquez-vous pas ce temple de Minerve qui fend la nue. Voilà la forteresse & la maison d'Ulysse votre pere. Vous vous trompez, ô Athamas, répondit Télémaque ; je vois au contraire une côte assez relevée mais unie : j'apperçois une ville qui n'est point Ithaque. O dieux! est-ce ainsi que vous vous jouez des hommes! Pendant qu'il disoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Athamas furent

changés : le charme se rompit, il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, & reconnut son erreur. Je l'avoue, ô Télémaque, s'écria-t-il, quelque divinité ennemie avoit enchanté mes yeux. Je croyois voir Ithaque, son image toute entiere se présentoit à moi, mais dans ce moment elle disparoît comme un songe. Je vois une autre ville. C'est sans doute Salente, qu'Idoménée, fugitif de Créte, vient de fonder dans l'Hespérie. J'apperçois des murs qui s'élevent, & qui ne sont pas encore achevés. Je vois un port qui n'est pas entiérement fortifié. Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naissante, & que Télémaque déploroit son malheur, le vent, que Neptune faisoit souffler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade, où ils se trouverent à l'abri, & tout auprès du port.

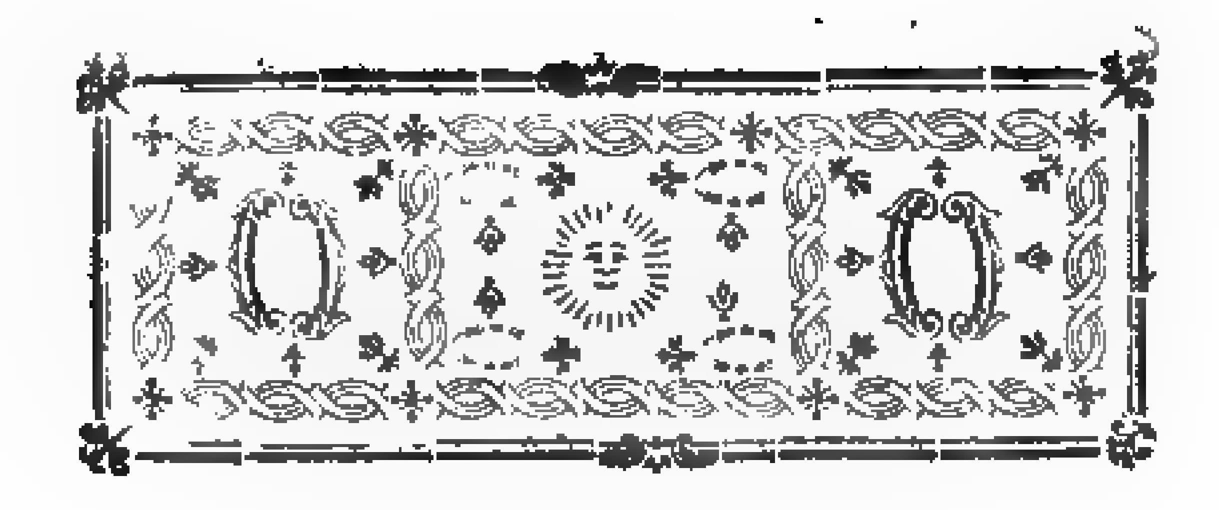
Fin du Livre quatrieme.



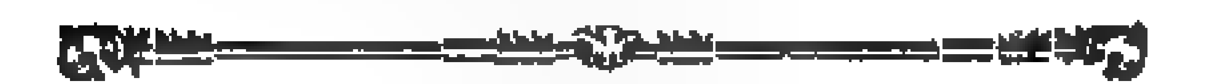




Mentor et Telemaque arrivent a Salente lors qu'Idomenée preparoit un Sacrifice a Jupiter pour le succès de la guerre



LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULISSE.



LIVRE CINQUIEME.

Idoménée reçoit Télémaque dans sa nouvelle ville, où il préparoit actuellement un sacrifice à Jupiter pour le succès d'une guerre contre les Mandaurins. Le sacrificateur, consultant les entrailles des victimes, fait tout espérer à Idoménée, & lui fait entendre qu'il devra son bonheur à ses deux nouveaux hôtes. Idoménée informe Mentor du sujet de cette guerre : il lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Hespérie, où il a fondé sa ville ; qu'ils s'étoient retirés sur les montagnes voisines, où quelques-uns des leurs y ayant été maltraités par une troupe de ses gens, cette nation lui avoit député deux vieillards, avec lesquels il avoit reglé des articles de paix, qu'après une infraction de ce traité, faite par ceux des siens qui l'ignoroient, ces peuples se préparoient à lui faire la guerre. Pendant

de Salente, où le vaisseau phénicien fut reçu sans peine, parce que les phéniciens sont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'univers.

Télémaque regarde avec admiration cette ville naissance, semblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent, dès le matin, les rayons du soleil qui viennent l'embellir; elle croît, elle ouvre ses tendres boutons, elle étend ses feuilles vertes, elle épanouit ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles. A chaque moment qu'on la voit on y trouve un nouvel éclat. Ainsi fleurissoit la nouvelle ville d'Idomenée sur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure elle croissoit avec magnificence, & elle montroit de loin aux étrangers qui étoient sur la mer, de nouveaux ornemens d'architecture qui s'élevoient jusqu'au ciel: toute la côte rétentissoit des cris des ouvriers & des coups de marteau, les pierres étoient suspendues en l'air par des grues avec des cordes: tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroissoit: & le roi Idoménée, donnant par-tout ses ordres lui-même, faisoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaisseau phénicien fut arrivé, que les Crétois donnerent à Télémaque & à Mentor toutes les marques d'une amitié sincere. On se hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulysse. Le fils d'Ulysse! s'écria-t-il, d'Ulysse, ce cher ami, ce sage héros, par qui nous avons enfin renversé la ville de Troie! Qu'on l'amene ici, & que je lui montre combien j'ai aimé son pere. Aussi-tôt on lui présente Télémaque qui lui demande l'hospitalité en lui disant son nom. Idoménée lui répondit avec un visage doux & riant; quand même on ne m'auroit pas

dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulysse lui-même : voilà ses yeux pleins de feu, & dont le regard est si ferme : voilà son air d'abord froid & réservé, qui cachoit tant de vivacité & de grace. Je reconnois même ce sourire fin, cette action négligée, cette parole douce, simple, insinuante, qui persuadoit avant qu'on eût le temps de s'en défier. Oui vous êtes le fils d'Ulysse, mais vous serez aussi le mien. O mon fils, mon cher fils ! quelle aventure vous amene sur ce rivage ? Est-ce pour chercher votre pere : hélas ! je n'en ai aucune nouvelle : la fortune nous à persécutés lui & moi. il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colere des dieux contre moi.

Pendant qu'Idoménée disoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom. Cependant Télémaque lui répondit, les larmes aux yeux : ô roi ! pardonnez-moi la douleur que je ne saurois vous cacher, dans un temps où je ne devrois vous marquer que de la joie & de la reconnoissance pour vos bontés, par le regret que vous témoignez de la perte d'Ulysse : vous m'apprenez vous-même à sentir le malheur de ne point retrouver mon pere. Il y a déja long-temps que je le cherche dans toutes les mers. Les dieux irrités ne me permettent pas de le revoir, ni de savoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque, où Pénélope languit dans le desir d'être délivrée de ses amans. J'avois cru vous trouver dans l'isle de Crête : j'y ai su votre cruelle destinée, & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hespérie, où vous avez fondé un nouveau royaume. Mais la fortune qui se joue des hom-

mes, & qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a fait, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les rois.

A ces mots, Idoménée embrassa tendrement Télémaque, & le menant dans son palais, il lui dit : quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne? Il me semble que je l'ai vu autrefois. C'est Mentor, repliqua Télémaque, Mentor, ami d'Ulysse, à qui il a confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois. Aussi tôt Idoménée s'avance, tend la main à Mentor. Nous nous sommes vus, dit-il, autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fites en Créte, & des bons conseils que vous me donnâtes? Mais alors l'ardeur de la jeunesse & le goût des vains plaisirs m'entraînoient. Il a fallu que mes malheurs m'aient instruit pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux dieux que je vous eusse cru, ô sage vieillard! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes presque point changé depuis tant d'années : c'est la même fraîcheur de visage, la même taille droite, la même vigueur, vos chèveux ont seulement un peu blanchi.

Grand roi, répondit Mentor, si j'étois flatteur, je vous dirois de même que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclatoit sur votre visage avant le siege de Troye : mais j'aimerois mieux vous déplaire que de blesser la vérité. D'ailleurs je vois par votre sage discours que vous n'aimez pas la flatterie, & qu'on ne hasarde rien en vous parlant avec sincérité. Vous êtes bien changé, & j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cause : c'est que vous avez beaucoup souffert de vos malheurs : mais vous

avez bien gagné en souffrant, puisque vous avez acquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage, pendant que le cœur s'exerce & se fortifie dans la vertu. Au reste, sachez que les rois s'usent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adversité, les peines de l'esprit & les travaux du corps les font veillir avant le temps. Dans la prospérité, les délices d'une vie molle les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si mal sain que les plaisirs où l'on ne peut se modérer. De là vient que les rois, & en paix & en guerre, ont toujours des peines & des plaisirs qui font venir la vieillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie sobre & modérée, simple & exempte d'inquiétude & de passions, reglée & laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage la vive jeunesse, qui, sans ces précautions, est toujours prête à s'envoler sur les aîles du temps.

Idoménée, charmé du discours de Mentor, l'eût écouté long temps, si l'on ne fût venu l'avertir pour un sacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télémaque & Mentor le suivirent environnés d'une grande foule de peuple qui considéroit avec empressement & curiosité ces deux étrangers. Les Salentins se disoient les uns aux autres : ces deux hommes sont bien differens. Le jeune a je ne sais quoi de vif & d'aimable. toutes les graces de la beauté de la jeunesse sont répandues sur son visage & sur son corps : mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé. Avec cette fleur si tendre de la jeunesse, il paroît vigoureux, robuste, endurci au travail. Cet autre quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de sa force : sa mine paroît d'abord moins haute, & son visage moins gracieux : mais quand on le regarde de près, on trouve dans sa simplicité des marques de sagesse & de vertu, avec une noblesse

qui étonne. Quand les dieux sont descendus sur la terre pour se communiquer aux mortels, sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'étrangers & de voyageurs.

Cependant on arrive dans le temple de Jupiter, qu'Idoménée, du sang de ce dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence : il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspé. Les chapiteaux étoient d'argent, le temple étoit tout incrusté de marbre, avec les bas reliefs qui représentoient Jupiter changé en taureau, le ravissement d'Europe, & son passage en Créte au travers des flots. Ils sembloient respecter Jupiter, quoiqu'il fût sous une forme étrangere. On voyoit ensuite la naissance & la jeunesse de Minos : enfin, ce sage roi donnant, dans un âge plus avancé, des loix à toute son isle, pour la rendre à jamais florissante. Télémaque y remarqua aussi les principales aventures du siege de Troye, où Idoménée avoit acquis la gloire d'un grand capitaine. Parmi ces représentations de combats, il chercha son pere, il le reconnut prenant les chevaux de Rhésus, que Diomede venoit de tuer, ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les chefs de l'armée grecque assemblée, enfin sortant du cheval fatal pour verser le sang de tant de Troyens. Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuses actions, dont il avoit souvent oui parler, & que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulerent de ses yeux, il changea de couleur, son visage parut troublé. Idoménée l'apperçut, quoique Télémaque se détournât pour cacher son trouble. N'ayez point de honte lui dit Idoménée, de nous laisser voir combien vous êtes touché de la gloire & des malheurs de votre pere. Cependant le peuple s'assembloit en foule sous les vastes portiques, formés par le double rang de colonnes qui environnoient le temple.

Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles, qui chantoient des vers à la louange du dieu qui tient en sa main la foudre. Ces enfans, choisis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flottans sur leurs épaules, leurs têtes étoient couronnées de roses & parfumées; ils étoient tous vêtus de blanc. Idoménée faisoit a Jupiter un sacrifice de cent taureaux, pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous côtés. On le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or & d'argent. Le vieillard Théophane, ami des dieux, & prêtre du temple, tenoit pendant le sacrifice sa tête couverte d'un bout de sa robe de pourpre. Ensuite il consulta les entrailles des victimes qui palpitoient encore: puis s'étant mis sur le trépied sacré: ô dieux! s'écria-t-il, quels sont donc ces deux étrangers que le ciel envoie en ces lieux? Sans eux la guerre entreprise nous seroit funeste, & Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée sur ses fondemens. Je vois un jeune héros que la sagesse mene par la main. Il n'est pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage. En disant ces paroles, son regard étoit farouche, ses yeux étincelans, il sembloit voir d'autres objets que ceux qui paroissoient devant lui: son visage étoit enflammé; il étoit troublé & hors de lui-même, ses cheveux étoient hérissés, sa bouche écumante, ses bras levés & immobiles, sa voix émue étoit plus forte qu'aucune voix humaine. Il étoit hors d'haleine, & ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'esprit divin qui l'agitoit. O heureux Idoménée! s'écria-t-il encore, que vois-je Quels malheurs évités! Quelle douce paix au-dedans, mais au-dehors quels combats! Quelle victoire! O Télémaque, tes travaux surpassent

ceux de ton pere, le fier ennemi gémit dans la poussiere sous ton glaive, les portes d'airain, les inaccessibles remparts tombent à tes pieds ; ô grande déesse ! que son pere..... Oh, jeune homme ! tu reverras enfin..... A ces mots la parole meurt dans sa bouche, & il demeure comme malgré lui dans un silence plein d'étonnement. Tout le peuple est glacé de crainte : Idoménée tremblant n'ose lui demander qu'il acheve. Télémaque même surpris, comprend à peine ce qu'il vient d'entendre, à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il, à Idoménée le dessein des dieux. Contre quelque nation que vous ayez à combattre, la victoire sera dans votre main, & vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en soyez point jaloux ; profitez seulement de ce que les dieux vous donnent pour lui. Idoménée n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchoit en vain des paroles, sa langue devenoit immobile. Télémaque, plus prompt, dit à Mentor : tant de gloire promise ne me touche point, mais que peuvent donc signifier ces dernieres paroles : tu reverras : est-ce mon pere, ou seulement Ithaque ? Hélas ! que n'a-t-il achevé ! Il m'a laissé plus en doute que je ne l'étois. O Ulysse ! ô mon pere ! seroit-ce vous-même que je dois revoir ? Seroit-il vrai ? Mais je me flatte ; cruel oracle, tu prends plaisir à te jouer d'un malheureux ; encore une parole, & j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit : respectez ce que les dieux découvrent, n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curiosité téméraire mérite d'être confondue ; c'est par une sagesse pleine de bonté que les dieux cachent aux foi-

bles hommes leurs destinées dans une nuit impénétrable; il est utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire, mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos soins, & ce que les dieux veulent faire de nous. Télémaque touché de ces paroles, se tût avec beaucoup de peine. Idoménée qui étoit revenu de son étonnement, commença de son côté à louer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque & le sage Mentor, pour le rendre victorieux de ses ennemis. Après qu'on eût fait un magnifique repas qui suivit le sacrifice, il parla ainsi aux deux étrangers.

J'avoue que je ne connoissois point encore assez l'art de régner quand je revins en Crete après le siege de Troye. Vous savez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de régner dans cette grande isle; puisque vous m'assurez que vous y avez été depuis que j'en suis parti. Encore trop heureux si les coups les plus cruels de la fortune ont servi à m'instruire & à me rendre plus modéré. Je traversai les mers comme un fugitif que la vengeance des dieux & des hommes poursuit. Toute ma grandeur passée ne servoit qu'à me rendre ma chûte plus honteuse & plus insupportable. Je vins refugier mes dieux pénates sur cette côte déserte, où je ne trouvai que des terres incultes couvertes de ronces & d'épines, des forêts aussi anciennes que la terre, des rochers presque inaccessibles où se retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouir de posséder avec un petit nombre de soldats & de compagnons qui avoient bien voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage, & d'en faire ma patrie, ne pouvant plus espérer de revoir jamais cette isle fortunée où les dieux m'avoient fait naître pour y régner. Hélas! disois-je en moi-même, quel changement! Quel

exemple terrible ne suis-je point pour les rois. Il faudroit me montrer à tous ceux qui regnent dans le monde, pour les instruire par mon exemple : ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cause de leur élévation au dessus du reste des hommes, & c'est leur élévation même qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, & aimé de mes sujets : je commandois à une nation puissante & belliqueuse ; la renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignes. Je régnois dans cette isle fertile & délicieuse : cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses ; ces peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter né dans leur pays, ils m'aimoient comme le petit fils du sage Minos, dont les loix les rendent si puissans & si heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, si non d'en savoir jouir avec modération ; mais mon orgueil & la flatterie que j'ai écoutés ont renversé mon trône. Ainsi tomberont tous les rois qui se livreront à leurs desirs & aux conseils des esprits flatteurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un visage gai & plein d'espérance, pour soutenir le courage de ceux qui m'avoient suivi. Faisons, leur disois-je, une nouvelle ville, qui nous console de tout ce que nous avons perdu, nous sommes environnés de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entreprise, nous voyons Tarante qui s'éleve assez près de nous. C'est Phalante avec ses Lacédémoniens qui a fondé ce nouveau royaume. Philoctete donne le nom de Pétilie à une grande ville qu'il bâtit sur la même côte. Métaponte est encore une semblable Colonie. Ferions-nous moins que tous ces étrangers errans comme nous. La fortune ne nous est pas plus rigoureuse. Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au

fond de mon cœur une douleur mortelle : c'étoit une consolation pour moi que la lumiere du jour me quittât, & que la nuit vînt m'envelopper de ses ombres, pour déplorer en liberté ma misérable destinée. Deux torrens de larmes ameres couloient de mes yeux, & le doux sommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voila, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé si vieilli. Après qu'Idoménée eût achevé de raconter ses peines, il demanda à Télémaque & à Mentor leur secours dans la guerre où il se trouvoit engagé. Je vous renverrai, leur disoit-il, à Ithaque dès que la guerre sera finie : cependant je ferai partir des vaisseaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulysse. En quelqu'endroit des terres connues que la tempête, ou la colere de quelque divinité l'ait jetté, je saurai bien l'en retirer. Plaise aux dieux qu'il soit encore vivant! pour vous je vous renverrai avec les meilleurs vaisseaux qui aient jamais été construits dans l'isle de Crete : ils sont faits d'un bois coupé sur le véritable Mont-Ida, où Jupiter nâquit. Ce bois sacré ne sauroit périr dans les flots : les vents & les rochers le craignent & le respectent. Neptune même dans son plus grand courroux, n'oseroit soulever les vagues contre lui. Assurez-vous donc que vous retournerez heureusement en Ithaque sans peine, & qu'aucune divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer sur tant de mers : le trajet est court & facile : renvoyez le vaisseau phénicien qui vous a porté jusqu'ici, & ne songez qu'à acquérir la gloire d'établir le nouveau royaume d'Idoménée pour réparer tous ses malheurs. C'est à ce prix, ô fils d'Ulysse! que vous serez jugé digne de votre pere. Quand même les destinées rigoureuses l'auroient déja fait des-

cendre dans le sombre royaume de Pluton, toute la Grece charmée croira le revoir en vous.

A ces mots Télémaque interrompit Idoménée, renvoyons, dit-il, le vaisseau phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer nos ennemis ? Ils sont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceste, troyen & ennemi de la Grece, ne serons-nous pas encore plus ardens & plus favorisés des dieux, quand nous combattrons pour un des héros grecs qui ont renversé l'injuste ville de Priam ? l'Oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter.

Mentor regardant d'un œil doux & tranquille Télémaque qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole : je suis bien aise, fils d'Ulysse, de voir en vous une si belle passion pour la gloire ; mais souvenez-vous que votre pere n'en a acquis une si grande parmi les Grecs au siege de Troye, qu'en se montrant le plus sage & le plus modéré d'entre eux. Achille, quoiqu'invincible & invulnérable, quoique sûr de porter la terreur & la mort par-tout où il combattroit, n'a pu prendre la ville de Troye: il est tombé lui-même aux pieds des murs de cette ville, & elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulysse en qui la prudence conduisoit la valeur, a porté la flamme & le fer au milieu des Troyens ; & c'est à ses mains qu'on doit la chûte de ces hautes & superbes tours qui menacerent pendant dix ans toute la Grece conjurée. Autant que Minerve est au dessus de Mars, autant une valeur discrette & provoyante surpasse-t-elle un courage bouillant & farouche. Commençons donc par nous instruire des circonstances de cette guerre qu'il faut soutenir : je ne refuse aucun péril, mais je crois, Idoménée, que vous devez nous expliquer premierement si votre guerre

est juste, ensuite contre qui vous la faites, & enfin, quelles sont vos forces pour en espérer un heureux succès. Idoménée lui répondit. Quand nous arrivâmes sur cette côte, nous y trouvâmes un peuple sauvage qui couroit dans les forêts, vivant de sa chasse & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples qu'on nomme les Mandauriens, furent épouvantés, voyant nos vaisseaux & nos armes. Ils se retirerent dans les montagnes ; mais, comme nos soldats furent curieux de voir le pays, & voulurent poursuivre des cerfs, ils rencontrerent ces sauvages fugitifs. Alors les chefs de ces sauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder, il ne nous reste que des montagnes presque inaccessibles, du moins est-il juste que vous nous y laissiez en paix & en liberté. Nous vous trouvons errans, dispersés & plus foibles que nous : il ne tiendroit qu'a nous de vous égorger, & d'ôter même a vos compagnons la connoissance de votre malheur. Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le sang de ceux qui sont hommes aussi bien que nous. Allez, souvenez-vous que vous devez la vie à nos sentimens d'humanité ; n'oubliez jamais que c'est d'un peuple que vous nommez grossier & sauvage, que vous recevez cette leçon de modération & de générosité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainsi renvoyés par ces barbares, revinrent dans le camp, & raconterent ce qui leur étoit arrivé : nos soldats en furent émus ; ils eurent honte de voir que des crétois dussent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs qui leur paroissoient ressembler plutôt à des ours qu'a des hommes : ils s'en allerent a la chasse en plus grand nombre que les premiers, & avec toutes sortes d'armes. Bientôt ils rencontrerent les sauvages, & les attaquerent : le com-

bat fut cruel ; les traits voloient de part & d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les sauvages furent contraints de se retirer dans leurs montagnes escarpées où les nôtres n'oserent s'engager. Peu de temps après, ces peuples envoyerent vers moi deux de leurs plus sages vieillards qui venoient me demander la paix : ils m'apporterent des présens ; c'étoient des peaux de bêtes farouches qu'il avoient tuées, & des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs présens, il parlerent ainsi : O roi ! nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, & dans l'autre une branche d'olivier : (en effet, ils tenoient l'une & l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix ou la guerre, choisis : nous aimerions mieux la paix : c'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu de honte de te céder le doux rivage de la mer : où le soleil rend la terre fertile, & produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits : c'est pour elle que nous nous sommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace & de neige, où l'on ne voit jamais les fleurs du printemps ni les riches fruits de l'automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui, sous de beaux noms d'ambition & de gloire, va follement ravager des provinces, & répand le sang des hommes qui sont tous freres. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier : nous te plaignons, & nous prions les dieux de nous préserver d'une fureur semblable. Si les sciences que les grecs apprennent avec tant de soin, & si la politesse dont ils se piquent, ne leur inspire que cette détestable injustice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous nous ferons gloire d'être toujours ignorans & barbares, mais justes, humains, fideles, désintéressés, accoutumés à nous conten-

ter du peu, & à mépriser la vaine délicatesse qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup. Ce que nous estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps & de l'esprit : c'est l'amour de la vertu, la crainte des dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la prospérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins & pour alliés ; si les dieux irrités t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, sont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainsi, je ne pouvois me lasser de les regarder : ils avoient la barbe longue & négligée, les cheveux plus courts mais blancs, les sourcils épais, les yeux vifs, un regard & une contenance ferme, une parole grave & pleine d'autorité, des manieres simples & ingénues. Les fourrures qui leur servoient d'habits, étoient nouées sur l'épaule, & laissoient voir des bras plus nerveux, & des muscles mieux nourris que ceux de nos athletes. Je répondis à ces deux envoyés que je desirois la paix. Nous reglâmes ensemble de bonne foi plusieurs conditions : nous en prîmes tous les dieux à témoin, & je renvoyai ces hommes chez eux avec des présens. Mais les dieux qui m'avoient chassé du royaume de mes ancêtres n'étoient pas encore lassés de me persécuter. Nos chasseurs qui ne pouvoient pas être si-tôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrerent le même jour une grande troupe de ces barbares qui accompagnoient leurs envoyés lorsqu'ils revenoient

de notre camp. Ils les attaquerent avec fureur, en tuerent une partie, & poursuivirent le reste dans le bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croient qu'ils ne peuvent plus se fier, ni à nos promesses, ni à nos sermens.

Pour être plus puissans contre nous, ils appellent à leurs secours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nérite & de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun est couvert de quelque peau de bêtes farouches qu'il a tuées; ils portent des massues pleines de gros nœuds, & garnies de pointes de fer. Ils sont presque de la taille des geans, & leurs corps se rendent si robustes par les exercices pénibles auxquels ils s'adonnent, que leur seule vue épouvante. Les Locriens, venus de la Grece, sentent encore leur origine, & sont plus humains que les autres, mais ils ont joint à l'exacte discipline des troupes grecques, la vigueur des barbares & l'habitude de mener une vie dure; ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliers légers, qui sont faits d'un tissu d'ozier, & couverts de peaux: leurs épées sont longues. Les brutiens sont légers à la course, comme les cerfs & comme les dains: on croiroit que l'herbe même la plus tendre n'est point foulée sous leurs pieds; à peine laissent-ils dans le sable quelque trace de leurs pas, on les voit tout-à-coup fondre sur leurs ennemis, & puis disparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotonne sont adroits à tirer les flèches. Un homme ordinaire chez les Grecs ne pourroit bander un arc, tel qu'on en voit communement chez les Crotoniates; & si jamais ils s'appliquent a nos jeux, ils y remporteront le prix; leurs flèches sont trempées dans le suc de certaines herbes vénimeuses, qui

viennent, dit on, des bords de l'Averne, & dont le poison est mortel. Pour ceux de Nérite, de Messapie & de Brindes, ils n'ont en partage que la force du corps & une valeur sans art ; les cris qu'ils poussent jusqu'au ciel à la vue de leurs ennemis, sont affreux. Ils se servent assez bien de la fronde & ils obscurcissent l'air par une grêle de pierres lancées, mais ils combattent sans ordre. Voila, Mentor, ce que vous desiriez de savoir. Vous connoissez maintenant l'origine de cette guerre, & quels sont nos ennemis. Après cet éclaircissement, Télémaque impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, & parla ainsi à Idoménée : d'où vient donc que les Locriens même, peuples sortis de la Grece, s'unissent aux barbares contre les grecs ? d'où vient que tant de colonies fleurissent sur cette côte de la mer, sans avoir les mêmes guerres que vous à soutenir ? O Idoménée ! vous dites que les dieux ne sont pas encore las de vous persécuter, & moi je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous instruire. Tant de malheurs que vous avez soufferts ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévénir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de la bonne-foi de ces barbares suffit pour montrer que vous auriez pu vivre en paix avec eux ; mais la hauteur & la fierté attirent les guerres les plus dangereuses. Vous auriez pu leur donner des otages & en prendre d'eux ; il eût été facile d'envoyer avec leurs ambassadeurs quelques-uns de vos chefs pour les reconduire avec sûreté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez dû encore les appaiser, en leur représentant qu'on les avoit attaqués, faute de savoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les suretés qu'ils auroient demandées & établir de rigoureuses peines

contre

contre ceux de vos sujets qui auroient manqué à l'alliance ; mais qu'est-il arrivé depuis ce commencement de guerre.

Je crois, répondit Idoménée, que nous n'aurions pu sans bassesse rechercher ces barbares, qui assemblerent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, & qui implorerent le secours de tous les peuples voisins, auxquels ils nous rendirent suspects & odieux. Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes, qui étoient mal gardés ; nous les primes sans peine, & par là nous nous sommes mis en état de désoler ces barbares. J'y ai fait élever des tours d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, & ravager, quand il nous plaira, leurs principales habitations. Par ce moyen, nous sommes en état de résister avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste, la paix entre eux & nous, est devenue très-difficile. Nous ne saurions leur abandonner ces tours, sans nous exposer à leurs incursions, & ils les regardent comme des citadelles, dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude. Mentor répondit ainsi à Idoménée : vous êtes un sage roi, & vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui, manquant de courage pour se corriger, n'emploient leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon, quand il est venu vous demander la paix. Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit ? Manquoit-il de courage ou de ressources contre vous ? Vous

voyez que non, puisqu'il est si aguerri & soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitez-vous sa modération : mais une mauvaise honte & une fausse gloire vous ont jetté dans ce malheur. vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réunissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, si non à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr ou de vous faire périr vous-même, pour se préserver d'une servitude prochaine ? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre sûreté, & c'est par ces tours que vous êtes dans un grand péril. Le rempart le plus sûr d'un état est la justice, la modération, la bonne-foi, & l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévus. La fortune est capricieuse & inconstance dans la guerre, mais l'amour & la confiance de vos voisins, quand ils ont senti votre modération, font que votre état ne peut être vaincu, & n'est presque jamais attaqué. Quand même un voisin injuste l'attaqueroit, tous les autres intéressés à sa conservation, prennent aussi-tôt les armes pour le défendre ; cet appui de tant de peuples qui trouvent leurs véritables intérêts à soutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puissant que ces tours qui rendent vos maux irrémédiables. Si vous aviez songé d'abord à éviter la jalousie de tous vos voisins, votre ville naissante fleuriroit dans une heureuse paix, & vous seriez à l'abri de toutes les nations de l'Hespérie. Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut réparer le passé par l'avenir.

Vous avez commencé à me dire qu'il y a sur cette côte diverses colonies grecques ; ces peuples doivent être disposés à vous secourir, ils

n'ont oublié ni le grand nom de Minos, fils de Jupiter ni vos travaux au siege de Troye, où vous vous êtes signalé tant de fois entre les princes grecs pour la querelle commune de toute la Grece ; pourquoi ne songez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti ?

Elles sont toutes, répondit Idoménée, résolues de demeurer neutres ; ce n'est pas qu'elles n'eussent quelque inclination à me secourir ; mais le trop grand éclat que cette ville a eu de sa naissance les a épouvantés. Ces grecs, aussi-bien que les autres peuples, ont craint que nous n'eussions des desseins sur leur liberté. Ils ont pensé qu'après avoir subjugué les barbares des montagnes, nous pousserions plus loin notre ambition. En un mot, tout est contre nous, ceux mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte, desirent notre abaissement, & la jalousie ne nous laisse aucun allié.

Etrange extrémité, reprit Mentor, pour vouloir paroître trop puissant, vous ruinez votre puissance : & pendant que vous êtes au-dehors l'objet de la crainte & de la haine de vos voisins vous vous épuisez au-dedans par des efforts nécessaires pour soutenir une telle guere. O malheureux, & doublement malheureux Idoménée, que son malheur même n'a pu instruire qu'à demi ! aurez-vous encore besoin d'une seconde chûte, pour apprendre à prévoir ces maux qui menacent les plus grands rois ? Laissez moi faire, & racontez-moi seulement en détail quelles sont donc ces villes grecques ;

La principale, lui répondit Idoménée, est la ville de Tarente : Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramassa en Laconie un grand nombre de jeunes hommes, nés des femmes qui avoient oublié leurs maris absens pendant la guerre de Troye. Quand ces maris revinrent, ces femmes

ne songerent qu'à les appaiser, & qu'à désavouer leurs fautes. Cette jeunesse nombreuse qui étoit née hors du mariage, ne connoissant plus ni pere ni mere, vécut avec une licence sans bornes. La sévérité des loix réprima leurs désordres. Ils se réunirent sous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, & qui sut gagner les cœurs par ses artifices : il est venu sur ce rivage avec ces jeunes Laconiens : ils ont fait de Tarente une seconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctete qui a eu une si grande gloire au siege de Troye, en y portant les fléches d'Hercule, a élévé dans ce voisinage les murs de Pétilie, moins puissante à la vérité, mais plus sagement gouvernée que Tarente. Enfin nous avons ici près, la ville de Métaponte, que le sage Nestor a fondé avec ses Pyliens.

Quoi, reprit Mentor, vous avez Nestor dans l'Hespérie, & vous n'avez pas su l'engager dans vos intérêts. Nestor qui vous a vu tant de fois combattre contre les Troyens, & dont vous aviez l'amitié ! Je l'ai perdue, repliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples, qui n'ont rien de barbare que le nom. Ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Hespérie. Nous le détromperons, dit Mentor Télémaque le vit à Pylos, avant qu'il fut venu fonder sa colonie, avant que nous eussions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulysse. Il n'aura pas encore oublié ces héros, ni les marques de tendresse qu'il donna à son fils Télémaque ; mais le principal est de guérir sa défiance. C'est par les ombrages donnés à tous vos voisins que cette guerre s'est allumée, & c'est en dissipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup, laissez-moi faire.

A ces mots, Idoménée embrassant Mentor, s'attendrissoit, & ne pouvoit parler. Enfin, il

prononça à peine ces paroles. O sage vieillard, envoyé par les dieux pour réparer toutes mes fautes, j'avoue que je me serois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé aussi librement que vous. J'avoue qu'il n'y a que vous seul qui puissiez m'obliger à rechercher la paix J'avois résolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis ; mais il est juste de croire vos sages conseils plutôt que ma passion. O heureux Télémaque ! vous ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puisque vous avez un tel guide. Mentor, vous êtes le maître ; toute la sagesse des dieux est en vous. Minerve même ne pourroit donner de plus salutaires conseils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui est à moi, Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raisonnoient ainsi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de charriots, de chevaux hennissans, d'hommes qui poussoient des hurlemens épouvantables, & des trompettes qui remplissoient l'air de sons belliqueux. On s'écria : voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardés les voilà qui viennent assiéger Salente. Les vieillards & les femmes paroissoient consternés. Hélas ! disoient-ils, falloit-il quitter notre chere partie, la fertille Crete pour suivre un roi malheureux, au travers de tant de mers pour fonder une ville qui sera mise en cendre comme Troye ! On voyoit de dessus les murailles, nouvellement bâties dans la vaste campagne, briller au soleil les casques, les cuirasses & les bouchers des ennemis ; les yeux étoient éblouis. On voyoit aussi les piques hérissées qui couvroient la terre, comme est couverte par une abondante moisson que Cérès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de l'été, pour récompenser le laboureur de toutes ses peines. Déja on remarquoit les chariots armés

des faulx tranchantes. On distinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre. Mentor monta sur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée & Télémaque le suivirent de près. A peine y fut-il arrivé, qu'il apperçut d'un côté Philoctete, & de l'autre Nestor avec Pisistrate son fils. Nestor étoit facile à reconnoître à sa vieillesse vénérable. Quoi donc s'écria Mentor, vous avez cru, ô Idoménée, que Philoctete & Nestor se contentoient de ne vous point secourir ? les voila qui ont pris les armes contre vous : & , si je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en si bonne ordre avec tant de lenteur, sont des troupes lacédémoniennes, commandées par Phalante. Tout est contre vous. Il n'y a aucun voisin de cette côte, dont vous n'ayez fait un ennemi sans vouloir le faire.

En disant ces paroles, Mentor descend à la hâte de cette tour ; il marche vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançoient ; il la fit ouvrir ; & Idoménée surpris de la majesté avec laquelle il fait ces choses, n'ose pas même lui demander quel est son dessein. Mentor fait signe de la main, afin que personne ne songe à le suivre. Il va au-devant des ennemis, étonnés de voir un seul homme qui se présente à eux : il leur montra de loin une branche d'olivier en signe de paix ; & quand il fut à portée de se faire entendre, il leur demanda d'assembler tous les chefs : aussi-tôt les chefs s'assemblerent. Il leur parla ainsi.

O hommes généreux assemblés de tant de nations qui fleurissent dans la riche Hespérie, je sais que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zele ; mais souffrez que je vous représente un moyen facile de conserver la liberté & la gloire de tous vos peuples, sans répandre le sang humain. O Nestor !

sage Nestor que j'apperçois dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux même qui l'entreprennent avec justice sous la protection des dieux. La guerre est le plus grand des maux dont les dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troye; quelle division entre les chefs! quels caprices de la fortune! quel carnage des grecs par la main d'Hector! quels malheurs dans toutes les villes les plus puissantes, causés par la guerre pendant la longue absence de leurs rois? Au retour, les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée, les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O dieux! c'est donc dans votre colere que vous armâtes les grecs pour cette éclatante expédition. O peuples Hespériens! je prie les dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste. Troye est en cendre, il est vrai mais il voudroit mieux pour les grecs qu'elle fût dant toute sa gloire, & que le lâche Pâris jouit de ces infâmes amours avec Hélene. Philoctete, si long-temps malheuroux & abandonné dans l'isle de Lemnos ne craignez vous point de trouver de semblables malheurs dans une semblable guerre! Je sais que les peuples de Laconie ont senti aussi les troubles causés par la longue absence des princes, des capitaines & des soldats qui allerent contre les troyens. O grecs, qui avoit passé dans l'Hespérie, vous n'y avez tous passé que par une suite des malheurs qui ont été les suites de la guerre de Troye.

Après avoir ainsi parlé, Mentor s'avança vers les phyliens; & Nestor qui l'avoit reconnu, s'avança aussi pour le saluer. O Mentor, lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis pour la premiere

fois dans la Phocide. vous n'aviez que quinze ans ; & je prévis dès-lors que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans la suite. Mais par quelle aventure avez vous été conduit en ces lieux ! Quels sont donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre ? Idoménée nous a contraint de l'attaquer : nous ne demandons que la paix ; chacun de nous avoit un intérêt pressant de la désirer ; mais nous ne pouvions plus trouver de sûretés avec lui. Il a violé toutes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins : la paix avec lui ne seroit pas une paix : elle lui serviroit seulement à dissiper notre ligue, qui est notre unique ressource. Il a montré à tous les autres peuples son dessein ambicieux de les mettre dans l'esclavage : il ne nous a laissé aucun moyen de défendre notre liberté, qu'en tâchant de renverser son nouveau royaume. Par sa mauvause foi, nous sommes réduit à le faire périr ou à recevoir de lui le joug de la servitude. Si vous trouvez quelqu'expédient pour faire ensorte qu'on puisse se confier en lui, & s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici quitteront volontiers les armes, & nous avouerons avec joie que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit : sage Nestor, vous savez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Télémaque : ce jeune homme impatient de découvrir la destinée de son pere, passa chez vous à Pylos, & vous le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidele ami de son pere : vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire. Il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer il a vu la Sicile, l'Egypte, l'isle de Cypre, celle de Crete : les vents, ou plutôt les dieux, l'ont jetté sur cette côte comme il vouloit retourner à Ithaque : nous sommes arrivés ici tout à propos pour vous épargner l'horreur d'une cruelle

guerre. Ce n'est plus Idoménée, c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi qui vous réponds de toutes les choses qui seront promises.

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor au milieu des troupes confédérées, Idoménée & Télémaque, avec tous les crétois armés, le regardoient du haut des murs de Salente, ils étoient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçus, & ils auroient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux vieillards. Nestor avoit toujours passé pour le plus expérimenté & le plus éloquent de tous les rois de la Grece: c'étoit lui qui modéroit pendant le siege de Troye le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, & le courage impétueux de Diomede: la douce persuasion couloit de ses levres comme un ruisseau de miel: sa voix seule se faisoit entendre à tous ces héros; tous se taisoient dès qu'il ouvroit la bouche; & il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiser dans le camp la farouche discorde. Il commençoit à sentir les injures de la froide vieillesse; mais ses paroles étoient encore pleines de force & de douceur; il racontoit les choses passées pour instruire la jeunesse par ses expériences; mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur. Ce vieillard, admiré de toute la Grece, sembla avoir perdu toute son éloquence & toute sa majesté dès que Mentor parut avec lui; sa vieillesse paroissoit flétrie & abattue auprès de celle de Mentor, en qui les ans sembloient avoir respecté la force & la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves & simples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoient à manquer à l'autre; tout ce qu'il disoit étoit court, précis & nerveux; jamais il ne faisoit aucune redite, jamais il ne racontoit

que le fait néceſſaire pour l'affaire qu'il falloit décider. S'il étoit obligé de parler pluſieurs fois d'une même choſe, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la perſuaſion, c'étoit toujours par des tours nouveaux & des comparaiſons ſenſibles : il avoit même je ne ſais quoi de complaiſant & d'enjoué quand il vouloit ſe proportionner aux beſoins des autres & leur inſinuer quelque vérité. Ces deux hommes ſi vénérables furent un ſpectacle touchant à tant de peuples aſſemblés. Pendant que tous les alliés ennemis de Salente ſe jettoient les uns ſur les autres pour les voir de plus près, & pour tâcher d'entendre leurs ſages diſcours. Idoménée & tous les ſiens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides & empreſſés ce que ſignifioient leur geſte & l'air de leur viſage.

Cependant, Télémaque impatient ſe dérobe à la multitude qui l'environne, il court à la porte par où Mentor étoit ſorti, il ſe la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée qui le croit à ſes côtés, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qu'il eſt déja auprès de Neſtor. Neſtor le reconnoît & ſe hâte, mais d'un pas peſant & tardif, de l'aller recevoir. Télémaque ſaute à ſon cou, & le tient ſerré entre ſes bras ſans parler. Enfin, il s'écrie : O mon pere ! je ne crains pas de vous nommer ainſi : le malheur de ne retrouver point mon véritable pere & les bontés que vous m'avez fait ſentir, me donnent droit de me ſervir d'un nom ſi tendre. Mon pere, mon cher pere, je vous revois ! ainſi puiſſe-je revoir Ulyſſe ! Si quelque choſe pouvoit me conſoler d'en être privé, ce ſeroit de trouver en vous un autre lui-même. Neſtor ne peut, à ces paroles, retenir ſes larmes, & il fut touché d'une ſecrette joie, voyant celles qui couloient avec une merveilleuſe

grace sur les joues de Télémaque. La beauté, la douceur & la noble assurance de ce jeune inconnu, qui traversoit sans précaution tant de troupes ennemies étonna tous les alliés. N'est-ce pas, disoient-ils, le fils de ce vieillard qui est venu parler à Nestor? Sans doute, c'est la même sagesse dans les deux âges les plus opposés de la vie. Dans l'un elle ne fait encore que fleurir; dans l'autre, elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs. Mentor qui avoit pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venoit de recevoir Télémaque, profita de cette heureuse disposition. Voila, dit-il, le fils d'Ulysse si cher a toute la Grece, & si cher a vous-même, ô sage Nestor! Le voilà, je vous le livre comme un ôtage & comme le gage le plus précieux qu'on puisse vous donner de la fidélité des promesses d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils suivit celle du pere, & que la malheureuse Pénélope pût reprocher à Mentor qu'il a sacrifié son fils à l'ambition du nouveau roi de Salente. Avec ce gage, qui est venu de lui-même s'offrir, & que les dieux amateurs de la paix vous envoient, je commence, ô peuples assemblés de tant de nations, a vous faire des propositions pour établir à jamais une solide paix.

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes nations frémissoient de courroux, croyant perdre tout le temps où l'on retardoit le combat; ils s'imaginoient qu'on ne faisoit tous ces discours que pour ralentir leur fureur, & pour faire échapper leur proie. Sur tout les manduriens souffroient impatiemment qu'Idoménée espérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor: car ils craignoient que ses discours pleins de sagesse ne

détachassent leurs alliés. Ils commençoient à se défier de tous les grecs qui étoient dans l'assemblée. Mentor qui l'apperçut, se hâta d'augmenter cette défiance pour jetter la division dans l'esprit de tous ces peuples.

J'avoue, disoit-il, que les manduriens ont sujet de se plaindre, & de demander quelque réparation des torts qu'ils ont soufferts; mais il n'est pas juste aussi que les grecs, qui ont sur cette côte des colonies, soient suspects & odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les grecs doivent être unis entr'eux, & se faire bien traiter par les autres; il faut seulement qu'ils soient modérés: & qu'ils n'entreprennent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je sais qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages: mais il est aisé de guérir toutes vos défiances. Télémaque & moi nous nous offrons à être des ôtages qui vous répondront de la bonne foi d'Idoménée; nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra soient fidelement accomplies. Ce qui vous irrite, ô manduriens, s'écria-t-il, c'est que les troupes des crétois ont saisi les passages de vos montagnes par surprise, & que par-là elles sont en état d'entrer malgré vous aussi souvent qu'il leur plaira, dans le pays où vous vous êtes retirés, pour leur laisser le pays uni qui est sur les rivages de la mer. Ces passages que les crétois ont fortifiés par de hautes tours pleines de gens armés, sont donc le véritable sujet de la guerre. Répondez-moi, y en a-t-il encore quelques autres? Alors le chef des manduriens s'avança, & parla ainsi: Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre? Les dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé à la paix, que quand la paix nous est

échappée sans ressource par l'ambition inquiette des crétois; & par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs sermens. Nation insensée, qui nous a réduit malgré nous à l'affreuse nécessité de prendre un parti de désespoir contr'elle, & de ne pouvoir chercher notre sûreté que dans sa perte. Tandis qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toujours qu'ils veulent usurper nos terres & nous mettre en servitude. S'il étoit vrai qu'ils ne songeassent qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cédé sans peine, & ils ne s'attacheroient pas à conserver des entrées dans un pays, contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connoissez pas, ô sage vieillard! C'est par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Cessez, ô homme aimé des dieux, de retarder une guerre juste & nécessaire, sans laquelle l'Hespérie ne pourroit jamais espérer une paix constante. O nation ingrate, trompeuse & cruelle, que les dieux irrités ont envoyée auprès de nous pour troubler notre paix, & pour nous punir de nos fautes! Mais après nous avoir puni, ô dieux! vous nous vengerez, vous ne serez pas moins justes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles, toute l'assemblée parut émue, il sembloit que Mars & Bellone alloient de rang en rang, allumant dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole: si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier, mais je vous offre des choses certaines & présentes. Si vous n'êtes pas contens d'avoir pour ôtages Télémaque & moi, je vous ferai donner douze des plus notables & des plus vaillans crétois. Mais il est juste que vous donniez aussi de votre côté des ôtages; car Idoménée, qui de-

fire sincérement la paix, la desire sans crainte & sans bassesse : il desire la paix, comme vous dites vous même que vous l'avez desirée, par sagesse & par modération; mais non par l'amour d'une vie molle ou par foiblesse a la vue des dangers dont la guerre menace les hommes. Il est prêt à périr ou à vaincre, mais il préfere la paix à la victoire la plus éclatante : il auroit honte de craindre d'être vaincu : mais il craint d'être injuste; & il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes a la main, il offre la paix; il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée : il veut une paix dont toutes les parties soient contentes, qui finisse toutes les jalousies, qui appaise tous les ressentimens, & qui guérisse toutes les défiances. En un mot, Idoménée est dans les sentimens où je suis sur que vous voudriez qu'il fut. Il n'est question que de vous en persuader, la persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé & tranquille. Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur, & vous, ô chefs si sages & si unis! écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins; il n'est pas juste aussi que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les passages que l'on à fortifiés par de hautes tours, soient gardés par des troupes neutres. Vous Nestor & vous Philoctete, vous êtes grecs d'origine : mais en cette occasion vous vous êtes déclarés contre Idoménée. Ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses intérêts. Ce qui vous touche, c'est l'intérêt commun de la paix & de la liberté de l'Hespérie : soyez vous-mêmes les dépositaires & les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empê-

chet que les anciens peuples de l'Hespérie ne détruisent Salente, nouvelle colonie de grecs, semblable à celle que vous avez fondées, qu'à empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns & les autres. Au lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez-vous la gloire d'être les juges & les médiateurs. Vous me direz que ces conditions, vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne-foi; mais je vais vous satisfaire: il y aura pour sûreté réciproque les ôtages dont je vous ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hespérie entiere; quand celui de Salente même & d'Idoménée sera à votre discrétion, serez-vous contens? De qui pourrez-vous désormais vous défier? Sera-ce de vous-mêmes? Vous n'osez vous fier à Idoménée; Idoménée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous; oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout son peuple & de lui-même. S'il est vrai que vous ne desirez qu'une bonne paix, la voilà qui se présente à vous, & qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idoménée à vous faire ces offres: c'est la sagesse & la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens, il a fait des fautes, & il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'est foiblesse, c'est vanité, c'est ignorance grossiere de son propre intérêt, que d'espérer de pouvoir cacher ses fautes, en affectant de les soutenir avec fierté & avec hauteur. Celui qui avoue ses fautes à son ennemi & qui offre de les réparer, montre

par-là qu'il est devenu incapable d'en commettre ; & que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite si sage & si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix ; gardez-vous bien de souffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort. Si vous refusez la paix & la justice qui viennent à vous, la paix & la justice seront vengés. Idoménée qui devoit craindre de trouver les dieux irrités contre lui, les tournera pour lui contre vous. Télémaque & moi nous combattrons pour la bonne cause ; je prends tous les dieux du ciel & des enfers à témoins des justes propositions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva son bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier, qui étoit dans sa main le signe pacifique. Les chefs qui le regarderent de près, furent étonnés & éblouis du feu divin qui éclatoit dans ses yeux ; il parut avec une majesté & une autorité qui est au-dessus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels ; le charme de ses paroles douces & fortes, enlevoit les cœurs ; elles étoient semblables à ces paroles enchantées, qui tout-à-coup, dans le profond silence de la nuit, arrêtent la lune & les étoiles, calment la mer irritée, font taire les vents & les flots, & suspendent le cours des fleuves rapides. Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorsqu'il étoit environné de tygres, qui, oubliant leur cruauté, venoient, par la puissance de sa douce voix, lécher ses pieds & se soumettre par leurs caresses. D'abord il se fit un profond silence dans toute l'armée : & les chefs se regardoient les uns les autres, ne pouvant résister à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachés sur lui, on n'osoit parler, de peur qu'il n'eût encore quel-

ques choses à dire, & qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choses qu'il avoit dites, on auroit souhaité qu'il eût parlé plus long-temps. Tout ce qu'il avoit dit, demeuroit comme gravé dans tous les cœurs : en parlant : il se faisoit aimer : il se faisoit croire : chacun étoit avide & comme suspendu pour recueillir jusqu'aux moindres paroles qui sortoient de sa bouche.

Enfin, après un assez long silence, on entendit un bruit sourd, qui se répandoit peu à peu : ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui frémissoient dans leur indignation, c'étoit au contraire un murmure doux & favorable : on découvroit sur les visages je ne sais quoi de serein & de radouci. Les manduriens si irrités sentoient que leurs armes leur tomboient des mains : le farouche Phalante avec ses Lacédémoniens furent surpris de trouver leurs entrailles attendries : les autres commencerent à soupirer après cette heureuse paix qu'on venoit leur montrer. Philoctete, plus sensible qu'un autre par l'expérience de ses malheurs, ne put retenir ses larmes. Nestor, ne pouvant parler dans le transport où le discours de Mentor venoit de le mettre, l'embrassa tendrement : & tous les peuples à la fois, comme si ç'eût été un signal, s'écrierent aussi tôt : ô sage vieillard, vous nous désarmez ! la paix ! la paix !

Nestor, un moment après, voulut commencer un discours, mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulût représenter quelque difficulté. La paix, la paix s'écrierent-elles encore une fois. On ne peut leur imposer silence, qu'en faisant crier avec eux par tous les chefs de l'armée : la paix : la paix ? Nestor voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire : vous voyez,

ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien : quand la ſageſſe & la vertu parlent, elles calment toutes les paſſions : nos juſtes reſſentimens ſe changent en amitié & en deſir d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous l'offrez. En même temps tous les chefs tendirent les mains en ſigne de conſentement. Mentor courut vers la porte de Salente, pour la faire ouvrir, & pour mander à Idoménée de ſortir de la ville ſans précaution. Cependant Neſtor embraſſoit Télémaque, diſant : aimable fils du plus ſage de tous les grecs, puiſſiez vous être auſſi ſage & plus heureux que lui ! N'avez-vous rien découvert ſur ſa deſtinée ! Le ſouvenir de votre pere, à qui vous reſſemblez, a ſervi à étouffer notre indignation. Phalante, quoique dur & farouche, quoiqu'il n'eût jamais vu Ulyſſe. Ne laiſſa pas d'être touché de ſes malheurs & de ceux de ſon fils. Déja on preſſoit Télémaque de raconter ſes aventures, lorſque Mentor revint avec Idoménée & toute la jeuneſſe crétoiſe, qui le ſuivoit.

A la vue d'Idoménée, les alliés ſentirent que leur courroux ſe rallumoit ; mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette ſainte alliance, dont les dieux ſeront les témoins & le défenſeurs ? Qu'ils la vengent, ſi jamais quelque impie oſe la violer, & que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fideles & innocens, retombent ſur la tête parjure & exécrable de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits ſacrés de cette alliance. Qu'il ſoit déteſté des dieux & des hommes, qu'il ne jouiſſe jamais du fruit de ſa perfidie, que les furies infernales ſous les figures les plus ideuſes, viennent exciter ſa rage & ſon déſeſpoir ; qu'il tombe mort ſans aucune eſpérance de ſépulture ;

que son corps soit la proie des chiens & des vautours, & qu'il soit aux enfers dans le profond abyme du Tartare, tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tantale, Ixion & les Danaïdes; mais plutôt que cette paix soit inébranlable, comme les rochers d'Atlas qui soutiennent le ciel; que tous ces peuples la réverent, & goûtent ses fruits de génération en génération; que les noms de ceux qui l'auront jurée soient avec amour & vénération dans la bouche de nos derniers neveux; que cette paix fondée sur la justice & sur la bonne foi, soit le modele de toutes les paix qui se feront à l'avenir chez toutes les nations de la terre, & que tous les peuples qui voudront se rendre heureux en se réunissant, songent à imiter les peuples de l'Hespérie.

A ces paroles, Idoménée & les autres rois jurerent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze ôtages. Télémaque veut être du nombre des ôtages données par Idoménée; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parce que les alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idomenée, pour répondre de sa conduite & de celle de ses conseillers, jusqu'à l'entiere exécution des choses promises. On immola entre la ville & l'armée cent génisses blanches comme la neige, & autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées & ornées de festons. On entendoit retentir jusques dans les montagnes voisines les mugissemens affreux des victimes qui tomboient sous le couteau sacré: le sang fumant ruisseloit de toutes parts. On faisoit couler avec abondance un vin exquis pour les libations. Les haruspices consultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les sacrificateurs brûloient sur l'autel un encens qui formoit un épais nuage, & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les soldats des deux partis, cessant de se regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir sur leurs aventures ; ils se délassoient déja de leurs travaux, & goûtoient par avance les douceurs de la paix. Plusieurs de ceux qui avoient suivi Idoménée au siege de Troye, reconnurent ceux de Nestor, qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embrassoient avec tendresse, & se racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé depuis qu'ils avoient ruiné la superbe ville, qui étoit l'ornement de toute l'Asie : déja ils se couchoient sur l'herbe, se couronnoient de fleurs, & buvoient ensemble le vin qu'on apportoit de la ville dans de grands vases, pour célébrer une si heureuse journée.

Tout-à-coup Mentor dit : ô rois, ô capitaines assemblés ! désormais sous divers noms & divers chefs, vous ne serez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes dieux, amateurs des hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre-humain n'est qu'une famille dispersée sur la surface de toute la terre ; tous les peuples sont freres, & doivent s'aimer comme tels. Malheurs à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs freres, qui est leur propre sang. La guerre est quelquefois nécessaires, il est vrai ; mais c'est la honte du genre-humain qu'elle soit inévitable en certaines occasions. O rois ! ne dites point qu'on doit la desirer pour acquérir la gloire : la vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfere sa propre gloire aux sentimens de l'humanité, est un monstre d'orgueil, & non pas un homme : il ne parviendra même qu'à une fausse gloire, car la vraie gloire ne se trouve que dans la modération & dans la bonté : on pourra le flatter pour contenter sa vanité folle : mais on dira toujours de lui en secret, quand on voudra parler

sincérement : il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a desirée avec une passion injuste ; les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, & qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, & qui a leur confiance ; qui, loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entr'eux, & qui fait envier à toutes les nations étrangeres le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir pour roi ! Songez donc à vous rassembler de temps en temps, ô vous qui gouvernez les plus puissantes villes de l'Hespérie ! faites de trois en trois ans une assemblée générale, où tous les rois qui sont ici présens, se trouvent pour renouveller l'alliance par un nouveau serment, pour affermir l'amitié promise, & pour délibérer sur tous les intérêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au-dedans de ce beau pays, la paix, la gloire & l'abondance : au-dehors vous serez toujours invincibles. il n'y a que la discorde sortie de l'enfer pour tourmenter les hommes, qui puisse troubler la félicité que les deux vous préparent.

Nestor lui répondit : vous voyez par la facilité avec laquelle nous faisons la paix, combien nous sommes éloignés de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuste avidité de nous agrandir au préjudice de nos voisins ; mais que peut-on faire quand on se trouve auprès d'un prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que son intérêt, & qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres états ? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée ; non, je n'ai plus de lui cette pensée. C'est Adraste, roi des dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il méprise les dieux, & croit que tous les hommes qui sont sur la terre, ne sont nés que pour servir à sa gloire par leur servitude : il ne veut point de

sujets dont il soit le roi & le pere, il veut des esclaves & des adorateurs : il se fait rendre les honneurs divins. Jusqu'ici l'aveugle fortune a favorisé les plus injustes entreprises. Nous nous étions hâtés de venir attaquer Salente, pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puissant. Il a déja pris plusieurs villes de nos alliés. Ceux de Crotonne ont perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toutes sortes de moyens pour contenter son ambition. La force & l'artifice, tout lui est égal, pourvu qu'il accable ses ennemis. Il a amasé de grands trésors, ses troupes sont disciplinées & aguerries, ses capitaines sont expérimentés, & il est bien servi. Il veille lui-même sans cesse sur tous ceux qui agissent par ses ordres. Il punit sévérement les moindres fautes, & récompense avec libéralité les services qu'on lui rend. Sa valeur soutient & anime celle de toutes ses troupes. Ce seroit un roi accompli, si la justice & la bonne-foi régloient sa conduite ; mais il ne craint ni les dieux, ni les reproches de sa conscience. Il compte même pour rien la réputation, il la regarde comme un vain fantôme, qui ne doit arrêter que les esprits foibles : il ne compte pour un bien solide & réel que l'avantage de posséder de grandes richesses, d'être craint, & de fouler aux pieds tout le genre-humain. Bientôt son armée paroîtra sur nos terres : & si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui résister, toute espérance de liberté nous sera ôtée. C'est l'intérêt d'Idoménée, aussi-bien que le nôtre, de s'opposer à ce voisin, qui ne peut rien souffrir de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de le prevénir.

Pendant que Nestor parloit ainsi : on s'avançoit vers la ville, car Idoménée avoit prié tous les rois & les principaux chefs d'y entrer pour y passer la nuit. Toute l'armée des alliés dressoit déja ses tentes, & la campagne étoit couverte de riches pavillons, de toutes sortes de couleurs, où les hespériens fatigués attendoient le sommeil. Quand les rois avec leur suite, furent entrés dans la ville, ils parurent étonnés qu'en si peu de temps on eût pu faire tant de bâtimens magnifiques, & que l'embarras d'une si grande guerre n'eût point empêché cette ville naissante de croître, & de s'embellir tout-à-coup.

On admira la sagesse & la vigilance d'Idoménée, qui avoit fondé un si beau royaume, & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les alliés seroient bien puissans, s'ils entroient dans leur ligue contre les dauniens. On proposa à Idoménée d'y entrer : il ne put rejetter une si juste proposition, & il promit des troupes. Mais, comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire pour rendre un état florissant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être aussi grandes qu'elles le paroissoient : il le prit en particulier, & lui parla ainsi.

Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garentie des malheurs qui la menaçoient : il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au ciel la gloire, & d'égaler la sagesse de Minos votre aïeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, supposant que vous le voulez, & que vous détestez toute flatterie. Pendant que ces rois ont loué votre magnificence, je pensois à moi-même à la témérité de votre conduite. A ce mot de témérité, Idoménée changea de visage, ses yeux se troublerent, il rougit : & peu s'en fallut

qu'il n'interrompit Mentor, pour lui témoigner son ressentiment. Mentor lui dit d'un ton modeste & respectueux, mais libre & hardi : ce mot de témérité vous choque, je le vois bien, tout autre que moi auroit eu tort de s'en servir : car il faut respecter les rois & ménager leur délicatesse, même en les reprenant. La vérité par elle-même les blesse assez, sans y ajouter les termes forts : mais j'ai cru que vous pouviez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement pour vous découvrir votre faute. Mon dessein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choses par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conseils sur votre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez n'y pas être trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront sur les choses qui vous seront désavantageuses. Pour moi, je veux bien adoucir mes paroles selon que vous en aurez besoin : mais il vous est utile qu'un homme sans intérêt & sans conséquence vous parle en secret un langage dur. Nul autre n'osera jamais vous le parler : vous ne verez la vérité qu'à demi & sous de belles enveloppes. A ces mots, Idoménée, déja revenu de sa premiere promptitude, parut honteux de sa délicatesse : vous voyez, dit-il, à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté. Je vous dois le salut de mon nouveau royaume. Il n'y a aucune vérité que je ne me croie heureux d'entendre de votre bouche, mais ayez pitié d'un roi que la flatterie avoit empoisonné, & qui n'a pu même dans ses malheurs, trouver des hommes assez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé personne qui m'ait assez aimé pour vouloir me déplaire, en me disant la vérité toute entiere.

En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embrassa tendrement Mentor.

Alors

Alors ce sage vieillard lui dit : c'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures, mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité ! Mettez-vous en ma place ; si vous avez été trompé jusqu'ici, c'est que vous avez bien voulu l'être ; c'est que vous avez craint des conseils trop sinceres. Avez-vous cherché les gens les plus désintéressés & les plus propres à vous contredire ? Avez-vous pris soin de choisir les hommes les moins empressés à vous plaire, les plus désintéressés dans leur conduite, & les plus capables de condamner vos passions & vos sentimens injustes ? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés ? Vous en êtes-vous défié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, & qui méritent de la connoître. Voyons si vous aurez maintenant le courage de vous laisser humilier par la vérité qui vous condamne.

Je vous disois donc que ce qui vous attire tant de louanges ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au-dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre royaume encore mal établi, vous ne songiez au-dedans de votre nouvelle ville, qu'à y faire des ouvrages magnifiques ; c'est ce qui vous a coûté tant de mauvaises nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuisé vos richesses. Vous n'avez songé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondemens essentiels de votre puissance ; avoir beaucoup de bons hommes & de terres bien cultivées pour les nourrir ? Il falloit une longue paix dans ces commencemens, pour favoriser la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture & à l'établissement des plus sages loix. Une vaine ambition vous

a poussé jusqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes, suspendez tous ces grands ouvrages; renoncez à ce faste qui ruineroit votre nouvelle ville, laissez en paix respirer vos peuples, appliquez-vous à les mettre dans l'abondance, pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner, & que votre puissance doit se mesurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, & qui seront attachés à vous obéir. Possédez une bonne terre, quoique médiocre en étendue, couvrez-là de peuples innombrables, laborieux & disciplinés; faites que ces peuples vous aiment: vous êtes plus puissant, plus heureux & plus rempli de gloire que tous les conquérans qui ravagent tant de royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces rois, reprit Idoménée? Leur avouerai-je ma foiblesse? il est vrai que j'ai négligé l'agriculture & même le commerce qui m'est si facile sur cette côte: je n'ai songé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me déshonorer dans l'assemblée de tant de rois, & découvrir mon imprudence? S'il le faut, je le veux: je le ferai sans hésiter; quoiqu'il m'en coûte! car vous m'avez appris qu'un vrai roi, qui est fait pour ses peuples & qui se doit tout entier à eux, doit préférer le salut de son royaume à sa propre réputation. Ce sentiment est digne du pere des peuples, reprit Mentor, c'est à cette bonté, & non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai roi: mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt même de votre royaume. Laissez-moi faire, je vais faire entendre à ces rois que vous êtes engagé

à établir Ulysse, s'il est encore vivant, ou du moins son fils dans la puissance royale à Ithaque, & que vous voulez en chasser par force tous les amans de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses : ainsi ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible secours contre les dauniens.

A ces mots, Idoménée parut comme un homme qu'on soulage d'un fardeau accablant. Vous sauvez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur & la réputation de cette ville naissante, dont vous cacherez l'épuisement à tous mes voisins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque, pour y établir Ulysse, ou du moins Télémaque son fils, pendant que Télémaque lui-même est engagé d'aller à la guerre contre les dauniens? Ne soyez point en peine, repliqua Mentor, je ne dirai rien que de vrai. Les vaisseaux que vous enverrez pour l'établissement de votre commerce iront sur la côte de l'Epire : ils feront deux choses à la fois : l'une de rappeller sur votre côte les marchands étrangers que les trop grands impôts éloignent de Salente, l'autre de chercher des nouvelles d'Ulysse. S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers qui divisent la Grece d'avec l'Italie, & on assure qu'on l'a vu chez les phéaciens : quand même il n'y auroit plus aucune espérance de le revoir, vos vaisseaux rendront un signalé service à son fils, ils répandront dans Ithaque & dans tous les pays voisins, la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croit mort comme son pere. Les amans de Pénélope seront étonnés d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant allié. Les ithaciens n'oseront secouer le joug : Pénélope sera

consolée, & refusera toujours de choisir un nouvel époux. Ainsi, vous servirez Télémaque, pendant qu'il sera en votre place avec les alliés de cette côte d'Hesperie contre les dauniens. A ces mots, Idoménée s'écria : heureux le roi qui est soutenu par de sages conseils ! Un ami sage & fidele vaut mieux à un roi, que des armées victorieuses. Mais doublement heureux le roi qui sent son bonheur, & qui sait en profiter par le bon usage des sages conseils : car souvent il arrive qu'on éloigne de sa confiance des hommes sages & vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flatteurs dont on ne craint point la trahison. Je suis moi même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux ami, qui flattoit mes passions, dans l'espérance que je flatterois à mon tour les siennes.

Mentor fit entendre aisément aux rois alliés qu'Idoménée devoit se charger des affaires de Télémaque, pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contenterent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse avec cent jeunes crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner, c'étoit la fleur de la jeune noblesse que le roi avoit emmené de Crete. Mentor lui avoit conseillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, disoit-il, avoir soin, pendant la paix, de multiplier le peuple ; mais de peur que toute la nation ne s'amolisse, & ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangeres la jeune noblesse. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues & de la mort même, enfin dans l'expérience de l'art militaire.

Les rois alliés partirent de Salente contens

d'Idoménée, & charmés de la sagesse de Mentor : ils étoient pleins de joie de ce qu'ils emmenoient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer sa douleur, quand il fallut se séparer de son ami. Pendant que les rois alliés faisoient leurs adieux, & juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Télémaque serré entre ses bras : il se sentoit arrosé de ses larmes. Je suis insensible, disoit Télémaque, à la joie d'aller acquérir de la gloire ; je ne suis touché que de la douleur de notre séparation. Il me semble que je vois encore ce temps infortuné où les Egyptiens m'arracherent d'entre vos bras, & m'éloignerent de vous, sans me laisser aucune espérance de vous revoir. Mentor répondit à ces paroles avec douceur pour le consoler. Voici, lui disoit-il, une séparation bien différente ; elle est volontaire, elle sera courte. Vous allez chercher la victoire ; il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux. Accoutumez-vous à mon absence, vous ne m'aurez pas toujours : Il faut que ce soit la sagesse & la vertu, plutôt que la présence de Mentor, qui vous inspirent ce que vous devez faire.

En disant ces mots, la déesse cachée sous la figure de Mentor, couvrit Télémaque de son Egide ; elle répandit au-dedans de lui l'esprit de sagesse & de prévoyance, la valeur intrépide & la douce modération qui se trouvent si rarement ensemble. Allez, disoit Mentor, au milieu des plus grands périls, toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez. Un prince se déshonore encore plus en évitant les dangers dans le combat qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puisse être douteux. S'il est nécessaire à un peuple de conserver son chef ou son roi, il lui

eſt encore plus néceſſaire de ne le point voir dans une réputation douteuſe ſur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modele de tous les autres : ſon exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télemaque ; & périſſez dans les combats, plutôt que de faire douter de votre courage. Les flatteurs qui auront le plus d'empreſſement pour vous empêcher de vous expoſer au peril dans les occaſions néceſſaires, ſeront les premiers à dire en ſecret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occaſions, mais auſſi n'allez pas chercher les périls ſans utilité ; la valeur ne peut être une vertu qu'autant qu'elle eſt réglée par la prudence ; autrement, c'eſt un mepris inſenſé de la vie, & une ardeur brutale : la valeur emportée n'a rien de ſûr. Celui qui ne ſe poſſede point dans les dangers, eſt plutôt fougueux que brave ; il a beſoin d'être hors de lui pour ſe mettre au-deſſus de la crainte, parce qu'il ne peut la ſurmonter par la ſituation naturelle de ſon cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il ſe trouble ; il perd la liberté de ſon eſprit, qui lui ſeroit néceſſaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occaſions, pour renverſer les ennemis, & pour ſervir ſa patrie ; s'il a toute l'ardeur d'un ſoldat, il n'a point le diſcernement d'un capitaine, encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un ſimple ſoldat : car le ſoldat doit conſerver dans le combat la préſence d'eſprit & la modération néceſſaire pour obéir. Celui qui s'expoſe témérairement, trouble l'ordre de la diſcipline des troupes, donne une exemple de témérité, & expoſe ſouvent l'armée entiere à des grands malheurs. Ceux qui préferent leur vaine ambition à la ſûreté de la cauſe commune, méritent des châtimens & non des récompenſes.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience : le vrai moyen de la trouver, est d'attendre tranquillement l'occasion favorable. La vertu se fait d'autant plus révérer, qu'elle se montre plus simple, plus modeste, plus ennemie de tout faste. c'est à mesure que la nécessité de s'exposer au péril augmente, qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prévoyance & de courage qui aillent toujours croissant. Au reste, souvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne : de votre côté ne soyez point jaloux du succès des autres : louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange : mais louez avec discernement, disant le bien avec plaisir : cachez le mal, & n'y pensez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir : écoutez-les avec déférence, consultez les, priez les plus habiles de vous instruire, & n'ayez point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur : enfin, n'écoutez jamais des discours par lesquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalousie contre les autres chefs. Parlez-leur avec confiance & ingénuité. Si vous croyez qu'ils aient manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur : expliquez-leur toutes vos raisons : s'ils sont capables de sentir la noblesse de cette conduite, vous les charmerez, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet d'en attendre. Si au contraire ils ne sont pas assez raisonnables pour entrer dans vos sentimens, vous serez instruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir, vous prendrez vos mesures pour ne vous plus commettre, jusqu'à ce que la guerre finisse, & vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais sur-tout ne dites jamais à certains flatteurs qui sement la division, les sujets de peine que vous croirez avoir contre les chefs de l'armée où vous serez.

Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Idoménée dans le besoin où il est de travailler pour le bonheur de ses peuples, & pour achever de lui faire réparer les fautes que les mauvais conseils & les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établissement de son nouveau royaume.

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque surprise, & même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton sévere. êtes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes, & montrent encore quelques restes de foiblesse de l'humanité, parmi les pieges innombrables & les embarras inséparables de la royauté? Idoménée, il est vrai, a été nourri dans des idées de faste & de hauteur: mais quel philosophe auroit pu se défendre de la flatterie, s'il avoit été en sa place? Il est vrai qu'il s'est laissé trop prévenir par ceux qui ont eu sa confiance: mais les plus sages rois sont souvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un roi ne peut se passer de ministres qui le soulagent, & en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs un roi connoît beaucoup moins que les particuliers, les hommes qui l'environnent. On est toujours masqué auprès de lui: on épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper. Hélas! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop! On ne trouve point dans les hommes, ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier & les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire des meilleurs hommes, ce qu'on auroit besoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtemens, leurs

incompatibilités, leurs jalousies. On ne les persuade, ni on ne les corrige guere.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de ministres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même; & plus l'on a besoin d'hommes à qui on confie l'autorité, plus on est exposé à se tromper dans tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux, & qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, si on lui confioit la même puissance. La condition privée quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, releve des talens éblouissans & fait paroître un homme digne de toutes les places dont il est éloigné : mais c'est l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, & qui découvre de grands défauts. La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets ; tous les défauts paroissent croître dans ces hautes places, où les moindres choses ont de grandes conséquences, & où les plus légeres fautes ont de violens contre-coups. Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure, & à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il est. Ils n'en sentent point les difficultés : & ils ne veulent plus qu'il soit homme, tant ils exigent de perfection de lui. Un roi, quelque bon & sage qu'il soit, est encore homme ; son esprit a des bornes, sa vertu en a aussi : il a de l'humeur, des passions, des habitudes dont il n'est pas tout à fait le maître. Il est obsédé par des gens intéressés & artificieux : il ne trouve point les secours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ses passions, & tantôt par celles de ses ministres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans

une autre. Telle est la condition des rois les plus éclairés & les plus vertueux.

Les plus longs & les meilleurs regnes sont trop courts & trop imparfaits pour réparer à la fin ce qu'on a gâté sans le vouloir dans les commencemens. La royauté porte avec elle toutes ces miseres. L'impuissance humaine succombe sous un fardeau si accablant : il faut plaindre les rois & les excuser. Ne sont ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les besoins sont infinis, & qu'ils donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner ? Pour parler franchement, les hommes sont fort à plaindre d'avoir à être gouvernés par un roi qui n'est qu'un homme semblable à eux : car il faudroit des dieux pour redresser les hommes. Mais les rois ne sont pas moins à plaindre n'étant qu'hommes, c'est-à-dire, foibles & imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus & trompeurs.

Télémaque répondit avec vivacité : Idoménée a perdu par sa faute le royaume de ses ancêtres en Crete ; & sans vos conseils, il en auroit perdu un second à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes : mais cherchez dans la Grece, & dans tous les autres pays les mieux policés, un roi qui n'en ait point fait d'inexcusables. les plus grands hommes ont dans leur tempérament & dans le caractere de leurs esprits des défaut qui les entraînent, & les plus louables sont ceux qui ont le courage de connoître & de réparer leurs égaremens. Pensez-vous qu'Ulysse, le grand Ulysse, votre pere, qui est le modele des rois de la Grece, n'ait pas aussi ses foiblesses & ses défauts : Si Minerve ne l'eût conduit pas-à-pas, combien de fois auroit-il succombé dans les périls & dans les embarras, où la fortune s'est jouée de lui ?

Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redressé pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu ! N'attendez pas même, quand vous le verrez regner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver sans imperfection : vous lui en verrez sans doute. La Grece, l'Asie & toutes les isles des mers l'ont admiré malgré ses défauts. Mille qualités merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi, & de l'étudier sans cesse comme un modele.

Accoutumez-vous, ô Télémaque à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse sans expérience se livre à une critique présomptueuse qui la dégoûte de tous les modeles qu'elle a besoin de suivre, & qui la jette dans une indocilité incurable. Non-seulement vous devez aimer, respecter, imiter votre pere, quoiqu'il ne soit point parfait ; mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il est naturellement sincere, droit, équitable, libéral, bienfaisant : sa valeur est parfaite : il déteste la fraude quand il la connoît, il suit librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talens extérieurs, sont grands & proportionnés à sa place. Sa simplicité à avouer son tort, sa douceur, sa patience pour se laisser dire par moi les choses les plus dures, son courage contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes, & pour se mettre par-là au-dessus de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur où le conseil d'autrui peuvent préserver de certaines fautes un homme très-médiocre : mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puisse engager un roi, si long-temps séduit par la flatterie, à réparer son tort. Il est bien plus

glorieux de se relever ainsi, que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que presque tous les rois font : mais aucun roi ne fait, pour se corriger, ce qu'il vient de faire. Pour moi je ne pouvois me lasser de l'admirer dans les momens mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez le aussi, mon cher Télémaque ; c'est moins pour sa réputation que pour votre utilité que je vous donne ce conseil.

Mentor fit sentir à Télémaque par ce discours, combien il est dangereux d'être injuste en se laissant aller à une critique rigoureuse contre les autres hommes, & sur-tout contre ceux qui sont chargés des embarras & des difficultés du gouvernement. Ensuite il lui dit : il est temps que vous partiez ; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque : Souvenez-vous que ceux qui craignent les dieux, n'ont rien à craindre des hommes : vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls : mais sachez que Minerve ne vous abandonnera point.

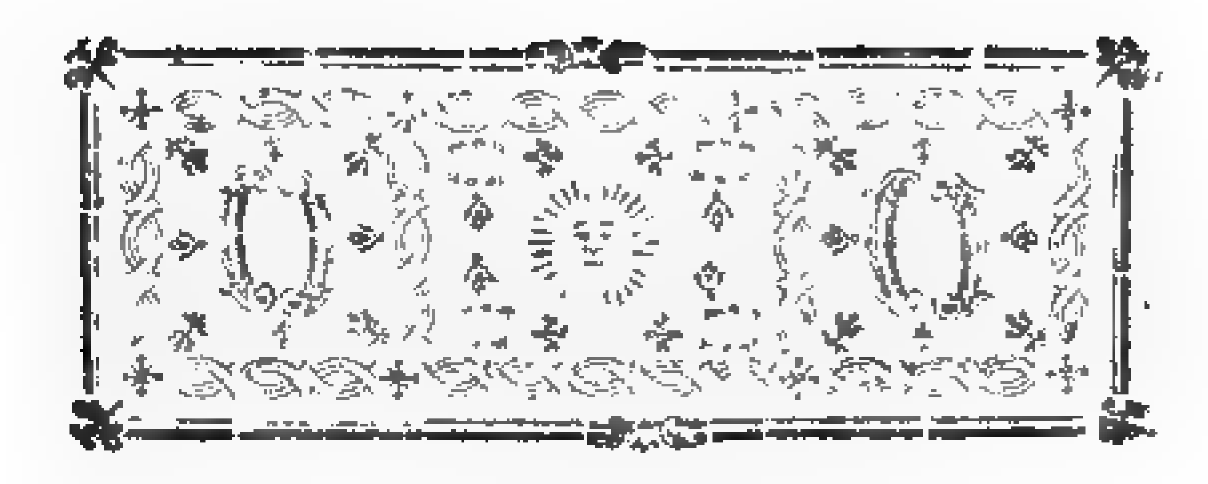
A ces mots, Télémaque crut sentir la présence de la déesse : & il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, si la déesse n'eût rappellé l'idée de Mentor, en lui disant : n'oubliez pas, mon fils, tous les soins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre sage & courageux comme votre pere : ne faites rien qui ne soit digne de ses grands exemples, & des maximes de vertu que j'ai tâché de vons inspirer.

Le soleil s'élevoit déja, & doroit les sommets des montagnes quand les rois sortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes campées autour de la ville, se mirent en marche sous leurs commandans. On voyoit de tous côtés le fer des piques hérissées ; l'éclat des bou-

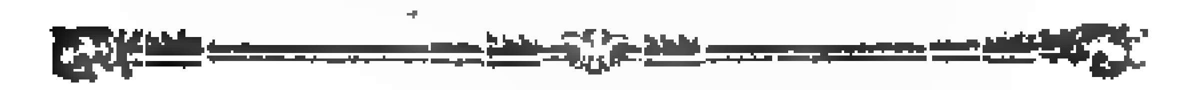
cliers éblouissoit les yeux : un nuage de poussiere s'élevoit jusqu'aux nues. Idoménée avec Mentor conduisoit dans la campagne les rois alliés qui s'éloignoient des murs de la ville. Enfin, ils se séparerent après s'être donné de part & d'autre les marques d'une vraie amitié : & les alliés ne douterent plus que la paix ne fût durable, lorsqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avoit représenté bien différent de ce qu'il étoit : c'est qu'on jugeoit de lui, non pas par ses sentimens naturels, mais par les conseils flatteurs & injustes auxquels il s'étoit livré.

Fin du cinquieme Livre.





LES
AVENTURES
DE
TÉLÉMAQUE,
FILS D'ULISSE.



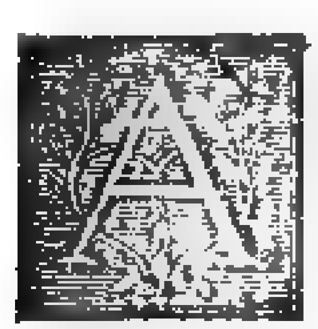
LIVRE SIXIEME.

Après le départ de Télémaque, Mentor fait une revue exacte dans la ville & dans le port, s'informe de tout, fait faire à Idoménée de nouveaux reglemens pour le commerce & pour la police, lui fait partager en sept classes le peuple, dont il en distingue les rangs & la naissance par la diversité des habits, lui fait retrancher le luxe & les arts inutiles, pour appliquer les artisans au labourage, qu'il met en honneur. Idoménée raconte à Mentor sa confiance en Protesilas, & les artifices de ce favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philoclès, & pour le trahir lui-même, il lui avoue que, prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit sa flotte; que celui-ci ayant manqué son coup, Philoclès l'avoit épargné, & s'étoit retiré en l'isle de



Telemaque arrivant à Salente trouve le luxe de la Ville reformé et la Campagne bien cultivée

Samos, après avoir remis le commandement de la flotte à Polimene; que lui Idomenée avoit nommé dans son ordre par écrit, que malgré la trahison de Protesilas, il n'avoit pu se résoudre à se défaire de lui. Mentor oblige Idomenée à faire conduire Protesilas & Timocrate en l'isle de Samos, & à rappeller Philoclès, pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégésippe, qui est chargé de cet ordre, l'exécute avec joie: il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit son ami Philoclès, content d'y mener une vie pauvre & solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens, mais, après avoir reconnu que les dieux le veulent, il s'embarque avec Hégésippe, & arrive à Salente, où Idomenée, qui n'est plus le même homme, le reçoit avec amitié.



PRÈS que l'armée fut partie, Idomenée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville. Voyons, disoit Mentor, combien vous avez d'hommes, & dans la ville & dans la campagne; faisons en le dénombrement. Examinons combien vous avez des laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent, dans les années médiocres, de bled, de vin, d'huile & des autres choses utiles. Nous saurons par cette voie si la terre fournit de quoi nourrir tous ces habitans, & si elle produit encore de quoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux & de matelots? c'est par-là qu'il faut juger de votre puissance. Il alla visiter le port, & entra dans chaque vaisseau, il s'informa du pays où chaque vaisseau alloit faire le commerce, quelles marchandises il portoit, celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation, les prêts que les marchands se faisoient les uns aux autres, les sociétés qu'ils faisoient entr'eux, pour savoir si elles étoient équitables & fidelement

observées : enfin, les hasards du naufrage & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui, par l'avidité du gain, souvent entreprennent des choses qui sont au-delà de leurs forces. Il voulut qu'on punit sévérement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemptes de mauvaise foi, ne le sont presque jamais de témérité. En même temps il fit des regles pour faire en sorte qu'il fut aisé de ne jamais faire banqueroute : il établit des magistrats à qui les marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenses & de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui : & ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus, ils faisoient en société les entreprises qu'ils ne pouvoient faire seuls : & la police de ces sociétés étoit inviolable, par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivroient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit entiere. Bien loin de la gêner par des impôts, on promettoit une récompense a tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts : le commerce de cette ville étoit semblable aux flux & au reflux de la mer. Les trésors y entroient comme les flots viennent l'un sur l'autre : tout étoit apporté & en sortoit librement : tout ce qui y entroit, étoit utile : tout ce qui en sortoit, laissoit en sortant d'autres richesses en sa place. La justice severe présidoit dans le port au milieu de tant de nations. La franchise, la bonne-foi, la candeur, sembloient, du haut de ses superbes tours, appeller les marchands, des terres les plus éloignées. Chacun de ces marchands, soit qu'il vint des rives orientales, où le soleil sort chaque jour

du sein des ondes, soit qu'il fût parti de cette grande mer où le soleil lassé de son cours va éteindre ses feux, vivoit paisible & en sûreté dans Salente comme dans sa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor visita tous les magasins, toutes les boutiques d'artisans, & toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandises des pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe & la mollesse. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, les grandeurs & l'ornement des maisons pour toutes les conditions différentes, il bannit tous les ornement d'or & d'argent : & il dit à Idoménée ; je ne connois qu'un seul moyen pour rendre votre peuple modeste dans sa dépense, c'est que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il est nécessaire que vous ayez une certaine majesté dans votre intérieur : mais votre autorité sera assez marquée par vos gardes, & par les principaux officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fines, teinte en pourpre : que les principaux de l'état, après vous, soient vêtus de la même laine, & que toute la différence ne consiste que dans la couleur, & dans une légere broderie d'or que vous aurez sur le bord de votre habit. Les différentes couleurs serviront à distinguer les différentes conditions, sans avoir besoin ni d'or ni d'argent, ni de pierreries. Réglez les conditions par la naissance : mettez au premier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne & plus éclatante. Ceux qui auront le mérite & l'autorité des emplois, seront assez contens de venir après ces anciennes & illustres familles qui sont dans une si longue possession des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même noblesse leur céderont sans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez pas à ne se point méconnoître dans une trop haute &

trop prompte fortune, & que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui sont modestes dans la prospérité. La distinction la moins exposée à l'envie, est celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres.

Pour la vertu elle sera assez excitée, & l'on y aura assez d'empressement à servir l'état, pourvu que vous donniez des couronnes & des statues aux belles actions, & que ce soit un commencement de noblesse pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les personnes du premier rang, après vous, seront vêtues de blanc avec une frange d'or au bas de leurs habits : elles auront au doigt un anneau d'or, & au cou une medaille d'or avec votre portrait. Celles du second rang seront vêtues de bleu, elles porteront une frange d'argent avec l'anneau & point de médaille. Les troisiemes, de vert & sans anneau, sans frange, mais avec la médaille. Les quatriemes, d'un jaune d'aurore. Les cinquiemes, d'un rouge pâle ou de roses. Les sixiemes de gris de lin. Les septiemes, qui seront les derniers du peuple d'une couleur mêlée de jaune & de blanc.

Voila les habits de sept conditions différentes pour les hommes libres : les esclaves seront habillés de gris brun. Ainsi, sans aucune dépense chacun sera distingué suivant sa condition, & on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste. Tous les artisans qui seront employés à ces arts pernicieux serviront aux arts nécessaires qui sont en petit nombre ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits : car il est indigne que les hommes destinés à une vie sérieuse & noble, s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusemens

seroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor, semblable à un habile jardinier qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainsi de retrancher le faste qui corrompoit les mœurs : il ramenoit toutes choses à une noble & frugale simplicité. Il regla de même la nourriture des citoyens & des esclaves : quelle honte, disoit-il, que les hommes les plus élevés fassent consister leur grandeur dans les ragoûts par lesquels ils amollissent leur ame, & ruinent incessamment la santé de leur corps ! Ils doivent faire consister leur bonheur dans leur modération & dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La sobriété rend la nourriture la plus simple, très-agréable : c'est elle qui donne, avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs & les plus constans. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes, que celui d'irriter leur appétit au-delà des vrais besoins.

Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de laisser les habitans de sa nouvelle ville amollir & corrompre leurs mœurs, en violant toutes les loix de Minos sur la sobriété mais le sage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoique renouvellées, seroient inutiles, si l'exemple du roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussi-tôt Idoménée regla sa table, où il n'admit que de pain excelent, du vin du pays, qui est fort & agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes simples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au siege de Troye. Personne n'osa se plaindre d'une regle que le roi s'imposoit lui-même, & chacun se corrigea ainsi de la pro-

fusion & de la délicatesse où l'on commençoit à se plonger pour les repas. Mentor retrancha ensuite la musique molle & efféminée qui corrompoit toute la jeunesse. Il ne condamna pas avec une moindre sévérité la musique bacchique, qui n'enivroit guere moins que le vin, & qui produit les mœurs pleines d'emportemens & d'impudence. Il borna toute la musique aux fêtes dans les temples, pour y chanter les louanges des dieux & des héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit aussi que pour les temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques. Il donna des modeles d'une architecture simple & gracieuse pour faire dans un médiocre espace une maison gaie, & commode pour une famille nombreuse en sorte qu'elle fut tournée à un aspect sain, que les logemens en fussent dégagés les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conservassent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépense.

Il voulut que chaque maison un peu considérable eût un sallon & un petit péristile, avec de petites chambres pour toutes les personnes libres. Mais il défendit très sévérement la multitude superflue & la magnificence des logemens. Ces divers modeles des maisons, suivant la grandeur des familles, servirent a embellir à peu de frais une partie de la ville, & à la rendre réguliere; au lieu que l'autre partie, déja achevée suivant le caprice & le faste des particuliers, avoit, malgré sa magnificence, une disposition moins agréable & moins commode. Cette nouvelle ville fut bâtie en très-peu de temps, parce que la côte voisine de la Grece fournit de bons architectes, & qu'on fit venir un très-grand nombre de maçons de l'Epire, & de plusieurs autres pays, à condi-

Digitized by Google

tions, qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient des terres à défricher, & serviroient à peupler la campagne.

La peinture & la sculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'est pas permis d'abandonner; mais il voulut qu'on souffrît dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une école où présidoient des maîtres d'un goût exquis, qui examinoient les jeunes éleves. Il ne faut, disoit-il, rien de bas & de foible dans les arts qui ne sont pas absolument nécessaires; par conséquent on ne doit y admettre que des jeunes gens d'un génie qui promettent beaucoup, & qui tendent à la perfection. Les autres qui sont nés pour les arts moins nobles, seront employés fort utilement aux besoins ordinaires de la république: il ne faut employer les sculpteurs & les peintres que pour conserver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'est dans les bâtimens publics ou dans les tombeaux qu'on doit conserver des représentations de tout ce qui a été fait une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. Au reste, la modération & la frugalité de Mentor n'empêcherent pas qu'il n'autorisât tous ces grands bâtimens destinés aux courses de chevaux & de chariots, aux combats de lutteurs, à ceux du ceste, & à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de marchands qui vendoient des étoffes façonnées des pays éloignés, des broderies d'un prix excessif, des vases d'or & d'argent, avec des figures des dieux, d'hommes & d'animaux: enfin des liqueurs & des parfums. Il vouloit même que les meubles de chaque maison fussent simples & faits de ma-

niere à durer long-temps. En sorte que les Salentins, qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencerent à sentir combien ils avoient de richesses trompeuses qui les appauvrissoient, & ils devenoient effectivemeet riches à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'est s'enrichir, disoient-ils eux-mêmes, que de mépriser de telles richesses qui épuisent l'état, & diminuer ses besoins, en les réduisant aux vraies nécessités de la nature.

Mentor se hâta de visiter les arsenaux & tous les magasins, pour savoir si les armes & toutes les autres choses nécessaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, disoit-il, être toujours prêt a faire la guerre, pour n'être jamais réduit au malheur de se la laisser faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient par tout. Aussi-tôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier & sur l'airain. On voyoit s'élever des fournaises ardentes & des tourbillons de fumée & de flamme, semblables à ces feux souterrains que vomit le mont Etna. Le marteau résonnoit sur l'enclume qui gémissoit sous les coups rédoublés. Les montagnes voisines & les rivages de la mer en retentissoient. On eût cru être dans cette isle ou Vulcain, animant les cyclopes, forge des foudres pour le pere des dieux; par une sage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix, tous les préparatifs de la guerre. Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idoménée & trouva une grande étendue des terres fertiles qui demeuroient incultes, d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des laboureurs, qui, manquant d'hommes & de bestiaux, manquoient aussi de courage & de moyens, pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor voyant cette campagne déso-

lée, dit au roi : la terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans, mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville, & dont les métiers ne serviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il est vrai que c'est un malheur que tous ces hommes, exercés à des arts qui demandent une vie sédentaire, ne soient point exercés au travail, mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entr'eux les terres vacantes, & appeller à leur secours des peuples voisins, qui féront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront. Ils pourront, dans la suite, en posséder une partie, & être ainsi incorporés à votre peuple, qui n'est pas assez nombreux. Pourvu qu'ils soient laborieux & dociles aux loix, vous n'aurez point des meilleurs sujets, & ils accroîtront votre puissance. Vos artisans de la ville, transplantés dans la campagne, éleveront leurs enfans au travail & au joug de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville, se sont engagés à défricher une partie de vos terres, & à se faire laboureurs ; incorporez-les à votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers seront ravis de s'engager à passer leur vie sous une domination qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes & laborieux, leur exemple servira pour exciter au travail les artisans transportés de la ville à la campagne, avec lesquels ils seront mêlés. Dans la suite tout le pays sera peuplé de familles vigoureuses, & adonnées a l'agriculture.

Au reste, ne soyez point en peine de la multitude de ce peuple, il deviendra bientôt in-

nombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La maniere de les faciliter est bien simple. presque tous les hommes ont l'inclination de se marier ; il n'y a que la misere qui les empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivront sans peine avec leurs femmes & leurs enfans : car la terre n'est jamais ingrate, elle nourrit toujours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement : elle ne refuse des biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfans, plus ils sont riches, si le prince ne les appauvrit pas : car leurs enfans, dès leur plus tendre jeunesse, commencent à les secourir. Les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages, les autres qui sont plus avancés en âge, menent déja les grands troupeaux ; enfin les plus âgés labourent avec leur pere : cependant la mere & toute la famille prépare un repas simple à son époux & à ses chers enfans, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée. Elle a soin de traire ses vaches & ses brebis, & en voit couler des ruisseaux de lait. Elle fait un grand feu autour duquel toute la famille innocente & paisible, prend plaisir à chanter tous les soirs, en attendant le doux sommeil. Elle prépare des fromages, des châtaignes & des fruits conservés dans la même fraîcheur que si on venoit de les cueillir.

Le berger revient avec sa flûte, & chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le laboureur rentre avec sa charrue & ses bœufs fatigués, marchant le cou penché, d'un pas lent & tardif, malgré l'aiguillon qui les presse. Tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots que le sommeil, par l'ordre des dieux, répand sur la terre, appaisent tous les noirs soucis par leurs charmes, & tiennent toute la nature dans un

un doux enchantement : chacun s'endort sans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes sans ambition, sans défiance, sans artifice, pourvu que les dieux leur donnent un bon roi qui ne trouble point leur joie innocente! mais quelle horrible inhumanité, que de leur arracher par des desseins pleins de faste & d'ambition les doux fruits de la terre qu'ils ne tiennent que de la libérale nature & de la sueur de leur front! La nature seule tireroit de son sein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérés & laborieux: mais c'est l'orgueil & la mollesse de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

Que ferai-je, disoit Idoménée, si ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de les cultiver. Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les princes avides & sans prévoyance ne songent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs sujets qui sont les plus vigilens, & les plus industrieux pour faire valoir leurs biens : c'est qu'ils espérent en être payés plus facilement : en même temps ils chargent moins ceux que leur paresse rend plus misérables. Renversez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompense le vice, & qui introduit une négligence aussi funeste au roi même qu'à tout l'état. Mettez des taxes, des amendes, & même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses sur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des soldats qui abandonneroient leur poste dans la guerre. Au contraire, donnez des graces & des exemptions aux familles qui se multiplient : augmentez-les à proportion de la culture de leur terre : bientôt leurs familles se multiplieront, & tout le monde s'animera au travail :

il deviendra même honorable. La profeſſion de laboureur ne ſera plus mépriſée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charrue maniée par des mains victorieuſes qui auront défendu la patrie : il ne ſera pas moins beau de cultiver l'héritage de ſes ancêtres pendant une heureuſe paix, que de l'avoir défendu généreuſement pendant les troubles de la guerre : toute la campagne refleurira. Cerés ſe couronnera d'épis dorés. Bacchus, foulant ſous ſes pieds les raiſins, fera couler du penchant des montagnes, des ruiſſeaux de vin plus doux que le nectar. Les creux vallons retentiront des concerts des bergers, qui le long des clairs ruiſſeaux joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que les troupeaux bondiſſans paîtront ſur l'herbe & parmi les fleurs, ſans craindre les loups.

Ne ſerez-vous pas trop heureux, ô Idoménée ! d'être la ſource de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de peuples dans un ſi aimable repos. Cette gloire n'eſt-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre par-tout, & preſqu'autant chez ſoi, au millieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la conſternation, la cruelle faim & le déſeſpoir ?

O heureux le roi aſſez aimé des dieux & d'un cœur aſſez grand, pour entreprendre d'être ainſi les délices des peuples, & de montrer à tous les ſiecles, dans ſon regne, un ſi charmant ſpectacle ! La terre entiere, loin de ſe défendre de ſa puiſſance par des combats, viendra à ſes pieds le prier de régner ſur elle.

Idoménée lui répondit : mais quand les peuples ſeront ainſi dans la paix & dans l'abondance, les délices les corrompront, & ils tourne-

tont contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient : c'eſt un prétexte qu'on allegue toujours pour flatter les princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts : le remede eſt facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuſe ; &, dans leur abondance, ils n'auront que le néceſſaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fourniſſent le ſuperflu. Cette abondance même ſera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuſe, & ayant peu de terre, aura beſoin de la cultiver par un travail ſans relâche. C'eſt la molleſſe & l'oiſiveté qui rendent les peuples inſolens & rebelles : ils auront du pain, à la vérité, & aſſez largement : mais ils n'auront que du pain & des fruits de leur propre terre, gagnés à la ſueur de leur viſage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler dès-à-préſent l'étendue de terre que chaque famille pourra poſſéder. Vous ſavez que nous avons diviſé tout votre peuple en ſept claſſes, ſuivant leurs différentes conditions : il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque claſſe, de pouvoir poſſéder que l'étendue de terre abſolument néceſſaire pour nourrir le nombre de perſonnes dont elle ſera compoſée. Cette regle étant inviolable, les nobles ne pourront faire d'acquiſition ſur les pauvres : tous auront des terres : mais chacun en aura fort peu, & ſera excité par-là à les bien cultiver. Si dans une longue ſuite de temps les terres manquoient ici, on feroit des colonies qui augmenteroient cet état. Je crois même que vous devez prendre garde à ne laiſſer jamais le vin devenir trop commun dans votre royaume.

Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache; le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples: il cause des maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, le désordre des familles. Que le vin soit donc conservé comme une espece de remede, ou comme une liqueur très-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices ou pour les fêtes extraordinaires: mais n'espérez point de faire observer une regle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les loix de Minos pour l'éducation des enfans: il faut établir des écoles publiques, où l'on enseigne la crainte des dieux, l'amour de la patrie, le respect des loix, la préférence de l'honneur aux plaisirs & à la vie même.

Il faut avoir des magistrats qui veillent sur les familles & sur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes roi, c'est-à-dire, pasteur du peuple, que pour veiller nuit & jour sur votre troupeau. Par-là vous préviendrez un nombre infini de désordres & de crimes: ceux que vous ne pourrez prévenir, punissez-les d'abord sévérement. C'est une clémence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de sang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on se met en état d'être craint sans user souvent de rigueur. Mais quelle détestable maxime de ne croire trouver de sureté que dans l'oppression des peuples! Ne les point faire instruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au désespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité, ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secouer le joug de votre tyrannique domination; est-ce-là le mo-

yen de regner sans trouble ? est-ce-là le chemin qui mene à la gloire ?

Souvenez-vous que le pays où la domination du souverain est plus absolue, sont ceux où les souverains sont moins puissans. Ils prennent, ils ruinent tout, ils possedent seuls tout l'état ; mais aussi tout l'état languit, les campagnes sont en friche & presque désertes : les villes diminuent chaque jour : le commerce tarit. Le roi, qui ne peut être roi tout seul, & qui n'est grand que par ses peuples, s'anéantit lui-même peu-à-peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses & sa puissance ; son état s'épuise d'argent & d'hommes : cette derniere perte est la plus grande & la plus irréparable ; son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flatte, on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards : mais attendez la moindre révolution, cette puissance monstrueuse, poussée jusqu'à un excès trop violent, ne sauroit durer : elle n'a aucune ressource dans les cœurs des peuples ; elle a lassé & irrité tous les corps de l'état ; elle contraint tous les membres de ce corps de soupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'Idole se renverse, se brise & est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance ; en un mot, toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le roi qui, dans sa vaine prospérité, ne trouvoit pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre ses ennemis.

Après ce discours, Idoménée, persuadé par Mentor, se hâta de distribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artisans inutiles, & d'exécuter tout ce qui avoit été résolu. Il réserva

Digitized by Google

seulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit destinées, & qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

Déja la réputation du gouvernement doux & modéré d'Idoménée, attire en foule de tous côtés des peuples qui viennent s'incorporer au sien, & chercher leur bonheur sous une si aimable domination.

Déja ces campagnes qui avoient été si long-temps couvertes de ronces & d'épines, promettent de riches moissons & des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charrue, & prépare ses richesses pour récompenser le laboureur; l'espérance reluit de tous côtés. On voit dans les vallons & sur les collines les troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe, & les grands troupeaux de bœufs & de génisses qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissemens. Ces troupeaux servent à engraisser les campagnes: c'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseille à Idoménée de faire avec les Peucetes, peuples voisins, un échange de toutes les choses superflues qu'on ne vouloit plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même-temps la ville & les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse qui avoit langui long-temps dans la misere, & qui n'avoit osé se marier de peur d'augmenter ses maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des sentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur pere, ils ne craignirent plus la faim & les autres fléaux par lesquels le ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chansons des bergers & des laboureurs qui célébroient leurs hyménées. On auroit cru

voir le dieu Pan avec une foule de Satyres & de Faunes, mêlés parmi les nymphes, & dansant, au son de la flûte, à l'ombre des bois : tout étoit tranquille & riant : mais la joie étoit modérée, & ces plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux ; ils en étoient plus vifs & plus purs. Les vieillards, étonnés de voir ce qu'ils n'auroient osé espérer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excès de joie mêlée de tendresse ; ils levoient leurs mains tremblantes vers le ciel. Bénissez, disoient-ils, ô grand Jupiter, le roi qui vous ressemble, & qui est le plus grand don que vous nous ayez fait, il est né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui : nos arrieres-neveux, venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout jusqu'à leur naissance, & il sera véritablement le pere de tous ses sujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épousoient, ne faisoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie si douce leur étoit venue. Les bouches & encore plus les cœurs étoient sans cesse remplis de son nom. On se croyoit heureux de le voir, on craignoit de le perdre : sa perte eût été la désolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru, disoit-il ; il me sembloit que toute la grandeur des princes ne consistoit qu'à se faire craindre, que le reste des hommes étoit fait pour eux ; & tout ce que j'avois oui dire des rois qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable ; j'en reconnois maintenant la vérité ; mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoisonné mon cœur, dès ma

plus tendre enfance, sur l'autorité des rois; c'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration.

Protésilas, qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus; son naturel vif & hardi étoit selon mon goût; il entra dans mes plaisirs; il flatta mes passions; il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimois aussi, & qui se nommoit Philoclès: celui-ci avoit la crainte des dieux & l'ame grande, mais moderée: il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre & à ne faire rien de bas: il me parloit librement sur mes défauts: & lors même qu'il n'osoit me parler, son silence & la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher. Dans les commencemens, cette sincérité me plaisoit: je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie. Pour me préserver des flatteurs, il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos, & pour rendre mon royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, ô Mentor; mais ses maximes étoient bonnes; je le reconnois maintenant. Peu-à-peu les artifices de Protésilas, qui étoit jaloux & plein d'ambition, me dégoûterent de Philoclès. Celui-ci étoit sans empressement, & laissoit l'autre prévaloir: il se contenta de me dire toujours la vérité lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien & non sa fortune qu'il cherchoit. Protésilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin & superbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs: il ajouta que ce jeune homme, qui me parloit si librement sur mes défauts,

en parloit aux autres avec la même liberté, qu'il faisoit assez entendre qui ne m'estimoit guere; & qu'en rabaissant ainsi ma réputation, il vouloit par l'éclat d'une vertu austere s'ouvrir le chemin de la royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner. Il y a, dans la véritable vertu, une candeur & une ingénuité que rien ne peut contrefaire, & à la quelle on ne se méprend point, pourvu qu'on y soit attentif; mais la fermeté de Philoclès contre mes foiblesses commençoit à me lasser. Les complaisances de Protésilas & son industrie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisoient sentir encore plus impatiemment l'austorité de l'autre.

Cependant Protésilas, ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes ces paroles. Voici comment il acheva de me tromper; il me conseilla d'envoyer Philoclès commander les vaisseaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie; & pour m'y déterminer, il me dit : vous savez que je ne suis pas suspect dans les louanges que je lui donne : j'avoue qu'il a du courage & du génie pour la guerre, il nous servira mieux qu'un autre, & je préfere l'intérêt de votre service à tous mes ressentimens contre lui. Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protésilas, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joie, & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroissoit ainsi au dessus de toute passion & de tout intérêt. Mais hélas! que les princes sont dignes de compassion! Cet homme me connoissoit mieux que je ne me connoissois

Digitized by Google

moi-même : il savoit que les rois sont d'ordinaire défians & inappliqués : défians par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus, dont il sont environnés, inappliqués, parce que les plaisirs les entraînent, & qu'ils sont accoutumés a voir des gens chargés de penser pour eux, sans qu'il en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui seroit pas difficile de me mettre en défiance & jalousie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions & sur tout, l'absence lui donnant une entiere facilité de lui tendre des piéges.

Philoclès en partant prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit il, que je ne pourrai plus me défendre ; que vous n'écouterez que mon ennemi : & qu'en vous servant au péril de ma vie ; je courrai risque de n'avoir d'autre récompense que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je, Protésilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui : il vous loue, il vous estime, il vous croit digne des plus importans emplois : s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma confiance : ne craignez rien, allez, & ne songez qu'à me bien servir. Il partit, & me laissa dans une étrange situation.

Il faut l'avouer, Mentor, je voyois clairement combien il m'étoit nécessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le succès des affaires, que de me livrer à un seul. J'avois éprouvé que les sages conseils de Philoclès m'avoit garanti de plusieurs fautes dangereuses où la hauteur de Protésilas m'auroit fait tomber. Je sentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fond de probité & de maximes équitables, qui ne se faisoit point sentir de

même dans Protésilas : mais j'avois laissé prendre à Protésilas un ton décisif, auquel je ne pouvois presque plus résister. J'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder ; & dans cette lassitude, j'aimois mieux par foiblesse hasarder quelque chose aux dépens des affaires, & respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venois de prendre : mais cette honteuse raison que je n'osois développer, ne laissoit pas d'agir secrétement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faisois.

Philoclès surprit les ennemis, remporta une pleine victoire & se hata de revenir pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre : mais Protésilas, qui n'avoit pas encore eu le temps de me tromper, lui écrivit que je desirois qu'il fit une descente dans l'isle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette isle : mais il fit ensorte que plusieurs choses nécessaires manquerent à Philoclés dans cette entreprise : & il l'assujettit à certains ordres qui causerent divers contre-temps dans l'exécution.

Cependant il se servit d'un domestique très-corrompu que j'avois auprès de moi, & qui observoit jusqu'aux moindres choses pour lui en rendre compte, quoiqu'ils parurent ne se voir guere : & n'être jamais d'acord en rien. Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand secret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuse. Philoclés, me dit-il, veut se servir de votre armée navale pour se faire roi de l'isle de Carpathie : les chefs des troupes sont attachés à lui : tous les

soldats sont gagnés par ses largesses, & plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre ; il est enflé de sa victoire ; voila une lettre qu'il a écrit à un de ses amis sur son projet de se faire roi : on n'en peut plus douter après une preuve si évidente.

Je lus cette lettre, & elle me parut de la main de Philoclès ; on avoit parfaitement imité son écriture ; & c'étoit Protésilas qui l'avoit faite avec Timocrate ; cette lettre me jetta dans une étrange surprise, je la relisois sans cesse, & ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philoclès, repassant dans mon esprit troublé toutes les qualités touchantes qu'il m'avoit données de son désintéressement & de sa bonne-foi. Cependant que pouvois-je faire ? quel moyen de résister à une lettre, où je croyois être sûr de reconnoître l'écriture de Philoclès ?

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus résister à son artifice, il poussa plus loin. Oserai-je, me dit-il, en hésitant, vous faire remarquer un mot qui est dans cette lettre ? Philoclès dit à son ami qu'il peut parler en confiance à Protésilas sur une chose qu'il ne désigne que par un chiffre, assurément Protésilas est entré dans le dessein de Philoclès, & ils se sont accommodés à vos dépens. Vous savez que c'est Protésilas qui vous a pressé d'envoyer Philoclès contre les Carpatiens. Depuis un certain temps, il a cessé de vous parler contre lui, comme il le faisoit souvent autrefois : au contraire, il le loue, il l'excuse en toute occasion ; ils se voient depuis quelque-temps avec assez d'honnêteté. Sans doute Protésilas a pris avec Philoclès des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entreprise contre toutes les regles, &

qu'il s'expose à faire périr votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainsi servir à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal ensemble ! Non, non : on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réunis, pour s'élever ensemble à une grande autorité, & peut-être pour renverser le trône où vous régnez. En vous parlant ainsi, je sais que je m'expose à leur ressentiment, si malgré mes avis sinceres vous leur laissez encore votre autorité entre les mains ; mais qu'importe, pourvu que je vous dise la vérité.

Ces dernieres paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi : je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, & je me défiai de Protésilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse ; si vous attendez que Philoclès ait conquis l'isle de Carpathie, il ne sera plus temps d'arrêter ses desseins ; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes ; je ne savois plus à qui me fier après avoir découvert la trahison de Philoclès : je ne voyois plus d'hommes sur la terre, dont la vertu me pût rassurer : j'étois résolu de faire périr au plutôt ce perfide ; mais je craignois Protésilas : & je ne savois comment faire à son égard : car je craignois de le trouver coupable, & je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoient devenu suspect. Il en parut surpris : il me représenta sa conduite droite & modérée : il m'exagera ses services ; en un mot, il fit tout ce qu'il falloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté, Timocrate ne perdit pas un

moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philoclès, pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les rois sont malheureux & exposés à être le jouet des hommes, lors même que les autres hommes paroissent tremblans a leurs pieds.

Je crus faire un coup d'une profonde politique & déconcerter Protésilas, en envoyant secrétement à l'armée navale Timocrate, pour faire mourir Philoclès. Protésilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper. Timocrate partit donc, & trouva Philoclès assez embarrassé dans sa descente : il manquoit de tout : car Protésilas ne sachant si la lettre supposée pourroit faire périr son ennemi, vouloit avoir en même temps un autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entreprise, dont il m'avoit tant fait espérer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci soutenoit cette guerre si difficile par son courage, par son génie, & par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette descente étoit téméraire & funeste au crétois, chacun travailloit à la faire réussir, comme s'il eût sa vie & son bonheur attachés au succès. Chacun étoit content de hasarder sa vie à toute heure sous un chef si sage, & si appliqué a se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce chef au milieu d'une armée, qui l'aimoit avec autant de passion : mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile, pour contenter Protésilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner absolument après la mort de Philoclès. Protésilas ne pouvoit souf-

frir un homme de bien, dont la seule vue étoit un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverser ses projets. Timocrate s'assura des deux capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philoclès, il leur promit de ma part de grandes récompenses, & ensuite il dit à Philoclès qu'il étoit venu pour lui dire, par mon ordre, des choses secrettes, qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux capitaines. Philoclès s'enferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès : le coup glissa, & n'enfonça guere avant. Philoclès sans s'étonner, lui arracha le poignard, & s'en servit contre lui & contre les deux autres. En même temps il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui étant troublés, l'attaquerent foiblement. Ils furent pris, & on les auroit d'abord déchirés, tant l'indignation de l'armée étoit grande, si Philoclès n'eût arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action si noire. Timocrate qui craignoit qu'on ne le fit mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès : & comme les traitres sont toujours lâches, il songea à sauver sa vie, en découvrant à Philoclès toute la trahison de Protesilas.

Philoclès, effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération. Il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent : il le mit en sûreté, & le renvoya en Crête, il céda le commandement de l'armée à Polimene, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander, quand on auroit tué Philoclès. Enfin il exhorta les troupes à la fidélité

qu'ils me devoient, & passa pendant la nuit, dans une légere barque, qui le conduisit dans l'isle de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté & dans la solitude, travaillant à faire des statues pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injustes: mais sur-tout des rois qu'il croit les plus malheureux, & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit, Mentor arrêta Idoménée. Hé bien, dit-il, fûtes-vous long-temps à découvrir la vérité! Non, répondit Idoménée, je compris peu-à-peu les artifices de Protésilas & de Timocrate, ils se brouillerent même: car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abyme où ils m'avoient jetté. Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre: Hélas! reprit Idoménée, est-ce que vous ignorez la foiblesse & l'embarras des princes! Quand ils sont une fois livrés à des hommes qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus espérer aucune liberté: ceux qu'ils méprisent le plus, sont ceux qu'ils traitent le mieux, & qu'ils comblent de bienfaits: j'avois horreur de Protésilas, & je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion! je me savois bon gré de le reconnoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flatter mes passions, ardent pour mes intérêts, enfin, j'avois une raison pour m'excuser en moi-même de ma foiblesse, c'est que je ne connoissois pas de véritable vertu, faute d'avoir su choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires, je croyois qu'il n'y en avoit pas sur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme.

Qu'importe, disois-je, de faire un grand éclat pour sortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne sera ni plus désintéressé, ni plus sincere que lui. Cependant, l'armée navale commandée par Polimene revint; je ne songeai plus à la conquête de l'isle de Carpathie, & Protésilas ne put dissimuler si profondément, que je ne découvrisse combien il étoit affligé de savoir que Philoclès étoit en sûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée, pour lui demander s'il avoit continué, après une si noire trahison, à confier toutes ses affaires à Protésilas. J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires, & trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ses mains: il auroit fallu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & instruire un nouvel homme: c'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protésilas. Je me consolois seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorois pas sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puisque je savois que j'étois trompé. Je faisois même de temps en temps sentir à Protésilas que je supportois son joug avec impatience. Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, & à décider contre son sentiment: mais comme il connoissoit ma lenteur & ma paresse, il ne s'embarrassoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtrément à la charge: il usoit tantôt de manieres pressantes; tantôt de souplesse & d'insinuation, sur-tout quand il s'appercevoit que j'étois peiné contre lui, il redoubloit ses soins, pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer dans quelque affaire où il eut

En partant, je laissai Protésilas maître des affaires : il les conduisoit en mon absence avec hauteur & inhumanité. Tout le royaume de Créte gémissoit sous sa tyrannie ; mais personne n'osoit me démontrer l'oppression des peuples. On savoit que je craignois de voir la vérité, & que j'abandonnois à la cruauté de Protésilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui ; mais moins on osoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la suite il me contraignit de chasser le vaillant Mérion, qui m'avoit suivi avec tant de gloire au siege de Troye. Il en étoit devenu jaloux comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu. Il faut que vous sachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des crétois, que la vengeance des dieux irrités contre mes foiblesses, & la haine des peuples que Protésilas m'avoit attirée. Quand je répandis le sang de mon fils, les crétois lassés du gouvernement rigoureux, avoient épuisé toute leur patience ; & l'horreur de cette derniere action ne fit que montrer au dehors ce qui étoit depuis long-temps dans le fond des cœurs.

Timocrate me suivit au siege de Troye, & rendoit compte secrétement par ses lettres à Protésilas, de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je sentois bien que j'étois en captivité ; mais je tâchois de n'y penser pas, désespérant d'y remédier. Quand les crétois à mon arrivée se révolterent, Protésilas, & Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient sans doute abandonné, si je n'eusse été contraint de m'enfuir presqu'aussi-tôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes insolens pendant la prospérité, sont toujours foibles & tremblans pendant la disgrace : la tête leur tourne aussi-tôt

que l'autorité abſolue leur échappe. On les voit auſſi rampans qu'ils ont été hautains ; & c'eſt en un moment qu'ils paſſent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée : mais d'où vient que connoiſſant à fond ces deux méchans hommes, vous les regardez encore auprès de vous, comme je le vois. Je ne ſuis pas ſurpris qu'ils vous aient ſuivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprends même que vous aviez fait une action généreuſe de leur donner un aſyle dans votre nouvel établiſſement. Mais pourquoi vous livrer encore à eux, après tant de cruelles expériences.

Vous ne ſavez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences ſont inutiles aux princes amollis & inappliqués, qui vivent ſans réflexion. Ils ſont mécontens de tout, & ils n'ont pas le courage de rien redreſſer. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obſédoient à toute heure. Depuis que je ſuis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenſes exceſſives que vous avez vues. Ils ont épuiſé cet état naiſſant ; ils m'ont attiré cette guerre, qui m'alloit accabler ſans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai ſenti en Crête ; mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inſpiré le courage qui me manquoit, pour me mettre hors de ſervitude. Je ne ſais ce que vous avez fait en moi : mais depuis que vous êtes ici, je me ſens un autre homme.

Mentor demanda enſuite à Idoménée, quelle étoit la conduite de Protéſilas dans ce changement des affaires. Rien n'eſt plus artificieux, reprit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon eſprit. Il

ne disoit rien contre vous, mais je voyois diverses gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, disoient-ils, est le fils du trompeur Ulysse, l'autre est un homme caché & d'un esprit profond. Ils sont accoutumés à errer de royaume en royaume: qui sait s'ils n'ont pas formé quelque dessein sur celui ci? Ces aventuriers ont raconté eux-mêmes qu'il ont causé de grands troubles dans tous les pays où ils ont passé. Voici un état naissant & mal affermi: les moindres mouvemens pourroient le renverser.

Protésilas ne disoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces reformes que vous me faisiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, disoit il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus; ils deviendront fiers, indociles, & seront toujours prêts à se révolter; il n'y a que la foiblesse & la misere qui les rendent souples, & qui les empêchent de resister à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner; & il la couvroit d'un prétexte de zele pour mon service. En voulant soulager les peuples, me disoit-il, vous rabaissez la puissance royale, & par là vous faites aux peuples mêm eun tort irréparable; car il a besoin qu'on les tienne bas pour son propre repos. A tout cela je répondois que je saurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faisant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les soulageasse, en punissant avec fermeté tous les coupables. Enfin, en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une exacte discipline, pour le tenir dans une vie simple, sobre & laborieuse. Eh quoi! disois-je, ne peut on pas soumettre un peuple, sans le faire mourir de faim? Quelle inhumanité! quelle

politique brutale ! combien voyons-nous de peuples traités doucement, & très soumis à leurs souverains ! Ce qui cause des révoltes, c'est l'ambition & l'inquiétude des grands d'un état, quand on ne sait pas les tenir dans le devoir, & qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes. C'est la licence dans les autres ordres de l'état, si on néglige de la réprimer. C'est la multitude des grands & des petits qui vivent dans la mollesse, dans le luxe & dans l'oisiveté. C'est la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le temps de paix. Enfin, c'est le désespoir des peuples maltraités, c'est la dureté, la hauteur des rois, & leur mollesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'état, pour prévenir les troubles. Voila ce qui cause les révoltes, & non pas le pain qu'on laisse manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage. Quand Protésilas a vu que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée ; il a commencé à suivre les maximes qu'il n'avoit pu détruire : il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au-devant de tout ce que je pourrois souhaiter pour soulager les pauvres, il est le premier à me présenter leurs besoins, & à crier contre les dépenses excessives. Vous savez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protésilas ; il a songé à se rendre indépendant. Protésilas en est jaloux, & c'est en partie par leurs différens que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor souriant, répondit ainsi à Idoménée : quoi donc ! vous avez été foible jusqu'à vous lais-

ser tiranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoissez la trahison ! Ah ! vous ne savez pas, répondit Idoménée ce que peuvent les hommes artificieux sur un roi foible & inappliqué, qui s'est livré à eux, pour toutes les affaires. D'ailleurs je vous ai déja dit que Protésilas entre maintenant dans toutes nos vues pour le bien public. Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave : je ne vois que trop combien les méchans prévalent sur les bons auprès des rois : vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protésilas, & ils sont encore fermés pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchans ne sont point incapables de faire le bien : ils le font indifféremment, de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire ; parce qu'aucun sentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient ; mais aussi, ils font le bien sans peine ; parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons & pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de la vertu, lors mêmes qu'ils paroissent la pratiquer : mais ils sont capables d'ajouter à tous les autres vices le plus horrible des vices, qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire le bien, Protésilas sera prêt à le faire avec vous, pour conserver l'autorité ; mais si peu qu'il sente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire tomber dans l'égarement, & pour prendre en liberté son naturel trompeur & féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obsede à toute heure, & que vous savez que le sage & le fidele Philoclès vit pauvre & déshonoré dans l'isle de Samos : Vous reconnoissez bien, ô Idomé-

née, que les hommes trompeurs & hardis qui sont présens, entraînent les princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les princes ont encore un autre malheur qui n'est pas moindre, c'est celui d'oublier facilement la vertu & les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les princes, est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse une impression profonde sur eux : ils ne sont frappés que de ce qui est présent, & qui les flatte : tout le reste s'efface bientôt. Sur-tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit, & les condamne dans leurs foiblesses. Faut-il s'étonner s'ils ne sont point aimés, puisqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaisirs.

Après avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idoménée, qu'il falloit au plutôt chasser Protésilas & Timocrate, pour rappeller Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le roi, c'est qu'il craignoit la sévérité de Philoclès. J'avoue, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime, & que je l'estime. Je suis depuis ma tendre jeunesse accoutumé à des louanges, à des empressemens, & à des complaisances que je ne saurois espérer de trouver dans cet homme. Dès que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ses manieres étoient respectueuses, modérées, mais seches.

Ne voyez vous pas, lui répondit Mentor, que les princes gâtés par la flatterie, trouvent sec & austere tout ce qui est libre & ingénu : ils vont même jusqu'à s'imaginer qu'on n'est pas zélé pour leur service, & qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame servile, & qu'on n'est pas prêt à les flatter dans l'usage le plus injuste de leur puissance. Toute parole libre & généreuse

néreuse leur paroît hautaine, critique & séditieuse. Ils deviennent si délicats, que tout ce qui n'est point flatterie les blesse & les irrite: mais allons plus loin. Je suppose que Philoclès est effectivement sec & austere, son austérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuse de vos conseillers? Où trouverez-vous un homme sans défauts? & le défaut de vous dire trop hardiment la vérité n'est-il pas celui que vous devez le moins craindre? Que dis-je! n'est-ce pas un défaut nécessaire pour corriger les vôtres & pour vaincre le dégoût de la vérité, où la flatterie vous a fait tomber: il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, & qui vous aime mieux que vous ne savez vous aimer vous-même: qui vous dise la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchemens: & cet homme nécessaire: c'est Philoclès. Souvenez-vous qu'un prince est trop heureux, quand il nait un seul homme sous son regne avec cette générosité, qui est le plus précieux trésor de l'état, & que la plus grande punition qu'il doit attendre des dieux, est de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne, faute de savoir s'en servir. Pour les défauts des gens de bien, il faut le savoir connoître, & ne laisser pas de se servir d'eux. Redressez-les · ne vous livrez jamais aveuglément à leur zele indiscret: mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous savez la distinguer; & surtout, gardez-vous bien d'être plus long-temps comme vous avez été jusqu'ici. Les princes gâtés, comme vous l'étiez, se contentant de mépriser les hommes corrompus, ne laissent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils se piquent de reconnoître aussi les hommes vertueux; mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'osant ni leur confier des emplois, ni les admettre dans

tecture étoit de meilleur goût. Protésilas l'avoit ornée avoit une dépense tirée du sang des misérables. Il étoit alors dans un sallon de marbre, auprès de ses bains, couché négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or. Il paroissoit las & épuisé de ses travaux : ses yeux & ses sourcils montroient je ne sais quoi d'agité, de sombre & de farouche. Les plus grands de l'état étoient autour de lui, rangés sur des tapis, composant leur visage sur celui de Protésilas, dont ils observoient jusqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche que tout le monde se récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit, avec des exagérations ridicules, ce que Protésilas lui-même avoit fait pour le roi. Un autre lui assuroit que Jupiter ayant trompé sa mere, lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du pere des dieux. Un poëte venoit lui chanter des vers, où il disoit que Protésilas instruit par les muses, avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre poëte encore plus lâche & plus imprudent, l'appelloit dans ses vers l'inventeur des beaux arts, & le pere des peuples qu'il rendoit heureux : il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protésilas écoutoit toutes ces louanges d'un air sec, distrait & dédaigneux, comme un homme qui sait bien qu'il en mérite encore de bien plus grandes, & qui fait trop de graces de se laisser louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protésilas sourit : toute l'assemblée se mit à rire, quoique la plupart ne pussent point encore savoir ce qu'on avoit dit : mais Protésilas reprenant bientôt son air sévere & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le silence.

Plusieurs nobles cherchoient le moment où Protésilas pourroit se retourner vers eux & les écouter. Ils paroissoient émus & embarrassés, c'est qu'ils avoient à lui demander des graces : leurs postures suppliantes parloient pour eux : ils paroissoient aussi soumis qu'une mere aux pieds des autels, lorsqu'elle demande aux dieux la guérison de son fils unique. Tous paroissoient contens, attendris, pleins d'admiration pour Protésilas, quoique tous eussent contre lui dans le cœur une rage implacable. Dans ce moment, Hégésippe entre, saisit l'épée de Protésilas, & lui déclare, de la part du roi, qu'il va l'emmener dans l'isle de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée. Le voilà qui se jette tremblant aux pieds d'Hégésippe. Il pleure, il hésite, il bégaie, il tremble, il embrasse les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ses regards. Tous ceux qui l'encensoient, le voyant perdu sans ressource changerent leurs flatteries en des insultes sans pitié.

Hégésippe ne voulut lui laisser le temps, ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets ; tout fut saisi & porté au roi. Timocrate fut arrêté dans le même temps, & sa surprise fut extrême ; car il croyoit qu'étant brouillé avec Protésilas, il ne pouvoit être enveloppé dans sa ruine. Ils partent dans un vaisseau qu'on avoit préparé : on arrive à Samos. Hégésippe y laisse ces deux malheureux, & pour mettre le comble à leurs malheurs, il les laisse ensemble. Là ils se reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont fait, & qui sont cause de leur chûte : ils se trouvent sans espérance de revoir Salente, condamnés à vivre

loin de leurs femmes & de leurs enfans ; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les laissoit dans une terre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre que leur travail, eux qui avoient passé tant d'années dans les délices & dans le faste : semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégésippe demanda en quel lieu de l'isle demeuroit Philoclès. On lui dit qu'il demeuroit assez loin de la ville sur une montagne, où une grotte lui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger ; depuis qu'il est dans cette isle, lui disoit-on, il n'a offensé personne. Chacun est touché de sa patience, de son travail & de sa tranquillité : n'ayant rien, il paroît toujours content. Quoiqu'il soit ici loin des affaires sans bien & sans autorité, il ne laisse pas d'obliger ceux qui le méritent, & il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hégésippe s'avança vers cette grotte, il la trouve vuide & ouverte : car la pauvreté & la simplicité des mœurs de Philoclès faisoient qu'il n'avoit, en sortant, aucun besoin de fermer sa porte ; une natte grossiere de jonc lui servoit de lit : rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il se nourrissoit pendant l'été de fruits nouvellement cueillis ; & en hiver, de dattes & figues seches : une claire fontaine, qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désalteroit : il n'avoit dans sa grotte que les instrumens nécessaire à la sculpture, & quelques livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer

son corps, fuir l'oisiveté, & gagner sa vie sans avoir besoin de personne.

Hégésippe, en entrant dans sa grotte, admira les ouvrages qui étoient commencés. Il remarqua un Jupiter, dont le visage serein étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le pere des dieux & des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude & menaçante : mais ce qui étoit de plus touchant, étoit une Minerve qui animoit les arts : son visage étoit noble & doux, sa taille grande & libre, elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pu croire qu'elle alloit marcher. Hégésippe ayant pris plaisir à voir les statues, sortit de la grotte: & vit de loin, sous un grand arbre, Philoclès qui lisoit sur le gazon : il va vers lui, & Philoclès, qui l'apperçoit, ne sait que croire. N'est-ce point là, dit-il en lui-même, Hégésippe, avec qui j'ai si long-temps vécu en Crete. Mais quelle apparence qu'il vienne dans une isle si éloignée. Ne seroit-ce point son ombre qui viendroit, après sa mort, des rives du Styx! Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégésippe arriva si proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître & de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit il, mon cher & ancien ami ! Quel hasard, quelle tempête vous a jetté sur ce rivage ? Pourquoi avez-vous abandonné l'isle de Crete : Est-ce une disgrace semblable à la mienne qui vous arrache à notre patrie ?

Hégésipe lui répondit : ce n'est point une disgrace au contraire, c'est la faveur des dieux qui m'amene ici. Aussi-tôt il lui raconte la longue tyrannie de Protésilas, ses intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chûte de ce prince, sa fuite sur les côtes de l'Hespérie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Télémaque, les sages

maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du roi, & la disgrace des deux traitres. Il ajouta qu'il les avoit menés à Samos pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philoclès: & il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente: où le roi, qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte, plus propre à cacher des bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes? J'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur & de repos, que dans les palais dorés de l'isle Crete, les hommes ne me trompent plus: car je ne vois plus des hommes, & je n'entends plus leurs discours flatteurs & empoisonnés. Je n'ai plus besoin d'eux: mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture simple qui m'est nécessaire; il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légere étoffe pour me couvrir, n'ayant plus d'autre besoin, jouissant d'un calme profond & d'une douce liberté, dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage. Qu'irois-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs & inconstans! Non, non, mon cher Hégésippe, ne m'enviez point mon bonheur, Protésilas s'est trahi lui-même, voulant trahir le roi & me perdre: mais il ne m'a fait aucun mal: au contraire, il m'a fait le plus grand des biens: il m'a délivré du tumulte & de la servitude des affaires: je lui dois ma chere solitude, & tous les plaisirs innocens que j'y goûte. Retournez, ô Hégésippe, retournez vers le roi: aidez-lui à supporter les miseres de sa grandeur, & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux, si long-temps fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme sage, que vous nommez Mentor,

qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage ils ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureusement jetté ; pour me remettre à la merci des vents. O que les rois son à plaindre ! ô que ceux qui le servent sont dignes de compassion ! S'ils sont méchans, combien font-ils souffrir les hommes, & quels tourmens leur sont préparés dans le noir Tartare ! S'ils sont bons, quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre, quels pieges à éviter, que de maux à souffrir ? Encore une fois : Hégésippe, laissez-moi dans mon heureuse pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainsi avec beaucoup de véhémence, Hégésippe le regardoit avec étonnement : il l'avoit vu autrefois en Crete pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languissant, epuisé : c'est que son naturel ardent & austere le consumoit dans le travail : il ne pouvoit voir sans indignation le vice impuni : il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainsi ces emplois détruisoient sa santé délicate : mais à Samos, Hégésippe le voyoit gras & vigoureux. Malgré les ans, la jeunesse fleurie s'étoit renouvellée sur son visage. Une vie sobre & tranquille & laborieuse lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes surpris de me voir si changé, dit alors Philoclès en souriant : c'est ma solitude qui m'a donné cette fraîcheur & cette santé parfaite. mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux, & pour me replonger dans mes anciennes miseres ? Ne soyez pas plus cruel que Protésilas, du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégésippe lui représenta, mais inutile-

ment, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui disoit-il, insensible au plaisir de voir vos proches & vos amis, qui soupirent après votre retour, & que la seule espérance de vous embrasser comble de joie ? Mais vous, qui craignez les dieux; & qui aimez votre devoir comptez-vous pour rien de servir votre roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux. Est-il permis de s'abandonner à une philosophie sauvage, de se préférer à tout le reste du genre-humain, & d'aimer mieux son repos, que le bonheur de ses concitoyens ? Au reste, on croira que c'est par ressentiment que vous ne voulez plus voir le roi; s'il vous a voulu faire du mal, c'est qu'il ne vous a point connu. Ce n'est pas le véritable, le juste Philoclès qu'il a voulu faire périr : c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il sent toute son ancienne amitié revivre dans son cœur : il vous attend : déja il vous tend les bras pour vous embrasser. Dans son impatience, il compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur assez dur pour être inexorable à votre roi & à tous vos tendres amis !

Philoclès, qui avoit d'abord été attendri en reconnoissant Hégésippe, reprit son air austere en écoutant ce discours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont se briser en gémissant, il demeuroit immobile : & les prieres ni les raisons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans son cœur. Mais au moment où Hégésippe commença à désespérer de le vaincre, Philoclès ayant consulté les dieux, il découvrit par le vol des oiseaux, par les entrailles des vic-

times ; & par divers autres présages, qu'il devoit suivre Hégésippe.

Alors il ne résista plus, il se prépara à partir ; mais ce ne fut pas sans regretter le désert où il avoit passé tant d'années. Hélas ! disoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte, où le sommeil paisible venoit toutes les nuits me délasser des travaux du jour ! Ici les parques me filoient, au milieu de ma pauvreté, des jours d'or & de soie. Il se prosterna, en pleurant, pour adorer la nayade qui l'avoit si long-temps désaltéré par son onde claire, & les nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voisines. Echo entendit ses regrets, & d'une triste voix les répéta à toutes les divinités champêtres.

Ensuite Philoclès vint à la ville avec Hégésippe pour s'embarquer : il crut que le malheureux Protésilas, plein de honte & de ressentiment, ne cherchoit point à le voir : mais il se trompoit : car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils sont toujours prêts à toute sorte de bassesse. Philoclès se cachoit modestement de peur d'être vu par ce misérable : il craignoit d'augmenter sa misere, en lui montrant la prospérité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruines. Mais Protésilas cherchoit assez avec empressement Philoclès : il vouloit lui faire pitié, & l'engager à demander au roi qu'il pût retourner à Salente : Philoclès étoit trop sincere pour lui promettre de travailler à le faire rappeller ; car il savoit mieux que personne combien son retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tâcha de le consoler, l'exhorta à appaiser les dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ses maux. Comme il avoit appris que le roi avoit ôté à Protésilas tous ses biens injustement acquis, il lui promit deux choses, qu'il exécuta fidéle-

même dans la suite. L'une fut de prendre soin de sa femme & de ses enfans qui étoient demeurés à Salente dans une affreuse pauvreté, exposés à l'indignation publique : l'autre étoit d'envoyer à Protésilas dans cette isle éloignée, quelque secours d'argent pour adoucir sa misere.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hegésippe impatient se hate de faire partir Philoclès. Protésilas les voit embarquer : ses yeux demeurent attachés & immobiles sur le rivage : ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toujours : lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans son esprit. Enfin, troublé, furieux, livré à son désespoir, il s'arrache les cheveux, se roule sur la sable, reproche aux dieux leur rigueur, appelle envain à son secours la cruelle mort, qui, sourde à ses prieres, ne daigne le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même.

Cependant le vaisseau, favorisé de Neptune & des vents, arriva bientôt à Salente. On vint dire au roi qu'il entroit déja dans le port. Aussi-tôt il courut au-devant de Philoclès avec Mentor : il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persécuté avec tant d'injustice. Cet aveu, bien loin de paroître une foiblesse dans un roi, fut regardé par tous les salentins, comme l'effort d'une grande ame qui s'éleve au-dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joie de voir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple, & d'entendre le roi parler avec tant de sagesse & de bonté.

Philoclès, avec un air respectueux & modeste, recevoit les caresses du roi, & avec impatience de se dérober aux acclamations du peuple, il suivit le roi au palais. Bientôt Mentor & lui

N 6

furent dans la même confiance que s'ils avoient passé leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus. C'est que les dieux, qui ont refusé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être ensemble sans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philoclès demanda au roi à se retirer auprès de Salente, dans une solitude où il continuât à vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Samos. Le roi alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son désert. C'est là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix, & de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choses qu'on examina, fut l'éducation des enfans, & la maniere de vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor disoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la république, ils sont les enfans du peuple, ils en sont l'espérance & la force : il n'est pas temps de les corriger quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes : il vaut bien mieux prevenir le mal que d'être reduit à le punir. Le roi, ajoutoit-il, qui est le pere de tout son peuple, est encore plus particuliérement le pere de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la nature. C'est dans sa fleur qu'il faut préparer les fruits. Que le roi ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire observer les loix de Minos, qui ordonne qu'on éleve les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort ; qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richesses ; que l'injustice, le mensonge, l'ingra-

titude, la molleſſe, paſſent pour des vices infâmes; qu'on leur apprenne de leur plus tendre enfance à chanter les louanges des héros qui ont été aimés des dieux, qui ont fait des actions généreuſes pour leur patrie, & qui ont fait éclater leur courage dans les combats? que le charme de la muſique ſaiſiſſe leurs ames pour rendre leurs mœurs douces & pures, qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fideles à leurs alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens, que le moindre reproche de leur conſcience. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les faſſe entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour, de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoutoit, qu'il étoit capital d'établir des écoles publiques pour accoutumer la jeuneſſe aux plus rudes exercices du corps, & pour éviter la molleſſe & l'oiſiveté qui corrompent les plus beaux naturel: il vouloit une grande variété de jeux & de ſpectacles qui amuſaſſent tout le peuple, mais ſur-tout qui exerçaſſent les corps pour les rendre adroits, ſouples & vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il ſouhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'eſt que les jeunes gens ſe mariaſſent de bonne heure, & que leurs parens ſans aucune vue d'intérêt, leur laiſſaſſent choiſir des femmes agréables de corps & d'eſprit, auxquelles ils puſſent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainſi les moyens de conſerver la jeuneſſe pure, innocente, laborieuſe, docile & paſſionnée pour la gloire, Philoclès qui aimoit la guerre, diſoit à Mentor: en vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, ſi vous les laiſſez languir dans une

paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur; par-là vous affoiblirez insensiblement la nation, les courages s'amolliront: les délices corromprent les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre: & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraine après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit: les maux de la guerre sont encore plus dangereux que vous ne pensez. La guerre épuise un état; & le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelque avantage qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversemens de la fortune: avec quelque supériorité de force qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrachera la victoire qui étoit déjà dans vos mains, & la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruiroit soi-même en détruisant ses ennemis. On dépeuple son pays: on laisse les terres presque incultes, on trouble le commerce; mais, ce qui est pis, on affoiblit les meilleures loix, & on laisse corrompre les mœurs. La jeunesse ne s'adonne plus qu'au vice. Le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes: la justice, la police, tout souffre de ce désordre. Un roi qui verse le sang de tant d'hommes, & qui cause tant de malheur pour acquérir un peu de gloire, ou pour étendre les bornes de son royaume, est indigne de la gloire qu'il cherche, & mérite de perdre ce qu'il possede, pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une nation en temps de paix. Vous avez déja vu les exercices du corps que nous établissons : les prix qui exciteront l'émulation, les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les ames des enfans presque dès le berceau, par le chant des grandes actions des héros. Ajoutez à ces secours celui d'une vie sobre & laborieuse. Mais ce n'est pas tout : aussi-tôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse, sur-tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, qui seront des plus propres à profiter de l'expérience. Par-là vous conserverez une haute réputation chez vos alliés : votre alliance sera recherchée : on craindra de la perdre : sans avoir la guerre chez vous & à vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laisserez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre ; car le vrai moyen d'éloigner la guerre, & de conserver une longue paix, c'est de cultiver les armes, c'est d'honorer les hommes excellens dans cette profession, c'est d'en avoir toujours qui s'y soient exercés dans les pays étrangers, qui connoissaient les forces, la discipline, & les manieres de faire la guere des peuples voisins : c'est d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par mollesse. Alors étant toujours prêt à la faire pour la nécessité, on parvient à ne l'avoir presque jamais. Pour les alliés, quand ils sont prêts à se faire la guerre les uns aux autres, c'est à vous à vous rendre médiateur : par-là vous acquérez une gloire plus solide & plus sûre que celle des conquérans, vous gagnez l'amour & l'estime des étrangers ; ils ont tous besoin de vous, vous

régnez sur eux par la confiance, comme vous régnez sur vos sujets par l'autorité : vous demeurez le dépositaire des secrets, l'arbitre des traités, le maître des cœurs. Votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignés ; votre nom est comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculés. En cet état, qu'un peuple voisin vous attaque contre les regles de la justice, il vous trouve aguerri, préparé ; mais ce qui est bien plus fort, il vous trouve aimé & secouru : tous vos voisins s'alarment pour vous, & sont persuadés que votre conservation fait la sûreté publique. Voilà un rempart bien plus assuré que toutes les murailles des villes, & que toutes les places les mieux fortifiées : voila la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de rois qui savent la chercher, & qui ne s'en éloignent point ! Ils courent après une ombre trompeuse, & laissent derriere eux le vrai honneur, faute de le connoître.

Après que Mentor eût parlé ainsi, Philoclès étonné le regardoit, puis il jettoit les yeux sur le roi, & étoit charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de son cœur toutes les paroles qui sortoient comme un fleuve de sagesse de la bouche de cet étranger.

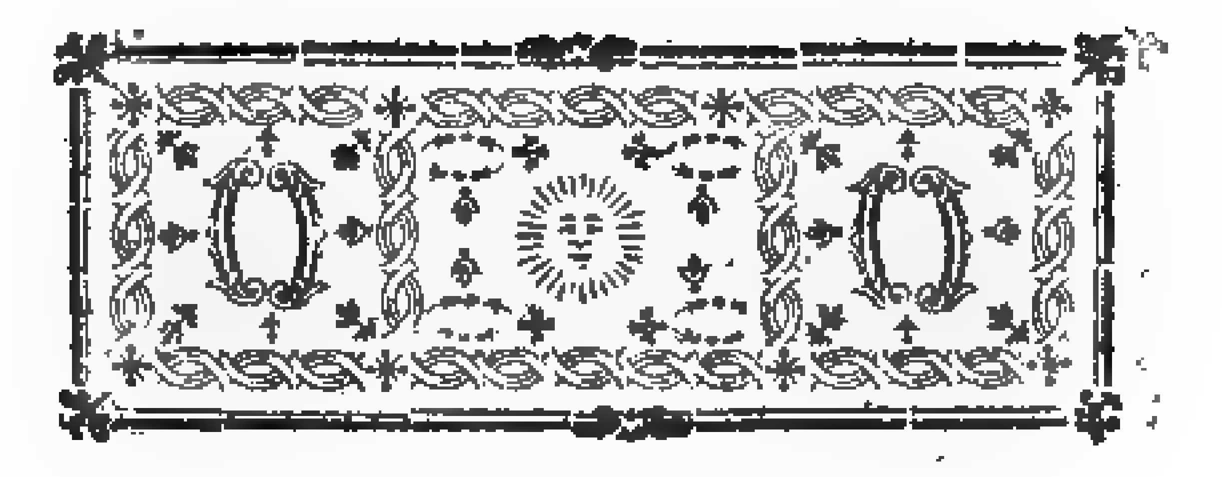
Minerve, sous la figure de Mentor établissoit dans Salente toutes les meilleures loix & les plus utiles maximes du Gouvernement, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télémaque, quand il reviendroit, un exemple sensible de ce qu'un sage Gouvèrnement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon roi une gloire durable.

Fin du Livre sixieme.

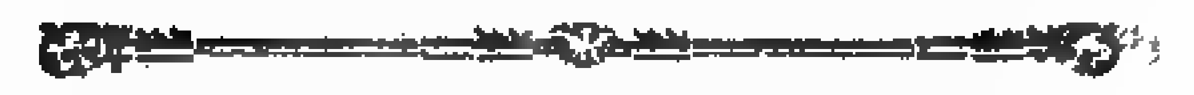
L.VII.



Télémaque provoqué par [illegible] combat contre Hippias



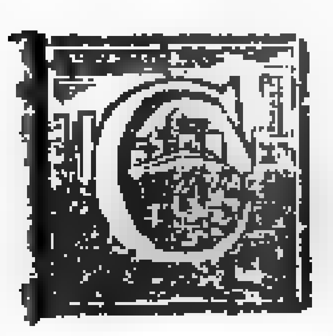
LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULISSE.



LIVRE SEPTIEME.

Télémaque au camp des alliés gagne l'inclination de Philoctete, d'abord indisposé contre lui, à cause d'Ulysse son pere. Philoctete lui raconte ses aventures, où il fait entrer les particularités de la mort d'Hercule, causée par la tunique empoisonnée, que le centaure Nessus avoit abandonnée à Déjanire. Il lui explique comment il obtint de ce héros ses fleches fatales, sans lesquelles la ville de Troye ne pouvoit être prise; comment il fut puni d'avoir trahi son secret par tous les maux qu'il souffrit dans l'isle de Lemnos, & comme Ulysse se servit de Néoptolême, pour l'engager d'aller au siege de Troye, où il fut guéri de ses blessures par le fils d'Esculape. Télémaque entre en differend avec Phalante, pour des prisonniers qui se disputent. Il combat & vainc Hyppias, qui, méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ses prisonniers pour son frere Phalante; mais étant peu content

de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité & de sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même temps Adraste, roi des dauniens, étant informé que les rois alliés ne songent qu'à pacifier le differend de Télémaque & d'Hyppias, va les attaquer à l'improviste, après avoir surpris cent de leurs vaisseaux, pour transporter ses troupes dans leur camp. Il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue son frere Hyppias, & Phalante lui même est tout percé de ses coups. Télémaque s'étant revêtu de ses armes divines, court au secours de Phalante, renverse d'abord Iphiclès, fils d'Adraste, repousse l'ennemi victorieux, & remporteroit sur lui une victoire complette, si une tempête survenant ne faisoit finir le combat. Ensuite Télémaque fait emporter les blessés, prend soin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obseques de son frere Hyppias, dont il lui va présenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.



CEPENDANT Télémaque montroit son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente, il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines, dont la réputation & l'expérience étoit au comble. Nestor, qui l'avoit déja vu à Pylos, & qui avoit toujours aimé Ulysse, le traitoit comme si ç'eût été son propre fils. Il lui donnoit ses instructions qu'il appuyoit de divers exemples. Il lui racontoit toutes les aventures de sa jeunesse, & tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux héros de l'âge passé. La mémoire de ce sage vieillard, qui avoit vécu trois âges d'homme, étoit comme une histoire des anciens temps, gravée sur le marbre & sur l'airain.

Philoctete n'eût pas d'abord la même inclination pour Télémaque que Nestor. La haine qu'il avoit nourrie si long-temps dans son cœur contre Ulysse, l'éloignoit de son fils; & il ne pouvoit voir, qu'avec peine, tout ce qu'il sembloit que les dieux préparoient en faveur de ce jeune

homme, pour le rendre égal aux héros qui avoient renversé la ville de Troye. Mais enfin, la modération de Télémaque vainquit tous les ressentimens de Philoctete. Il ne put se défendre d'aimer cette vertu si douce & si modeste. Il prenoit souvent Télémaque, & lui disoit : mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainsi) votre pere & moi, je l'avoue, nou avons été long-temps ennemi l'un de l'autre ; j'avoue même qu'après que nous eûmes fait tomber la superbe ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaisé : & quand je vous ai vu, j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulysse. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle est douce, simple, ingénue & modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctete s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans son cœur tant de haine contre Ulysse.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivis par-tout le grand Hercule, qui a délivré la terre de tant de monstres, & devant qui les autres héros n'étoient que comme sont les foibles roseaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. Ses malheurs & les miens vinrent d'une passion qui cause tous les désastres les plus affreux : c'est l'amour. Hercule, qui avoit vaincu tant de monstres, ne pouvoit vaincre cette passion honteuse, & le cruel enfant Cupidon se jouoit de lui. Il ne pouvoit se ressouvenir, sans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié sa gloire, jusqu'à filer auprès d'Omphale, reine de Lydie, comme le plus lâche & le plus efféminé de tous les hommes, tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cette fois, il m'a avoué que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, & presque effacé la gloire de tous ses travaux. Cependant,

ô dieux, telle est la foiblesse & l'inconstance des hommes! ils se promettent tout d'eux-mêmes, & ne résistent à rien. Hélas le grand Hercule retomba dans les pieges de l'amour, qu'il avoit si souvent détestés; il aima Déjanire. Trop heureux s'il eût été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse! Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les graces étoient peintes, ravit son cœur. Déjanire brûla de jalousie: elle se ressouvint de cette fatale tunique que le centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique pleine de sang venimeux du centaure, renfermoit le poison des fleches dont ce monstre avoit été percé. Vous savez que les fleches d'Hercule, qui tua ce perfide centaure, avoient été trempées dans le sang de l'hydre de Lerne, & que ce sang empoisonnoit ses fleches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisoient étoient incurables.

Hercule étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissoit jusques dans la moëlle de ses os: il poussoit des cris horribles, dont le Mont-Oëta raisonnoit, & faisoit retentir toutes les profondes vallées: la mer même en paroissoit émue; les taureaux les plus furieux, qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lychas, qui lui avoit porté de la part de Déjanire cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule, dans le transport de sa douleur, le prit, le fit pirouetter comme un frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jetter loin de lui. Ainsi Lychas lancé du haut de la montagne, par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut tout-

à coup changé en un rocher, qui garde encore la figure humaine, & qui, étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages pilotes.

Après ce malheur de Lychas, je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule : je songeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner sans peine, d'une main, les hauts sapins & les vieux chênes, qui, depuis plusieurs siecles, avoient méprisé les vents & les tempêtes. De l'autre main, il tâchoit en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique ; elle s'étoit collée sur sa peau, & comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchiroit, il déchiroit aussi sa peau & sa chair : son sang ruisseloit, & trempoit la terre. Enfin, la vertu surmontant sa douleur, il s'écria : tu vois, ô mon cher Philoctete, les maux que les dieux me font souffrir ; ils sont justes : c'est moi qui les ai offensés, j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangere ; je péris, & je suis content de périr pour appaiser les dieux. Mais hélas ! cher ami, où est-ce que tu fuis ? l'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable Lychas, une cruauté que je me reproche ; il n'a pas su quel poison il me présentoit : il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir. Mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je dois, & que je veuille t'arracher la vie ? Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philoctete : Philoctete recevra dans son sein mon ame prête à s'envoler : c'est lui qui recueillira mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctete, Philoctete, la seule espérance qui me reste ici bas !

A ces mots, je me hâte de courir vers lui : il me tend les bras, & veut m'embrasser ; mais

il se retient dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Hélas, dit-il, cette consolation même ne m'est plus permise! En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il venoit d'abattre, il en fait un bûcher sur le sommet de la montagne, il monte tranquillement sur le bûcher, il étend la peau du lion de Némée, qui avoit si long-temps couvert ses épaules, lorsqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abattre les monstres, & délivrer les malheureux. Il s'appuie sur sa massue, & il m'ordonne d'allumer le feu du bûcher. Mes mains tremblantes & saisies d'horreur ne purent lui refuser ce cruel office; car la vie n'étoit plus pour lui un présent des dieux, tant elle lui étoit funeste; je craignis même que l'excès de ses douleurs ne le transportât même jusqu'à faire quelque chose indigne de cette vertu qui avoit étonné l'univers. Comme il vit que la flamme commençoit à prendre au bûcher, c'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctete, que j'éprouve ta véritable amitié: car tu aimes mon honneur plus que ma vie: que les dieux te le rendent, je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre: ces fleches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne. Tu sais que les blessures qu'elles font, sont incurables: par elles tu seras invincible comme je l'ai été, & aucun mortel n'osera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidele à notre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il est vrai que tu sois touché de mes maux: tu peux me donner une derniere consolation, promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel, ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je lui promis, hélas! je le jurai même, en arrosant son bûcher de mes larmes. Un rayon de joie parut dans ses yeux: mais tout-à-coup un tourbillon de flammes qui

l'enveloppa, étouffa sa voix, & le déroba presque à ma vue. Je le voyois encore néanmoins au travers des flammes, avec un visage aussi serein que s'il eût été couronné de fleurs, & couvert de parfums dans la joie d'un festin délicieux, au milieu de tous ses amis.

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terrestre & de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans sa naissance de sa mere Alcmene : mais il conserva par l'ordre de Jupiter, cette nature subtile & immortelle, cette flamme céleste, qui est le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçu du pere des dieux. Ainsi il alla avec eux sous les voûtes dorées du brillant olympe, boire le nectar, où les dieux lui donnerent pour épouse l'aimable Hébé, qui est la déesse de la jeunesse, & qui versoit le nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganimede eût reçu cet honneur. Pour moi, je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces fleches qu'il m'avoit données pour m'élever au-dessus des héros. Bientôt les rois liguës entreprirent de venger Ménélas de l'infâme Pâris qui avoit enlevé Hélene, & de renverser l'empire de Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les fleches d'Hercule.

Ulysse votre pere, qui étoit toujours le plus éclairé & le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siege de Troye, & d'y apporter les fleches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déja long temps qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros; les monstres & les scélérats recommençoient à paroître impunément, les grecs ne savoient que croire de lui : les uns disoient

qu'il étoit mort, d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusques sous l'ourse glacée dompter les scythes : mais Ulysse soutint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un temps où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide : il eut une peine extrême à m'aborder : car je ne pouvois plus voir les hommes : je ne pouvois souffrir qu'on m'arrachât de ces déserts du mont-Oëta, où j'avois vu périr mon ami, je ne songeois qu'à me repeindre l'image de ce héros, & qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux : mais la douce & puissante persuasion étoit sur les levres de votre pere : il parut aussi affligé que moi, il versa des larmes : il sut gagner insensiblement mon cœur, & attirer ma confiance : il m'attendrit pour les rois grecs, qui alloient combattre pour une juste cause, & qui ne pouvoient réussir sans moi : il ne put néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais : mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort : il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Hélas! j'eus horreur de faire un parjure, en lui disant un secret que j'avois promis aux dieux de ne dire jamais : j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer. Les dieux m'en ont puni. Je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule : j'allai ensuite joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je passois dans l'isle de Lemnos, je voulus montrer à tous les grecs ce que mes fleches pouvoient faire, me préparant à percer un daim qui se lançoit dans un bois, je laissai tomber, par mégarde, la fleche de l'arc sur mon pied, & elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussi-tôt j'éprouvai ces mêmes douleurs

douleurs qu'Hercule avoit souffert : je remplissois nuit & jour l'isle de mes cris : un sang noir & corrompu, coulant de ma plaie, infectoit l'air, & répandoit dans le camp des grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrêmité : chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes dieux.

Ulysse, qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Grece, & la victoire à toutes les raisons d'amitié & de bienséance particuliere. On ne pouvoit plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaïe, son infection, & la violence de mes cris, troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les grecs par les conseils d'Ulysse; cette politique me parut pleine de la plus horrible humanité & de la plus noire trahison. Hélas! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les dieux que j'avois irrité.

Je demeurai presque pendant tout le siege de Troye, seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette isle déserte & sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette solitude, une caverne vuide dans un rocher, qui élevoit vers le ciel deux pointes semblables à deux têtes. De ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit & jour. J'amassai quelques feuilles pour me coucher. Il ne me restoit pour tout

bien qu'un pot de bois grossiérement travaillé ; & quelques habits déchirés dont j'enveloppois ma plaie pour arrêter le sang, & dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là, abandonné des hommes, & livré à la colere des dieux, je passois mon temps à percer de mes fleches les colombes & les autres oiseaux qui voloit autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture, il falloit que je me traînasse contre terre avec douleurs, pour aller ramasser ma proie : ainsi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Il est vrai que les grecs en partant, me laisserent quelques provisions ; mais elles durerent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuse qu'elle est, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats & trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, & si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi ! disois-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la grece, & puis l'abandonner dans cette isle déserte pendant son sommeil : car ce fut pendant mon sommeil que les grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, & combien je versai de larmes à mon reveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas ! cherchant de tous côtés dans cette isle sauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur. En effet, il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jetté ; & on n'y peut espérer de société que par des naufrages ; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'osoient me prendre pour me ramener ; ils craignoient la colere des dieux & celle des grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur, la faim : je nourrissois une plaie qui

me dévoroit : l'espérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup, revenant de chercher des plantes médecinales pour ma plaie, j'apperçus dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier & d'une taille de héros : il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche : son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion & l'embarras : il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans & douloureux, dont je faisois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent son cœur.

O étranger! lui disois-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette isle inhabitée? Je reconnois l'habit grec; cet habit qui m'est encore si cher : ô qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver sur tes levres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à personne depuis si long-temps dans cette solitude! Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptoleme m'eût dit, je suis grec, que je m'écriai : ô douce parole! après tant d'années de silence & de douleur, sans consolation. O mon fils! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux? Il me répondit : je suis de l'isle de Scyros, j'y retourne : on dit que je suis fils d'Achille tu sais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité; je lui dis : ô fils d'un pere que j'ai tant aimé! cher nourrisson de Lycomede, comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu? Il me répondit qu'il venoit du siege de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la premiere expédition? Et toi,

me dit-il, en étois-tu ? Alors je lui répondis : tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctete, ni ses malheurs. Hélas ! infortuné que je suis, mes persécuteurs m'insultent dans ma misere : la Grece ignore que je souffre, ma douleur augmente. Les Atrides m'ont mis en cet état, que les dieux le leur rendent.

Ensuite je lui racontai de quelle maniere les grecs m'avoient abandonné. Aussi-tôt qu'il eût écouté mes plaintes, il fit les siennes. Après la mort d'Achille, me dit-il.... (D'abord je l'interrompis, en lui disant : quoi ! Achille est mort ? Pardonne-moi, mon fils, si je troube ton récit, par les larmes que je dois à ton pere). Néoptoleme me répondit : vous me consolez en m'interrompant. Qu'il m'est doux de voir Philoctete pleurer mon pere.

Néoptoleme reprenant son discours, me dit : après la mort d'Achille, Ulysse & Phénix, me vinrent chercher assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener ; car la douleur de la mort d'Achille & le desir d'hériter de sa gloire dans cette célebre guerre, m'engageoit assez à les suivre. J'arrive au siege, l'armée s'assemble autour de moi, chacun jure qu'il revoit Achille : mais hélas, il n'étoit plus. Jeune & sans expérience, je croyois pouvoir tout espérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pere : ils me répondent cruellement : tu auras le reste de ce qui lui appartenoit, mais pour ses armes, elles sont destinées a Ulysse. Aussi tôt je me trouble, je pleure, je m'emporte : mais Ulysse sans s'émouvoir, me disoit jeune homme ; tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long siege, tu n'as pas mérité de telles armes, & tu parles déja trop fiérement : jamais tu ne les auras. Dépouillé

injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'isle de Sciros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi, puisse être l'ami des dieux! O Philoctete! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptoleme, comment Ajax Télamonien, n'avoit pas empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. Il est mort, m'écriai-je, & Ulysse ne meurt pas? au contraire il fleurit dans l'armée. Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du sage Nestor: & de Patrocle, si chéri par Achille: ils sont morts aussi, me dit-il. Aussi-tôt je m'écriai encore: quoi mort! Hélas que me dis-tu? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons, & épargne les méchans. Ulysse est donc en vie? Tersite l'est aussi sans doute? Voilà ce que font les dieux: & nous les louerions encore!

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre pere, Néoptoleme continuoit à me tromper. Il ajouta ces tristes paroles: loin de l'armée grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage isle de Scyros. Adieu, je pars, que les dieux vous guérissent.

Aussi-tôt je lui dis: ô mon fils, je te conjure par les mânes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me pas laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge: mais il y auroit de la honte à m'abandonner. Jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine même, par-tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bons. Ne me laisse point dans un désert, où il n'y a aucun vestige d'hommes: mene-moi dans ta partie ou dans Leubée, qui n'est pas loin du mont-Oëta,

de Trachine, & des bords agréables du fleuve Sperchius : renvois-moi à mon pere. Hélas ! que je crains qu'il ne soit mort. Je lui avois mandé de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort, ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma misere, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils, souviens toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité, doit craindre d'en abuser, & secourir les malheureux.

Voila ce que l'excès de la douleur me faisoit dire a Néoptoleme. Il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : ô heureux jour ! ô aimable Néoptoleme, digne de la gloire de ton pere ! Chers compagnons de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure : voyez où j'ai vécu ; comprenez ce que j'ai souffert : nul homme n'eût pu le souffrir ; mais la nécessité m'avoit instruit, elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert, ne savent rien. Ils ne connoissent ni les biens ni les maux : ils ignorent les hommes, ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc & mes fleches.

Néoptoleme me pria de souffrir qu'il baisât ces armes si célebres, consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : tu peux tout : c'est toi, mon fils, qui me rend aujourd'hui la lumiere, ma partie, mon pere accablé de vieillesse, mes amis, moi même : tu peux toucher ces armes & te vanter d'être seul d'entre les grecs qui ait mérité de les toucher. Aussi-tôt Néoptoleme entre dans ma grotte pour admirer mes armes. Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble : je ne sais plus ce que je fais, je demande un glaive tranchant pour couper mon pied, je m'écrie : ô mort tant desirée, que

ne viens tu ! O jeune homme, brule-moi tout à l'heure, comme je brulai le fils de Jupiter ! O terre ! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus se relever ! De ce transport de douleur, je tombe soudainement, selon ma coutume dans un assoupissement profond : une grande sueur commença à me soulager ; un sang noir & corrompu coula de ma plaie. Pendant mon sommeil il eût été facile à Néoptoleme d'emporter mes armes & de partir ; mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant, je reconnus son embarras. Il soupiroit comme un homme qui ne sait pas dissimuler, qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre, lui dis-je ? Qu'y a-il donc ? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siege de Troye. Je repris aussi-tôt : Ah ! qu'as-tu dit, mon fils, rends moi cet arc : je suis trahi. Ne m'arrache pas la vie. Hélas ! il ne répondit rien, il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivage ! ô promontoire de cette isle ! ô bêtes farouches ! ô rochers escarpés ! c'est à vous que je me plains : car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre ; vous êtes accoutumés à mes gémissemens ; faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille. Il m'enleve l'arc sacré d'Hercule, il veut me traîner dans le camp des grecs pour triompher de moi : il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine ; ô s'il m'eût attaqué dans ma force ! mais encore à présent, ce n'est que par surprise ! Que ferai-je ? Rends-le, mon fils, sois semblable à ton pere, semblable à toi-même. Que dis-tu ? tu ne dis rien. O rocher sauvage ! je reviens à toi, nud, misérable, abandonné, sans nourriture, je mourrai seul dans cet antre, n'ayant plus mon arc pour les bêtes ; les bêtes me dévoreront, n'importe. Mais, mon

fils, tu ne parois pas méchant : quelque conseil te pousse : rends moi mes armes, va-t-en. Néoptoleme, les larmes aux yeux, disoit tout bas : plût aux dieux, que je ne fusse jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : ah ! que vois-je ? N'est-ce pas Ulysse ? Aussi-tôt j'entends sa voix & il me répond : Oui, c'est moi. Si le sombre royaume de Pluton se fût entr'ouvert, & que j'eusse vu le noir tartare que les dieux-mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : ô terre de Lemnos, je te prends à témoin ! O soleil, tu le vois & tu le souffres ! Ulysse me répondit sans s'émouvoir Jupiter le veut, & je l'exécute. Oses-tu, lui disois-je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, & qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire ? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire que nous venons, c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troye, & vous ramener dans votre patrie. C'est vous, & non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctete. Alors je dis à votre pere tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer. Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois je, que ne m'y laisses tu en paix ? Vas chercher la gloire des combats & tous les plaisirs : jouis de ton bonheur avec les Atrides : laisse moi ma misere & ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne suis plus rien, je suis déja mort. Pourquoi ne crois tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne saurois partir, que mes cris, & l'infection de ma plaie troubleroient les sacrifices ? O Ulysse, auteur de mes maux, que les dieux puissent te......... Mais les dieux ne m'écoutent point : au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que

je ne reverrai jamais ! ô dieux ! s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste, pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse, alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainsi, votre pere tranquille me regardoit avec un air de compassion, comme un homme, qui, loin d'être fâché, suporte & excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois semblable à un rocher, qui, sur le sommet d'une montagne, se joue de la fureur des vents, & laisse épuiser leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre pere demeurant dans le silence, attendoit que ma colere fût épuisée ; car il savoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affoiblir par une espece de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : ô Philoctete ! Qu'avez-vous fait de votre raison & de votre courage ? Voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous : adieu, vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grece, & le destructeur de Troye. Demeurez à Lemnos. Ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit destinée. Néoptoleme, partons ; il est inutile de lui parler, la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grece entiere.

Alors je me sentis comme une lyonne à qui on vient d'arracher ses petits : elle remplit les forêts de ses rugissemens. O caverne, disois-je, jamais je ne te quitterai, tu seras mon tombeau. O séjour de ma douleur, plus de nourriture, plus d'espérance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ! O si les oiseaux de proie pouvoient m'enlever ! je ne les percerai

plus de mes fleches. O arc précieux! arc consacré par les mains du fils de Jupiter! O cher Hercule! s'il te reste encore quelque sentiment, n'est tu pas indigné? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidele ami, il est dans les mains impures & trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de fleches! Misérable! je ne puis vous nuire, venez me dévorer, ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase!

Votre pere ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes. Il fit figure à Néoptoleme, qui me les rendit aussi-tôt. Alors je lui dis: digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es, mais laisse-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une fleche contre votre pere, mais Néoptoleme m'arrêta, en me disant: la colere vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulysse, il paroissoit aussi tranquille contre mes fleches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce premier transport, me servir de mes armes, pour tuer celui qui me les avoit fait rendre: mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore appaisé, j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haissois tant. Cependant Néoptoleme me disoit: sachez que le divin Hélénus, fils de Priam, étant sorti de la ville de Troye, par l'ordre & par l'inspiration des dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troye tombera, a-t-il dit, mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les fleches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les mu-

tailles de Troye : les enfans d'Esculape le guériront.

En ce moment, je sentis mon cœur partagé : j'étois touché de la naïveté de Néoptoleme, & de la bonne-foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc. Mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour, s'il falloit céder à Ulysse ; & une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra-t-on, disois-je en moi-même avec Ulysse & avec les Atrides ! Que croira-t-on de moi ? Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entends une voix plus qu'humaine, je vois Hercule dans un nuage éclatant : il étoit environné de rayons de gloire : je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, & ses manieres simples ; mais il avoit une hauteur & une majesté qui n'avoient jamais paru si grandes en lui, quand il domptoit les monstres. Il me dit :

Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut olympe, pour t'annoncer les ordres de Jupiter ; tu sais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire : tu guériras, tu perceras de mes fleches Pâris, auteur de tant de maux. Après la prise de Troye, tu enverras de riches dépouilles à Pœan ton pere sur le Mont-Oëta ; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau, comme un monument de la victoire dûe à mes fleches. Et toi, ô fils d'Achille ! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctete, ni Philoctete sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie J'enverrai Esculape à Troye pour guérir Philoctete. Sur tout, ô grecs ! aimez & observez la religion : le reste meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai :

ô heureux jour, douce lumiere, tu te montres enfin après tant d'années ! je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, chere antre. Adieu, nymphe de ces prés humides; je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, Promontoires, où Echo répéta tant de fois mes gémissemens. Adieu, douces fontaines qui me fûtes si amere. Adieu, ô terre de Lemnos ! laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des dieux & de mes amis.

Ainsi nous partîmes, nous arrivâmes au siege de Troye. Machaon & Poladyre, par la divine science de leur pere Esculape me guérirent ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus. J'ai retrouvé toute ma vigueur; mais je suis un peu boîteux. Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche qu'un chasseur perce de ses traits. Bientôt Ilion fut reduit en cendres: vous savez le reste. J'avois néanmoins encore je ne sais quelle aversion pour le sage Ulysse, par le souvenir de mes maux; & sa vertu ne pouvoit appaiser ce ressentiment; mais la vue d'un fils qui lui ressemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pere même.

Pendant que Philoctete avoit raconté ainsi ses aventures, Télémaque étoit demeuré comme suspendu & immobile. Ses yeux étoient attachés sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctete, Ulysse, Néoptoleme paroissoient tour-à-tour sur le visage naïf de Télémaque, à mesure qu'elles étoient représentées.

Dans la suite de cette narration, quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctete, sans y penser: quelquefois il paroissoit rêveur comme un

homme qui pense profondément à la suite des affaires. Quand Philoctete dépeignoit l'embarras de Néoptoleme, qui ne savoit point dissimuler, Télémaque paroissoit dans le même embarras, & dans ce moment on l'auroit pris pour Néoptoleme.

Cependant l'armée des alliés marchoit en bon ordre contre Adraste, roi des dauniens, qui méprisoit les dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultés pour se ménager parmi tant de rois jaloux les uns des autres. Il falloit ne se rendre suspect à aucun, & se faire aimer de tous: son naturel étoit bon & sincere, mais peu caressant: il ne s'avisoit guere de ce qui pouvoit faire plaisir aux autres: il n'étoit point attaché aux richesses, mais il ne savoit point donner. Ainsi avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroissoit, ni obligeant, ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoissant des soins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à distinguer le mérite. Il suivoit son goût sans réflexion, sa mere Pénélope l'avoit nourri, malgré Mentor, dans une hauteur & dans une fierté qui ternissoit tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il se regardoit comme étant d'une autre nature que le reste des hommes: les autres ne lui sembloient mis sur la terre par les dieux que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses desirs, pour rapporter tout à lui comme à une divinité. Le bonheur de le servir étoit selon lui une assez haute récompense pour ceux qui le servoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impossible quand il s'agissoit de le contenter: & les moindres retardemens irritoient son naturel ardent. Ceux qui l'auroient vu ainsi dans son naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre chose que lui-même, qu'il n'étoit sensible qu'à sa gloire &

à son plaisir : mais cette indifférence pour les autres, & cette attention continuelle sur lui-même, ne venoient que du transport continuel où il étoit jetté par la violence de ses passions. Il avoit été flatté par sa mere, dès le berceau, & il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune, qu'il sentit dès sa premiere jeunesse, n'avoient pu modérer cette impétuosité & cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, exposé a tant de maux, il n'avoit rien perdu de sa fierté. Elle se relevoit toujours comme la palme souple se releve sans cesse d'elle-même, quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser.

Pendant que Télémaque étoit avec Mentor, ses défauts ne paroissoient point, & ils diminuoient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpés, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un seul homme capable de le dompter, Télémaque plein d'une noble ardeur, ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor ; mais aussi un de ses regards l'arrêtoit tout-à-coup dans sa plus grande impétuosité ; il entendoit d'abord ce que signifioit ce regard. Il rappelloit aussi-tôt dans son cœur tous les sentimens de vertu : la sagesse de Mentor rendoit en un moment son visage doux & serein. Neptune, quand il éleve son trident, & qu'il menace les flots soulevés, n'appaise point plus soudainement les noires tempêtes.

Quand Télémaque se trouva seul, toutes ses passions, suspendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leurs cours : il ne put souffrir l'arrogance des lacédémoniens & de Phalante qui étoit à leur tête. Cette colonie, qui étoit venue fonder Tarente, étoit composée,

de jeunes hommes nés pendant le siege de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation: leur naissance illégitime, le déréglement de leurs meres, la licence dans laquelle ils avoient été élevés, leur donnoient je ne sais quoi de farouche & de barbare. Ils ressembloient plutôt à une troupe de brigands, qu'à une colonie grecque.

Phalante, en toute occasion, cherchoit à contredire Télémaque: souvent il l'interrompoit dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans expérience: il en faisoit des railleries, le traitant de foible & d'efféminé: il faisoit remarquer aux chefs de l'armée ses moindres fautes. Il tâchoit de semer par-tout la jalousie, & de rendre la fierté de Télémaque odieuse à tous les alliés. Un jour Télémaque ayant fait sur les dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, disoit-il, qui, à la tête des lacédémoniens, avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Télémaque, trouvant les dauniens déja vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Télémaque soutenoit au contraire que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire sur les dauniens. Ils allerent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des rois alliés. Télémaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante. Ils se fussent battus sur le champ, si on ne les eût arrêtés.

Phalante avoit un frere nommé Hyppias, célebre, dans toute l'armée, par sa valeur, par sa force & par son adresse. Pollux, disoient les tarentins, ne combattoit pas mieux du ceste, Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval. Il avoit presque la taille & la force d'Hercule:

toute l'armée le craignoit ; car il étoit encore plus querelleux & plus brutal qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hyppias ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avoit menacé son frere, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente, sans attendre le jugement de l'assemblée ; Télémaque, à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage tel qu'un sanglier écumant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé, on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux son ennemi, & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin, il le rencontre, & en le voyant, sa fureur redouble.

Ce n'étoit plus ce sage Télémaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor : c'étoit un frénétique ou un lion furieux. Aussi tôt il crie à Hyppias. arrête, ô le plus lâche de tous les hommes ! arrête, nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente : va, descends tout à l'heure dans les rives sombres du Styx : il dit, & il lança son dard, mais le lança avec tant de fureur, qu'il ne put mesurer son coup, & le dard ne toucha point Hyppias : aussi-tôt Télémaque prend son épée, dont la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée, quand il partit d'Itaque : comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en étoit servi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune ; & elle avoit été teinte du sang de plusieurs fameux capitaines des épirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Télémaque eût tiré cette épée, qu'Hyppias, qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jette pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt dans leurs mains, ils se saisissent, & se serrent l'un l'autre : les voila comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer ; le feu brille dans leurs

yeux ; ils se racourcissent, ils s'allongent, ils se baissent, ils se relevent, ils s'élancent, ils sont altérés de sang. Les voilà aux prises, pieds contre pieds, mains contre mains : ces deux corps entrelassés paroissent n'en faire qu'un. Mais Hyppias d'un âge plus avancé sembloit devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse. Déja Télémaque hors d'haleine sentoit ses genoux chanceler. Hyppias le voyant ébranlé redouble ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulysse : il alloit porter la peine de sa témérité & de son emportement, si Minerve, qui veilloit de loin sur lui & qui ne laissoit dans cette extrêmité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salente, mais elle envoya Iris, la prompte messagere des dieux. Celle ci volant d'une aile légere, fend les espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumiere que peignoit un nuage de mille diverses couleurs : elle ne se reposa que sur les rivages de la mer, où étoit campée l'armée innombrable des alliés : elle voit de loin la querelle, l'ardeur & les efforts des deux combattans : elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Télémaque : elle s'approche, enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs subtiles : dans le moment où Hyppias, sentant toute sa force, se crut victorieux, elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve de l'égide que la sage déesse lui avoit confiée. Aussi tôt Télémaque, dont les forces étoit épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hyppias se trouble : il sent je ne sais quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Télémaque le presse & l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans un autre : il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer : enfin il le jette par terre & tombe sur

lui. Un grand chêne du Mont-Ida, que la hache a coupé par mille coups, dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant; la terre en gémit, tout ce qui l'environne en est ébranlé. Cependant la sagesse étoit revenue avec la force au-dedans de Télémaque. A peine Hyppias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainsi le frere d'un des rois alliés qu'il étoit venu secourir: il rappella à lui-même avec confusion les sages conseils de Mentor. Il eut honte de sa victoire, & vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante, transporté de fureur, accouroit au secours de son frere, il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer Hyppias, que Télémaque tenoit sous lui dans la poussiere. Le fils d'Ulysse eût pu sans peine ôter la vie à son ennemi: mais sa colere étoit appaisée: il ne songeoit plus qu'à réparer sa faute, en montrant de la modération. Il se leve, en disant: ô Hyppias! il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse: vivez, j'admire votre force & votre courage. Les dieux m'ont protégé, cédez à leur puissance: ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les dauniens. Pendant que Télémaque parloit ainsi, Hyppias se relevoit couvert de poussiere & de sang, plein de honte & de rage. Phalante n'osoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si généreusement à son frere: il étoit en suspens & hors de lui-même. Tous les rois alliés accoururent, ils menerent d'un côté Télémaque, & de l'autre Phalante & Hyppias, qui, ayant perdu sa fierté, n'osoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit assez s'étonner que Télémaque, dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverser Hyppias, semblable en force & en gran-

deur à ces géans enfans de la terre, qui tenterent autrefois de chasser de l'olympe les immortels.

Mais le fils d'Ulysse étoit bien éloigné de jouir du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tante, honteux de sa faute, & ne pouvant plus se supporter lui-même: il gémissoit de sa promptitude. Il reconnoissoit combien il étoit injuste & déraisonnable dans ses emportemens: il trouvoit je ne sais quoi de vain, de foible & de bas dans cette hauteur déméſurée. Il reconnoissoit que la véritable grandeur n'est que dans la modération, la justice, la modestie & l'humanité: il le voyoit: mais il n'osoit espérer de se corriger après tant de rechûtes: il étoit aux prises avec lui-même, & on l'entendoit rugir comme un lyon furieux.

Il demeura deux jours enfermé seul dans sa tente, ne pouvant se résoudre à se rendre dans aucune société, & se punissant soi-même. Hélas! disoit-il, oserai-je revoir Mentor? Suis-je le fils d'Ulysse, le plus sage & le plus patient des hommes? Suis-je venu porter la division & le désordre dans l'armée des alliés? Est-ce leur sang ou celui des dauniens leurs ennemis que je dois répandre! J'ai été téméraire, je n'ai pas même su lancer mon dard: je me suis exposé avec Hyppias à forces inégales: je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe? je ne serois plus, non, je ne serois plus ce téméraire Télémaque, ce jeune insensé, qui ne profite d'aucun conseil: ma honte finiroit avec ma vie, hélas! si je pouvois au moins espérer de ne plus faire ce que je suis désolé d'avoir fait! trop heureux! trop heureux! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire encore les mêmes fautes dont

j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeste victoire ! ô louanges que je ne puis souffrir, & qui sont de cruels reproches de ma folie !

Pendant qu'il étoit seul & inconsolable, Nestor & Philoctete le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit : mais ce sage vieillard, reconnoissant bientôt la désolation du jeune homme, changea ses graves remontrances en des paroles de tendresse pour adoucir son désespoir.

Les princes alliés étoient arrêtés par cette querelle : & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir réconcilié Télémaque avec Phalante & Hyppias : on craignoit, à toute heure, que les troupes des tarentins n'attaquassent les cent jeunes crétois qui avoient suivi Télémaque dans cette guerre. Tout étoit dans le trouble par la faute du seul Télémaque : & Télémaque qui voyoit tant de maux présens & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur ; s'abandonnoit à une douleur amere. Tous les princes étoient dans un extrême embarras : ils n'osoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche, les crétois de Télémaque & les tarentins de Phalente ne combattissent les uns contre les autres : on avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp où ils étoient gardés de près. Nestor & Philoctete alloient & revenoient sans cesse de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalente, qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor, & l'autorité du grand Philoctete, ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frere Hyppias. Télémaque étoit bien plus doux : mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient consternées: tout le camp paroissoit comme une maison désolée qui vient de perdre un pere de famille, l'appui de tous ses proches, & la douce espérance de ses petits enfans.

Dans ce désordre & cette consternation de l'armée, on entendit tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de hennissemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs & animés au carnage, les autres, ou fuyant, ou mourant, ou blessés. Un tourbillon de poussiere forme un épais nuage qui couvre le ciel, & qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la poussiere se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air, & qui ôtoit la respiration. On entendoit un bruit sourd, semblable à celui des tourbillons de flammes que le Mont-Etna vomit du fond de ses entrailles embrasées, lorsque Vulcain, avec ses Cyclopes, y forge des foudres pour le pere des dieux. L'épouvante saisit les cœurs.

Adraste vigilant & infatiguable avoit surpris les alliés; & il leur avoit caché sa marche; il étoit instruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible dont les alliés avoient saisi presque tous les passages; tenant ces défilés, ils se croyoient en pleine sureté, & prétendoient même pouvoir, par ces passages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi derriere la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient leur seroient venues. Adraste, qui répandoit l'argent à pleines mains pour savoir le secret de ses ennemis, avoit appris leur résolution: car Nestor & Philoctete, ces deux capitaines, d'ailleurs si sages & si expérimentés, n'étoient pas assez secrets dans leurs entreprises. Nestor, dans ce déclin de l'âge, se plaisoit trop à raconter ce qui pou-

voit lui attirer quelques louanges. Philoctete naturellement parloit moins ; mais il étoit prompt ; & si peu qu'on excitât sa vivacité, on lui faisoit dire ce qu'il avoit résolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de son cœur pour en tirer les plus importans secrets. On n'avoit qu'à l'irriter : alors fougueux & hors de lui-même, il éclatoit par des menaces, il se vantoit d'avoir des moyens sûrs pour parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ses moyens, il se hâtoit de les expliquer inconsidérément, & le secret le plus intime échappoit du fond de son cœur ; semblable à un vase précieux, mais félé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuses, le cœur de ce grand capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres, corrompus par l'argent d'Adraste, ne manquoient pas de se jouer de la foiblesse de ces deux rois. Ils flattoient sans cesse Nestor par de vaines louanges ; ils lui rappelloient ses victoires passées, admiroient sa prévoyance, ne se lassoient jamais de l'applaudir ; d'un autre côté, ils tendoient des piéges continuels à l'humeur impatiente de Philoctete : ils ne lui parloient que de difficultés, de contre-temps, de dangers, d'inconvéniens, de fautes irrémédiables. Aussitôt que ce naturel prompt étoit enflammé, la sagesse l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même hommes.

Télémaque, malgré les défauts que nous avons vu, étoit bien plus prudent pour garder un secret. Il y étoit accoutumé par ses malheurs & par la nécessité où il avoit été, dès son enfance, de se cacher aux amans de Pénélope : il savoit taire un secret sans dire aucun mensonge. Il n'avoit point même un certain air réservé & mystérieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets ; il ne paroissoit point chargé du secret qu'il devoit gar-

der : on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a son cœur sur ses levres. Mais en disant tout ce qu'on pouvoit dire sans conséquence, il savoit s'arrêter précisément & sans affectation aux choses qui pouvoient donner quelque soupçon, & entamer son secret. Par-là son cœur étoit impénétrable & inaccessible ; ses meilleurs amis mêmes ne savoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de sages conseils : il n'y avoit que le seul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réserve : il se confioit à d'autres amis, mais à divers degrés, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur sagesse.

Télémaque avoit souvent remarqué que les résolutions du conseil se répandoient un peu trop dans le camp, il en avoit averti Nestor & Philoctete ; mais ces deux hommes si expérimentés ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire. La vieillesse n'a rien de souple, la longue habitude la tient comme enchaînée. Elle n'a plus de ressource contre ces défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude & noueux s'est durci par le nombre des années, & ne peut plus se redresser, les hommes, a un certain âge, ne peuvent presque plus se plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui sont entrées jusques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoissent, mais trop tard ; ils gémissent en vain ; & la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope, nommé Eurimaque, flatteur, insinuant, sachant s'accommoder à tous les goûts & a toutes les inclinations des princes : inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile : lui de-

Digitized by Google

mandoit-on son avis, il devinoit celui qui seroit le plus agréable. Il étoit plaisant, railleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit; habile pour assaisonner une louange délicate qui fut bien reçue des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée: il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes: les hommes sinceres & vertueux qui sont toujours les mêmes, & qui s'assujettissent aux regles de la vertu, ne sauroient jamais être aussi agréables aux princes que ceux qui flattent leurs passions dominantes.

Eurimaque savoit la guerre, il étoit capable d'affaires: c'étoit un aventurier qui s'étoit donné à Nestor, & qui avoit gagné sa confiance. Il tiroit du fond de son cœur, un peu vain & sensible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit savoir. Quoique Philoctete ne se confiât point à lui, la colere & l'impatience faisoient en lui ce que la confiance faisoit dans Nestor; Eurimaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant, il découvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes sommes d'Adraste pour lui mander tous les desseins des alliés. Ce roi des dauniens avoit, dans l'armée, un certain nombre de transfuges qui devoient l'un après l'autre s'échapper du camp des alliés, & retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante a faire savoir à Adraste, Eurimaque faisoit partir un de ces transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces transfuges ne portoient point de lettres, si on les surprenoit: on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque suspect.

Cependant Adraste prévenoit toutes les entreprises des alliés. A peine une résolution étoit-elle prise dans le conseil, que les dauniens faisoient

soient précisément ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque ne se lassoit point d'en chercher la cause, & d'exciter la défiance de Nestor & de Philoctete : mais son soin étoit inutile. Ils étoient aveuglés. On avoit résolu dans le conseil d'attendre les troupes nombreuses qui devoient arriver, & on avoit fait avancer secrétement, pendant la nuit, cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer très rude, où elles devoient arriver, jusqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sûreté, parce qu'on tenoit avec des troupes les detroits de la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de l'Apennin. L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galese, assez près de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en paturages, en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraste étoit derriere la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit passer. Mais comme il sut que les alliés étoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand secours, que les vaisseaux attendoient des troupes qui devoient arriver, & que l'armée étoit divisée par la querelle de Télémaque avec Phalante, il se hâte de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit sur les bords de la mer, & passa par des chemins, qu'on avoit toujours cru absolument impraticables. Ainsi la hardiesse & le travail surmontent les plus grands obstacles : ainsi il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui savent oser & souffrir ; ainsi ceux qui s'endorment, comptant que les choses difficiles sont impossibles, méritent d'être surpris & accablés. Adraste surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenoient aux alliés. Comme ces vaisseaux étoient mal gardés, & qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance, & s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure

du Galese : puis il remonta très-promptement sur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les postes avancés autour du camp vers la riviere, crurent que ces vaisseaux leur amenoient des troupes qu'on attendoit. On poussa d'abord de grands cris de joie. Adraste & ses soldats descendirent avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent sur les alliés, qui ne se méfient de rien, ils les trouvent dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chef, sans armes. Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins, où commandoit Phalante. Les dauniens y entrerent avec tant de vigueur, que cette jeunesse lacédémonienne étant surprise, ne put résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarrassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp : aussi-tôt la flamme s'éleve des pavillons, & monte jusqu'aux nues : le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables & les troupeaux. Le vent pousse impétueusement la flamme de pavillon en pavillon, & bientôt tout le camp est comme une vieille forêt qu'une étincelle de feu a embrasée.

Phalante, qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes ses troupes vont périr dans cette incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp : mais il comprend aussi combien le désordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux. Il commence à faire sortir la jeunesse lacédémonienne encore à demi désarmée : mais Adraste ne les laisse point respirer. D'un côté une troupe d'archers adroits perce de fleches innombrables les soldats de Phalante : de l'autre, des fondeurs jettent une grêle de grosses pierres. Adraste lui-même, l'épée

à la main, marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides dauniens, poursuit, à la lueur du feu, les troupes qui s'enfuient. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu; il nâge dans le sang, il ne peut s'assouvir de carnage. Les lions & les tigres n'égalent point sa furie, quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, & le courage les abandonne. La pâle mort, conduite par une furie infernale, dont la tête est hérissée de serpens, glace le sang de leurs veines: leurs membres engourdis se roidissent & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'espérance de la fuite. Phalante, à qui la honte & le désespoir donnent encore un reste de force & de vigueur, éleve les mains & les yeux vers le ciel: il voit tomber à ses pieds son frere Hyppias, sous les coups de la main foudroyante d'Adraste. Hyppias étendu par terre, se roule dans la poussiere. Un sang noir & bouillant sort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté, ses yeux se ferment à la lumiere: son ame furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui-même, tout couvert du sang de son frere, & ne pouvant le secourir, se voit enveloppé par une foule d'ennemis, qui s'efforcent de le renverser. Son bouclier est percé de mille traits. Il est blessé en plusieurs endroits de son corps, il ne peut plus rallier ses troupes fugitives. Les dieux le voient, & ils n'en ont aucune pitié.

Jupiter, au milieu de toutes les divinités célestes, regardoit du haut de l'olympe ce carnage des alliés: en même temps il consultoit les immuables destinées, & voyoit tous les chefs dont la trame devoit ce jour là être tranchée par le ciseau de la parque. Chacun des dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter qu'elle seroit

P 2

sa volonté. Mais le pere des dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majestueuse : vous voyez en quelle extrémité sont réduits les alliés, vous voyez Adraste qui renverse tous ses ennemis : mais ce spectacle est bien trompeur ; la gloire & la prospérité des méchans est courte. Adraste impie & odieux par sa mauvaise foi, ne remportera point une entiere victoire. Ce malheur n'arrive aux alliés que pour leur apprendre à se corriger & à mieux garder le secret de leurs entreprises. Ici la sage Minerve prépare une nouvelle gloire à son jeune Télémaque, dont elle fait ses délices. Alors Jupiter cesse de parler, & tous les dieux en silence continuent à regarder le combat.

Cependant Nector & Philoctere furent avertis qu'une partie du camp étoit déja brûlée, que la flamme poussée par les vents s'avançoit toujours, que leurs troupes étoient en désordre, & que Phalante ne pouvoit plus soutenir les efforts des ennemis. A peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, assemblent les capitaines ; & ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie.

Télémaque, qui étoit abattu & inconsolable, oublie sa douleur. Il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui, paroissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du Mont-Etna.

Ces armes étoit polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du soleil. On y voyoit Neptune & Pallas qui disputoient entr'eux à qui auroit la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune de son trident frappoit la terre, & on voyoit sortir un cheval fougueux. Le feu sortoit de ses yeux, & l'écume de sa bouche. Ses crins flottoient au gré du vent : ses jam-

bes ſouples & nerveuſes ſe replioient avec vigueur & légereté. Il ne marchoit point, il ſautoit à force de reins, mais avec tant de viteſſe, qu'il ne laiſſoit aucune trace de ſes pas : on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté, Minerve donnoit aux habitans de ſa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit ſon fruit, repréſentoit la douce paix avec l'abondance, préférables aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La déeſſe demeuroit victorieuſe par ſes dons ſimples & utiles, & la ſuperbe Athênes portoit ſon nom.

L'on voyoit auſſi Minerve aſſemblant autour d'elle tous les beaux arts, qui étoient des enfans tendres & ailés. Ils ſe refugioient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bêlans ſe refugient autour de leur mere, à la vue d'un loup affamé, qui, d'une gueule béante & enflammée, s'élance pour les dévorer. Minerve, d'un viſage dédaigneux & irrité, confondoit, par l'excellence de ſes ouvrages, la folle témérité d'Arachné, qui avoit oſé diſputer avec elle pour la perfection des tapiſſeries. On voyoit cette malheureuſe dont tous les membres exténués ſe défiguroient, & ſe changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroiſſoit encore Minerve, qui, dans la guerre des geans, ſervoit de conſeil à Jupiter même, & ſoutenoit tous les autres dieux étonnés. Elle étoit auſſi repréſentée avec ſa lance & ſon égide ſur les bords du Xante & du Simoïs, menant Ulyſſe par la main, ranimant les troupes fugitives des grecs, ſoutenant les efforts des plus vaillans capitaines troyens, & du redoutable Hector même. Enfin introduiſant Ulyſſe dans cette fatale machine, qui devoit en une ſeule nuit renverſer l'empire de Priam.

D'un autre côté, le bouclier représentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enna, qui sont au milieu de la Sicile. On voyoit la déesse qui rassemboit les peuples épars çà & là, cherchant leur nourriture par la chasse, en cueillant les fruits sauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de son sein fécond leur nourriture : elle leur présentoit une charrue, & y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en sillon par le tranchant de la charrue, puis on appercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moissonneur avec sa faux coupoit le doux fruit de la terre, & se payoit de toutes ses peines. Le fer destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, & à faire naître tous les plaisirs.

Les nymphes couronnées de fleurs dansoient ensemble dans une prairie sur le bord d'une riviere auprès d'un bocage. Pan jouoit de la flûte : les faunes & les satyres folâtres sautoient dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi couronné de liere, appuyé d'une main sur son thyrse, & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres & de plusieurs grappes de raisin. C'étoit une beauté molle avec je ne sais quoi de noble, de passionné & de languissant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariane, lorsqu'il la trouva seule abandonnée, & abymée dans la douleur sur un rivage inconnu.

Enfin, on voyoit de toutes parts un peuple nombreux, des vieillards qui alloient porter dans les temples les premices de leurs fruits, de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses, lassés du travail de la journée. Les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles caressoient. On voyoit aussi des bergers qui paroissoient chanter, & quelques-uns dansoient au son du chalumeau ; tout représentoit la paix l'abondance & les délices ; tout paroissoit riant &

heureux. On voyoit même dans les pâturages, les loups se jouer au milieu des moutons. Le lion & le tigre, ayant quitté leur férocité, paissoient avec les tendres agneaux. Un petit berger les menoit ensemble sous la houlette; & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télémaque s'étant revêtu de ces armes divines au lieu de prendre son bouclier ordinaire, prit la terrible égide que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris, prompte messagere des dieux. Iris lui avoit enlevé son bouclier sans qu'il s'en apperçut, & lui avoit donné en la place cette égide redoutable aux dieux mêmes.

En cet état, il cours hors du camp, pour en éviter les flammes, il appelle à lui d'une voix forte tous les chefs de l'armée, & cette voix ranime déja dans tous les alliés éperdus, un feu divin, étincelant dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours doux, toujours libre & tranquille, toujours appliqué à donner des ordres, comme pourroit faire un sage vieillard, attentif à régler sa famille & à instruire ses enfans; mais il est prompt & rapide dans l'exécution: semblable à un fleuve impétueux, qui, non-seulement roule avec précipitation ses flots écumeux, mais qui entraîne encore dans sa course les plus pesans vaisseaux dont il est chargé.

Philoctete, Nestor & les chefs des manduriens & des autres nations, sentent dans le fils d'Ulysse je ne sais quelle autorité à laquelle il faut que tous cedent. L'expérience des vieillards leur manque, le conseil & la sagesse sont ôtés à tous les commandans; la jalousie même, si naturelle aux hommes, s'éteint dans tous les cœurs; tous se taisent, tous admirent Télémaque, tous se rangent pour lui obéir sans y faire de réflexion, & comme s'ils y eussent été accoutumés. Il s'avance & monte sur une colline, d'où il observe

la disposition des ennemis. Puis, tout-à-coup, il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le désordre où ils se sont mis, en brûlant le camp des alliés. Il fait le tour en diligence, & tous les capitaines les plus expérimentés le suivent : il attaque les dauniens par derriere, dans un temps où ils croyoient l'armée des alliés enveloppée dans les flammes de l'embrasement. Cette surprise les trouble ; ils tombent sous la main de Télémaque, comme les feuilles, dans les derniers jours de l'automne, tombent dans les forêts, quand un fier aquilon, ramenant l'hiver, fait gémir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. la terre est couverte des hommes que Télémaque renverse. De son dard il perce le cœur d'Iphiclès, le plus jeune des enfans d'Adraste. Celui-ci osa se présenter contre lui au combat pour sauver la vie de son pere, qui pensa être surpris par Télémaque. Le fils d'Ulysse & Iphiclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adresse & de courage, de la même taille & de la même douceur, du même âge ; tous deux chéris de leurs parens : mais Iphiclès étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, qui doit être coupé par le tranchant de la faux du moissonneur. Ensuite Télémaque renverse Euphorion, le plus célebre de tous les lydiens venus en Etrurie. Enfin son glaive perce Cléomenes, nouveau marié, qui avoit promis à son épouse de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraste frémit de rage, voyant la mort de son fils, celle de plusieurs capitaines, & la victoire qui échappe de ses mains. Phalante, presqu'abattu à ses pieds, est comme une victime à demi égorgée, qui se dérobe au couteau sacré, & qui s'enfuit loin de l'autel. Il ne falloit plus à Adraste qu'un moment pour achever la perte du lacédémonien.

Phalante, noyé dans son sang, & dans celui des soldats qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque, qui s'avance pour le secourir; en ce moment la vie lui est rendue, un nuage qui couvroit déja ses yeux se dissipe. Les dauniens, sentant cette attaque imprévue, abandonnent Phalante, pour aller repousser un plus dangereux ennemi. Adraste est tel qu'un tygre, à qui des bergers assemblés arrachent la proie qu'il étoit prêt à dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout à-coup la guerre, en délivrant les alliés de leur implacable ennemi.

Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulysse une victoire si prompte & si facile. Minerve même vouloit qu'il eût à souffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraste fut donc conservé par le pere des dieux, afin que Télémaque eût le temps d'acquérir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter assembla dans les airs, sauva les dauniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des dieux. On auroit cru que les voûtes éternelles du haut olympe alloient s'écrouler sur les têtes des foibles mortels, les éclairs fendoient la nue de l'un à l'autre pole; & dans le moment où il éblouissoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuses ténebres de la nuit. Une pluie abondante, qui tomba à l'instant, servit encore à séparer les deux armées.

Adraste profita du secours des dieux, sans être touché de leur pouvoir, & mérita, pour cette ingratitude, d'être réservé à une plus cruelle vengeance. Il se hâta de faire passer ses troupes entre le camp à demi brulé, & un marais qui s'étendoit jusqu'à la riviere; il le fit avec tant d'industrie & de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de ressource & de présence

d'esprit. Les alliés animés par Télémaque, vouloient le poursuivre, mais à la faveur de ces otages, il leur échappa, comme un oiseau d'une aîle légere échappe au filet des chasseurs. Les alliés ne songerent plus qu'à rentrer dans leur camp, & à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable; les malades & les blessés manquant de forces pour se traîner hors des tentes, n'avoient pu se garantir du feu; ils paroissoient à demi brûlés, poussant vers le ciel, d'une voix plaintive & mourante, des cris douloureux. Le cœur de Télémaque en fut percé. Il ne put retenir ses larmes; il détourna plusieurs fois ses yeux, étant saisi d'horreur & de compassion. Il ne pouvoit voir sans frémir ces corps encore vivans & dévoués à une longue & cruelle mort. Ils paroissoient semblables à la chair des victimes qu'on a brûlées sur les autels, & dont l'odeur se répand de tous côtés.

Hélas, s'écrioit Télémaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels! Ils ont si peu de jours à vivre sur la terre, ces jours sont si misérables! Pourquoi précipiter une mort déja si prochaine? Pourquoi ajouter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les dieux ont rempli cette vie si courte? Les hommes sont tous freres, & ils s'entredéchirent: les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres; ils n'attaquent que les animaux d'espece différente. L'homme seul malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais. Mais encore pourquoi ces guerres? N'y a-t-il pas assez de terre dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver? Combien y a-t-il de terres désertes? Le genre-humain ne sauroit les remplir. Quoi donc! une fausse

gloire, un vain titre de conquérant qu'un prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenses: Ainsi un seul homme donné au monde par la colere des dieux, en sacrifie brutalement tant d'autres à sa vanité. Il faut que tout périsse, que tout nage dans le sang, que tout soit dévoré par les flammes, que tout ce qui échappe au fer & au feu, ne puisse échapper à la faim encore plus cruelle, afin que cet homme qui se joue de la nature humaine entiere, trouve dans cette destruction générale son plaisir & sa gloire. Quelle gloire monstrueuse! Peut-on trop abhorrer & trop mépriser des hommes qui ont tellement oublié l'humanité! Non, non, bien loin d'être des demi-dieux, ce ne sont pas même des hommes; ils doivent être mis en exécration dans tous les siecles, dont ils ont cru être admirés. Oh! que les rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent: Elles doivent être justes: ce n'est pas assez, il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang du peuple ne doit être versé que pour sauver ce même peuple dans les besoins extrêmes. Mais les conseils flatteurs, les fausses idées de gloire, les vaines jalousies, l'injuste avidité qui se couvre de beaux prétextes, enfin les engagemens insensibles entraînent presque toujours les rois dans les guerres qui les rendent malheureux, où ils hasardent tout sans nécessité, & où ils font autant de mal à leurs sujets qu'à leurs ennemis. Ainsi raisonnoit Télémaque.

Mais il ne se contentoit pas de déplorer les maux de la guerre, il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes secourir lui-même les malades & les mourans; il leur donnoit de l'argent & des remedes, il les consoloit & les encourageoit par des discours pleins d'amitié, & envoyoit visiter ceux qu'il ne pouvoit visiter lui-même.

Parmi les crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un se nommoit Traumaphile, & l'autre Nozofuge. Traumaphile avoit été au siege de Troye avec Idoménée, & avoit appris des enfans d'Esculape l'art divin de guérir les plaies. Il répandoit dans les blessures les plus profondes & les plus envenimées une liqueur odoriférante, qui consumoit les chairs mortes & corrompues, sans avoir besoin de faire aucune incision, & qui formoit promptement de nouvelles chairs plus saines & plus belles que les premieres. Pour Nozofuge il n'avoit jamais vu les enfans d'Esculape; mais il avoit eu par le moyen de Mérione, un livre sacré & mystérieux qu'Esculape avoit donné à ses enfans. D'ailleurs, Nozofuge étoit ami des dieux. Il avoit composé des hymnes en l'honneur des enfans de Latone, il offroit tous les jours le sacrifice d'une brébis blanche & sans tache à Apollon, par lequel il étoit souvent inspiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoissoit à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformité de son corps, & à sa respiration, la cause de sa maladie. Tantôt il donnoit des remedes qui faisoient suer, & il montroit par le succès des sueurs, combien la transpiration facilitée ou diminuée déconcerte ou rétablit toute la machine du corps: tantôt il donnoit pour les maux de langueurs certains breuvages qui fortifioient peu à peu les parties nobles, & qui rajeunissoient les hommes en adoucissant leur sang, mais il assuroit que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient si souvent besoin de la médecine. C'est une honte, disoit-il, pour les hommes qu'ils aient tant de maladies; car les bonnes mœurs produisent la santé. Leur intempérance, disoit-il encore, change en poison mortel les alimens destinés à conserver la vie. Les plaisirs pris sans

modération abrégent plus les jours des hommes, que les remedes ne peuvent les prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flattent trop le goût & qui font manger au delà du besoin, empoisonnent au lieu de nourrir. Les remedes sont eux-mêmes de véritables maux qui ruinent la nature, & dont il ne faut se servir que dans les pressans besoins. Le grand remede, qui est toujours innocent & toujours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la tempérance dans tous les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps: par là on fait un sang doux & tempéré, on dissipe toutes les humeurs superflues. Ainsi le sage Nozofuge étoit moins admirable par ses remedes, que par le régime qu'il conseilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remedes utiles

Ces deux hommes furent envoyés par Télémaque, pour visiter tous les malades de l'armée. Ils en guérirent beaucoup par leurs remedes; mais ils en guérirent bien davantage par le soin qu'ils prirent pour les faire servir à propos; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de sobriété exacte dans leur convalescence. Tous les soldats touchés de ces secours, rendoient graces aux dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des alliés.

Ce n'est pas un homme, disoient ils, c'est sans doute quelque divinité bienfaisante sous une figure humaine. Du moins, si c'est un homme, il ressemble moins au reste des hommes qu'aux dieux. Il n'est sur la terre que pour faire du bien; il est encore plus aimable par sa douceur & par sa bonté que par sa valeur. O si nous pouvions

l'avoir pour roi ! Mais les dieux le réservent pour quelque peuple plus heureux qu'ils chérissent ; & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or. Télémaque, pendant qu'il alloit la nuit visiter les quartiers du camp, par précaution contre les ruses d'Adraste, entendoit ces louanges qui n'étoient point suspectes de flatterie comme celles que les flatteurs donnent souvent en face aux princes, supposant qu'ils n'ont ni modestie, ni délicatesse, & qu'il n'y a qu'à les louer sans mesure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit souffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en secret loin de lui, & qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas insensible à celles-là ; il sentoit ce plaisir si doux & si pur, que les dieux ont attaché à la seule vertu, & que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire ; mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir ; aussitôt revenoient en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites ; il n'oublioit point sa hauteur naturelle & son indifférence pour les hommes : il avoit une honte secrette d'être né si dur & de paroître si humain. Il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, & qu'il ne croyoit pas mériter.

C'est vous, disoit-il, ô grande déesse, qui m'avez donné Mentor pour m'instruire, & pour corriger mon mauvais naturel. C'est vous qui me donnez la sagesse de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même : c'est vous qui retenez mes passions impétueuses : c'est vous qui me faites sentir le plaisir de soulager les malheureux : sans vous je serois haï, & digne de l'être, sans vous, je ferois des fautes irréparables : je serois comme un enfant, qui, ne sentant pas sa foiblesse, quitte sa mere, & tombe dès le premier pas.

Nestor & Philoctete étoient étonnés de voir Télémaque devenu si doux, si attentif à obliger les hommes, si officieux, si secourable, si ingenieux pour prévenir tous les besoins. Ils ne savoient que croire, ils ne reconnoissoient plus en lui le même homme. Ce qui les surprit davantage, fut le soin qu'il prit des funérailles d'Hyppias : il alla lui-même retirer son corps sanglant & défiguré de l'endroit où il étoit caché, sous un monceau de corps morts. Il versa sur lui des larmes pieuses : il dit : ô grande ombre ! tu le sais maintenant, combien j'ai estimé ta valeur. Il est vrai que ta fierté m'avoit irrité : mais tes défauts venoient d'une jeunesse ardente. Je sais combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne : nous eussions dans la suite été sincérement amis, j'avois tort de mon côté, ô dieux ! pourquoi me le ravir, avant que j'ai pu le forcer de m'aimer.

Ensuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférentes : puis on prépara par son ordre un bûcher : les grands pins gémissans sous les coups de hâches, tombent en roulant du haut des montagnes : les chênes, ces vieux enfans de la terre, qui sembloient menacer le ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes sont si vertes & si ornées d'un épais feuillage, les hêtres qui sont l'honneur de la forêt, viennent tomber sur les bords du fleuve Galese. Là s'éleve avec ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment régulier, la flamme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel. Les lacédémoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renversées & leurs yeux baissés : la douleur amere est peinte sur ces visages farouches, & les larmes coulent abondamment. Puis on voyoit venir Phérédice, vieillard moins abattu par le nombre des années, que par la douleur de survivre à Hyppias, qu'il

avoit élevé depuis son enfance. Il levoit vers le ciel ses mains & ses yeux noyés de larmes : depuis la mort d'Hyppias il se refusoit toute nourriture, le doux sommeil n'avoit pu appesantir ses paupieres, ni suspendre un moment sa cuisante peine. Il marchoit d'un pas tremblant, suivant la foule, & ne sçachant où il alloit. Nulle parole ne sortoit de sa bouche, car son cœur étoit trop serré : c'étoit un silence de désespoir & d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout à coup furieux, & il s'écria : ô Hyppias, Hyppias ! je ne te verrai plus : Hyppias n'est plus, & je vis encore ! O mon cher Hyppias, c'est moi cruel, moi impitoyable qui t'ai appris à mépriser la mort. Je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recueillerois mon dernier soupir. O dieux cruels ! vous prolongez ma vie pour me faire voir celle d'Hyppias. O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'a coûté tant de soin, je ne te verrai plus, mais je verrai ta mere, qui mourra de tristesse, en me reprochant ta mort. Je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine, arrachant ses cheveux, & j'en serai cause. O chere ombre, appelle-moi sur les rives du Styx. La lumiere m'est odieuse. C'est toi seul, mon cher Hyppias, que je veux revoir. Hyppias ! Hyppias ! ô mon cher Hyppias ! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hyppias étendu, qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent. La mort qui avoit éteint ses yeux, n'avoit pu effacer toute sa beauté, & les graces étoient encore à demi peintes sur son visage pâle. On voyoit flotter autour de son cou plus blanc que la neige, mais penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atis, ou de Ganimede, qui alloient être

réduits en cendres. On remarquoit dans son côté la blessure profonde par où tout son sang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait descendre dans le royaume sombre de Pluton.

Télémaque triste & abattu suivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulysse ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hyppias! car je n'ose te nommer mon ami. Appaise-toi, ô ombre qui as mérité tant de gloire, si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur! Tu es délivré des miseres où nous sommes encore, & tu en es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas que je serois heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre: que les champs Elysées lui soient ouverts, que la renommée conserve ton nom dans tous les siecles, & que tes cendres reposent en paix.

A peine eût-il dit ces paroles entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri. On s'attendrissoit sur Hyppias, dont on racontoit les grandes actions; & la douleur de sa mort rappellant toutes ses bonnes qualités, faisoient oublier les défauts d'une jeunesse impétueuse, qu'une mauvaise éducation lui avoit donnés: mais on étoit encore plus touché des sentimens tendres de Télémaque. Est-ce donc là, disoit-on, ce jeune grec, si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable? Le voilà devenu doux, humain, tendre. Sans doute Minerve qui a tant aimé son pere, l'aime aussi; sans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant, avec la sagesse un cœur sensible à l'amitié.

Le corps étoit déja consumé par les flammes: Télémaque lui-même arrosa de liqueur parfumée

ses cendres encore fumantes : puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante. Celui-ci étoit étendu, percé de diverses blessures : & dans son extrême foiblesse, il entrevoyoit de près les portes sombres des enfers.

Déja Tramauphile & Nozofuge, envoyés par le fils d'Ulysse, lui avoient donné tous les secours de leur art : ils rappelloient peu à peu son ame prête à s'envoler : de nouveaux esprits le ranimoient insensiblement : une force douce & pénétrante, un baume de vie s'insinuoient de veine en veine jusqu'au fond de son cœur : une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment, sa défaillance cessant, la douleur succéda : il commença à sentir la perte de son frere, qu'il n'avoit point été jusqu'alors en état de sentir. Hélas ! disoit-il, pourquoi prend-on un si grand soin de me faire vivre ? Ne me vaudroit-il pas mieux mourir, & suivre mon cher Hyppias ? Je l'ai vu périr tout auprès de moi. O Hyppias, la douceur de ma vie, mon frere, mon cher frere, tu n'es plus ! Je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes ! ô dieux ennemis des hommes ! Il n'y a plus d'Hyppias pour moi ! est-il possible ! Mais ce n'est point un songe ? Non, il n'est que trop vrai, ô Hyppias, je t'ai perdu, je t'ai vu mourir, & il faut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger. Je veux immoler à tes mânes le cruel Adraste teint de ton sang.

Pendant que Phalante parloit ainsi ; les deux hommes divins tâchoient d'appaiser sa douleur, de peur qu'elle n'augmentât ses maux, & n'empêchât l'effet des remedes. Tout-à-coup il

Digitized by Google

apperçoit Télémaque qui se présente à lui. d'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires. Il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Télémaque & Hyppias; la douleur de la perte d'Hyppias rendoit ce ressentiment encore plus vif. D'un autre côté, il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conservation de sa vie à Télémaque, qu'il l'avoit tiré sanglant & à demi-mort des mains d'Adraste. Mais quand il vit l'urne d'or où étoient renfermées les cendres si cheres de son frere Hyppias, il versa un torrent de larmes; il embrassa d'abord Télémaque sans pouvoir lui parler, & lui dit enfin, d'une voix languissante & entre-coupée de sanglots:

Digne fils d'Ulysse, votre vertu me force à vous aimer, je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre; mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus cher. Sans vous le corps de mon frere auroit été la proie des vautours: sans vous son ombre, privée de la sépulture, seroit malheureusement errante sur les rives du Styx toujours repoussée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï? O dieux! recompense-le, & délivrez-moi d'une vie si malheureuse. Pour vous, ô Télémaque! rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frere, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles, Phalante demeura épuisé & abattu d'un excès de douleur. Télémaque se tint auprès de lui, sans oser lui parler, & attendant qu'il reprît ses forces. Bientôt Phalante, revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, & la baisa plusieurs fois, l'arrosa de ses larmes, & dit: ô cheres, ô précieuses cendres! quand est-ce que les mien-

nes seront renfermées avec vous dans cette même urne ! O ombre d'Hyppias, je te suis dans les enfers ! Télémaque nous vengera tous deux.

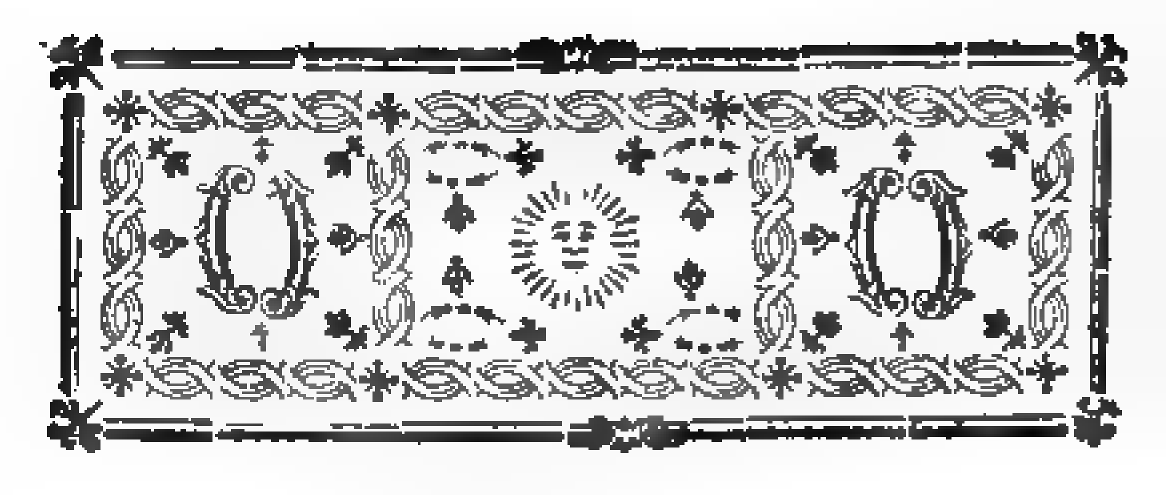
Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour, par les soins des deux hommes qui avoient la science d'Esculape. Télémaque étoit sans cesse avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer sa guérison : & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il secouroit son plus grand ennemi, que la valeur & la sagesse qu'il avoit montrées, en sauvant de la bataille l'armée des alliés. En même temps Télémaque se montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre. Il dormoit peu, & son sommeil étoit souvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la visite de tous les quartiers du camp, qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas assez vigilans. Il revenoit souvent dans sa tente couvert de sueur & de poussiere. Sa nourriture étoit simple. Il vivoit comme les soldats, pour leur donner l'exemple de la sobriété & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des soldats, en souffrant lui-même volontairement les mêmes incommodités qu'eux. Son corps, loin de s'affoiblir dans une vie si pénible, se fortifioit & s'endurcissoit chaque jour ; il commençoit à n'avoir plus ces graces si tendres, qui sont comme la fleur de la premiere jeunesse ; son teint devenoit plus brun & moins délicat, ses membres moins mous & plus nerveux.

Cependant Adraste, dont les troupes avoient

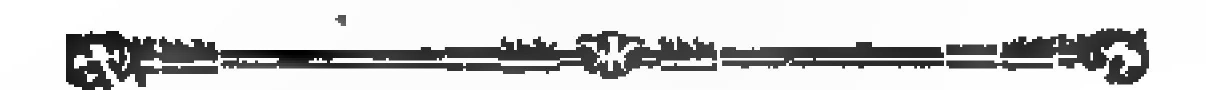
été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derriere la montagne d'Aulon, pour attendre divers secours, & pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis. Semblable à un lion affamé, qui, ayant été repoussé d'une bergerie, s'en retourne dans les sombres forêts, & rentre dans sa caverne, où il aiguise ses dents & ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger les troupeaux.

Fin du Livre septieme.





LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULISSE.



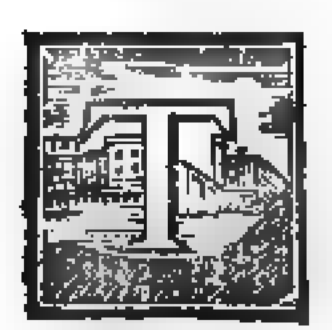
LIVRE HUITIEME.

Télémaque, persuadé par divers songes que son pere Ulysse n'est plus sur la terre, exécute son dessein de l'aller chercher dans les enfers : il se dérobe du camp, étant suivi de deux crétois, jusqu'à un temple près de la fameuse caverne d'Achérontia. Il s'y enfonce au travers des ténebres, arrive au bord du Styx, & Caron le reçoit dans sa barque. Il va se présenter devant Pluton, qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son pere. Il traverse le Tartare, où il voit les tourmens que souffre les ingrats, les parjures, les impies, les hypocrites, & sur-tout les mauvais rois. Il entre dans les champs Elysées, ou il est reconnu par Arcésius son bisayeul, qui l'assure qu'Ulysse est vivant, qu'il le reverra en Ithaque, & qu'il regnera après lui. Arcésius lui peint la félicité dont jouissent les hommes



Télémaque [illegible] et demande à Pluton la permission de chercher son Père

justes, sur-tout les bons rois, qui, pendant leur vie ont servi les dieux, & fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernés. Il lui fait remarquer que les héros qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guerre, sont beaucoup moins heureux. Il les lui montre dans un lieu séparé. Il donne des instructions à Télémaque, puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliés.



ELEMAQUE ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à exécuter un dessein qu'il avoit conçu, & qu'il cachoit à tous les chefs de l'armée. Il y avoit déja long-temps qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des songes qui lui représentoient son pere Ulysse. Cette chere image revenoit toujours sur la fin de la nuit, avant que l'aurore vînt chasser du ciel par ses feux naissans les inconstantes étoiles, & de dessus la terre le doux sommeil suivi des songes voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulysse nud dans une isle fortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de nymphes qui lui jettoient des habits pour le couvrir : tantôt il croyoit l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or & d'ivoire, où des hommes couronnés de fleurs l'écoutoient avec plaisir & admiration. Souvent Ulysse lui apparoissoit tout-à-coup dans des festins où la joie éclatoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix, avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, & que les voix de toutes les muses.

Télémaque, en s'éveillant, s'attristoit de ces songes si agréables. O mon pere ! ô mon cher pere Ulysse, s'écrioit il, les songes les plus affreux me seroient plus doux ! Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déja

descendu dans le séjour des ames bienheureuses; que les dieux récompensent de leurs vertus par une éternelle tranquillité. Je crois voir les champs Elysées. O qu'il est cruel de n'espérer plus! Quoi donc, ô mon cher pere, je ne vous verrai jamais: jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine: jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où sortoit la sagesse: jamais je ne baiserai ces mains, ces cheres mains, ces mains victorieuses, qui ont abattu tant d'ennemis! elles ne puniront point les insensés amans de Pénelope, & Ithaque ne se relevera jamais de sa ruine! O dieux, ennemis de mon pere, vous m'envoyez ces songes funestes pour arracher toute espérance de mon cœur: c'est m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je, hélas! je ne suis que trop certain que mon pere n'est plus. Je vais chercher son ombre jusques dans les enfers. Thésée y est bien descendu; Thésée, cet impie qui vouloit outrager les divinités infernales; & moi j'y vais conduit par la piété. Hercule y descendit. Je ne suis pas Hercule: mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée a bien touché, par le récit de ses malheurs, le cœur de ce dieu, qu'on dépeint comme inéxorable. Il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivans. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée: car ma perte est plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille semblable à tant d'autres, avec le sage Ulysse admiré de toute la Grece? Allons, mourons, s'il le faut, pourquoi craindre la mort, quand on souffre tant dans la vie? O Pluton! ô Proserpine! j'éprouverai bientôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit. O mon pere! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir si vous n'êtes point dans les sombres demeu-

res des morts : si les dieux me refusent de vous posséder sur la terre, & de jouir de la lumiere du soleil, peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le royaume de la nuit.

En disant ces paroles, Télémaque arrosoit son lit de ses larmes : aussi-tôt il se levoit, & cherchoit par la lumiere, à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avoient causés ; mais c'étoit une fleche qui avoit percé son cœur, & qu'il portoit par-tout avec lui. Dans cette peine il entreprit de descendre aux enfers par un lieu célebre qui n'étoit pas éloigné du camp : on l'appelloit *Acherontia*, à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse, de laquelle on descendoit sur les rives de l'Achéron, par lequel les dieux mêmes craignent de jurer. La ville étoit sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre : au pied de ce rocher, on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'osoient approcher. Les bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux : la vapeur souffrée du marais Stygien, qui s'exhâloit sans cesse par cette ouverture, empestoit l'air. Tout autour il ne croissoit ni herbes ni fleurs : on y sentoit jamais les doux zéphirs, ni les graces naissantes du printemps, ni les riches dons de l'automne : la terre aride y languissoit. on y voyoit seulement quelques arbustes dépouillés, & quelques cyprès funestes. Au loin même, tout à l'entour, Cérès refusoit aux laboureurs ses moissons dorées. Bacchus sembloit en vain y promettre ses doux fruits, les grappes de raisin se desséchoient au lieu de mûrir. Les naïades tristes ne faisoient point couler une onde pure, leurs flots étoient toujours amers & troubles : les oiseaux ne chantoient jamais dans cette terre hérissée de ronces & d'épines, & n'y trouvoient aucun bocage pour

se retirer : ils alloient chanter leurs amours sous un ciel plus doux. La on entendoit que le croassement des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux : l'herbe même y étoit amere, & les troupeaux qui la paissoient, ne sentoient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la genisse, le berger tout abattu oublioit sa musette & la flûte.

De cette caverne sortoit de temps en temps une fumée noire & épaisse, qui faisoit une espece de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices pour appaiser les divinités infernales ; mais souvent les hommes à la fleur de leur âge, & de leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces divinités cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

C'est-la que Télémaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve qui veilloit sans cesse sur lui, & qui le couvroit de son égide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la priere de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux enfers, pour livrer à Caron un certain nombre de mort, de dire au roi des ombres, qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son empire.

Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit : il marche à la clarté de la lune, & il invoque cette puissante divinité, qui, étant dans le ciel l'astre brillant de la nuit, & sur la terre la chaste Diane, est aux enfers la redoutable Hécate. Cette divinité écouta favorablement ses vœux parce que son cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son pere. A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire souterrain mugir. La terre trembloit sous ses pas ; le ciel

s'arma d'éclats & de feux qui sembloient tomber sur la terre. Le jeune fils d'Ulysse sentoit son cœur ému, & tout son corps étoit couvert d'une sueur glacée, mais son courage le soutint; il leva les yeux & les mains au ciel. Grands dieux! s'écria-t-il, j'accepte ces présages que je crois heureux, achevez votre ouvrage. Il dit, & redoublant ses pas, il se présenta hardiment: aussitôt la fumée épaisse qui rendoit l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux, dès qu'ils en approchoient, se dissipe; l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de temps. Télémaque entra seul, car quel autre mortel eût osé le suivre? Deux crétois qui l'avoient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne, & auxquels il avoit confié son dessein, demeurerent tremblans & à demi-morts assez loin de là, dans un temple, faisant des vœux, & n'espérant plus de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulisse, l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténebres horribles: bientôt il apperçoit une foible & sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre: il remarque les ombres légeres qui voltigent autour de lui: il les écarte avec son épée. Ensuite il voit les tristes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuses & dormantes ne font que tournoyer. Il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts, privés de la sépulture, qui se présentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce dieu, dont la vieillesse éternelle est toujours triste & chagrine, mais pleine de vigueur, les menace & les repousse, & admet d'abord dans sa barque le jeune grec. En entrant, Télémaque entend les gémissemens d'une ombre qui ne pouvoit se consoler.

Quel est donc, dit-il, votre malheur? Qui étiez-vous sur la terre? J'étois, lui répondit

Digitized by Google

cet ombre, Nabopharzan, roi de la superbe Babylone : tous les peuples de l'orient trembloient au seul bruit de mon nom : je me faisois adorer par les babyloniens dans un temple de marbre, où j'étois représenté par une statue d'or, devant laquelle on brûloit jour & nuit les plus précieux parfums de l'Ethiopie. Jamais personne n'osa me contredire sans être aussi-tôt puni. On inventoit chaque jour de nouveaux plaisirs pour me rendre la vie plus délicieuse. J'étois encore jeune & robuste. Hélas ! que de prospérité ne me restoit-il pas encore à goûter sur le trône ? Mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait sentir que je n'étois pas dieu ; elle m'a empoisonné : je ne suis plus rien. On mit hier mes cendres avec pompe dans une urne d'or. On pleura, on s'arracha les cheveux ; on fit semblant de vouloir se jetter dans les flammes de mon bûcher, pour mourir avec moi. On va encore gémir au pied du superbe tombeau où l'on a mis mes cendres : mais personne ne me regrette, ma mémoire est en horreur même dans ma famille ; & ici-bas je souffre déja d'horribles traitemens.

Télémaque, touché de ce spectacle, lui dit étiez-vous véritablement heureux pendant votre regne ? Sentiez-vous cette douce paix, sans laquelle le cœur demeure toujours serré & flétri au millieu des délices ? Non ; répondit le babylonien ; je ne sais même ce que vous voulez dire : les sages vantent cette paix comme l'unique bien, pour moi je ne l'ai jamais sentie ; mon cœur étoit sans cesse agité de desirs nouveaux, de crainte & d'espérance. Je tâchois de m'étourdir moi même par l'ébranlement de mes passions : j'avois soin d'entretenir cette ivresse pour la rendre continuelle : le moindre intervalle de raison tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix

dont j'ai joui : tout autre me paroît une fable & un songe : voilà les biens que je regrette.

En parlant ainsi, le babylonien pleuroit comme un homme lâche, qui a été ammolli par les prospérités, & qui n'est point accoutumé à supporter constamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques esclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ses funérailles. Mercure les avoit livrés à Caron avec leur roi, & leur avoit donné une puissance absolue sur ce roi qu'ils avoient servi sur la terre. Ces ombres d'esclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan : elles la tenoient enchainée, & lui faisoient les plus cruelles indignités. L'un lui disoit : n'étions-nous pas hommes aussi bien que toi ? Comment étois-tu assez insensé pour te croire un dieu : & ne falloit-il pas te souvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre, pour l'insulter, disoit : tu avois raison de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme, car tu étois un monstre sans humanité. Un autre lui disoit : hé bien, où sont maintenant tes flatteurs ! Tu n'as plus rien à donner malheureux : tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes, les dieux sont lens à faire justice, mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan se jettoit le visage contre terre, arrachant ses cheveux dans un excès de rage & de désespoir. Mais Caron disoit aux esclaves, tirez-le par sa chaîne, relevez-le malgré lui ; il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte ; il faut que toutes les ombres de Styx en soient témoin, pour justifier les dieux, qui ont souffert si long-temps que cet impie regnât sur la terre. Ce n'est encore-là, ô babylonien, que le commencement de tes douleurs ; prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos, juge des enfers. Pendant ce discours du

terrible Caron, la barque touchoit, déja le rivage de l'empire de Pluton. Toutes les ombres accouroient pour considérer cet homme vivant, qui paroissoit au milieu de ces morts dans la barque. Mais dans le moment où Télémaque mit pied à terre, elles s'enfuirent, semblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour dissipe. Caron montrant au jeune grec un front moins ridé, & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : mortel chéri des dieux puisqu'il t'es donné d'entrer dans le royaume de la nuit, inaccessible aux autres vivans, hâte-toi d'aller où les destins t'appellent : vas par ce chemin sombre au palais de Pluton que tu trouveras sur son trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'est défendu de découvrir le secret.

Aussi tôt Télémaque s'avance à grands pas ; il voit de tous côtés voltiger des ombres plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer : & dans l'agitation de cette multitude infinie, il est saisi d'une horreur divine, observant le profond silence de ces vastes lieux. Ses cheveux se dressent sur la tête, quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton, il sent ses genoux chanceler, la voix lui manque, & c'est avec peine qu'il peut prononcer au dieu ces paroles : vous voyez, ô terrible divinité, le fils du malheureux Ulysse, je viens vous demander si mon pere est descendu dans votre empire, où s'il est encore errant sur la terre.

Pluton étoit sur un trône d'ébene, son visage étoit pâle & sévere, ses yeux creux & étincelans, son front ridé & menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuse comme la lumiere offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paroissoit Proserpine, qui

attiroit seule ses regards, & qui sembloit un peu adoucir son cœur ; elle jouissoit d'une beauté toujour nouvelle, mais elle paroissoit avoir joint à ces graces divines, je ne sais quoi de dur & de cruel de son époux.

Aux pieds du trône étoit la mort pâle & dévorante, avec sa faulx tranchante, qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle voloient les noirs soucis, les cruelles défiances, les vengeances toutes dégoutantes de sang & couvertes de plaies, les haines injustes, l'avarice qui se ronge elle-même, le désespoir qui se déchire de ses propres mains, l'ambition forcénée qui renverse tout, la trahison qui veut se repaître de sang, & qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits, l'envie qui verse son venin mortel autour d'elle, & qui se tourne en rage dans l'impuissance où elle est de nuire : l'impiété qui se creuse elle même un abyme sans fond, où elle se précipite sans espérance : les spectres hideux, les fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivans, les songes affreux, les insomnies aussi cruelles que les tristes songes. Tous ces images funestes environnoient le fier Pluton, & remplissoient le palais où il habite. Il répondit à Télémaque d'une voix sourde, qui fit mugir le fond de l'Erebe : jeune mortel le destin t'a fait violer cet asyle sacré des ombres : suis ta haute destinée. Je ne te dirai point où est ton pere, il suffit que tu sois libre de le chercher. Puisqu'il a été roi sur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare, où les mauvais rois sont punis, & de l'autre les champs Elysées où les bons rois sont récompensés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les champs Elysées, qu'après avoir passé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, & de sortir de mon empire.

A l'instant Télémaque semble voler dans les

espaces vuides & immenses, tant il lui tarde de savoir s'il verra son pere, & de s'éloigner de la présence horrible du tyran qui tient en crainte les vivans & les morts. Il apperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare. Il en sortoit une fumée noire & épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivans. Cette fumée couvroit un fleuve de feu & de tourbillons de flamme, dont le bruit, semblable à celui des torrens les plus impétueux, quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abymes, faisoit qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télémaque, secrétement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce gouffre. D'abord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus basses conditions, qui étoient punis pour avoir cherché des richesses par des fraudes, des trahisons & des cruautés. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui, faisant semblant d'aimer la religion, s'en étoient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, & pour se jouer des hommes crédules. Ces hommes qui avoient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des dieux, étoient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs peres & leurs meres; les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs maris: les traitres qui avoient livré leur patrie, après avoir violé tous les sermens, souffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avoient ainsi voulu, & voici leur raison: c'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchans comme le reste des impies, ils veulent encore passer pour bons, & font par leur fausse vertu que les hom-

mes n'osent plus se fier à la véritable : les dieux dont ils se sont joués, & qu'ils ont rendus méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leur insulte.

Auprès de ceux-ci paroissoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guere coupables, & que la vengeance divine poursuit impitoyablement : ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice, les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu. Enfin ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connoître à fond, & qui par-là ont nui à la réputation des innocens : mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle qui se commet envers les dieux. Quoi donc, disoit Minos, on passe pour un monstre, quand on manque de reconnoissance pour son pere & pour son ami, de qui on a reçu quelques secours, & on fait gloire d'être ingrat envers les dieux, de qui on tient la vie & tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au pere & à la mere de qui on est né ? Plus les crimes sont impunis & excusés sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe.

Télémaque voyant les trois juges qui étoient assis, qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes. Aussi-tôt le condamné prenant la parole, s'écria : je n'ai jamais fait aucun mal : j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien : j'ai été magnifique, libéral, juste, compâtissant : que peut-on donc me reprocher ? Alors Minos lui dit : on ne te reproche rien à l'égard des hommes ; mais ne devois tu pas moins aux hommes qu'aux dieux ? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes ? Tu n'as

manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne sont rien. Tu as été vertueux : mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, & non aux dieux qui te l'avoient donnée ; car tu voulois jouir du fruit de te propre vertu, & te renfermer en toi-même. Tu as été ta divinité : mais les cieux qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits ; tu les as oubliés, ils t'oublieront : ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes auxquels tu as voulu plaire : te voilà seul avec toi même qui étois ton idole, apprends qu'il n'y a point de véritable vertu sans le respect & l'amour des dieux à qui tout est dû. Ta fausse vertu qui a long-temps ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue. Les hommes, ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, sont aveugles & sur le bien & sur le mal. Ici une lumiere divine renverse tous leurs jugemens superficiels ; elle condamne souvent ce qu'ils admirent, & justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce philosophe, comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit se supporter soi-même. La complaisance qu'il avoit eue autrefois à contempler sa modération, son courage & ses inclinations généreuses, se change en désespoir. La vue de son propre cœur ennemi des dieux devient son supplice : il se voit, & ne peut cesser de se voir ; il voit la vanité des jugemens des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions. Il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au-dedans de lui, comme si on bouleversoit toutes ses entrailles : il ne se trouve plus le même : tout appui lui

manque dans son cœur. Sa conscience, dont le témoignage lui avoit été si doux, s'éleve contre lui, & lui reproche amérement l'égarement & l'illusion de toutes ses vertus qui n'ont point eu le culte de la divinité pour principe & pour fin : il est troublé, consterné, plein de honte, de remords & de désespoir. Les furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même, & que son propre cœur venge assez les dieux méprisés : il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres morts, ne pouvant se cacher à lui-même ; il cherche les ténebres, & ne peut les trouver : une lumiere importune le suit par-tout : par-tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : ô insensé ! je n'ai donc connu ni les dieux, ni les hommes, ni moi-même ! non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique & le véritable bien, tous mes pas ont été des égaremens, ma sagesse n'étoit que folie, ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle ; j'étois moi-même mon idole.

Enfin, Télémaque apperçut les rois qui étoient condamnés pour avoir abusé de leur puissance : d'un côté une furie vengeresse leur présentoit un miroir qui leur montroit toute la difformité de leurs vices. Là, ils regardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossiere & avide des plus ridicules louanges. Leur dureté pour les hommes, dont ils avoient dû faire la félicité, leur insensibilité pour la vertu, leur crainte d'entendre la vérité, leur inclination pour les hommes lâches & flatteurs, leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste, leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples, leur ambition pour acheter

un peu de vaine gloire par le sang de leurs citoyens : enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes & le désespoir de tant de malheureux.

Ils se voient sans cesse dans ce miroir : ils se trouvent plus horribles & plus monstrueux, que n'est la chimere vaincue par Bellérophon, ni l'hydre de Lerne abattue par Hercule, ni Cerbere même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir & empesté, qui est capable d'empester toute la race des mortels vivans sur la terre.

En même temps, d'un autre côté une autre furie leur répétoit avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, & leur présentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flatterie les avoit dépeint. L'opposition de ces deux peintures si contraires, étoit le supplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchans sont plus craints que les bons, & qu'ils exigent, sans pudeur, les lâches flatteries des poëtes & des orateurs de leur temps.

On les entend gémir dans ces profondes ténebres, où ils ne peuvent voir que les insultes & les dérisions qu'ils ont à souffrir : ils n'ont rien autour d'eux, qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde, au lieu que sur la terre ils se jouoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les servir. Dans le Tartare, ils sont livrés à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude : ils servent avec douleur, & il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité : ils sont sous les coups de ces esclaves devenus leurs ty-

rans impitoyables, comme une enclume est sous les coups de marteaux des cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du mont-Etna.

Là, Télémaque apperçut des visages pâles, hideux & contristés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels : ils ont horreur d'eux-mêmes, & ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur, que de leur propre nature : ils n'ont point besoin d'autres châtimens de leurs fautes, que leurs fautes mêmes : ils les voient sans cesse dans toute leur énormité : elles se présentent à eux comme des spectres horribles : elles les poursuivent : pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leur corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leurs secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment & toute connoissance en eux ; ils demandent aux abymes de les engloutir pour les dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute ; mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte, & qui ne tarira jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir, fait leur supplice : ils la voient, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contr'eux : Sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes : elle est comme la foudre, sans rien détruire au dehors, elle pénetre jusqu'au fond des entrailles : semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'ame est comme fondue par ce feu vengeur : il ne laisse aucune consistance, & il ne consume rien : il dissout jusqu'au premier principe de la vie, & on ne peut mourir. On est arraché à soi-même ; on n'y peut plus trouver ni appui, ni repos pour un seul instant : on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, & par une perte de toute espérance qui rend forcené.

Parmi ces objets, qui faisoient dresser les cheveux de Télémaque, il vit plusieurs des anciens rois de Lydie, qui étoient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail pour le soulagement des peuples, qui doit être inséparable de la royauté.

Ces rois se reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disoit à l'autre qui avoit été son fils : ne vous avois-je pas recommandé souvent pendant ma vieillesse & avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence ? Ah! malheureux pere, disoit le fils, c'est vous qui m'avez perdu ; c'est votre exemple qui m'a inspiré le faste, l'orgueil, la volupté, & la dureté pour les hommes. En vous voyant régner avec tant de mollesse, & avec tant de lâches flatteurs autour de vous, je me suis accoutumé à aimer la flatterie & les plaisirs : j'ai cru que le reste des homes étoit à l'égard des rois, ce que les chevaux & les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes : c'est-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent des services, & qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru, c'est vous qui me l'avez fait croire : & maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoutoient les plus affreuses malédictions, & paroissoient animés de rage pour s'entredéchirer.

Autour de ces rois voltigeoient encore, comme des hiboux dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines alarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs rois, la faim insatiable des richesses, la fausse gloire toujours tyrannique, & la mollesse lâche qui redouble tous les maux qu'on souffre, sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs. On voyoit plusieurs de ces rois sévérement punis, non pour

les maux qu'ils avoient faits, mais pour avoir négligé le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les loix, étoient imputés aux rois, qui ne doivent régner qu'afin que les loix regnent par leur ministere. On leur imputoit aussi tous les désordres qui viennent du faste, du luxe, & de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent, & dans la tentation de violer les loix pour acquérir du bien. Sur-tout on traitoit rigoureusement les rois, qui, au lieu d'être bons & vigilans pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorans.

Mais ce qui consterna davantage Télémaque, ce fut de voir dans cet abyme de ténebres & de maux, un grand nombre de rois, qui, ayant passé sur la terre pour des rois assez bons, avoient été condamnés aux peines du tartare, pour s'être laissés gouverner par des hommes méchans & artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité; la plupart de ces rois n'avoient été ni bons, ni méchans, tant leur foiblesse avoit été grande: ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur plaisir à faire du bien.

Lorsque Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé comme si on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine; il comprit par ce soulagement le malheur de ceux qui y étoient renfermés sans espérance d'en sortir jamais: il étoit effrayé de voir combien les rois étoient plus rigoureusement tourmentés que les autres coupables. Quoi! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de pieges, tant de difficultés

de connoître la vérité, pour se défendre contre les autres & contre soi-même : enfin tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir été si agité, si traversé dans une vie courte ! O insensé celui qui cherche à régner ! Heureux celui qui se borne à une condition privée & paisible, où la vertu lui est moins difficile ! En faisant ces réflexions il se troubloit au-dedans de lui-même ; il frémit, & tomba dans une consternation, qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venoit de considérer, mais à mesure qu'il s'éloignoit de ce triste séjour des ténebres, de l'horreur & du désespoir, son courage commença peu à peu à renaître : il respiroit & entrevoyoit déja de loin la douce & pure lumiere du séjour des héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons rois qui avoient jusqu'alors gouverné les hommes : ils étoient séparés du reste des justes. Comme les méchans princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée : aussi les bons rois jouissoient dans les champs Elysées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre. Télémaque s'avança vers ces rois qui étoient dans des bocages odoriférans, sur des gasons toujours renaissans & fleuris : mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux, & y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur : un nombre infini d'oiseaux faisoient résonner ces bocages de leurs doux chants : on voyoit tout ensemble les fleurs du printemps qui naissoient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendoient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la canicule. Là, jamais les noirs aquillons n'oserent souffler, ni faire sentir les rigueurs de

l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent vénimeuse & qui porte des viperes entortillées dans son sein & autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains desirs n'approchent jamais de cet heureux sejour de la paix. Le jour n'y finit point, & la nuit avec ses sombres voiles y est inconnue : une lumiere pure & douce se répand autour des corps de ces hommes justes, & les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumiere n'est point semblable à la lumiere sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, & qui n'est que ténebres. C'est plutôt une gloire céleste qu'une lumiere : elle pénetre plus subtilement les corps, que les rayons du soleil ne pénetrent le plus pur crystal ; elle n'éblouit jamais : au contraire, elle fortifie les yeux, & porte dans le font de l'ame je ne sais quelle sérénité. C'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris ; elle sort d'eux, & elle y entre : elles les penetre, & s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous : ils la voient, ils la sentent, ils la respirent : elle fait naître en eux une source intarissable de paix & de joie : ils sont plongés dans cet abyme des delices comme les poissons dans la mer ; ils ne veulent plus rien, ils ont tout sans rien avoir : car le goût de lumiere pure appaise la faim de leur cœur. Tous leur desirs sont rassasiés, & leur plénitude les éleve au-dessus de tout ce que les hommes vuides & affamés cherchent sur la terre. Toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le combie de leur félicité qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors. Ils sont tels que les dieux, qui, rassasiés de nectar & d'ambroisie, ne daigneroient pas de se nourrir

de viandes grossieres qu'on leur présenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles. La mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes, qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui, de leurs fronts couverts de neige & de glace, depuis l'origine du monde, fendent les nues, seroient renversées de leurs fondemens posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émus : seulement ils ont pitié des miseres qui accablent les hommes vivans dans le monde : mais c'est une pitié douce & paisible qui n'altere en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage : mais leur joie n'a rien de folâtre, ni d'indécent, c'est une joie douce, noble, pleine de majesté, c'est un goût sublime de la vérité & de la vertu qui les transporte : ils sont sans interruption à chaque moment dans le même saisissement de cœur où est une mere qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort, & cette joie qui échappe bientôt à la mere, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un instant, elle est toujours nouvelle pour eux : ils ont le transport de l'ivresse, sans en avoir le trouble & l'aveuglement. Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient & de ce qu'ils goûtent. Ils foulent à leurs pieds les molles délices, & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent : ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre

eux-mêmes, & contre les torrens des hommes corrompus pour devenir bons. Ils admirent le secours des dieux qui les conduit comme par la main à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux. Ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, & sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des dieux, & ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur. Une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies. Dans ce ravissement divin, les siecles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, cependant mille & mille siecles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle & toujours entiere. Ils regnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes avec une puissance immuable; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil & méprisable; ils ne portent plus ces vains diadêmes, dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs soucis. Les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains, avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télémaque qui cherchoit son pere, & qui avoit espéré de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix & de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, & qui s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disoit-il, que la véritable vie se trouve, & la nôtre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, & d'en voir si peu dans les champs Elysées. Il comprit qu'il y a peu de rois assez fermes & assez courageux pour résister à leur propre

puissance, & pour rejetter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi les bons rois sont très-rares, & la plupart sont si méchans, que les dieux ne seroient pas justes, si, après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissoient après leur mort.

Télémaque ne voyant point son pere Ulysse parmi tous les rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte son grand-pere. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable & plein de majesté, s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressembloit point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre. On voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort; c'étoit un mêlange de tout ce que la vieillesse a de grave avec toutes les graces de la jeunesse: car les graces renaissent même dans les vieillards les plus caducs, au moment où ils sont introduits dans les champs Élysées. Cet homme s'avançoit avec empressement, & regardoit Télémaque avec complaisance, comme une personne qui lui étoit fort chere. Télémaque, qui ne le reconnoissoit point, étoit en peine & en suspens.

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître. Je suis Arcésius, pere de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulysse, mon petit-fils, partit pour aller au siege de Troye: alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice. Dès lors j'avois conçu de toi de grandes espérances: elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton pere, & que les dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant! les dieux t'aiment & te préparent une gloire égale à celle de ton pere! O heureux

moi-même de te revoir! cesse de chercher Ulysse en ces lieux, il vit encore: il est réservé pour relever notre maison dans l'isle d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumiere, & attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, & qui le soir sont flétries & foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide: rien ne peut arrêter le temps qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils! mon cher fils, toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive & si féconde en plaisir, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presqu'aussi-tôt seche qu'éclose, tu te verras changé insensiblement. Les graces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie s'évanouiront comme un beau songe: il ne t'en restera qu'un triste souvenir. La vieillesse languissante & ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paroît éloigné. Hélas! tu te trompes mon fils, il se hâte, le voila qui arrive, ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, & le présent qui s'enfuit est déja bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude & âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi par des mœurs pures & par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix. Tu reverras enfin bientôt ton pere reprendre

l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui : mais hélas ! ô mon fils, que la royauté est trompeuse ! Quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat & délices ; mais de près tout est épineux. Un particulier peut sans déshonneur, mener une vie douce & obscure. Un roi ne peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce & oisive aux fonctions pénibles du gouvernement : il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui est jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, & quelquefois pendant plusieurs siecles. Il doit réprimer l'audace des méchans, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'état a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition si périlleuse, arme-toi de courage contre toi-même, contre les passions & contre les flatteurs.

En disant ces paroles, Arcésius paroissoit animé d'un feu divin, & montroit à Télémaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la royauté. Quand elle est prise, disoit-il, pour se contenter soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie. Quand elle est prise pour remplir ses devoirs, & pour conduire un peuple innombrable, comme un pere conduit ses enfans : c'est une servitude accablante, qui demande un courage & une patience héroïques. Aussi est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincere vertu, possedent ici tout ce que la puissance des dieux peut donner pour rendre une félicité complette.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, ces paroles entroient jusqu'au fond du cœur de Télémaque : elles s'y gravoient comme un habile ouvrier, avec son burin, grave sur l'airain des figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée postérité. Ces sages paroles étoient comme une flamme subtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Télémaque : il se sentoit ému & embrasé : je ne sais quoi de divin sembloit fondre son cœur au-dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même le consumoit secrétement : il ne pouvoit ni le contenir, ni le supporter, ni résister à une si violente impression. C'étoit un sentiment vif & délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Télémaque commença à respirer plus librement : il reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte : il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse son pere, des traits de cette même ressemblance, lorsqu'Ulysse partit pour le siege de Troye. Ce ressouvenir attendrit son cœur, des larmes douces & mêlées de joie coulerent de ses yeux : il voulut embrasser une personne si chere : plusieurs fois il essaya inutilement. Cette ombre vaine échappa à ses embrassemens, comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir : tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive, tantôt ses levres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proférer : ses mains s'étendent avec effort, & ne prennent rien. Ainsi Télémaque ne peut contenter sa tendresse : il voit Arcésius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher : enfin il lui demande qui sont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le sage vieil-

lard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur siecle, la gloire & le bonheur du genre-humain. Tu vois le petit nombre des rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidélité la fonction des dieux sur la terre. Ces autres que tu vois assez près d'eux, mais séparés, par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre: ce sont des héros, à la vérité, mais la récompense de leur valeur & de leurs expéditions militaires ne peut être comparée avec celle des rois sages, justes & bienfaisans.

Parmi ces héros, tu vois Thésée qui a le visage un peu triste: il a ressenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuse, & il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hyppolyte. Heureux s'il n'eût point été si prompt & si facile à irriter! Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance, à cause de cette blessure qu'il reçut au talon de la main du lâche Pâris, & qui finit sa vie. S'il eût été aussi sage, juste & modéré qu'il étoit intrépide, les dieux lui auroient accordé un long regne: mais ils ont eu pitié des Phtiotes & des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement régner après Pélée. Ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les parques ont accourci le fil de ses jours, & il a été comme une fleur à peine éclose, que le tranchant de la charrue coupe, & qui tombe à la fin du jour où on l'avoit vu naître. Les dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes: ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troye, pour venger le parjure de Laomédon, & les injustes amours de Pâris. Après avoir ainsi employé cet instrument de leurs vengeances, ils se sont appaisés,

Digitized by Google

& ils ont refusé aux larmes de Thétis de laisser plus long-temps sur la terre ce jeune héros qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes & les royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche? C'est Ajax, fils de Télamon & cousin d'Achille. Tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille, il prétendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre qu'à lui; ton pere ne crut pas les lui devoir céder: les grecs jugerent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de désespoir: l'indignation & la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approches pas de lui, mon fils, car il croiroit que tu voudrois l'insulter dans son malheur, & il est juste de le plaindre: ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible, si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même temps. Mais voilà Agamemnon qui passe & qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clytemnestre. O mon fils! je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux freres Atrée & Thyeste a rempli cette maison d'horreur & de sang. Hélas! combien un crime en attire d'autres? Agamemnon, revenant à la tête des grecs du siege de Troye, n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquise: telle est la destinée de presque tous les conquérans. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre; mais ils n'ont point été aimables & vertueux; aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des champs Elysées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice, & ont aimé leurs peuples: ils sont les amis des

dieux ; pendant qu'Achille & Agamemnon, pleins de leurs querelles & de leurs combats, conservent ici leurs peines & leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes & vaines, ces rois justes étant purifiés par la lumiere divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à desirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels ; & les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux leur paroissent comme des jeux d'enfans : leurs cœurs sont rassasiés de la vérité & de la vertu qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir, ni d'autrui, ni d'eux-mêmes : plus de desirs, plus de besoin, plus de crainte, tout est fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir. Considerez, mon fils, cet ancien roi Inachus, qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce & si majestueuse : les fleurs naissent sous ses pas, sa démarche légere ressemble au vol d'un oiseau. Il tient dans sa main une lire d'ivoire, & dans un transport éternel, il chante les merveilles des dieux. Il sort de son cœur & de sa bouche un parfum exquis ; l'harmonie de sa lyre & de sa voix ravirent les hommes & les dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, & auquel il donna des loix.

De l'autre côté, tu peux voir entre ces myrthes Cécrops, égyptien, qui le premier régna dans Athênes, ville consacrée à la sage déesse dont elle porte le nom. Cécrops, apportant des loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grece la source des lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, les unit par les liens de la société. Il fut juste, humain, compatissant : il laissa les peuples dans l'abondance, & sa famille dans la médiocrité, ne

voulant point que ses enfans eussent l'autorité après parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi dans cette petite vallée Erichthon, qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoie : il le fit en vue de faciliter le commerce entre les isles de la Grece ; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles, qui sont les véritables, cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile & de fruit. Ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine ; par-là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous serez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux : car la terre est inépuisable, & elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitans qui ont soin de la cultiver ; elle les paie tous libéralement de leur peine, au lieu qu'elle se rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment : attachez-vous donc principalement aux véritables richesses, qui satisfont aux vrais besoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il est nécessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au dehros, ou pour le commerce de marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays : encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce a l'égard de tous les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la mollesse. La sage Erichthon disoit souvent ; je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un présent funeste, en vous donnant l'invention de la monnoie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste, qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux, qui ne vont qu'à amol-

lir & qu'à corrompre les mœurs ; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité qui fait tout le repos & toute la sûreté de la vie ; qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine, & la source de tous les vrais biens : mais les dieux me sont témoins que j'ai eu le cœur pur, en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin quand Erichthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre & éloigné des hommes, jusqu'a une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des villes. Peu de temps après, on vit paroître dans la grece le fameux Tryptoleme à qui Cérès avoit enseigné l'art de cultiver les terres, & de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déja le bled, & la maniere de le multiplier en le semant, mais ils ignoroient la perfection du labourage ; & Tryptoleme, envoyé par Cérès, vint la charrue en main offrir les dons de la déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle, & pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Tryptoleme apprit aux grecs à fendre la terre, & à la fertiliser en déchirant son sein. Bientôt les moissonneurs ardens & infatigables firent tomber sous leurs faucilles tranchantes tous les jeunes épis qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes sauvages & farouches, qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie, pour se nourrir de glands, adoucirent leurs mœurs, & se soumirent à des loix, quand ils eurent appris à faire croître des moissons & à se nourrir du pain. Tryptoleme fit sentir aux grecs le plaisir qu'il y a de ne devoir ses richesses qu'à son travail, & à trouver dans son champ tout

ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuse.

Cette abondance si simple & si innocente, qui est attachée à l'agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Erichthon : ils mépriserent l'argent & toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangereux, & qui les détournent du travail, où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses peres ont vécu. Heureux les grecs, s'ils étoient demeurés fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans, libres, heureux & dignes de l'être par une solide vertu ? Mais hélas ! ils commencent à admirer les fausses richesses. Ils négligent peu à peu les vraies, & ils dégénerent de cette merveilleuse simplicité. O mon fils tu régneras un jour, alors souviens-toi de ramener les hommes a l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, & de ne souffrir point que les hommes vivent ni oisifs, ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe & la mollesse. Ces deux hommes, qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des dieux. Remarquez, mon fils, que leur gloire surpasse celle d'Achille & des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats. Qu'un doux printemps est au dessus de l'hiver glacé, & que la lumiere du soleil est plus éclatante que celle de la lune !

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, il apperçut que Télémaque avoit toujours les yeux arrêté du côté d'un petit bois de lauriers, & d'un ruisseau bordé de violetes, de roses, de lys, & de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressembloient à celles d'Iris,

quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des dieux. C'étoit le grand roi Sésostris que Télémaque reconnut dans ce beau lieu, il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur son trône d'Egypte; des rayons d'une lumiere douce sortoient de ses yeux, & ceux de Télémaque en étoient éblouis. A le voir, on eût cru qu'il étoit enivré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au-dessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus.

Télémaque dit à Arcésius : je reconnois, ô mon pere! Sésostris, ce sage roi d'Egypte, que j'y ai vu, il n'y a pas long-temps. Le voilà, répondit Arcésius, & tu vois, par son exemple, combien les dieux sont magnifiques à récompenser les bons rois. Mais il faut que tu saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier dans ses guerres les regles de la modération & de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil & l'insolence des tyriens, l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna envie d'en faire d'autres. Il se laissa séduire par la vaine gloire des conquérans; il subjugua, ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Egypte, il trouva que son frere s'étoit emparé de la royauté, & avoit altéré, par un gouvernement injuste, les meilleures loix du païs. Ainsi ses grandes conquêtes ne servoient qu'à troubler son royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire : il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les rois qu'il avoit vaincus. Dans la suite il reconnut sa faute, & eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les conquérans font contre leurs états & contre eux-

mêmes en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un roi, d'ailleurs si juste & si bienfaisant : & c'est ce qui diminue la gloire que les dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paroît si éclatante ? C'est un roi de Carie, nommé Dioclides, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille, parce que l'oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens la nation dont le roi périroit seroit victorieuse. Considere cet autre, c'est un sage législateur, qui, ayant donné à sa nation des loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ses loix pendant son absence, après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie & mourut pauvre dans une terre étrangere, pour obliger son peuple, par ce serment, à garder à jamais des loix si utiles. Cet autre que tu vois, dit Eunésine, roi des plyens, est un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravageoit la terre, & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron ; il demande aux dieux d'appaiser leur colere, en payant par sa mort pour tant de millions d'hommes innocens. Les dieux l'exaucerent, & lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Bélus. Il régna en Egypte, & il épousa Anchinoé, fille du dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux, & qui enrichit les terres qu'il arrose pas ses inondations. Il eut deux fils, Danaus, dont tu sais l'histoire, & Egyptus qui donne son nom à ce beau royaume. Bélus se croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple, & par l'amour de ses sujets pour lui que par tous les tribus qu'il auroit pu leur imposer. Ces hommes, que tu crois morts, vi-

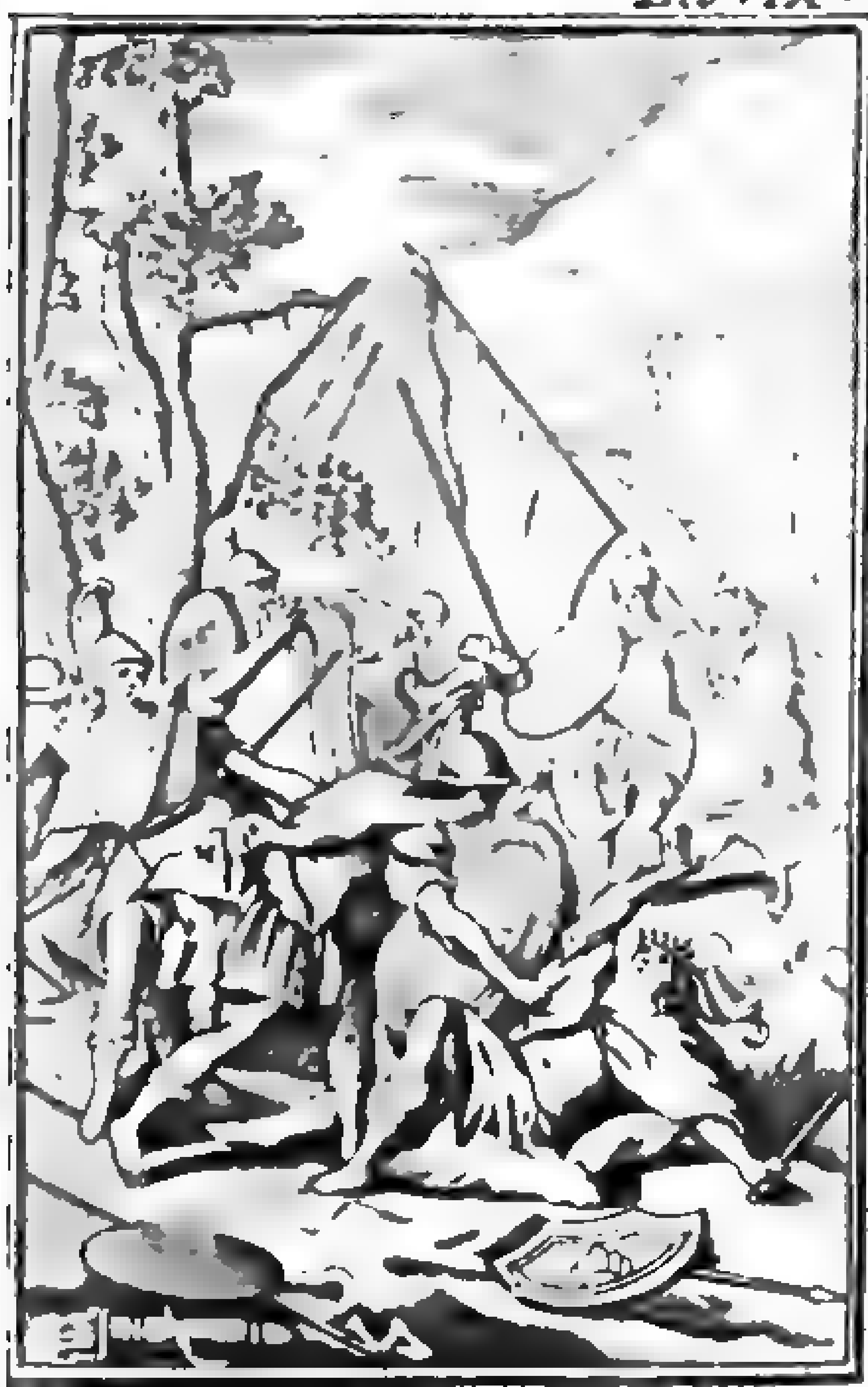
vent, mon fils, & c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre, qui n'est qu'une mort: les noms seulement sont changés. Plaise aux dieux de te rendre assez bon pour mériter cette vie si heureuse, que rien ne peut plus finir, ni troubler! Hâte-toi, il est temps d'aller chercher ton pere. Avant que de le trouver, hélas! que tu verras répandre de sang! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hespérie? Souviens-toi des conseils du sage Mentor, pourvu que tu les suives, ton nom sera grand parmi les peuples & dans tous les siecles.

Il dit, & aussi-tôt il conduisit Télémaque vers la porte d'ivoire, par où on peut sortir du ténébreux empire de Pluton. Télémaque, les larmes aux yeux le quitta sans pouvoir l'embrasser; & sortant de ces sombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliés, après avoir rejoint sur le chemin les deux jeunes crétois qui l'avoient accompagné jusqu'auprès de la caverne, & qui n'espéroient plus le revoir.

Fin du Livre huitieme.







Télémaque après avoir donné la vie à Adraste est obligé de le tuer pour sauver la sienne



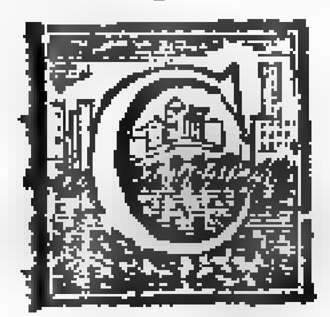
LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULISSE.



LIVRE NEUVIEME.

Dans une assemblée de chefs, Télémaque fait prévaloir son avis pour ne pas surprendre Vénuse laissée par les deux partis en dépôt aux lucaniens; il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un nommé Acante, avoit entrepris de l'empoisonner, l'autre, nommé Dioscore, offroit aux alliés la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque porte la mort partout où il va pour trouver Adraste, & ce roi, qui le cherche aussi, rencontre & tue Pisistrate, fils de Nestor. Philoctete survient, & dans le temps où il va percer Adraste, il est blessé lui-même, & obligé à se retirer du combat. Télémaque court aux cris de ses alliés, dont Adraste, fait un carnage horrible. Il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé veut surprendre Télémaque: celui-ci le saisit une seconde fois, lui ôte la vie. Adraste étant mort, les dauniens tendent les mains aux alliés en signe de paix,

& leur demandent un roi de leur nation. Nestor inconsolable d'avoir perdu son fils, s'absente de l'assemblée des chefs, où plusieurs opinent qu'il faut partager le pays des vaincus, & céder à Télémaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Télémaque fait voir que l'intérêt commun des alliés est de choisir Polydamas pour roi des dauniens, & de leur laisser leurs terres. Il persuade ensuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomede survenu fortuitement. Les troubles étant ainsi finis, tous se séparent pour s'en retourner chacun dans son pays.



CEPENDANT les chefs de l'armée s'assemblerent, pour délibérer s'il falloit s'emparer de Vénuse : c'étoit une ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins les apuliens peucetes. Ceux-ci étoient entrés contre lui dans la ligue pour demander justice sur cette invasion. Adraste, pour les appaiser, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des lucaniens ; mais il avoit corrompu par argent, & la garnison lucanienne & celui qui la commandoit, de maniere que les lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Vénuse, & les apuliens qui avoient consenti que la garnison lucanienne gardât Venuse, avoient été trompés dans cette négociation.

Un citoyen de Vénuse, nommé Démonphante, avoit offert secrétement aux alliés de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraste avoit mis toutes ses provisions de guerre & de bouche dans un château voisin de Vénuse, qui ne pouvoit se défendre, si Vénuse étoit prise. Philoctete & Nestor avoient déja opiné qu'il falloit profiter d'une si heureuse occasion. Tous les chefs entraînés par leur autorité, & éblouis par l'utilité d'une si facile entreprise, applaudissoient à ce sentiment : mais Télémaque à son tour fit ses derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a mérité d'être surpris & trompé, c'est Adraste, lui qui a si souvent trompé, tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Vénuse, vous ne ferez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux apuliens, qui sont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant & la garnison, pour y entrer, quand il le jugera à propos, enfin je comprends comme vous, que si vous preniez Vénuse, vous seriez dès le lendemain maîtres du château où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adraste y a assemblés: & qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens. Faut-il repousser la fraude par la fraude? Sera-t-il dit que tant de rois, ligués pour punir l'impie Adraste de ses tromperies, seront trompeurs comme lui? S'il nous est permis de faire comme Adraste, il n'est pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir. Quoi! l'Hespérie entiere, soutenue de tant de colonies grecques & de héros revenus du siege de Troye, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adraste que la perfidie & le parjure? Vous avez juré par les choses les plus sacrées, que vous laisserez Vénuse en dépôt dans les mains des lucaniens. La garnison lucanienne, dites vous, est corrompue par l'argent d'Adraste; je le crois comme vous: mais cette garnison est toujours à la solde des lucaniens: elle n'a point refusé de leur obéir, elle a gardé, au moins en apparence, la neutralité. Adraste, ni les siens ne sont jamais entré dans Vénuse; le traité subsiste: votre serment n'est point oublié des dieux. Ne

gardera-t-on les paroles données que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer ? Ne sera-t-on fidele & religieux pour les sermens que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi. Si l'amour de la vertu & la crainte des dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touché de votre réputation & de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole, & de violer votre serment pour terminer une guerre. Quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ? Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous & de vous détester ? Qui pourra désormais, dans les nécessités les plus pressantes, se fier à vous ? Quelle sûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sinceres, & qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincérité ? Sera-ce un traité solemnel ? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera ce un serment ? Eh ! ne saura-t-on pas que vous comptez les dieux pour rien, quand vous espérez tirer du parjure quelqu'avantage ? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous, sera reçu comme une guerre, ou feinte ou déclarée : vous serez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité & la confiance, vous deviendront impossible : vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettez.

Voici, ajouta Télémaque, un intérêt encore plus pressant, qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque sentiment de probité & quelque prévoyance sur vos intérêts : c'est qu'une conduite si trompeuse, attaque par le dedans toute votre ligue & va la ruiner : votre parjure va faire triompher Adraste. A ces paroles, toute l'assemblée

émue, lui demanda comment il osoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner. Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société & de la confiance, qui est la bonne-foi!

Après que vous aurez posé pour maxime qu'on peut violer les regles de la probité & de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper? Où en serez-vous? Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par les siens? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entr'eux par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin, & de violer la foi donnée? Quelle sera votre défiance mutuelle, votre division, votre ardeur à vous détruire les uns les autres: Adraste n'aura plus besoin de vous attaquer, vous vous déchirerez assez vous-mêmes; vous justifierez ses perfidies. O rois sages & magnifiques! ô vous qui commandez avec tant d'expérience sur des peuples innombrables! Ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuses extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préserver par votre vigilance & par les efforts de votre vertu: car le vrai courage ne se laisse jamais abattre. Mais si vous aviez une fois rompu la barriere de l'honneur & de la bonne-foi, cette perte est irréparable, vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance nécessaire au succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser? Que craignez-vous? N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans

tromper ? Votre vertu, jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas ? Combattons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignement. Adraste, l'impie Adraste est dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté & sa mauvaise foi.

Lorsque Télémaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses levres, & avoit passé jusqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond silence dans l'assemblée : chacun pensoit, non à lui, ni aux graces de ses paroles, mais à la force de la vérité qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement. L'étonnement étoit peint sur les visages : enfin on entendit un murmure sourd qui se répandoit peu-à-peu dans l'assemblée. Les uns regardoient les autres, & n'osoient parler les premiers. On attendoit que les chefs de l'armée se déclarassent : & chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens. Enfin le grave Nestor prononça ces paroles.

Digne fils d'Ulysse, les dieux vous ont fait parler, & Minerve, qui a tant de fois inspiré votre pere, a mis dans votre cœur le conseil sage & généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeunesse, je ne considere que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu ; sans elle les plus grands avantages sont de vraies pertes : sans elle on s'attire bientôt la vengeance de ses ennemis, la défiance de ses alliés, l'horreur de tous les gens de bien, & la juste colere des dieux. Laissons donc Vénuse entre les mains des Lucaniens, & ne songeons plus qu'à vaincre Adraste par notre courage. Il dit, & toute l'assemblée applaudit à ces sages paroles ; mais, en applaudissant, chacun étonné, tournoit les yeux vers le fils d'Ulysse,

& on croyoit voir reluire en lui la sagesse de Minerve qui l'inspiroit.

Il s'éleva bientôt un autre question dans le conseil des rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraste, toujours cruel & perfide, envoya dans le camp un transfuge nommé Acante, qui devoit empoisonner les plus illustres chefs de l'armée: sur-tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque qui étoit déja la terreur des dauniens. Télémaque, qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut sans peine avec amitié ce malheureux qui avoit vu Ulysse en Sicile, & qui lui raconta les aventures de ce héros. Il le nourrissoit, & tâchoit de le consoler dans son malheur: car Acante se plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraste: mais c'étoit nourrir & réchauffer dans son sein une vipere vénimeuse toute prête à faire une blessure mortelle. On surprit un autre transfuge, nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraste pour lui apprendre l'état du camp des alliés, & pour lui assurer qu'il empoisonneroit le lendemain les principaux rois avec Télémaque, dans un festin que celui-ci devoit donner. Arion pris avoua sa trahison: on soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis; mais Acante profondement dissimulé & intrépide, se défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des rois furent d'avis qu'il falloit dans le doute sacrifier Acante à la sûreté publique. Il faut, disoient-ils, le faire mourir; la vie d'un seul homme n'est rien, quand il s'agit d'assurer celle de tant de rois. Qu'importe qu'un innocent périsse, quand il s'agit de conserver ceux qui représentent les dieux au milieu des

hommes ? Quelle maxime inhumaine ! quelle politique barbare ! répondit Télémaque. Quoi, vous êtes si prodigues du sang humain ! ô vous, qui êtes établis les pasteurs des hommes, & qui ne commandez sur eux que pour les conserver, comme un pasteur conserve son troupeau. Vous êtes donc des loups cruels & non pas des pasteurs, du moins vous n'êtes pasteurs que pour tondre & pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages ! Selon vous on est coupable dès qu'on est accusé ; un soupçon mérite la mort, les innocens sont à la merci des envieux & des calomniateurs ; & à mesure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra aussi égorger plus de victimes.

Télémaque disoit ces paroles avec une autorité & une véhémence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite se radoucissant, il leur dit : pour moi, je n'aime pas assez la vie pour vivre à ce prix là : j'aime mieux qu'Acante soit méchant que si je l'étois, & qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si je le faisois moi-même périr injustement dans le doute. Mais écoutez, ô vous, qui, étant établis rois, c'est-à-dire, juges des peuples, devez savoir juger les hommes avec justice, prudence & modération, laissez-moi interroger Acante en votre présence.

Aussi-tôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion, il le presse sur une infinité de circonstances. Il fait semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adraste, comme un transfuge digne d'être puni, pour observer s'il avoit peur d'être ainsi renvoyé ou non : mais le visage & la voix d'Acante demeurent tranquilles. Enfin, ne pouvant tirer la vérité du fond de son cœur, il lui dit : donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraste. A cette demande de son

anneau, Acante pâlit, il fut embarrassé. Télémaque, dont les yeux étoient toujours attachés sur lui, l'apperçoit : il prit cet anneau : je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un lucanien nommé Politrope, que vous connoissez, & qui paroîtra y aller secrétement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voie, votre intelligence avec Adraste, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels. Si au contraire, vous avouez dès-à-présent votre faute, on vous pardonnera, & on se contentera de vous envoyer dans une isle de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout, & Télémaque obtint des rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des isles Echinades, où il vécut en paix.

Peu de temps après, un daunien, d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent & hardi, nommé Dioscore, vint la nuit dans le camp des alliés, leur offrit d'égorger dans sa tente le roi Adraste : il le pouvoit, car on est maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit que la vengeance, parce qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit éperduement, & qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il avoit des intelligences secretes pour entrer la nuit dans la tente du roi, & pour être favorisé dans cette entreprise par plusieurs capitaines dauniens : mais il croyoit avoir besoin que les rois alliés attaquassent en même temps le camp d'Adraste, afin que dans ce trouble il pût plus facilement se sauver & enlever sa femme. Il étoit content de périr, s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le roi. Aussi-tôt que Dioscore eût expliqué aux rois son dessein, tout le monde se tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une dé-

cision. Les dieux, répondit-il, qui nous ont préservé des traîtres, nous défendent de nous en servir. Quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre seul intérêt suffiroit pour la rejetter; dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous: dès ce moment qui d'entre nous sera en sûreté? Adraste pourra bien éviter le coup qui le menace & le faire retomber sur les rois alliés. La guerre ne sera plus une guerre: la sagesse & la vertu ne seront d'aucun usage: on ne verra plus que perfidie, trahison & assassinats. Nous en ressentirions nous-mêmes les funestes suites, & nous le mériterions, puisque nous aurions autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraste. J'avoue que ce roi ne le mérite pas: mais toute l'Hespérie & toute la Grece, qui ont les yeux sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimés. Nous nous devons à nous-mêmes, enfin nous devons aux dieux justes cette horreur de la perfidie.

Aussi-tôt on envoya Dioscore à Adraste, qui frémit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit assez s'étonner de la générosité de ses ennemis: car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraste admiroit, malgré lui, ce qu'il venoit de voir, & n'osoit le louer. Cette action noble des alliés rappelloit un honteux souvenir de toutes ses tromperies & de toutes ses cruautés. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis, & il étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie: mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraste, qui vit que la réputation des alliés augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit utile de faire contr'eux quelque action éclatante; comme il n'en pouvoit faire

d'aucune vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, & il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'aurore ouvrit au soleil les portes de l'orient dans un chemin semé de roses, que le jeune Télémaque, prévénant par ses soins la vigilance des plus vieux capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil, & mit en mouvement tous les officiers. Son casque couvert de crins flottans brilloit déja sur sa tête ; & sa cuirasse sur son dos éblouissoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit, outre sa beauté naturelle, l'éclat de l'égide, qui étoit cachée : il tenoit sa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers postes qu'il falloit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, sur son visage, une majesté fiere qui promettoit déja la victoire. Il marchoit, & tous les rois oubliant leur âge & leur dignité, se sentoient entraînés par une force supérieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne peut plus entrer dans les cœurs. Tout cede à celui que Minerve conduit invisiblement par la main : son action n'avoit plus rien d'impétueux, ni de precipité : il étoit doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conseils : mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignés, arrangeant toutes les choses à propos, ne s'embarrassant de rien, & n'embarrassant point les autres ; excusant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à personne, inspirant partout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre, c'étoit dans les termes les plus simples & les plus clairs : il le répétoit pour mieux instruire celui qui devoit l'exécuter : il voyoit dans ses yeux s'il l'avoit bien compris ? Il lui

faisoit ensuite expliquer familiérement comment il avoit compris ses paroles, & le principal but de son entreprise. Quand il avoit ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ses vues, il ne le faisoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'estime & de confiance pour l'encourager : ainsi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réussir : mais ils n'étoient point gênés par la crainte qu'il leur imputât le mauvais succès : car il excusoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaise volonté.

L'horison paroissoit rouge & enflammé par les premiers rayons du soleil, & la mer étoit pleine des feux du jour naissant : toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de charriots en mouvement. C'étoit un bruit confus, semblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite au fond de ses abymes les noires tempêtes. Ainsi Mars commençoit par le bruit des armes & par l'appareil frémissant de la guerre, à semer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques hérissées, semblables aux épis qui couvrent les sillons fertiles dans les tendres moissons. Déja s'élevoit un nuage de poussiere, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la terre & le ciel. La confusion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jettés, que Télémaque, levant les yeux & les mains vers le ciel, prononça ces paroles : O Jupiter, pere des dieux & des hommes ! vous voyez de notre côté la justice & la paix, que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'est à regret que nous combattons ; nous voudrions épargner le sang des hommes : nous ne haïssons point cet ennemi même, quoiqu'il soit cruel, perfide & sacrilege.

Voyez & décidez entre lui & nous. S'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains : s'il faut délivrer l'Hespérie & abattre le tyran, ce sera votre puissance & la sagesse de Minerve votre fille qui nous donneront la victoire : la gloire vous en sera due. C'est vous qui, la balance en main, réglez le sort des combats, nous combattrons pour vous, puisque vous êtes juge, Adraste est plus votre ennemi que le nôtre, si votre cause est victorieuse avant la fin du jour, le sang d'une hécatombe entiere ruissélera sur vos autels.

Il dit : & à l'instant il pousse ses coursiers fougueux & écumans dans les rangs les plus pressés des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre, Locrien, couvert d'une peau de lion qu'il avoit tué dans la Sicile pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une massue énorme : sa force, sa taille le rendoient semblable aux géans. Dès qu'il vit Télémaque, il méprisa sa jeunesse & la beauté de son visage. C'est bien à toi, dit-il jeune efféminé, a nous disputer la gloire des combats : va, enfant, va parmi les ombres chercher ton pere. En disant ces paroles, il leva sa massue noueuse, pesante, armée de pointe de fer ; elle paroît comme un mât de navire, chacun craint le coup de sa chûte : elle menace la tête du fils d'Ulysse ; mais il se détourne du coup, & se lance sur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La massue en tombant brise la roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune grec perce d'un trait Périandre à la gorge, le sang qui coule à gros bouillons de sa large plaie, étouffe sa voix ; ses chevaux fougueux ne sentant plus sa main défaillante, & les rênes flottans sur leur cou, l'emporte çà & là ; il tombe de dessus son char, les yeux fermés à la lumiere, & la

pâle mort étant déja peinte sur son visage défiguré. Télémaque eut pitié de lui ; il donna aussitôt son corps à ses domestiques, & garda comme une marque de sa victoire la peau de lion avec la massue.

Ensuite il cherche Adraste dans la mêlée, mais en le cherchant, il précipite dans les enfers une foule de combattans ; Hilée, qui avoit attelé à son char deux coursiers semblables à ceux du soleil, & nourris dans les vastes prairies qu'arrose l'Aufide ; Démoléon, qui dans la Sicile avoit autrefois presqu'égalé Erix dans ses combats du ceste ; Crantor, qui l'avoit été hôte & ami d'Hercule, lorsque ce fils de Jupiter passant par l'Hespérie, ôta la vie à l'infâme Cacus. Ménécrate qui ressembloit, disoit-on, à Pollux dans la lutte. Hypocon Salapien, qui imitoit l'adresse & la bonne grace de Castor pour mener un cheval. Le fameux chasseur Eurimede toujours teint du sang des ours & des sangliers qu'il tuoit dans les sommets couverts de neige du froid Apennin, qui avoit été, disoit on, si cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des fleches. Nicostrate, vainqueur d'un géant qui vomissoit le feu dans les rochers du mont Gargan Eléante, qui devoit épouser la jeune Pholoé, fille du fleuve Liris ; elle avoit étoit promise par son pere à celui qui la délivreroit d'un serpent aîlé, qui étoit né sur le bord du fleuve, & qui devoit la dévorer dans peu de jours, suivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme, par un excès d'amour, se dévoua pour tuer le monstre : il y réussit, mais il ne put goûter le fruit de sa victoire, & pendant que Pholoé se préparant à doux hyménée, attendoit impatiemment Eléante, elle apprit qu'elle avoit suivi Adraste dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ses jours. Elle remplit de ses gémissemens

les bois & les montagnes qui sont auprès du fleuve. Elle noya ses yeux de larmes, arracha ses beaux cheveux, elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, & accusa le ciel d'injustice. Comme elle ne cessoit de pleurer nuit & jour, les dieux touchés de ses regrets, & par les prieres du fleuve, mirent fin à sa douleur. A force de verser des larmes, elle fut tout-a-coup changée en fontaine, qui, coulant dans le sein du fleuve, va joindre ses eaux à celles du dieu son pere : mais l'eau de cette fontaine est encore amere; l'herbe de rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès sur ces tristes bords.

Cependant Adraste, qui apprit que Télémaque répandoit de tous côtés la terreur, le cherchoit avec empressement; il espéroit de vaincre facilement le fils d'Ulysse dans un âge encore si tendre, & il menoit autour de lui trente dauniens d'une force, d'une adresse & d'une audace extraordinaires, auxquels il avoit promis de grandes récompenses, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Télémaque de quelque maniere que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, sans doute ces trente hommes environnant le char de Télémaque, pendant qu'Adraste l'auroit attaqué de front, n'auroient aucune peine à le tuer, mais Minerve les fit égarer.

Adraste crut voir & entendre Télémaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combattans. Il court, il vole, il veut se rassasier de sang, mais au lieu de Télémaque, il trouve le vieux Nestor, qui, d'une main tremblante, jettoit au hasard quelques traits inutiles. Adraste, dans sa fureur, veut le percer, mais une troupe de pyliens se jetta autour de Nestor. Alors une nuée

de traits obſcurcit l'air, & couvrit tous les combattans. On n'entendoit que des cris plaintifs des mourans, & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée : la terre gémiſſoit ſous un monceau de corps morts ; des ruiſſeaux de ſang couloient de toutes parts. Bellone & Mars, avec les furies infernales, vêtues de robes toutes dégouttantes de ſang, repaiſſoient leurs yeux cruels de ce ſpectacle, & renouvelloient ſans ceſſe la rage dans les cœurs. Ces divinités ennemies des hommes, repouſſoient loin des deux partis la pitié généreuſe, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnés, les uns ſur les autres, que maſſacre, vengeance, déſeſpoir & fureur brutale, la ſage & invincible Pallas elle-même, l'ayant vu, frémit & recula d'horreur.

Cependant Philoctete, marchant à pas lents, & tenant dans ſa main les fleches d'Hercule, s'avançoit au ſecours de Neſtor. Adraſte, n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avoit lancé ſes traits ſur pluſieurs pyliens auxquels il avoit fait mordre la pouſſiere. Déja il avoit abattu Euſilas ſi léger à la courſe, qu'à peine il imprimoit la trace de ſes pas dans le ſable, & qui dévançoit dans ſon pays les plus rapides flots de l'Eurotas & de l'Alphée. A ſes pieds étoient tombés Eutiphron plus beau qu'Hilas, auſſi ardent chaſſeur qu'Hyppolite, Prétélas qui avoit ſuivi Neſtor au ſiege de Troye, & qu'Achille même avoit aimé à cauſe de ſon courage & de ſa force, Ariſtogiton, qui, s'étant baigné dans les ondes du fleuve Acheloüs, avoit reçu ſecrétement de ce dieu la vertu de prendre toutes ſortes de formes : en effet, il étoit ſi ſouple & ſi prompt dans tous ſes mouvemens, qu'il échappoit aux mains les plus fortes : mais Adraſte d'un coup de lance le rendit immobile

immobile, & son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor qui voyoit tomber ses plus vaillans capitaines sous la main du cruel Adraste, comme les épis dorés pendant la moisson tombent sous la faulx tranchante d'un infatigable moissonneur, oublioit le danger où il s'exposoit inutilement. Sa vieillesse l'avoit quitté : il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate son fils, qui, de son côté, soutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de son pere : mais le moment fatal étoit venu, où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu.

Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraste, que le daunien devoit succomber, mais il l'évita, & pendant que Pisistrate, ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit sa lance, Adraste le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencerent à sortir avec un ruisseau de sang ; son teint se flétri comme une fleur que la main d'une nymphe a cueillie dans les prés. Ses yeux étoient déja presque éteints, & sa voix défaillante. Alcée son gouverneur, qui étoit auprès de lui, le soutint comme il alloit tomber, & n'eut le temps que de le mener entre les bras de son pere. Là il voulut parler & donner les dernieres marques de sa tendresse, mais en ouvrant la bouche, il expira.

Pendant que Philoctete répandoit autour de lui le carnage & l'horreur, pour repousser les efforts d'Adraste, Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de son fils. Il remplissoit l'air de ses cris, & ne pouvoit souffrir la lumiere. Malheureux, disoit-il, d'avoir été pere, & d'avoir vécu si long-temps ! Hélas ! cruelles destinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie, ou à la

chasse du sanglier de Calidon, ou au voyage de Colchos, ou au premier siege de Troye ? Je serois mort avec la gloire & sans amertume : maintenant je traîne une vieillesse douloureuse, méprisée & impuissante. Je ne vis plus que pour les maux, je n'ai plus de sentiment que pour la tristesse ! O mon fils ! ô mon cher fils Pisistrate, quand je perdis ton frere Antiloque, je t'avois pour me consoler, je ne t'ai plus, rien ne me consolera, tout est fini pour moi. L'espérance, seul adoucissement des peines des hommes, n'est plus un bien qui me regarde. Antiloque ! Pisistrate ! ô chers enfans ! je crois que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux, la mort de l'un r'ouvre la plaie que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus. Qui fermera mes yeux ? Qui recueillera mes cendres ? O cher Pisistrate ! tu es mort comme ton frere en homme de courage, il n'y a que moi qui ne puis mourir ? En disant ces paroles, il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenoit ; mais on arrêta sa main, & on lui arracha le corps de son fils. Et comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où ayant un peu repris ces forces, il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste & Philoctete se cherchoient ; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion & d'un léopard qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose la Caystre : les menaces, la fureur guerriere, la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine par-tout où il lancent leurs traits. Tous les combattans les regardent avec effroi : déja ils se voient l'un l'autre, & Philoctete tient en main une de ces fleches terribles qui n'ont jamais manqué leurs coups dans ses mains, & dont les blessures sont irremédiables. Mais Mars qui favorisoit le

cruel & intrépide Adraste, ne put souffrir qu'il périt si tôt ; il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre, & multiplier le carnage. Adraste étoit encore dû à la justice des dieux, pour punir les hommes & pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctete veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque, jeune lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les grecs qui combattirent au siege de Troye. A peine Philoctete eût reçu le coup, qu'il tira la fleche contre Amphimaque ; elle lui perça le cœur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent, & furent couverts des ténebres de la mort. Sa bouche, plus vermeille que les roses dont l'aurore naissante seme l'horison, se flétrit ; une pâleur affreuse ternit ses joues. Ce visage si tendre & si délicat tout-à-coup se defigura. Philoctete lui-même en eût pitié ; tous les combattans gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans son sang, où il se rouloit, & ses cheveux, aussi beaux, que ceux d'Apollon, traînés dans la poussiere. Philoctete ayant vaincu Amphimaque, fût contraint de se retirer du combat ; il perdoit son sang & ses forces ; son ancienne blessure même dans l'effort du combat, sembloit prête à se r'ouvrir & à renouveller ses douleurs : car les enfans d'Esculape, avec leur science divine, n'avoient pu le guérir entiérement. Le voila prêt à tomber sur un monceau de corps sanglans qui l'environnoient. Archidamas, le plus fier & le plus adroit de tous les ochaliens, qu'il avoit menés avec lui pour fonder Pétile, l'enleve du combat dans le moment où Adraste l'auroit sans peine abattu à ses pieds. Adraste ne trouve plus rien qui ose lui résister, ni retarder la victoire. Tout tombe, tout s'enfuit : c'est un torrent, qui, ayant

surmonté ses bords, entraîne par ses vagues furieuses les moissons, les troupeaux, les bergers & les villages.

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs, & il vit le désordre des siens qui fuyoient devant Adraste, comme une troupe de cerfs timides traversant les vastes campagnes, les bois & les montagnes, & les fleuves mêmes les plus rapides, quand ils sont poursuivis par des chasseurs.

Télémaque gémit ; l'indignation paroît dans ses yeux, & il quitte les lieux où il avoit combattu long-temps avec tant de danger & de gloire. Il court pour soutenir les siens, il s'avance tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus sur la poussiere. De loin, il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées. Minerve avoit mis je ne sais quoi de terrible dans sa voix, dont les montagnes voisines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il appelle les furies infernales, la guerre & la mort. Le cri de Télémaque porte le courage & l'audace dans le cœur des siens : il glace d'épouvente les ennemis. Adraste même a honte de se sentir troublé : je ne sais combien de funestes présages le font frémir : & ce qui l'anime est plutôt un désespoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ses genoux tremblans commencerent à se dérober sous lui, trois fois il recula sans songer à ce qu'il faisoit ; une pâleur défaillante & une sueur froide se répandoient dans tous ses membres : sa voix enrouée & hésitante ne pouvoit achever aucune parole, ses yeux pleins d'un feu sombre & étincelant paroissoit sortir de sa tête : on le voyoit comme Oreste agité par les furies : tous ses mouvemens étoient convulsifs. Alors il commence à croire qu'il y a des dieux. Il s'imagine les voir irrités & entendre une voix sourde qui sort du fond de l'abyme pour l'appeller dans

le noir Tartare. Tout lui fait sentir une main céleste & invisible suspendue sur sa tête, qui alloit s'appesantir pour le frapper ; l'espérance étoit éteinte au fond de son cœur ; son audace se dissipoit comme la lumiere du jour disparoît quand le soleil se couche dans le sein des ondes, & que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adraste, trop long-temps souffert sur la terre, si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtiment, l'impie Adraste touchoit enfin à sa derniere heure. Il court forcené au-devant de son inévitable destin ; l'horreur, les cuisans remords, la consternation, la fureur, la rage, le désespoir marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre & les tourbillons de flammes qui sortent du noir Phlégéton, prêtes à le dévorer. Il s'écrie, & sa bouche demeure ouverte, sans qu'il puisse prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui, dans un songe affreux, ouvre la bouche & fait des efforts pour parler : mais la parole lui manque toujours, & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée, Adraste lance son dard contre Télémaque : celui-ci intrépide comme l'ami des dieux, se couvre de son bouclier ; il semble que la victoire le couvrant de ses aîles, tient une couronne suspendue au-dessus de sa tête : le courage doux & paisible reluit dans ses yeux : on le prendroit pour Minerve même, tant il paroît sage & mesuré au milieu des plus grands périls. Le dard lancé par Adraste est repoussé par le bouclier. Alors Adraste se hâte de tirer son épée, pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Télémaque voyant Adraste l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi, & laisse son dard inutile.

Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combattans en silence

mirent bas les armes pour les regarder attentivement, & on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre. Les deux glaives, brillans comme les éclairs d'où partent les foudres, se croisent plusieurs fois, & portent des coups inutiles sur les armes polies qui en retentissent. Les deux combattans s'allongent, se replient, s'abaissent, se relevent tout-a-coup, & enfin se saisissent. Le lierre en naissant au pied d'un ormeau ne serre pas plus étroitement le tronc dur & noueux par ses rameaux entrelassés jusqu'aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans se serrent l'un l'autre. Adraste n'avoit encore rien perdu de sa force. Télémaque n'avoit pas encore toute la sienne. Adraste fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi & pour l'ébranler. Il tâche de saisir l'épée du jeune grec mais en vain; dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enleve de terre & le renverse sur le sable. Alors cet impie qui avoit toujours méprisé les dieux, montre une lâche crainte de la mort: il a honte de demander la vie, il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la désire: il tâche d'émouvoir la compassion de Télémaque. Fils d'Ulysse, lui dit il, enfin c'est maintenant que je connois les justes dieux: ils me punissent comme je l'ai mérité, il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité, je la vois, elle me condamne: mais qu'un roi malheureux vous fassent souvenir de votre pere qui est loin d'Ithaque, & qu'il touche votre cœur.

Télémaque, qui, le tenant sous ses genoux, avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit aussi-tôt: je n'ai voulu que la victoire & la paix des nations que j'ai voulu secourir: je n'aime point à répandre le sang. Vivez donc, Adraste, mais vivez pour réparer vos fautes,

rendez tout ce que vous avez usurpé, retablissez le calme & la justice sur la côte de la grande Hespérie que vous avez souillé par tant de massacres & de trahisons : vivez & devenez un autre homme : apprenez par votre chûte que les dieux sont justes, que les méchans sont malheureux, qu'ils se trompent en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité & dans le mensonge ; qu'enfin rien n'est si doux, ni si heureux que la simple & constante vertu : donnez-nous pour ôtage votre fils Métrodore avec douze des principaux de votre nation.

A ces paroles, Télémaque laisse relever Adraste & lui tend la main, sans se défier de sa mauvaise foi : mais aussi-tôt Adraste lui lança un second dard fort court, qu'il tenoit caché. Le dard étoit si aigu, & lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Télémaque, si elles n'eussent été divines. En même temps Adraste se jette derriere un arbre pour éviter la poursuite du jeune grec. Alors celui-ci s'écrie : dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous : l'impie ne se sauve que par la trahison. Celui qui ne craint point les dieux, craint la mort. Au contraire, celui qui les craint, ne craint qu'eux. En disant ces paroles, il s'avance vers les dauniens, & fait signe aux siens qui étoit de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraste. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, & veut renverser les crétois qui se présentent à son passage. Mais tout-à-coup Télémaque prompt comme la foudre que la main du pere des dieux lance du haut olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi ; il le saisit d'une main victorieuse, il le renverse comme un cruel aquilon abat les tendres moissons qui dorent la campagne : il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'a-

buser de la bonté de son cœur. Il lui enfonce son glaive, & le précipite dans les flammes du noir Tartare, digne châtiment de ses crimes.

A peine Adraste fut mort, que tous les dauniens, loin de déplorer leur défaite & la perte de leur chef, se réjouirent de leur délivrance. Il tendirent les mains aux alliés en signe de paix & de reconciliation. Métrodore, fils d'Adraste, que son pere avoit nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice & d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un esclave, complice de ses infamies & de ses cruautés, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre intérêt : il le tua par derriere, pendant qu'il fuyoit lui coupa la tête, & la porta dans le camp des alliés, espérant une grande récompense d'un crime qui finissoit la guerre ; mais on eut horreur de ce scélérat, & on le fit mourir. Télémaque ayant vu la tête de Métrodore qui étoit un jeune homme d'une merveilleuse beauté & d'un naturel excellent, que les plaisirs & les mauvais exemples avoient corrompu, ne peut retenir ses larmes. Hélas ! s'écria-t-il, voila ce que fait le poison de la prospérité pour un jeune prince : plus il a d'élévation & de vivacité, plus il s'éloigne de tous les sentimens de vertu : & maintenant je serois peut-être de même, si les malheurs où je suis né, graces aux dieux & les instructions de Mentor, ne m'avoient appris à me modérer.

Les dauniens assemblés demanderent, comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un roi de leur nation, qui pût effacer par ses vertus l'opprobre dont l'impie Adraste avoit couvert la royauté : ils remercioient les dieux d'avoir frappé le tyran ; ils venoient en foule baiser la main de de Télémaque, qui avoit été trempée dans le sang de ce monstre, & leur défaite étoit pour eux

comme un triomphe. Ainsi tomba en un moment, sans aucune ressource, cette puissance qui menaçoit toutes les autres dans l'Hespérie, qui faisoit trembler tant de peuples, semblable à ces terrains qui paroissent fermes & immobiles, mais que l'on sappe peu-à-peu par-dessous. Long-temps on se moque du foible travail qui en attaque les fondemens, rien ne paroît affoibli, tout est uni, rien ne s'ébranle : cependant tous les soutiens sont détruits peu-à-peu jusqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'abaisse, & ouvre un abyme. Ainsi une puissance injuste & trompeuse, quelque prospérité qu'elle se procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses peids. La fraude & l'inhumanité sappent peu-à-peu tous les plus solides fondemens de l'autorité illégitime. On l'admire, on la craint, on tremble devant elle jusqu'au moment où elle n'est déja plus, elle tombe de son propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais soutiens de la bonne-foi & de la justice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les chefs de l'armée s'assemblerent dès le lendemain pour accorder un roi aux dauniens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inespérée, & les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce conseil, parce que la douleur, jointe à la vieillesse, avoit flétri son cœur, comme la pluie abat & fait languir le soir une fleur, qui étoit le matin, pendant la naissance de l'aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes, qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'enfuyoit le doux sommeil qui charme les plus cuisantes peines, l'espérance, qui est la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amere à cet infortuné vieillard ; la lumiere

même lui étoit odieuse ; son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps, & qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'empire de Pluton. Tous ses amis lui parloient en vain, son cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade & dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémissemens & des sanglots. De temps en temps on l'entendoit dire : ô Pisistrate, Pisistrate, Pisistrate, mon fils, tu m'appelles ! Je te suis, Pisistrate, tu me rendras la mort douce, ô mon cher fils ! Je ne desire plus pour tout bien que de te voir sur les rives du Styx. Puis il passoit des heures entieres sans prononcer aucune parole, mais gémissant, levant les mains & les yeux noyés de larmes vers le ciel.

Cependant les princes assemblés attendoient Télémaque, qui étoit auprès du corps de Pisistrate. Il répandoit sur son corps des fleurs à pleines mains, il y ajoutoit des parfums exquis, & versoit des larmes ameres. O mon cher compagnon, lui disoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir suivi à Sparte, de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hespérie. Je te dois mille & mille soins, je t'aimois, tu m'aimois aussi, j'ai connu ta valeur, elle auroit surpassé celle de plusieurs grecs fameux. Hélas ! elle t'a fait mourir avec gloire, mais elle a dérobé au monde une vertu naissante, qui eût égalé celle de ton pere. Oui ! ta sagesse & ton éloquence dans un âge mûr, auroient été semblables à celles de ce vieillard, l'admiration de toute la grece. Tu avois déja cette douce insinuation, à laquelle on ne pouvoit résister quand tu parlois : ces manieres naïve de raconter, cette sage modération qui est un charme pour appaiser les esprits irrités : cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conseils.

Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raison. Ta parole simple & sans faste couloit dans les cœurs, comme la rosée sur l'herbe naissante. Hélas! tant de biens que nous possédions, il y a quelques heures, nous sont enlevés pour jamais! Pisistrate que j'embrassai hier n'est plus: il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Au moins, si tu avois fermé les yeux de Nestor, & non pas que nous eussions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, & il ne seroit pas le plus malheureux de tous les peres.

Après ces paroles, Télémaque fit laver la plaie sanglante, qui étoit dans le côté de Pisistrate. Il le fit étendre sur un lit de pourpre, où, la tête penchée avec la pâleur de la mort, il ressembloit à un jeune arbre, qui, ayant couvert la terre de son ombre, & poussé vers le ciel ses rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron. Il ne tient plus à sa racine, ni à la terre, mere féconde qui nourrit ses tiges dans son sein: il languit, sa verdure s'efface, il ne peut plus se soutenir, il tombe, ses rameaux qui cachoient le ciel, traînent sur la poussiere, flétris & desséchés; il n'est plus qu'un tronc abattu & dépouillé de toutes ses graces. Ainsi Pisistrate, en proie à la mort, étoit déja emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bûcher fatal. Déja la flamme monte vers le ciel, une troupe de pyliens, les yeux baissés & pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisoient lentement. Le corps est bientôt brûlé, les cendres sont mises dans une urne d'or, & Télémaque, qui prend soin de tout, confie cette urne comme un grand trésor à Calimaque, qui avoit été le gouverneur de Pisistrate. Gardez, lui dit il, ces cendres tristes, mais précieux reste de celui que vous

avez aimé : gardez-les pour son pere, mais attendez à les lui donner, quand il aura assez de force pour les demander : ce qui irrite la douleur en un temps l'adoucit dans un autre.

Ensuite Télémaque entra dans l'assemblée des rois liguès, où dès qu'on l'apperçut, chacun garda le silence pour l'écouter. Il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna par des acclamations publiques sur tout ce qu'il venoit de faire, augmenterent sa honte : il auroit voulu pouvoir se cacher : ce fut la premiere fois qu'il parut embarrassé & incertain. Enfin il demanda comme une grace, qu'on ne lui donnât plus aucunes louanges. Ce n'est pas, lui dit-il, que je ne les aime, sur-tout quand elles sont données par des si bons juges de la vertu : mais c'est que je crains de les aimer trop : elles corrompent les hommes, elles les remplissent d'eux-mêmes, elles les rendent vains & présomptueux : il faut les mériter & les fuir : & les meilleures louanges ressemblent aux fausses. Les plus méchans de tous les hommes, qui sont les tyrans, sont ceux qui se font le plus louer par des flatteurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux ? Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon absence, si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire aussi que je veux être modeste & craindre la vanité. Epargnez-moi donc, si vous m'estimez, & ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainsi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jusqu'au ciel : & par un air d'indifférence, il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant ; mais l'admiration augmenta, tout le monde sachant la tendresse qu'il avoit témoignée à Pisistrate,

& le soin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse & de valeur, qui venoient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disoient-ils en secret les uns aux autres, il est l'ami des dieux & le vrai héros de notre âge : il est au-dessus de l'humanité, mais tout cela n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain, il est bon, il est ami fidele & tendre, il est compatissant, libéral, bienfaisant & tout entier à ceux qu'il doit aimer; il est les délices de ceux qui vivent avec lui : il s'est défait de sa hauteur, de son indifférence & de sa fierté. Voilà ce qui est d'usage, voila ce qui touche les cœurs, voila ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend sensibles à toutes ses vertus! voilà ce qui fait que nous donnerons toutes nos vies pour lui.

A peine ces discours furent-ils finis, qu'on se hâte de parler de la nécessité de donner un roi aux dauniens. La plupart des princes qui étoient dans le soleil, opinoient qu'il falloit partager entr'eux ce pays comme une terre conquise. On offrit a Télémaque pour sa part la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux présens de Bacchus, & les fruits toujours vers de l'olivier consacré à Minerve. Cette terre, lui disoit-on vous doit faire oublier la pauvre Ithaque, avec ses cabanes & les rochers affreux de Dulichie, & les bois sauvages de Zacinthe. Ne cherchez plus ni votre pere, qui doit être péri dans les flots, au promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius & par la colere de Neptune, ni votre mere que ses amans possedent depuis votre départ, ni votre patrie, dont la terre n'est point favorisée du ciel comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit patiemment

ce discours; mais les rochers de Thrace & de Thessalie ne sont pas plus sourds, ni plus insensibles aux plaintes des amans désespérés, que Télémaque l'étoit à toutes ces offres. Pour moi, répondit-il, je ne suis touché ni de richesses, ni de délices. Qu'importe de posséder une plus grande étendue de terre, & de commander à un plus grand nombre d'hommes! On en a que plus d'embarras & moins de liberté. La vie est assez pleines de malheurs pour les hommes les plus sages & les plus modérés, sans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes, indociles, inquiets, injustes, trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même, n'y regardant que sa propre autorité, ses plaisirs & sa gloire, on est impie; on est tyran, on est le fléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que selon les vraies regles pour leur propre bien, on est moins leur maître que leur tuteur: on en a que la peine, qui est infinie, & on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups, en exposant sa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons, & d'enlever ceux du voisin; ce seroit augmenter sa peine. Quoique je n'aie jamais gouverné, ajouta Télémaque, j'ai appris par les loix & par les hommes sages qui les ont faites, combien il est pénible de conduire les villes & les royaumes. Je suis donc content de ma pauvre Ithaque, quoiqu'elle soit petite & pauvre. J'aurai assez de gloire, pourvu que j'y regne avec justice, piété & courage; encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaise aux dieux que mon pere, échappé à la fureur des vagues, y puisse régner jusqu'à la plus extrême

vieilleſſe, & que je puiſſe apprendre long temps ſous lui, comment il faut vaincre ſes paſſions, pour ſavoir modérer celle de tout un peuple !

Enſuite Télémaque dit : écoutez, ô princes aſſemblés ici, ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux dauniens un roi juſte, il les conduira avec juſtice : il leur apprendra combien il eſt utile de conſerver la bonne-foi, & de n'uſurper jamais le bien de ſes voiſins. C'eſt ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre ſous l'impie Adraſte. Tandis qu'ils ſeront conduits par un roi ſage & modéré, vous n'aurez rien à craindre. Ils vous devront ce bon roi que vous leur aurez donné : ils vous devront la paix & la proſpérité dont ils jouiront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront ſans ceſſe : & le roi & le peuple ſeront l'ouvrage de vos mains. Si au contraire vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple, pouſſé au déſeſpoir recommencera la guerre, il combattra injuſtement pour ſa liberté, & les dieux ennemis de la tyrannie combattront avec lui. Si les dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous ſerez confondus, & vos proſpérités ſe diſſiperont comme la fumée. Le conſeil & la ſageſſe ſeront ôtés à vos chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez, vous ſerez téméraires dans vos entrepriſes, vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité, vous tomberez tout-à-coup, & l'on dira de vous : Sont-ce donc-là ces peuples floriſſans qui devoient faire la loix à toute la terre, & maintenant ils fuient devant leurs ennemis ; ils ſont le jouet des nations, qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les dieux ont fait : voilà ce que méritent les peuples injuſtes, ſuperbes, inhumains. De plus, conſidérez que ſi vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous

réunissez contre vous tous les peuples voisins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Hespérie contre l'usurpateur Adraste, deviendra odieuse ; & c'est vous mêmes que tous les peuples accuseront avec raison de vouloir usurper la tyrannie universelle : mais je suppose que vous soyez victorieux, & des dauniens & de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira : voici comment.

Considérez que cette entreprise vous désunira tous. Comme elle n'est point fondée sur la justice, vous n'aurez point de regle pour borner entre vous les prétentions de chacun : chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionnée à sa puissance, nul d'entre vous n'aura assez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paisiblement. Voila la source d'une guerre, dont vos petits enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juste & modéré, que de suivre son ambition avec tant de périls & au travers de tant de malheurs inévitables ? La paix profonde, les plaisirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuse abondance, l'amitié de ses voisins, la gloire qui est inséparable de la justice, l'autorité qu'on acquiert en se rendant par bonne-foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne sont-ce pas des biens plus desirables que la folle vanité d'une conquête injuste ? O princes ! ô rois ! vous voyez que je vous parle sans intérêt ; écoutez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire, vous déplaire en vous représentant la vérité.

Pendant que Télémaque parloit ainsi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vu en nul autre, & que tous les princes étonnés & en suspens admiroient la sagesse de ses conseils, on entendit un bruit confus qui se répandit dans tout le camp, & qui vint jusqu'au lieu où se tenoit

l'assemblée. Un étranger, dit on, est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armés. Cet inconnu est d'une haute mine, tout paroît héroïque en lui. On voit aisément qu'il a long-temps souffert, & que son grand courage l'a mis au dessus de toutes ses souffrances. D'abord les peuples du pays qui gardent les côtes ont voulu le repousser, comme un ennemi qui vient faire une irruption: mais après avoir tiré son épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il sauroit se défendre si on l'attaquoit, mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hospitalité. Aussi-tôt il a présenté un rameau d'olivier, comme un suppliant. On l'a écouté, il a demandé à être conduit vers ceux qui gouverne dans cette côte de l'Hespérie, & on l'amene ici pour le faire parler aux rois assemblés.

A peine ce discours fut-il achevé qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le dieu Mars, quand il assemble sur les montagnes de la Thrace ses troupes sanguinaires: il commença à parler ainsi:

O vous, pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assemblés ici pour défendre la patrie contre ses ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes loix, écoutez un homme que la fortune à persécuté. Fassent les dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs! Je suis Diomede, roi d'Etolie, qui blessai Vénus au siege de Troye. La vengeance de cette déesse me poursuit dans tout l'univers. Neptune, qui ne peut rien refuser à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents & des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté toute espérance de revoir mon royaume, ma famille, & cette douce lumiere du pays où j'ai commencé de voir le jour en naissant. Non,

je ne verrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens, après tant de naufrages, chercher sur ces rives inconnues un peu de repos & une retraite assurée. Si vous craignez les dieux, & sur-tout Jupiter, qui a soin des étrangers; si vous êtes sensibles à la compassion, ne me refusez pas dans ces vastes pays quelque coin de terre stérile, quelques déserts, quelques sables, ou quelques rochers escarpés, pour y fonder avec mes compagnons une ville, qui soit du moins une triste image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'espace qui vous soit inutile; mais nous vivrons en paix avec vous, dans une étroite alliance: vos ennemis seront les nôtres: nous entrerons dans vos intérêts: nous ne demandons que la liberté de vivre selon nos loix.

Pendant que Diomede parloit ainsi, Télémaque ayant les yeux attachés sur lui, montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Diomede commença à parler de ses longs malheurs, il espéra que cet homme majestueux seroit son pere. Aussi-tôt qu'il eût déclaré qu'il étoit Diomede, le visage de Télémaque se flétrit comme une belle fleur, que les noirs aquilons viennent de ternir de leur souffle cruel. Ensuite les paroles de Diomede, qui se plaignoit de la longue colere d'une divinité, l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgraces souffertes par son pere & par lui; des larmes mêlées & de douceur & de joie coulerent sur ses joues, & il se jetta tout-à-coup sur Diomede, pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile, quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhésus. Les dieux l'ont traité comme vous sans pitié: si les oracles de l'Erebe ne sont pas trompeurs, il vit encore: mais hélas! il ne vit point pour moi, j'ai abandonné Ithaque pour le chercher: je ne puis revoir

Digitized by Google

maintenant ni Ithaque, ni lui : jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les vôtres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'est qu'on sait compâtir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomede (car malgré les miseres qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats,) je puis, ô le plus invincible de tous les grecs après Achille, vous procurer quelque secours ; ces princes que vous voyez sont humains ; ils savent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide sans l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes : il leur manque quelque chose, tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque à leur vie des exemples de patience & de fermeté ; la vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le soin de vous consoler, puisque les dieux vous menent à nous ; c'est un présent qu'il nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomede étonné, le regardoit fixement, & sentoit son cœur tout ému ; ils s'embrassoient comme s'ils avoient été long-temps liés d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulysse, disoit Diomede, je reconnois en vous la douceur de son visage, la grace de ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de ses sentimens & la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctete embrassa le grand fils de Tidée, ils se raconterent leurs tristes aventures. Ensuite Philoctete lui dit : sans doute vous serez bien-aise de revoir le sage Nestor, il vient de perdre Pisistrate le dernier de ses enfans ; il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mene vers le tombeau ; venez le consoler.

Un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur. Ils allerent aussi-tôt dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Diomede, tant la tristesse abattoit son esprit & ses sens. D'abord Diomede pleura avec lui, & leur entrevue fut pour le vieillard un redoublement de douleur; mais peu-à peu la présence de cet ami appaisa son cœur. On reconnut aisément que ses maux étoient un peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, & d'apprendre à son tour ce qui étoit arrivé à Diomede.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les rois assemblés avec Télémaque, examinoient ce qu'ils devoient faire. Télémaque leur conseilloit de donner à Diomede le pays d'Arpi, & de choisir, pour roi des dauniens, Polydamas qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux capitaine qu'Adraste, par jalousie, n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on attribuât à cet homme habile le succès dont il espéroit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti en particulier, qu'il exposoit trop sa vie & le salut de son état dans cette guerre contre tant de nations conjurées; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus modérée avec ses voisins; mais les hommes qui haïssent la vérité, haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire. Ils ne sont touchés, ni de leur sincérité, ni de leur zele, ni de leur désintéressement. Une prospérité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils; en ne les suivant pas, il triomphoit tous les jours de ses ennemis. La hauteur, la mauvaise foi, la violence mettoient toujours la victoire dans son parti, tous les malheurs dont Polydamas l'avoit si long-temps menacé, n'arrivoient pas. Adraste se moquoit d'une sagesse timide qui prévoyoit toujours les inconvéniens. Polydamas

lui étoit insupportable : il l'éloigna de toutes les charges, il le laissa languir dans la solitude & dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette disgrace ; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes : il devint sage à ses dépens : il se réjouit d'avoir été malheureux : il apprit peu-a-peu à souffrir, a vivre de peu, à se nourrir tranquillement de la vérité, a cultiver en lui les vertus secretes, qui sont encore plus estimables que les éclatantes, enfin, à se passer des hommes. Il demeura au pied du Mont-Gargan dans un désert, où un rocher en demi-voûte lui servoit de toît, un ruisseau qui tomboit de la montagne appaisoit sa soif, quelques arbres lui donnoient leurs fruits : il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit champ, il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains ; la terre le payoit de ses peines avec usure, & ne lui laissoit manquer de rien : il avoit non-seulement des fruits & des légumes en abondance, mais encore toutes sortes de fleurs odoriférentes. Là il déploroit le malheur des peuples, que l'ambition insensée d'un roi entraîne à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les dieux justes, quoique patiens, fissent tomber Adraste : plus sa prospérité croissoit, plus il croyoit voir de près sa chûte irrémediable ; car l'imprudence heureuse dans ses fautes, & la puissance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue, sont les avant-coureurs du renversement des rois & des royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adraste, il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tyran : il gémit seulement par la crainte de voir les dauniens dans la servitude.

Voila l'homme que Télémaque proposa pour le faire régner. Il y avoit déja quelque temps qu'il connoissoit son courage & sa vertu : car Téléma-

que selon les conseils de Mentor ne cessoit de s'informer par-tout des qualités bonnes & mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considérable, non-seulement dans les nations alliées qui servoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis : son principal soin étoit de découvrir & d'examiner par-tout les hommes qui avoient quelque talent ou une vertu particuliere.

Les princes alliés eurent d'abord quelque repugnance à mettre Polydamas dans la royauté. Nous avons éprouvé, disoient-ils, combien un roi des dauniens, quand il aime la guerre & qu'il sait la faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand capitaine, & il peut nous jetter dans de grands périls. Mais Télémaque leur répondit : Polydamas, il est vrai, sait la guerre, mais il aime la paix : voilà les deux choses qu'il faut souhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers, les difficultés de la guerre, est bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune expérience : il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille, il a condamné les entreprises d'Adraste : il en a prévu les suites funestes. Un prince foible & ignorant est plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoîtra & qui décidera tout par lui-même. Le prince, foible, ignorant & sans expérience ne verra que par les yeux d'un favori passionné ou d'un ministre flatteur, inquiet & ambitieux. Ainsi ce prince aveugle s'engagera à la guerre, sans la vouloir faire : vous ne pourrez jamais vous assurer de lui, car il ne pourra jamais être sûr de lui-même. Il vous manquera de parole : il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra, ou que vous le fassiez périr, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, & en même temps plus juste & plus noble, de répon-

dre fidélement à la confiance des dauniens & de leur donner un roi digne de commander.

Toute l'assemblée fut persuadée par ce discours. On alla proposer Polydamas aux dauniens, qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent : nous connoissons bien maintenant que les princes alliés veulent agir de bonne-foi avec nous, & faire une paix éternelle puisqu'ils nous veulent donner pour roi un homme si vertueux & si capable de nous gouverner. Si on nous eût proposé un homme lâche, efféminé & mal instruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'a nous abattre & qu'à corrompre la forme de notre gouvernement. Nous aurions conservé en secret un vif ressentiment d'une conduite si dure & si artificieuse. Mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliés sans doute n'attendent rien de nous que de juste & de noble, puisqu'ils nous accordent un roi qui est capable de rien faire contre la liberté & la gloire de notre nation. Aussi pouvons nous protester à la face des justes dieux, que les fleuves remonteront vers leur source, avant que nous cessions d'aimer des rois si bienfaisans : puissent se ressouvenir nos derniers neveux du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & renouveller de génération en génération la paix de l'age d'or dans toute la côte de l'Hespérie ?

Télémaque leur proposa ensuite de donner à Diomede les campagnes d'Arpi, pour y fonder une colonie. Ce nouveau peuple, leur disoit il, vous devra son établissement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer, , que la terre est trop vaste pour eux ; qu'il faut bien avoir des voisins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligés de leur établissement. Soyez tou-

chés du malheur d'un roi qui ne peut retourner dans son pays. Polydamas & lui étant unis ensemble pour le bien de la justice & de la vertu, qui sont les seuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseroient à s'agrandir. Vous voyez, ô dauniens, que nous avons donné à votre terre un roi capable d'en élever la gloire jusqu'au ciel. Donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une terre qui vous est inutile à un roi qui est digne de toutes sortes de secours.

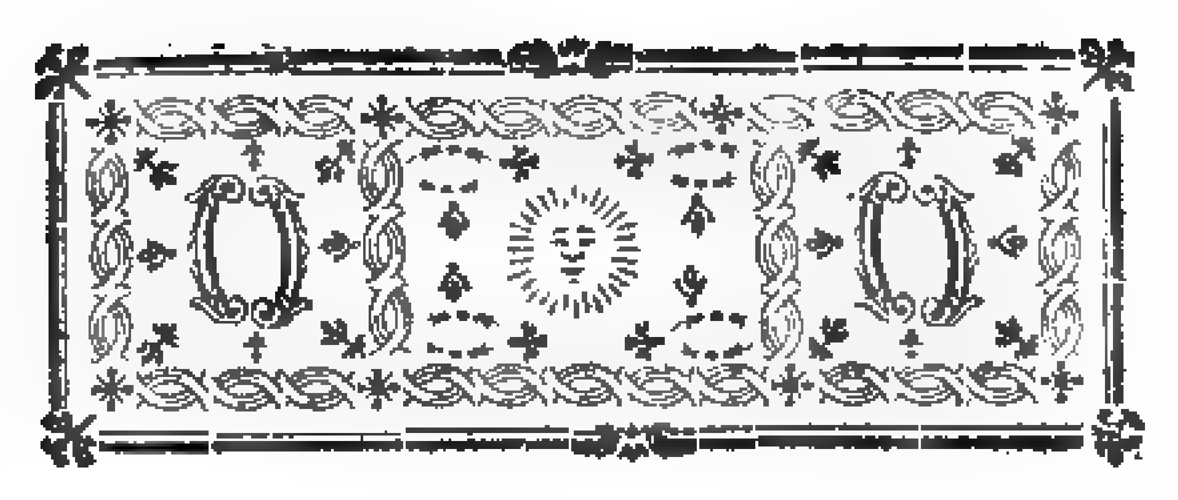
Les dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Télémaque, puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour roi: aussi-tôt ils partirent pour l'aller chercher dans son désert, & pour le faire régner sur eux. Avant que de partir, ils donnerent les fertiles plaines d'Arpi à Diomede pour y fonder un nouveau royaume. Les alliés en furent ravis, parce que cette colonie des grecs pourroit secourir puissamment le parti des alliés, si jamais les dauniens vouloient renouveller les usurpations, dont Adraste avoit donné le mauvais exemple. Tous les princes ne songerent qu'à se séparer.

Télémaque, les larmes aux yeux, partit avec ses troupes, après avoir embrassé tendrement le vaillant Diomede, le sage & inconsolable Nestor, & le fameux Philoctete, digne héritier des fleches d'Hercule.

Fin du livre neuvieme.



Telemaque dans une partie de chasse delivre Antiope d'un Sanglier dont il lui presente la hure



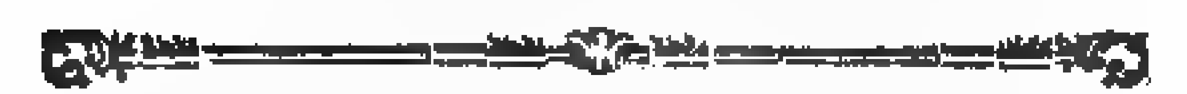
LES

AVENTURES

DE

TÉLÉMAQUE,

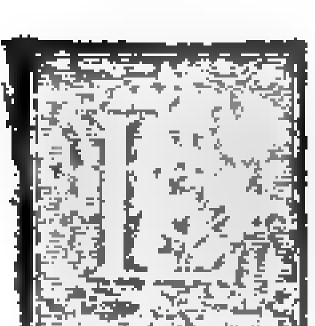
FILS D'ULISSE.



LIVRE DIXIEME.

Télémaque arrivant à Salente, est surpris de voir la campagne si bien cultivée, & de trouver si peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un état de fleurir, & lui propose pour modele la conduite & le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre ensuite son cœur à Mentor sur son inclination d'épouser Antiope, fille de ce roi. Mentor en loue avec lui les bonnes qualités, l'assure que les dieux la lui destinent; mais que présentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque, & qu'à délivrer Pénélope des poursuites de ses prétendans. Idoménée, craignant le départ de ses deux hôtes, propose à Mentor plusieurs affaires embarrassantes, l'assurant qu'il ne les pourra régler sans son secours. Mentor lui explique comme il doit se comporter, & tient ferme pour ramener Télémaque. Idoménée essaie encore de les retenir, en

excitant la passion de ce dernier pour Antiope; il les engage dans une partie de chasse, où il veut que sa fille se trouve. Elle y seroit déchirée par un sanglier, sans Télémaque qui la sauve. Il sent ensuite beaucoup de repugnance à la quitter, & à prendre congé du roi son pere; mais étant encouragé par Mentor, il surmonte sa peine, & s'embarque pour sa patrie. Pendant leur navigation, Télémaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultés sur la maniere de bien gouverner les peuples, entr'autres, celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige a relâcher dans une isle où Ulysse venoit d'aborder. Télémaque l'y voit, & lui parle sans le reconnoître. Mais après l'avoir vu embarquer, il sent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor le lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son pere, & éprouve sa piété & sa patience en retardant son départ, pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la déesse, cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme, & se fait connoître. Elle donne à Télémaque ses dernieres instructions, & disparoît. Après quoi Télémaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulysse, son pere, chez le fidele Eumée.



E jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il espéroit que son pere seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée presqu'inculte & déserte, cultivée comme un jardin, & pleine d'ouvriers diligens: il reconnut l'ouvrage & la sagesse de Mentor: ensuite, entrant dans la ville, il remarqua qu'il y avoit moins d'artisans pour les délices de la vie & beaucoup moins de magnificence. Télémaque en fut choqué, car il aimoit naturellement toutes les choses qui ont de l'éclat & de la politesse: mais d'autres pensées occuperent aussi-tôt son esprit. Il vit de loin venir à lui Ido-

ménée avec Mentor. Aussi-tôt son cœur fut ému de joie & de tendresse. Malgré tous les succès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraste, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui, & à mesure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à se reprocher.

D'abord Idoménée embrassa Télémaque comme son propre fils : ensuite Télémaque se jetta au cou de Mentor, & l'arrosa de ses larmes Mentor lui dit : je suis content de vous. Vous avez fait de grandes fautes : mais elles vous ont servi à vous connoître & à vous défier de vous même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur & inspirent une présomption dangereuse : les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la sagesse qu'il avoit perdu dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire, c'est de louer les dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses, mais avouez la vérité, ce n'est guere vous par qui elles ont été faites. N'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous : n'étiez-vous pas capable de les gâter, & par votre promptitude, & par votre imprudence ? Ne sentez-vous pas que Minerve vous à comme transformé en un autre homme au-dessus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait ? Elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune quand il appaise les tempêtes, & suspend les flots irrités.

Pendant qu'Idoménée interrogeoit avec curiosité les crétois qui étoient revenus de la guerre, Télémaque écoutoit les sages conseils de Mentor. Ensuite il regardoit de tous côtés avec étonnement, & lui disoit : voici un changement dont

je ne comprends pas bien la raison : est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence ? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclattoit par-tout avant mon départ ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses. Les habits sont simples, les bâtimens qu'on y fait sont moins vastes & moins ornés : les arts languissent, la ville est devenue une solitude.

Mentor lui répondit en souriant : avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville ? Oui, reprit Télémaque, j'ai vu par tout le labourage en honneur, & les champs défrichés. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville superbe en marbre, en or & en argent, avec une campagne négligée & stérile, ou une campagne cultivée & fertile, avec une ville médiocre & modeste dans ses mœurs ? Une grande ville fort peuplée d'artisans occupés à amollir les mœurs pour les délices de la vie, quand elle est entourée d'un royaume pauvre & mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, & dont tout le corps exténué & privé de nourriture, n'a aucune proportion avec cette tête : c'est le nombre du peuple & l'abondance des alimens qui forme la vraie force & la vraie richesse du royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de son pays, tout son pays n'est plus qu'une ville, Salente n'en est que le centre Nous avons transporté de la ville dans la campagne les hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient superflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples se multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail : cette multiplication si douce & si paisible augmente plus son royaume qu'une conquête. On a rejetté de cette ville que les arts

superflus qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais besoins, & qui corrompent les riches, en les jettant dans le faste & dans la mollesse. Mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainsi Idoménée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouissant cachoit une foiblesse & une misere qui eussent bientôt renversé son empire: maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoutumés au travail, à la peine & au mépris de la vie par l'amour des bonnes loix, sont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet état que vous croyez déchu, sera la merveille de l'Hespérie.

Souvenez-vous, ô Télémaque, qu'il y a deux choses pernicieuses dans le gouvernement des peuples, auxquelles on n'apporte presque jamais aucun remede: la premiere est une autorité injuste & trop violente dans les rois; la seconde est le luxe qui corrompt les mœurs. Quand les rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontés absolues, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout: mais à force de tout pouvoir, ils sappent le fondement de leur puissance; ils n'ont plus de regle certaine, ni de maxime de gouvernement. Chacun à l'envi les flatte; ils n'ont plus de peuples, il ne leur reste que des esclaves, dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité? Qui donnera des bornes au torrent? Tout cede: les sages s'enfuient, se cachent & gémissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine & violente, qui puisse ramener cette puissance débordée dans son cours naturel: souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat sans ressource. Rien

ne menace tant d'une chûte funeste, qu'une autorité qu'on pousse trop loin : elle est semblable à un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout-à-coup, si on ne le relâche : mais qui est-ce qui osera le relâcher ? Idoménée étoit gâté jusqu'au fond du cœur par cette autorité si flatteuse, il avoit été renversé de son trône, mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les dieux nous aient envoyé ici, pour le désabuser de cette puissance aveugle & outrée, qui ne convient pas à des hommes : encore a-t-il fallu des especes de miracles pour lui ouvrir les yeux. L'autre mal, presqu'incurable, est le luxe : comme la trop grande autorité empoisonne les rois, le luxe empoisonne toute une nation. On dit que le luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches, comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, sans amolir les riches par des rafinemens de volupté. Toute une nation s'accoutume à regarder comme des nécessités de la vie les choses superflues : ce sont tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente, & on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, & politesse de la nation. Ce vice qui en attire une infinité d'autres, est loué comme une vertu, il répand sa contagion jusqu'aux derniers de la lie du peuple ; les proches parens du roi veulent imiter sa magnificence, les grands celle des parens du roi, les gens médiocres veulent égaler les grands : car qui est-ce qui se fait justice ? Les petits veulent passer pour médiocres ? Tout le monde fait plus qu'il ne peut, les uns par faste, pour se prévaloir de leurs richesses : les autres par mauvaise honte, & pour cacher leur pauvreté. Ceux-mêmes qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne

ne sont pas assez pour oser lever la tête les premiers ; & pour donner des exemples contraires. Toute une nation se ruine, toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien, pour soutenir une vaine dépense, corrompt les ames les plus pures. Il n'est plus question que d'être riche : la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux : instruisez les hommes, gagnez des batailles, sauvez la patrie, sacrifiez tous vos intérêts, vous êtes méprisé, si vos talens ne sont relevés par le faste. Ceux mêmes qui n'ont pas de bien, veulent paroître en avoir. Ils dépensent comme s'ils en avoient. On emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux ? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une nation, il faut lui donner de nouvelles loix. Qui le pourra entreprendre, si ce n'est un roi philosophe qui sache, par l'exemple de sa propre modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, & encourager les sages qui seront bien-aises d'être autorisés dans une honnête frugalité ?

Télémaque écoutant ce discours, étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil, il sentoit la vérité de ces paroles, & elles se gravoient dans son cœur comme un savant sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre, ensorte qu'il lui donne de la tendresse, de la vie & du mouvement. Télémaque ne répondit rien ; mais repassant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choses qu'on avoit changées dans la ville ? ensuite il disoit à Mentor.

Vous avez fait d'Idoménée le plus sage de tous les rois ; je ne le connois plus, ni lui, ni son peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter : le hasard & la force ont beaucoup de part aux succès de la guerre,

Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats. Mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête : il a fallu que vous ayez travaillé seul contre un roi & contre tout son peuple pour le corriger. Ces succès sont toujours funestes & odieux : ici tout est l'ouvrage d'une sagesse céleste, tout est doux, tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme. Quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien ? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en espérer une solide, en ravageant la terre, & en répandant le sang humain ! Mentor montra sur son visage une joie sensible de voir Télémaque si désabusé des victoires & des conquêtes dans un âge où il étoit si naturel qu'il fût enivré de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajouta : il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon & louable : mais sachez qu'on pourroit faire des choses encore meilleures. Idoménée modere ses passions, & s'applique à gouverner son peuple : mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes, qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal semble encore les poursuivre long temps ; il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées, & des préventions presqu'incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés ! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les dieux, ô Télémaque, vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeunesse, & que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité.

Idoménée, continuoit Mentor, est sage & éclairé, mais il s'applique trop au détail, & ne médite pas assez le gros de ses affaires pour former des plans. L'habileté d'un roi qui est au-

dessus des hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même. C'est une vanité grossiere que d'espérer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un roi doit gouverner en choisissant & en conduisant ceux qui gouvernent sous lui. Il ne faut pas qu'il fasse le détail : car c'est faire la fonction de ceux qui doivent travailler sous lui. Il doit seulement s'en faire rendre compte, & en savoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement gouverner, que de choisir & d'appliquer selon leurs talens les gens qui gouvernent. Le suprême & le parfait gouvernement consiste à gouverner ceux qui gouvernent. Il faut les observer, les éprouver, les modérer, les corriger, les aimer, les élever, les rabaisser, les changer de place & les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par soi-même, c'est défiance, c'est petitesse, c'est se livrer à une jalousie pour les détails qui consument le temps & la liberté d'esprit, nécessaires pour les grandes choses. Pour former de grands desseins, il faut avoir l'esprit libre & reposé : il faut penser à son aise dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuses ; un esprit épuisé par le détail, est comme la lie du vin qui n'a plus de force ni de délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail, sont toujours déterminés par le présent, sans étendre leurs vues sur un avenir éloigné : ils sont toujours entraînés par l'affaire du jour où ils sont, & cette affaire étant seule à les occuper, elle les frappe trop, elle retrécit leur esprit, car on ne juge sainement des affaires, que quand on les compare toutes ensemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles aient de la suite & de la proportion. Manquer à suivre cette regle dans le gouvernement, c'est ressembler à un musicien qui

se contenteroit de trouver des sons harmonieux, & qui ne se mettroit point en peine de les unir & de les accorder pour en former une musique douce & touchante. C'est ressembler aussi à un architecte qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il assemble de grandes colonnes & beaucoup de pierres bien taillées, sans penser à l'ordre & à la proportion des ornemens de son édifice; dans le temps qu'il fait un sallon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un escalier convenable; quand il travaille au corps du bâtiment, il ne songe, ni à la cour, ni au portail : son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques, qui ne sont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage, loin de lui faire honneur, est un monument qui éternisera sa honte : car il fait voir que l'ouvrier n'a pas su penser avec assez d'étendue, pour concevoir à la fois le dessein général de tout son ouvrage. C'est un caractere d'esprit court & subalterne. Quand on est né avec ce génie borné au détail, on n'est propre qu'à exécuter sous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque. Le gouvernement d'un royaume demande une certaine harmonie comme la musique, & de justes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts, je vous ferai entendre comment les hommes qui gouvernent par le détail sont médiocres. Celui qui, dans un concert, ne chante que certaines choses, quoiqu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chanteur. Celui qui conduit tout le concert, & qui en regle à la fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tout de même celui qui taille les colonnes, ou qui éleve un côté du bâtiment, n'est qu'un maçon, mais celui qui a conduit tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans sa

tête, eſt le ſeul architecte. Ainſi ceux qui travaillent, qui expédient, & qui font le plus d'affaires, ſont ceux qui gouvernent le moins: ils ne ſont que les ouvriers ſubalternes. Le vrai génie qui conduit l'état, eſt celui qui, ne faiſant rien, fait tout faire, qui penſe, qui invente, qui pénetre dans l'avenir, qui retourne dans le paſſé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui ſe roidit ſans ceſſe pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau, qui eſt attentif nuit & jour pour ne laiſſer rien au haſard.

Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand peintre travaille aſſiduement depuis le matin juſqu'au ſoir pour expédier plus promptement ſes ouvrages? Non: cette gêne & ce travail ſervile éteindroit le feu de ſon imagination; il ne travailleroit plus de génie, il faut que tout ſe faſſe irréguliérement & par ſaillies, ſuivant que ſon goût le mene, que ſon eſprit l'excite. Croyez-vous qu'il paſſe ſon temps à broyer des couleurs, & à préparer des pinceaux? Non: c'eſt l'occupation de ſes éleves. Il ſe réſerve le ſoin de penſer, il ne ſonge qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la nobleſſe, de la vie, & de la paſſion à ſes figures. Il a dans ſa tête ſes penſées, & les ſentimens des héros qu'il veut repréſenter. Il ſe tranſporte dans les ſiecles, & dans toutes les circonſtances où ils ont été: à cette eſpece d'enthouſiaſme, il faut qu'il joigne une ſageſſe qui le retienne, que tout ſoit vrai, correct & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il fallût moins d'élévation, de génie & d'efforts de penſées pour faire un grand roi, que pour faire un bon peintre. Concluez donc que l'occupation d'un roi doit être de penſer, de former de grands projets & de choiſir des hommes propres à exécuter ſous lui.

Télémaque lui répondit: il me ſemble que je comprends tout ce que vous dites, mais ſi les

choses alloient ainsi, un roi seroit souvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'est vous-même qui vous trompez, repartit Mentor : ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance générale du gouvernement. Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont toujours comme à tâtons ; c'est un hasard quand ils ne se trompent pas : ils ne savent pas même précisément ce qu'ils cherchent ni à quoi ils doivent tendre : ils ne savent que se défier, & se défient plutôt des honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs qui les flattent. Au contraire, ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui se connoissent en hommes, savent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y parvenir ; ils reconnoissent du moins en gros si les gens dont ils se servent, sont des instrumens propres à leurs desseins, & s'ils entrent dans leurs vues, pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs comme ils ne se jettent pas dans les détails accablans, ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vue le gros de l'ouvrage, & pour observer s'ils avancent vers la fin principale : s'ils sont trompés, du moins ils ne le sont guere dans l'essentiel. Ils sont, outre cela, au-dessus des petites jalousies qui marquent un esprit borné & une ame basse : ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y servir des hommes, qui sont souvent trompeurs. On perd plus dans l'irrésolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à se laisser un peu tromper, on est trop heureux quand on n'est trompé que dans les choses médiocres ; les grandes ne laissent pas de s'acheminer, & c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer sévé-

rement la tromperie quand on la découvre : mais il faut compter sur quelque tromperie, si on ne veut point être véritablement trompé. Un artisan dans sa boutique voit tout de ses propres yeux, & fait tout de ses propres mains. Mais un roi, dans un grand état, ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que les choses que nul autre ne peut faire sous lui, il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes.

Enfin Mentor dit à Télémaque : Les dieux vous aiment, & vous préparent un regne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici est fait moins pour la gloire d'Idoménée que pour votre instruction. Tous les sages établissemens que vous admirez dans Salente, ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, si vous répondez par votre vertu a votre haute destinée. Il est temps que nous songions à partir d'ici. Idoménée tient un vaisseau prêt pour notre retour.

Aussi-tôt Télémaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe : mais mon cœur me feroit de continuels reproches, si je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est pas une passion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'isle de Calypso, j'ai bien reconnu la profondeur de la plaie que l'amour m'avoit fait auprès d'Eucharis, je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé ; le temps & l'absence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeste m'apprend à me défier de moi même ; mais pour Antiope, ce que je ressens n'a rien de semblable. Ce n'est point un amour passionné, c'est goût, c'est estime, c'est persuasion : que je serois heureux si je passois ma vie avec elle ! Si jamais

les dieux me rendent mon pere, & qu'ils me permettent de choisir une femme, Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine & de broderie, son application à conduire toute la maison de son pere, depuis que sa mere est morte. Son mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de sa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danses des jeunes crétoises au son des flûtes, on la prendroit pour la riante Vénus, tant elle est accompagnée de graces. Quand il la mene avec lui à la chasse dans les forêts, elle paroît majestueuse & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ses nymphes : elle seule ne le sait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le temple des dieux, & qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle est elle-même la divinité qui habite dans le temple. Avec quelle crainte & quelle religion l'avons-nous vue offrir des sacrifices & détourner la colere des dieux, quand il a fallu expier quelque faute, ou détourner quelque funeste présage ? Enfin, quand on la voit avec une troupe de filles, tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine, & qui inspire aux hommes les beaux arts : elle anime les autres à travailler ; elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des dieux ; elle surpasse la plus exquise peinture par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui survivre, je prends ici, mon cher Mentor, les dieux à témoins que je suis prêt à partir. J'aimerai Antiope tant que

je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit posséder, je passerois le reste de mes jours avec tristesse & amertume : mais enfin je la quitterai, quoique je sache que l'absence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à son pere de mon amour, car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse, remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnoître par-là, mon cher Mentor, combien cet attachement est différent de la passion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Télémaque, je conviens de cette différence : Antiope est douce, simple, sage : ses mains ne méprisent point le travail. Elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout, elle sait se taire, & agit de suite sans empressement, elle est à toute heure occupée, elle ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos ; le bon ordre de la maison de son pere est sa gloire, elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout, & qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner (choses qui font haïr presque toutes les femmes) elle s'est rendue aimable à toute la maison ; c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légéreté, ni humeur comme dans les autres femmes. D'un seul regard elle se fait entendre, & on craint de lui déplaire, elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter, elle reprend avec bonté, & reprenant, elle encourage. Le cœur de son pere se repose sur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Télémaque, Antiope est un trésor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit, non plus que son corps, ne se pare jamais de vains ornemens ; son imagination, quoique vive, est retenue

Elle ne parle que pour la nécessité, & si elle ouvre la bouche, la douce persuasion & les graces naïves coulent de ses levres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, & elle en rougit : peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute si attentivement : à peine l'avons nous entendue parler.

Vous souvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que son pere la fit venir. Elle parut les yeux baissés, couverte d'un grand voile, & elle ne parla que pour modérer la colere d'Idoménée, qui vouloit faire punir rigoureusement un de ses esclaves : d'abord elle entra dans sa peine, puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuser ce malheureux ; & sans faire sentir au roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inspira des sentimens de justice & de compassion. Thétis, quand elle flatte le vieux Nérée, n'appaise pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainsi Antiope, sans chercher à prendre aucune autorité, & sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle est juste, les dieux vous la destinent : vous l'aimerez d'un amour raisonnable, il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vos sentimens : mais sachez que si vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins, elle les auroit rejettés, & auroit cessé de vous estimer. Elle ne se promettra jamais à personne ; elle se laissera donner par son pere ; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les dieux, & qui remplisse toutes les bienséances. Avez-vous observé comme moi, qu'elle se montre encore moins, & qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour ? Elle sait tout ce

qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre ; elle n'ignore ni votre naissance, ni vos aventures, ni tout ce que les dieux ont mis en vous : c'est ce qui la rend si modeste & si réservée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque. Il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre pere, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouse digne de l'âge d'or. Fût elle bergere dans la froide Algide, au lieu qu'elle est fille d'un roi de Salente, vous serez trop heureux de la posséder.

Idoménée, qui craignoit le départ de Télémaque & de Mentor, ne songeoit qu'à le retarder. Il représenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler sans lui un différent qui s'étoit élevé entre Diophanes, prêtre de Jupiter conservateur, & Héliodore, prêtre d'Apollon, sur les présages qu'on tire du vol des oiseaux & des entrailles des victimes. Pourquoi, lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des choses sacrées ? Laissez-en la décision aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens oracles, & qui sont inspirés pour être les interpretes des dieux. Employez seulement votre autorité à étouffer ces disputes dès leur naissance. Ne montrez ni partialité, ni prévention : contentez-vous d'appuyer la décision, quand elle sera faite. Souvenez-vous qu'un roi doit être soumis à la religion, & qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler. La religion vient des dieux, elle est au-dessus des rois. Si les rois se mêlent de la religion au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Les rois sont si puissans, & les autres hommes sont si foibles, que tout sera en péril d'être altéré au gré des rois, si on les fait entrer dans les questions qui regardent les choses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des dieux, & bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéiroient pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Ensuite Idoménée se plaignit de l'embarras où

il étoit ſur un grand nombre de procès entre divers particuliers qu'on le preſſoit de juger. Décidez, lui répondit Mentor, toutes les queſtions nouvelles qui vont a établir des maximes générales de juriſprudence, & à interpréter les loix; mais ne vous chargez jamais de juger les cauſes particulieres; elles viendroient toutes en foule vous aſſiéger. Vous ſeriez l'unique juge de votre peuple. Tous les autres juges qui ſont ſous vous, deviendroient inutiles: vous ſeriez accablé, & les petites affaires vous déroberoient aux grandes, ſans que vous puſſiez ſuffire à régler le détail des petites. Gardez vous donc bien de vous jetter dans cet embarras: renvoyez les affaires des particuliers aux juges ordinaires. Ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous ſoulager: vous ferez alors les véritables fonctions de roi.

On me preſſe encore, diſoit Idomenée, de faire certains mariages. Les perſonnes d'une naiſſance diſtinguée, qui m'ont ſuivi dans toutes les guerres, & qui ont perdu de très-grands biens en me ſervant, voudroient trouver une eſpece de récompenſe, en épouſant certaines filles riches. Je n'ai qu'un mot a dire pour leur procurer ces établiſſemens. Il eſt vrai, répondit Mentor, qu'il ne vous en coûteroit qu'un mot. mais celui là même vous coûteroit trop cher. Voudriez vous ôter aux peres & aux meres la liberté & la conſolation de choiſir leurs gendres, & par conſéquent leurs héritiers? Ce ſeroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux eſclavage. Vous vous rendriez reſponſable de tous les malheurs domeſtiques de vos citoyens. Les mariages ont aſſez d'épines, ſans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des ſerviteurs fideles à récompenſer, donnez-leur des terres incultes, ajoutez-y des rangs & des honneurs proportionnés à leur condition

& à leurs services. Ajoutez y, s'il le faut, quelqu'argent pris par vos épargnes sur les fonds destinés a votre dépense. Mais ne payez jamais vos dettes, en sacrifiant les filles riches, malgré leur parenté.

Idoménée passa bientôt de cette question à une autre. Les Sibarites, disoit-il, se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent, & de ce que nous les avons données, comme des champs à défricher, aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici. Céderai-je a ces peuples; si je le fais, chacun croira qu'il n'y a qu'a former des prétentions sur nous. Il n'est pas justes, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cause; mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc, repartit Idoménée? Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties, mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin, qui ne soit suspect d'aucun côté: tels sont les Sipontins, ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais suis-je obligé, répondit Idoménée, à croire quelqu'arbitre? Ne suis-je pas roi? Un souverain est-il obligé à se soumettre a des étrangers sur l'étendue de sa domination? Mentor reprit ainsi le discours: puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon. D'un autre côté, les Sibarites ne relâchent rien; ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cet opposition de sentimens, il faut qu'un arbitre choisi par les parties, vous accommode, ou que le sort des armes décide: il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une république, où il n'y eût, ni magistrats, ni juges, & où chaque famille se crût en droit de se faire justice à elle-même par la violence sur toutes ses prétentions contre ses voisins, vous déploreriez le malheur d'une

Digitized by Google

telle nation, & vous auriez horreur de cet affreux désordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui est la république universelle, si chaque peuple qui n'y est que comme une grande famille, se croit en plein droit de se faire par violence justice à soi-même sur toutes ses prétentions contre les autres peuples voisins? Un particulier qui possede un champ, comme l'héritage de ses ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des loix, & par le jugement du magistrat. Il seroit très-sévérement puni comme un séditieux, s'il vouloit conserver par la force ce que la justice lui a donné. Croyez vous que les rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétentions, sans avoir tenté toutes les voix de douceur & d'humanité? La justice n'est-elle pas encore plus sacrée & plus inviolable pour des rois, par rapport à des pays entiers, que pour les familles, par rapport à quelques champs labourés? Sera-t-on injuste & ravisseur, quand on ne prend que quelqu'arpent de terre? Sera-t-on juste, sera-t-on héros quand on prend des provinces? Si on se prévient, si on se flatte, si on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers: ne doit-on pas encore plus craindre de se flatter & de s'aveugler sur les grands intérêts d'état? Se croira-t-on soi-même dans une matiere où l'on a tant de raisons de se défier de soi? Ne craindra-t-on point de se tromper dans des cas où l'erreur d'un seul homme a des conséquences affreuses? L'erreur d'un roi, qui se flatte sur ses prétentions, cause souvent des ravages, des famines, des massacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les effets funestes s'étendent jusques dans les siecles les plus reculés. Un roi qui assemble

toujours tant de flatteurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flatté en ces occasions. S'il convient de quelqu'arbitre pour terminer le différent : il montre son équité, sa bonne foi, sa modération : il publie les solides raisons sur lesquelles sa cause est fondée : l'arbitre choisi est un médiateur amiable, & non un juge de rigueur. On ne se soumet pas aveuglément à ses décisions ; mais on a pour lui une grande déférence : il ne prononce pas une sentence en juge souverain ; mais il fait des propositions, & on sacrifie quelque chose par ses conseils, pour conserver la paix. Si la guerre vient, malgré tous les soins qu'un roi prend pour conserver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de sa conscience, l'estime de ses voisins & la juste protection des dieux. Idoménée, touché de ces discours, consentit que les Sipontins fussent médiateurs entre lui & les Sibarites.

Alors le roi voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, essaya de les arrêter d'un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télémaque aimoit Antiope, & il espéra de le prendre par cette passion. Dans cette vue, il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins : elle le fit pour ne pas désobéir à son pere, mais avec tant de modestie & de tristesse, qu'on voyoit bien la peine qu'elle souffroit en obéissant. Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les dauniens, & sur Adraste : mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Télémaque, elle s'en défendit avec respect, & son pere n'osa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulysse, il étoit tout ému. Idoménée, qui avoit les yeux attachés sur lui, jouissoit du plaisir de remarquer son trouble ; mais Télémaque ne faisoit pas semblant d'appercevoir les

desseins du roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occasions d'être fort touché : mais la raison étoit en lui au dessus du sentiment, & ce n'étoit plus ce même Télémaque, qu'une passion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'isle de Calypso. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond silence : dès qu'elle avoit fini, il se hâtoit de tourner la conversation sur quelqu'autre matiere.

Le roi ne pouvant par cette voie, réussir dans son dessein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse, dont il voulut donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller; mais il fallut exécuter l'ordre de son pere. Elle monte un cheval écumant, fougueux, & semblable a ceux que Castor domptoit pour les combats, elle le conduisit sans peine : une troupe de jeune fille la suit avec ardeur. Elle paroît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le roi la voit, & ne peut se lasser de la voir. En la voyant, il oublie tous ses malheurs passés. Télémaque la voit aussi, & il est encore plus touché de la modestie d'Antiope, que de son adresse, & de toutes ses graces. Les chiens poursuivoient un sanglier d'une grandeur énorme, & furieux comme celui de Calydon : ses longues soies étoient dures & hérissées comme des dards : ses yeux étincelans étoient pleins de sang & de feu : son souffle se faisoit entendre de loin, comme le bruit sourd des vents séditieux, quand Eole les rappelle dans son antre, pour appaiser les tempêtes : ses défenses longues & crochues, comme la faulx tranchante des moissonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osoient en approcher, étoient déchirés. Les plus hardis chasseurs, en les poursuivant, craignoient de l'atteindre. Antiope, légere à la course comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près.

Elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule, le sang de l'animal farouche ruisselle, & le rend plus furieux; il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussi-tôt le cheval d'Antiope, malgré sa fierté, frémit & recule: le sanglier monstrueux s'élance contre lui, semblable aux pesantes machines, qui ébranlent les murailles des plus fortes villes, le coursier chancelle, & est abattu. Antiope se voit par terre hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contr'elle: mais Télémaque attentif au danger d'Antiope, étoit déja descendu de cheval: plus prompt que les éclairs, il se jette entre le cheval abattu & le sanglier, qui revient pour venger son sang: il tient dans sa main un long dard, & l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal, qui tombe plein de rage.

A l'instant Télemaque en coupe la hure, qui fait encore peur, quand on la voit de près, & qui étonne tous les chasseurs. Il la présente à Antiope. Elle en rougit, elle consulte des yeux son pere, qui, après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors de péril, & lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant, elle dit à Télémaque, je reçois de vous, avec reconnoissance, un autre don plus grand, car je vous dois la vie. A peine eût-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit: elle baissa les yeux, Télémaque qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces paroles: Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse! Mais plus heureux encore s'il pouvoit passer la sienne auprès de vous. Antiope, sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis sa fille à Télémaque: mais il espéra d'enflammer davantage sa passion, en le laissant dans l'incertitude,

& crut même le retenir encore à Salente par le desir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnoit ainsi en lui-même : mais les dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque, fut précisement ce qui le pressa de partir. Ce qu'il commençoit à sentir, le mit dans un juste défiance de lui même. Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un desir impatient de s'en retourner à Ithaque. Il pressa Idoménée de le laisser partir : le vaisseau étoit déja prêt. Ainsi Mentor, qui régloit tous les momens de la vie de Télémaque, pour l'élever a la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu, qu'autant qu'il falloit pour exercer sa vertu, & pour lui faire acquérir de l'expérience. Mentor avoit eu soin de faire préparer le vaisseau, dès l'arrivée de Télémaque : mais Idoménée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle, & dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ses deux hôtes, dont il avoit tiré tant de secours, alloient l'abandonner. Il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de sa maison : là il soulageoit son cœur en poussant des gémissemens, & en versant des larmes. Il oublioit le soin de se nourrir, le sommeil n'adoucissoit plus ses cuisantes peines, il se desséchoit, il se consumoit par ses inquiétudes : semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliés où la seve coule pour sa nourriture ; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein, & que la hache du laboureur a toujours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal. Il se flétrit, il se dépouille de ses feuilles qui font sa gloire : il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte,
&

& des branches seches. Tel parut Idoménée dans sa douleur.

Télémaque attendri n'osoit lui parler, il craingnoit le jour du départ : il cherchoit des prétextes pour le retarder, & il seroit demeuré longtemps dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit : je suis bien-aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur & hautain : votre cœur ne se laissoit toucher que de vos incommodités & de vos intérêts. Mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez par l'expérience de vos maux à compâtir a ceux des autres. Sans cette compassion, on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes : mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire consentir à votre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si fâcheuse, mais je ne veux point que la mauvaise honte & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté avec une amitié tendre & sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité, il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entiérement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Télémaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprît notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit aussi-tôt : vous vous trompez, mon cher Télémaque ; vous êtes né comme les enfans des rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, & que toute la nature obéisse a leur volonté, mais qui n'ont pas la force de résister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger, mais c'est

par leur propre commodité : ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes & mécontens : les peines & les miseres des hommes ne les touche point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux : s'ils en entendent parler, ce discours les importune & les attriste : pour leur plaire, il faut toujours leur dire que tout va bien : & pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs, ils ne veulent rien voir, ni entendre qui puisse interrompre leur joie : faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, résister aux prétentions & aux passions injustes d'un homme importun, ils en donneront toujours la commission à une autre personne, plutôt que de parler eux mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occasions, ils se laisseroient plutôt arracher les graces les plus injustes ; ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de savoir décider contre le sentiment de ceux avec qui ils ont affaire tous les jours. Cette foiblesse qu'on sent en eux, fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir : on les presse, on les importune, on les accable, & on réussit en les accablant. D'abord on les flatte, & on les encense pour s'insinuer ; mais dès qu'on est dans leur confiance, & qu'on est auprès d'eux dans les emplois de quelqu'autorité, on les mene loin ; on leur impose le joug, ils en gémissent, ils veulent souvent le secouer, mais ils le portent toute leur vie : ils sont jaloux de ne paroître point gouvernés, & ils le sont toujours, ils ne peuvent même se passer de l'être : car ils sont semblables à ces foibles tiges de vignes, qui, n'ayant par elles-mêmes aucun soutien, rampent toujours autour du tronc de quelqu'arbre.

Je ne souffrirai point, ô Télémaque, que vous tombiez dans un défaut qui rend un homme imbécile pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre jusqu'à n'oser parler à Idoménée, vous ne

ferez plus touché de ses peines, dès que vous serez sorti de Salente. Ce n'est point sa douleur qui vous attendrit, c'est sa présence qui vous embarrasse. Allez, parlez vous-même à Idoménée, apprenez dans cette occasion à être tendre & ferme tout ensemble. Montrez lui votre douleur de le quitter : mais montrez-lui aussi d'un ton décisif la nécessité de votre départ.

Télémaque n'osoit ni résister à Mentor, ni aller trouver Idoménée. Il étoit honteux de sa crainte, & n'avoit pas le courage de la surmonter. Il hésitoit, il faisoit deux pas, & revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raison de différer : mais le seul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & faisoit disparoître tous ses beaux prétextes. Est ce donc-là, disoit Mentor en souriant, ce vainqueur des dauniens, ce libérateur de la grande Hespérie, & ce fils du sage Ulysse, qui doit être après lui l'oracle de la Grece ? Il n'ose dire à Idoménée, qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour revoir son pere. O peuples d'Ithaque, combien seriez-vous malheureux un jour, si vous avez un roi que la mauvaise honte domine, & qui sacrifie les plus grands intérêts à ses foiblesses, sur les plus petites choses ! Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats & le courage dans les affaires. Vous n'avez point craint les armes d'Adraste, & vous craignez la tristesse d'Idoménée. Voila ce qui déshonore les princes qui ont fait les plus grandes actions : après avoir paru des héros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les actions communes, où d'autres se soutiennent avec vigueur.

Télémaque sentant la vérité de ses paroles, & piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter soi-même ; mais à peine commença-t-il

à paroître dans le lieu où Idoménée étoit assis ; ses yeux baissés, languissans & abattus de tristesse, qu'ils craignirent l'un & l'autre : ils n'osoient se regarder, ils s'entendoient sans se rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le silence, ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée, pressé d'un excès de douleur, s'écria : à quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment ? Après m'avoir remontré ma foiblesse, on m'abandonne. Hé bien ! Je vais retomber dans tous mes malheurs : qu'on ne me parle plus de bien gouverner : non je ne puis le faire, je suis las des hommes. Où voulez-vous aller, Télémaque ? Votre pere n'est plus, vous le cherchez inutilement. Ithaque est en proie à vos ennemis, ils vous feront périr, si vous y retournez. Quelqu'un d'entr'eux aura épousé votre mere demeurez ici, vous serez mon gendre & mon héritier, vous régnerez après moi. Pendant ma vie même, vous aurez ici un pouvoir absolu. ma confiance en vous sera sans bornes. Que si vous êtes insensible a tous ces avantages, du moins laissez-moi Mentor, qui est toute ma ressource. Parlez, répondez-moi, n'endurcissez point votre cœur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ? Ah ! je comprends combien les dieux me sont cruels, je le sens encore plus rigoureusement qu'en Crete, lorsque je perçai mon propre fils.

Enfin, Télémaque lui répondit d'une voix troublée & timide : je ne suis point à moi, les destinées me rappellent dans ma patrie. Mentor, qui a la sagesse des dieux, m'ordonne en leur nom de partir, que voulez que je fasse ? Renoncerai-je à mon pere, à ma mere, à ma patrie, qui me doit être encore plus chere qu'eux ? Etant né pour être roi, je ne suis pas destiné à une vie douce & tranquille, ni a suivre mes inclinations. Votre

royaume est plus riche & plus puissant que celui de mon pere : mais je dois préférer ce que les dieux me destinent à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux, si j'avois Antiope pour épouse sans espérance de votre royaume : mais, pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, & que ce soit mon pere qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque? N'est-ce pas sur cette promesse que j'ai combattu pour vous contre Adraste avec les alliés ? Il est temps que je songe à réparer mes malheurs domestiques. Les dieux qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor, après avoir perdu tout le reste ? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni pere, ni mere, ni patrie assurée : il ne me reste qu'un homme sage & vertueux, qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer, & consentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrois, plutôt : arrachez-moi la vie, la vie n'est rien ; mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Télémaque parloit, sa voix devenoit plus forte, & sa timidité disparoissoit. Idoménée ne savoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lorsqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ses regards & par ses gestes de faire pitié. Dans ce mouvement il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles : ne vous affligez point, nous vous quittons ; mais la sagesse qui préside aux conseils des dieux, demeurera sur vous. Croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyés ici pour sauver votre royaume, & pour vous ramener de vos égarements. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous servira fidélement. La crainte des

dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compassion pour les misérables, sont toujours dans son cœur : écoutez le, servez-vous de lui avec confiance & sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer, est de l'obliger à vous dire tous vos défauts, sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre absence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux ; mais si la lâcheté qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conseils désintéressés, vous êtes perdu. Ne vous laissez point abattre à la douleur ; mais efforcez vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous soulager, & pour n'abuser jamais de votre confiance. Je puis vous répondre de lui. Les dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Télémaque. Chacun doit suivre courageusement sa destinée, il est inutile de s'affliger. Si jamais vous avez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Télémaque à son pere & à son pays, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible ? Je ne cherche ni biens, ni autorité sur la terre, je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice & la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance & l'amitié que vous m'avez témoigné ?

A ces mots, Idoménée fut tout-à-coup changé, il sent son cœur appaisé, comme Neptune de son trident appaise les flots en courroux & les plus noires tempêtes. Il restoit seulement en lui une douleur douce & paisible : c'étoit plutôt une tristesse & un sentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'espérance du

ſecours des dieux commencerent à renaître au-dedans de lui.

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne ſe point décourager! du moins ſouvenez-vous d'Idoménée, quand vous ſerez arrivé à Ithaque, où votre ſageſſe vous comblera de proſpérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, & que vous y avez laiſſé un roi malheureux qui n'eſpere qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulyſſe, je ne vous retiens plus: je n'ai garde de réſiſter aux dieux, qui m'avoient prêté un ſi grand tréſor. Allez auſſi, Mentor, le plus grand & le plus ſage de tous les hommes, (ſi toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, & ſi vous n'êtes point une divinité ſous une forme empruntée, pour inſtruire les hommes foibles & ignorans) allez, conduiſez le fils d'Ulyſſe, plus heureux de vous avoir que d'être le vainqueur d'Adraſte. Allez tous deux, je n'oſe plus parler, pardonnez mes ſoupirs. Allez, vivez, ſoyez heureux enſemble: il ne me reſte plus au monde que le ſouvenir de vous avoir poſſédés ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours dont je n'ai pas connu aſſez le prix, jours trop rapidement écoulés, vous ne reviendrez jamais: jamais mes yeux ne reverront ce qu'il voient.

Mentor prit ce moment pour le départ: il embraſſa Philoclès, qui l'arroſa de ſes larmes, ſans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour le retirer de celles d'Idoménée; mais Idoménée prenant le chemin du port, ſe mit entre Mentor & Télémaque: il les regardoit, il gémiſſoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus ſur le rivage couvert de matelots; on tend les cordages, on leve les voiles; le vent favorable ſe leve.

Télémaque & Mentor, les larmes aux yeux, prennent congé du roi, qui les tient long-temps serrés entre ses bras, & qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut. Déja les voiles s'enflent, on leve les ancres, la terre semble s'enfuir, & le pilote expérimenté, apperçoit de loin les montagnes de Leucrate, dont la tete se cache dans un tourbillon de frimats glacés, & les monts Acrocétauniens qui montrent encore un front orgueilleux au ciel, après avoir été si souvent écrasés par la foudre. Pendant cette navigation, Télémaque disoit à Mentor : je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement, que vous m'avez expliquées : d'abord elles me paroissent comme un songe ; mais peu-à-peu elles se démêlent dans mon esprit & s'y présentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres le matin aux premieres lueurs de l'aurore, mais qui ensuite semblent sortir comme d'un cahos, quand la lumiere, qui croît insensiblement, les distingue, & leur rend, pour ainsi dire, leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du gouvernement, est de bien discerner les differens caracteres d'esprit, pour les choisir & les appliquer selon leurs talens : mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : il faut étudier les hommes pour les connoître ; & pour les connoître, il en faut voir & traiter avec eux. Les rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois, dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables des plus hautes fonctions. Comment est ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux ? C'est à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec

des gens expérimentés ; tout de même, parlez souvent des bonnes & mauvaises qualités des hommes avec d'autres hommes sages & vertueux, qui aient long temps étudié leurs caracteres, vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits & ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais poëtes ? C'est la fréquente lecture, & la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la poésie. Qui est-ce qui vous a acquis le discernement sur la musique ? C'est la même application à observer les bons musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes, si on ne les connoît pas ? comment les connoîtra-t-on si on ne vit pas avec eux ? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part & d'autres que des choses indifférentes & préparées avec art. Il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur tous les ressorts secrets qui y sont, de les tâter de tous côtés, de les sonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par savoir ce qu'ils doivent être ; il faut savoir ce que c'est que le vrai & solide mérite pour discerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne cesse de parler de vertu & de mérite, sans savoir ce que c'est précisément que le mérite & la vertu. Ce ne sont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plupart des hommes, qui se font l'honneur d'en parler à toute heure ; il faut avoir des principes certains de justice, de raison & de vertu, pour connoître ceux qui sont raisonnables & vertueux. Il faut savoir les maximes d'un bon & sage gouvernement pour connoître les hommes qui les ont, & ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité. En un mot, pour mesurer plusieurs corps, il faut avoir

une mesure fixe. Pour juger des esprits, il faut avoir tout de même des principes constans auxquels tous nos jugemens se réduisent. Il faut savoir précisément quel est le but de la vie humaine, & quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes. Ce but unique & essentiel est de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour soi, car cette recherche ambitieuse n'iroit qu'à satisfaire un orgueil tyrannique: mais on doit se sacrifier dans les peines infinies du gouvernement pour rendre les hommes bons & heureux: autrement on marche à tâtons & au hasard pendant toute la vie. On va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne consulte point les astres, & à qui toutes les côtes voisines sont inconnues: il ne peut faire que naufrage.

Souvent les princes, faute de savoir en quoi consiste la vraie vertu, ne savent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes. La vraie vertu a pour eux quelque chose d'âpre: elle leur paroît trop austere & indépendante: elle les effraie & les aigrit: ils se tournent vers la flatterie: dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincérité ni de vertu: dès lors ils courent après un vain fantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre: car les bons connoissent bien les méchans: mais les méchans ne connoissent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels princes ne savent que se défier de tout le monde également. Ils se cachent, ils se renferment, il sont jaloux sur les moindres choses, ils craignent les hommes, & se font craindre d'eux. Ils fuient la lumiere, ils n'osent paroître dans leur naturel: quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être, car la curiosité maligne de leurs sujets pénetre & devine tout, mais ils ne connoissent personne. Les gens intéressés qui les obsedent sont ravis de

les voir inaccessibles. Un roi inaccessible aux hommes l'est aussi à la vérité. On noircit par d'infâmes rapports, & on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces sortes de rois passent leur vie dans une grandeur sauvage & farouche, où craignant sans cesse d'être trompés, ils le sont toujours inévitablement, & méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions & tous leurs préjugés. Les bons mêmes ont leurs défauts & leurs préventions. De plus, on est à la merci des rapporteurs, nation basse & maligne, qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plutôt que de cesser de nuire, qui se joue pour son intérêt de la défiance & de l'indigne curiosité d'un prince foible & ombrageux.

Connoissez donc, ô mon cher Télémaque, connoissez les hommes, examinez-les, faites les parler les uns & les autres, éprouvez-les peu-à-peu, ne vous livrez à aucun. Profitez de vos expériences, lorsque vous aurez été trompé dans vos jugemens : car vous serez trompé quelquefois. Apprenez par-là à ne juger promptement de personne, ni en bien, ni en mal. Les méchans sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisemens ; mais vos erreurs passées vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, servez-vous-en avec confiance, car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture : ils aiment mieux de l'estime & de la confiance que les trésors ; mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes. Tel eût été toujours vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité & de richesses. Quiconque est assez aimé des dieux pour trouver dans tout un

un royaume deux ou trois vrais amis d'une sagesse & d'une bonté constante, trouve bientôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même dans les autres sujets.

Mais faut-il, disoit Télémaque, se servir des méchans, quands ils sont habiles, comme je l'ai oui dire tant de fois ? on est souvent, répondit Mentor, dans la nécessité de s'en servir. Dans une nation agitée & en désordre, on trouve souvent des gens injustes & artificieux, qui sont déja en autorité : ils ont des emplois importans qu'on ne peut leur ôter ; ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager ; il faut les ménager eux-mêmes, ces honnetes scélérats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un temps, mais il faut aussi avoir en vue de les rendre peu à-peu inutiles. Pour la vraie & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais ; car ils peuvent en abuser, & vous retenir ensuite malgré vous par votre secret, chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez vous d'eux pour des négociations passageres. Traitez-les bien, engagez-les par les passions mêmes à vous être fideles, car vous ne les tiendrez que par-là : mais ne les admettez point dans vos délibérations les plus secretes. Ayez toujours un ressort prêt pour les remuer à votre gré, mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur ni de vos affaires. Quand votre état devient paisible, réglé, conduit par des hommes sages & droits, dont vous êtes sûr, peu-à-peu les méchans, dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter, car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans, mais en les trai-

tant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il est nécessaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité, il faut néanmoins relever peu à-peu l'autorité, & réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, si on les laissoit faire. Après tout c'est un mal que le bien se fasse par les méchans; & quoique ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu-à peu à le faire cesser. Un prince sage, qui ne voudra que le bon ordre & la justice, parviendra avec le temps à se passer des hommes corrompus & trompeurs: il en trouvera assez de bons, qui auront une habileté suffisante.

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une nation, il est nécessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor. L'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage, chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, & qui deviendroient de grands hommes, si l'éducation & l'espérance du succès les animoit au travail! Combien y a-t-il d'hommes que la misere & l'impuissance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime? Si donc vous attachez les récompenses & les honneurs au génie & à la vertu, combien de sujets se formeront d'eux mêmes! Mais combien en formerez-vous, en les faisant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers? Vous exercerez leurs talens, vous éprouverez l'étendue de leur esprit, & la sincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris sous vos yeux dans les inférieures. Vous les aurez suivis toute votre vie de degré en degré, vous jugerez d'eux, non par

leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi avec Télémaque, ils apperçurent un vaisseau phéacien qui avoit relâché dans une petite isle déserte & sauvage, bordée de rochers affreux. En même-temps les vents se tûrent, les doux zéphirs mêmes semblerent retenir leurs haleines, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abattues ne pouvoient plus animer le vaisseau, l'effort des rameurs déja fatigués étoit inutile; il fallut aborder en cette isle, qui étoit plutôt un écueil, qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre temps moins calme, on n'auroit pu y aborder sans un grand péril. Ces phéaciens qui attendoient le vent, ne paroissoient pas moins impatiens que les salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpés. Aussi-tôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulysse, roi d'Ithaque, dans la maison du roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'étoit adressé par hasard, n'étoit pas phéacien, c'étoit un étranger inconnu, qui avoit un air majestueux, mais triste & abattu: il paroissoit rêveur, & a peine écouta-t-il d'abord la question de Télémaque; mais enfin il lui répondit: Ulysse, vous ne vous trompez pas, il a été reçu chez le roi Alcinoüs, comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hospitalité; mais il n'y est plus, & vous l'y chercherez inutilement, il est parti pour revoir Ithaque, si les dieux appaisés souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses dieux pénates. A peine cet étranger eût prononcé tristement ces paroles, qu'il se jetta dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit,

& paroissoit affligé de ne pouvoir partir. Télémaque le regardoit fixement : plus il le regardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, disoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui est plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le suis, & je sens que mon cœur s'intéresse pour cet homme, sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu. A peine a-t-il daigné m'écouter & me répondre. Je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux. Mentor, souriant, répondit : voilà à quoi servent les malheurs de la vie ; ils rendent les princes modérés & sensibles aux peines des autres Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prospérités, ils se croient des dieux, ils veulent que les montagnes s'applanissent pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent se jouer de la nature entiere. Quand ils entendent parler des souffances, ils ne savent ce que c'est, c'est un songe pour eux ; ils n'ont jamais vu la distance du bien & du mal : l'infortune seule peut leur donner de l'humanité, & changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils sentent qu'ils sont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est comme vous errant sur ce rivage, combien devez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lorsque vous le verrez un jour souffrir ? Ce peuple que les dieux vous auront confié, comme on confie un troupeau à un berger, sera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre imprudence ; car les peuples ne souffrent que par les fautes des rois, qui devroient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi, Télémaque étoit plongé dans la tristesse & dans le chagrin.

& il lui répondit enfin avec un peu d'émotion: si toutes ces choses sont vraies, l'état d'un roi est bien malheureux : il est l'esclave de tous ceux auxquels il paroît commander. Il n'est pas tant fait pour leur commander, qu'il est fait pour eux, il se doit tout entier à eux, il est chargé de tous leurs besoins, il est l'homme de tout le peuple & de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses, qu'il les corrige en pere, qu'il les rende sages & heureux. L'autorité qu'il paroît avoir n'est pas la sienne ; il ne peut rien faire ni pour sa gloire, ni pour son plaisir ; son autorité est celle des loix, il faut qu'il leur obéisse pour en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler, il n'est que le défenseur des loix pour les faire régner ; il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les faire maintenir : il est l'homme le moins libre & le moins tranquille de son royaume. C'est un esclave qui sacrifie son repos & sa liberté, pour la liberté & la félicité publique.

Il est vrai, répondit Mentor, que le roi n'est roi que pour avoir soin de son peuple, comme un berger de son troupeau, ou comme un pere de sa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens ? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenses, il représente les dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre-humain. N'a-t-il pas assez de gloire à faire garder les loix ? Celle de se mettre au-dessus des loix est une gloire fausse, qui n'inspire que de l'horreur & du mépris : s'il est méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne sauroit trouver aucune paix dans ses passions & dans sa vanité : s'il est bon, il doit goûter le plus pur & le plus solide de tous les plaisirs à travailler pour la vertu ; & attendre des dieux une éternelle récompense.

Télémaque agité au-dedans par une peine secrete, sembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, & qu'il les eût lui-même enseignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit, contre ses véritables sentimens, un esprit de contradiction & de subtilité, pour rejetter les vérités que Mentor expliquoit.

Télémaque opposoit à ses raisons l'ingratitude des hommes. Quoi! disoit-il, prendre tant de peine, pour se faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, & pour faire du bien à des méchans qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire! Mentor lui répondoit patiemment: il faut compter sur l'ingratitude des hommes, & ne laisser pas de leur faire du bien. Il faut les servir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'est jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les dieux s'en souviennent, & le récompensent. De plus si la multitude est ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui sont touchés de votre vertu. La multitude même, quoique changeante & capricieuse, ne laisse pas de faire tôt ou tard une espece de justice à la véritable vertu: mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? Ne travaillez pas uniquement à les rendre puissans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaisirs; cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent: ils n'en seront que plus méchans, & par conséquent plus ingrats: c'est leur faire un présent funeste: c'est leur offrir un poison délicieux. Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs, à leur inspirer la justice, la sincérité, la crainte des dieux, l'humilité, la fidélité, la modération, le désintéressement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le véritable bien, qui est la vertu;

si elle est solide, elle les arrachera toujours à celui qui la leur aura inspirée. Ainsi, en leur donnant les véritables biens, vous vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des princes, qui ne les ont jamais portés qu'à l'injustice, qu'à l'ambition sans bornes, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi ? Le prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que si, au contraire, il travailloit par ses exemples & par son autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leurs vertus : ou du moins il trouveroit dans la sienne & dans l'amitié des dieux de quoi se consoler de tous les mécomptes.

A peine ce discours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empressement vers le phéacien, dont le vaisseau étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entr'eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, & s'ils n'avoient point vu Ulysse. Le vieillard répondit : nous venons de notre isle, qui est celle des phéaciens : nous allons chercher des marchandises vers l'Epire. Ulysse, comme on vous l'a déja dit a passé dans notre patrie, mais il en est parti. Quel est, ajouta aussi-tôt Télémaque, cet homme si triste, qui cherche les lieux les plus déserts en attendant que votre vaisseau parte ? C'est, répondit le vieillard, un étranger qui nous est inconnu : mais on dit qu'il se nomme Cléomenes, qu'il est né en Phrygie, qu'un oracle avoit prédit à sa mere avant sa naissance qu'il seroit roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie, & que s'il y demeuroit, la colere des dieux se feroit sentir aux phrygiens par une cruelle peste. Dès qu'il fut né, ses parens le donnerent à des matelots qui le porterent dans

l'isle de Lesbos. Il y fut nourri en secrèt aux dépens de sa patrie, qui avoit un si grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuste, agréable & adroit à tous les exercices du corps. Il s'appliqua même avec beaucoup de goût & de génie aux sciences & aux beaux arts : mais on ne peut le souffrir dans aucun pays. La prédiction faite sur lui devint célebre : on le reconnut bientôt par-tout où il alla. Par-tout les rois craignoient qu'il ne leur enlevât leur diadême : ainsi il est errant depuis sa jeunesse, & il ne peut trouver aucun lieu au monde où il lui soit libre de s'arrêter : il a souvent passé chez des peuples fort éloignés du sien. Mais à peine est-il arrivé dans une ville qu'on y découvre sa naissance, & l'oracle qui le regarde. Il a beau se cacher & choisir en chaque lieu quelque genre de vie obscure, ses talens éclatent, dit-on, toujours malgré lui, & pour la guerre, & pour les lettres & pour les affaires les plus importantes. Il se présente toujours en chaque pays quelqu'occasion imprévue qui l'entraîne, & qui le fait connoître au public. C'est son mérite qui fait son malheur : il le fait craindre, & l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa destinée est d'être estimé, aimé, admiré par-tout, mais rejetté de toutes les terres connues. Il n'est plus jeune, & cependant il n'a pu encore trouver aucune côte, ni de l'Asie, ni de la Grece où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos : il paroît sans ambition, & il ne cherche aucune fortune. Il se trouveroit trop heureux que l'oracle ne lui eût jamais promis la royauté. Il ne lui reste aucune espérance de revoir jamais sa patrie ; car il sait qu'il ne pourroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La royauté même, pour laquelle il souffre, ne lui paroît point desirable : il court malgré lui après elle par une triste fatalité de royaume en

royaume : elle semble fuir devant lui pour se jouer de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse : funeste présent des dieux, qui trouble tous ses plus beaux jours, & qui ne lui cause que des peines, dans l'âge où l'homme infirme n'a plus besoin que de repos. Il s'en va, dit-il, vers la Thrace chercher quelque peuple sauvage & sans loix qu'il puisse assembler, policer & gouverner pendant quelques années, après quoi l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les royaumes les plus florissans ; il compte alors se retirer dans le village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime passionnément. C'est un homme sage & modéré, qui craint les dieux, qui connoît bien les hommes, qui sait vivre en paix avec eux, sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger, dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette conversation, Télémaque tournoit souvent ses yeux vers la mer qui commençoit à être agitée. Le vent soulevoit les flots, qui venoient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Télémaque : il faut que je parte, mes compagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il court au rivage, on s'embarque, on n'entend que des cris confus sur le rivage par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu avoit erré quelque temps au milieu de l'isle, montant sur le sommet de tous les rochers, & considérant de-là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vue, & il ne cessoit d'observer ses pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses, & servant de jouet à une rigoureuse fortune loin de sa patrie. Au moins, disoit-il en lui-même, peut être reverrai-je Ithaque.

mais ce Cléomenes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui, adoucissoit la peine de Télémaque. Enfin cet homme, voyant son vaisseau prêt, étoit descendu de ces rochers escarpés avec autant de vîtesse & d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des précipices pour aller percer de ses fleches les cerfs & les sangliers. Déja cet inconnu est dans le vaisseau qui fend l'onde amere, & qui s'éloigne de la terre.

Alors une impression secrete de douleur saisit le cœur de Télémaque; il s'afflige sans savoir pourquoi; les larmes coulent de ses yeux, & rien ne lui est si doux que de pleurer. En même temps il apperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente couchés sur l'herbe, & profondément endormis: ils étoient las & abattus. Le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, & tous les humides pavôts de la nuit avoient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Télémaque est étonné de voir cet assoupissement universel des salentins, pendant que les phéaciens avoient été si attentifs & si diligens à profiter du vent favorable; mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau phéacien prêt à disparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les salentins pour les éveiller. Un étonnement & un trouble secret tient ses yeux attachés vers ce vaisseau déja parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchissent un peu dans l'onde azurée; il n'écoute pas même Mentor qui lui parle; il est tout hors de lui-même dans un transport semblable à celui de Ménades, lorsqu'elles tiennent le thyrse en main, & qu'elles font retentir de leurs cris insensés les rives de l'Hebre & les montagnes de Rhodope & Ismare.

Enfin, il revient un peu de cette espece d'en-

chantement : ses larmes recommencent à couler de ses yeux ; & alors Mentor lui dit : je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer ; la cause de votre douleur, qui vous est inconnue, ne l'est pas à Mentor ; c'est la nature qui parle, & qui se fait sentir : c'est elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une si vive émotion, est le grand Ulysse : ce qu'un vieillard phéacien vous a raconté de lui sous le nom de Cléomenes, n'est qu'une fiction, pour cacher plus sûrement le retour de votre pere dans son royaume. Il s'en va droit à Ithaque ; déja il est bien près du port, & il revoit enfin ces lieux si long-temps desirés : vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais sans le connoître ; bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra. Mais maintenant les dieux ne pouvoient permettre votre reconnoissance hors d'Ithaque. Son cœur n'a pas moins été ému que le vôtre : il est trop sage pour se découvrir à nul mortel dans un lieu où il pourroit être exposé à des trahisons & aux insultes des cruels amans de Pénélope. Ulysse votre pere est le plus sage de tous les hommes ; son cœur est comme un puits profond : on ne sauroit y puise son secret. Il aime la vérité, & ne dit jamais rien qui la blesse, mais il ne la dit que pour le besoin : & la sagesse, comme un sceau, tient toujours ses levres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant ? Combien s'est-il fait de violence pour ne se point découvrir ? Que n'a-t-il pas souffert en vous voyant ? Voilà ce qui le rendoit triste & abattu.

Pendant ce discours, Télémaque attendri & troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes, les sanglots l'empêcherent même long-temps de répondre, enfin il s'écria : Hélas ! mon cher Mentor, je sentois bien dans cet inconnu je ne sais

quoi qui m'attiroit à lui, & qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit, avant son départ, que c'étoit Ulysse, puisque vous le connoissiez ? Pourquoi l'avez-vous laissé partir, sans lui parler, & sans faire semblant de le reconnoître ? Quel est donc ce mystere ? Serai-je toujours malheureux ? Les dieux irrités veulent-ils me tenir comme Tantale altéré, qu'une eau trompeuse amuse, s'enfuyant de ses levres avides ? Ulysse ! Ulysse, m'avez-vous échappé pour jamais ? Peut-être ne le reverrai-je plus ! Peut-être que les amans de Pénélope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient ! Au moins, si je le suivois, je mourrois avec lui ! O Ulysse ! ô Ulysse ! si la tempête ne vous rejette pas encore contre quelqu'écueil, (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon à Mycenes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'embrasserois, je serois déja avec lui dans le port d'Ithaque : nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en souriant : voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes sont faits. Vous voilà tout désolé, parce que vous avez vu votre pere sans le connoître. Que n'eussiez-vous pas donné hier pour être assuré qu'il n'étoit pas mort ? Aujourd'hui vous en êtes assuré par vos propres yeux, & cette assurance, qui devroit vous combler de joie, vous laisse dans l'amertume. Ainsi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qui a le plus desiré, dès qu'il le possede ; & il est ingénieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne possede pas encore. C'est pour exercer votre patience que les dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez

ce temps comme perdu, ſachez que c'eſt le plus utile de votre vie : car il vous exerce dans la plus néceſſaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de ſoi & des autres : l'impatience qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'eſt qu'une foibleſſe & une impuiſſance de ſouffrir la peine. Celui qui ne ſait pas attendre & ſouffrir, eſt comme celui qui ne ſait pas ſe taire ſur un ſecret : l'un & l'autre manquent de fermeté pour ſe retenir, comme un homme qui court dans un charriot, & qui n'a pas la main aſſez ferme pour arrêter, quand il le faut, ſes courſiers fougueux ; ils n'obéiſſent plus au frein, ils ſe précipitent : l'homme foible auquel ils échappent, eſt briſé dans ſa chûte. Ainſi l'homme impatient eſt entraîné par ſes deſirs indomptés & farouches, dans un abyme de malheurs : plus ſa puiſſance eſt grande, plus ſon impatience lui eſt funeſte : il n'attend rien, il ne ſe donne le temps de rien meſurer, il force toutes choſes pour ſe contenter : il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il ſoit mûr, il briſe les portes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre, il veut moiſſonner quand le ſage laboureur ſeme : tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-temps eſt mal fait, & ne peut avoir de durée non plus que ſes deſirs volages. Tels ſont les projets inſenſés d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui ſe livre à ſes deſirs impatiens pour abuſer de ſa puiſſance. C'eſt pour vous apprendre à être patient, mon cher Télémaque, que les dieux exercent tant votre patience, & ſemblent ſe jouer de vous dans la vie errante, où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous eſpérez ſe montrent à vous, & s'enfuient comme un ſonge léger que le réveil fait diſparoître : pour vous apprendre que les

les choses mêmes qu'on croit tenir dans ses mains, échappent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne nous seront pas aussi utiles que sa longue absence, & les peines que vous souffrez en le cherchant.

Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une derniere épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur presser les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à coup, & l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gazon: l'encens fume, le sang des victimes coule. Télémaque pousse des soupirs tendres vers le ciel, il reconnoît la puissante protection de la déesse. A peine le sacrifice est-il achevé, qu'il suit Mentor dans les routes sombres d'un petit bois voisin. Là il apperçoit tout-a-coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme: les rides de son front s'effacent comme les ombres disparoissent, quand l'Aurore de ses doigts de roses, ouvre les portes de l'orient, & enflamme tout l'horison; ses yeux creux & austeres se changent en deux yeux bleus d'une couleur célestes & pleins d'une flamme divine, sa barbe grise & négligée disparoît, des traits nobles & fiers, mêlés de douceur & de grace, se montrent aux yeux de Télémaque ébloui. Il reconnoît un visage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement éclose au soleil: on y voit la blancheur des lys mêlée de roses naissantes. Sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse avec une majesté simple & négligée: une odeur d'ambroisie se répand de ses cheveux flottans: ses habits éclatent comme les vives couleurs, dont le soleil, en se levant peint les sombres

voûtes du ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette divinité ne touche pas le pied à terre, elle coule légérement dans l'air, comme un oiseau le fend de ses aîles. Elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes & les nations les plus guerrieres : Mars même en seroit effrayé. Sa voix est douce & modérée, mais forte & insinuante. Toutes ses paroles sont des traits de feux qui percent le cœur de Télémaque, & qui lui font ressentir je ne sais quelle douleur délicieuse. Sur son casque paroît l'oiseau triste d'Athênes, & sur sa poitrine brille la redoutable égide. A ces marques Télémaque reconnoît Minerve.

O déesse, dit-il, c'est donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son pere ! Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua ; ses levres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui sortoient avec impétuosité du fond de son cœur. La divinité présente l'accabloit, & il étoit comme un homme qui dans un songe, est oppressé jusqu'à perdre la respiration, & qui, par l'agitation pénible de ses levres, ne peut former aucune voix.

Enfin, Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la derniere fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous. Je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré, par des expériences sensibles, les vraies & les fausses maximes, par lesquelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs. Car quel est l'homme qui peut gouverner sagement, s'il n'a

jamais souffert, & s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité? Vous avez rempli, comme votre pere, les terres & les mers de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas: il ne vous reste plus qu'un court & facile trajet jusqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment. Combattez avec lui, & obéissez lui comme le moindre de ses sujets, donnez-en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouse Antiope, & vous serez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse & la vertu.

Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveller l'âge d'or. Ecoutez tout le monde, croyez peu de gens, gardez-vous bien de vous croire trop vous-même, craignez de vous tromper; mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé. Aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire, quand l'amour manque; mais il la faut toujours employer à regret, comme les remedes violens & les plus dangereux. Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voulez entreprendre; prévoyez les plus terribles inconvéniens, & sachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, & à les mépriser, quand ils deviennent nécessaires: celui qui ne veut pas les voir, n'a pas assez de courage pour en supporter tranquillement la vue. Celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage & magnanime. Fuyez la mollesse, le faste, la profusion, mettez votre gloire dans la simplicité; que vos vertus & vos bonnes actions soient les ornemens de votre personne & de votre palais;

quelle soit la garde qui vous environne, & que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai bonheur. N'oubliez jamais que les rois ne regnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples. Les biens qu'ils font s'étendent jusques dans les siecles les plus éloignés. Les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération, jusqu'à la postérité la plus reculée. Un mauvais regne fait quelquefois la calamité de plusieurs siecles. Sur-tout soyez en garde contre votre humeur. C'est un ennemi que vous porterez par-tout avec vous jusqu'à la mort. Il entrera dans vos conseils, & vous trahira, si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes: elle donne des inclinations & des aversions d'enfant au préjudice des plus grands intérêts: elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons: elle obscurcit tous les talens, rabaisse le courage, rend un homme inégal, foible, vil & insupportable. Défiez-vous de cet ennemi. Craignez les dieux, ô Télémaque! cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme: avec elle vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joie, les purs plaisirs, la vraie liberté, la douce abondance, & la gloire sans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulysse, mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est temps que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparée de vous en Egypte & à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sevre les enfans, lorsqu'il est temps de leur ôter le lait, pour leur donner des alimens solides.

A peine la déesse eût achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'enveloppa d'un nuage

d'or & d'azur, où elle disparut. Télémaque soupirant, étonné & hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au ciel ; puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque, reconnut son pere chez le fidele Eumée.

Fin du dixieme & dernier livre.

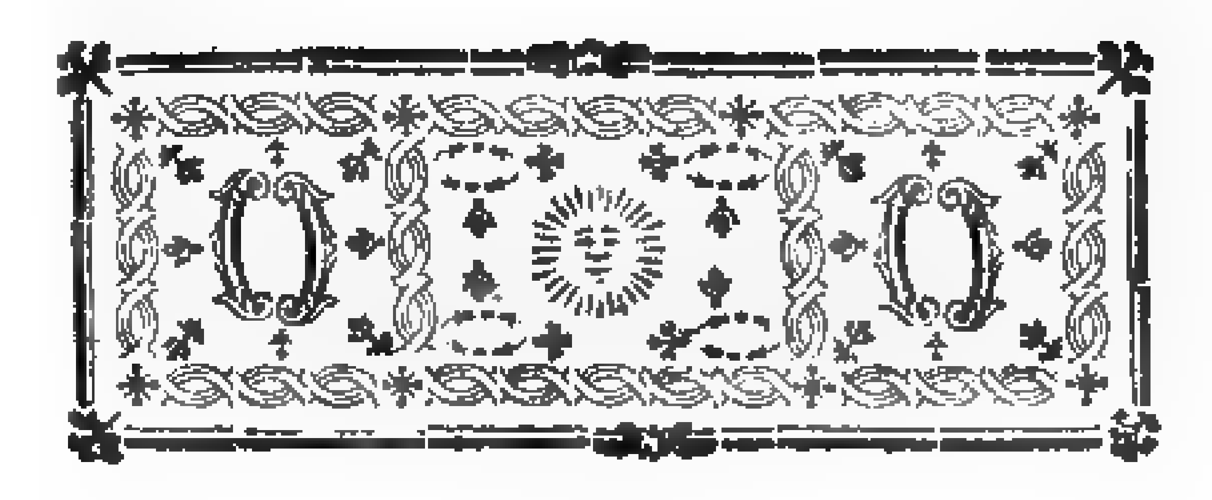


LES
AVENTURES
D'ARISTONOÜS.



AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

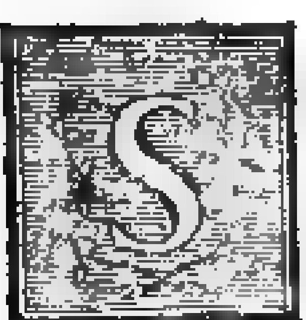
APrès les Aventures de Télémaque, on ne peut rien lire de plus tendre, ni de mieux touché que celles d'Aristonoüs. Il semble que la nature elle-même ait dicté ces deux charmans ouvrages; & comme le même esprit & la même simplicité y regnent également partout, on sera sans doute bien aise de les trouver joints ensemble, quoiqu'ils ne soient pas de la même main, comme plusieurs personnes de bon goût me l'ont assuré. On donne communément l'avantage à Télémaque; & il le faut avouer, cet ouvrage est incomparable. L'auteur d'Aristonoüs à pris l'idée, le style & la morale du premier: ainsi, s'il n'a pas la gloire de l'invention, il a du moins l'avantage d'avoir trouvé le secret d'imiter un homme qui paroiossit inimitable.



LES

AVENTURES

D'ARISTONOUS.



SOPHRONIME ayant perdu les biens de ses ancêtres par des naufrages, & par d'autres malheurs, s'en consoloit par sa vertu dans l'isle de Delos. Là, il chantoit sur une lyre d'or, les merveilles du dieu qu'on y adore Il cultivoit les muses dont il étoit aimé. Il recherchoit curieusement tous les secrets de la nature, le cours des astres & des cieux, l'ordre des élémens, la structure de l'univers qu'il mesuroit de son compas, la vertu des plantes, la conformation des animaux. Mais sur-tout il s'étudioit lui-même, & s'appliquoit à orner son ame par la vertu. Ainsi la fortune en voulant l'abattre, l'avoit élevé à la véritable gloire, qui est celle de la sagesse.

Pendant qu'il vivoit heureux sans bien dans cette retraite, il apperçoit un jour sur le rivage de la mer, un vieillard vénérable qui lui étoit inconnu; c'étoit un étranger qui venoit d'aborder

dans l'isle. Ce vieillard admiroit les bords de la mer, dans laquelle il savoit que cette isle avoit été autrefois flottante. Il considéroit cette côte où s'élevoient, au dessus des sables & des rochers, de petites collines toujours couvertes d'un gazon naissant & fleuri. Il ne pouvoit assez regarder les fontaines pures & les ruisseaux rapides qui arrosoient cette délicieuse campagne : il s'avançoit par les bocages sacrés qui environnoient le temple du dieu. Il étoit étonné de voir cette verdure que les aquilons n'osent jamais ternir, & il considéroit déja le temple d'un marbre de Paros, plus blanc que la neige, environné de hautes colonnes de jaspes. Sophronime n'étoit pas moins attentif à considérer ce vieillard ; sa barbe blanche tomboit sur sa poitrine, son visage n'avoit rien de difforme, il étoit encore exempt des injures d'une vieillesse caduque, ses yeux montroient une douce vivacité, sa taille étoit haute & majestueuse, mais un peu courbée, & un bâton d'ivoire le soutenoit. O étranger, lui dit Sophronime, que cherchez-vous dans cette isle, qui paroît vous être inconnue ? Si c'est le temple du dieu, vous le voyez de loin, & je m'offre de vous y conduire, car je crains les dieux, & j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on fasse pour secourir les étrangers.

J'accepte, répondit ce vieillard, l'offre que vous me faites avec tant de marques de bonté. Je prie les dieux de récompenser votre amour pour les étrangers : allons vers le temple. Dans le chemin, il raconta à Sophronime le sujet de son voyage. Je m'appelle, lui dit-il, Aristonoüs, natif de Clazomene, ville d'Ionie, située sur cette côte agréable, qui s'avance dans la mer, & semble s'aller joindre a l'isle de Chio, fortunée patrie d'Homere ; je nâquis de parens pauvres, quoique nobles. Mon pere,

nommé Polystrate, qui étoit déja chargé d'une nombreuse famille, ne voulut point m'élever, il me fit exposer par un de ses amis de Téos. Une vieille femme d'Erythrée, qui avoit du bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me nourrit de lait de chevre dans sa maison : mais comme elle étoit pauvre, dès que je fus en âge de servir, elle me vendit à un marchand d'esclaves, qui me mena dans la Lycie. Ce marchand me revendit à Patare à un homme riche & vertueux, nommé Alcine, & Alcine eut soin de moi dans ma jeunesse. Je lui parus docile, modéré, sincere, affectionné & appliqué à toutes les choses honnêtes dont on voulut m'instruire. Il me dévoua aux arts qu'Apollon favorise : il me fit apprendre la musique, les exercices du corps, & sur-tout l'art de guérir les plaies des hommes. J'acquis bientôt une assez grande réputation dans cet art, qui est si nécessaire ; & Apollon qui m'inspira, me découvrit des secrets merveilleux. Alcine, qui m'aimoit de plus en plus, & qui étoit ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit, & m'envoya à Polycrate, tyran de Samos, qui, dans son incroyable félicité, craignoit toujours que la fortune, après l'avoir si long-temps flatté, ne le trahit cruellement. Il aimoit la vie, qui étoit pour lui pleine de délices, il craignoit de la perdre, & vouloit prévenir les moindres apparences de maux, ainsi il étoit toujours environné des hommes les plus célebres dans la médecine. Polycrate fut ravi que je voulusse passer ma vie auprès de lui. Pour m'y attacher, il me donna de grandes richesses ; & me combla d'honneurs. Je demeurai long-temps à Samos, où je ne pouvois assez m'étonner de voir que la fortune sembloit prendre plaisir de le servir selon tous ses desirs. Il suffisoit qu'il entreprît une guerre, la victoire suivoit de près : il n'a-

voit qu'à vouloir les choses les plus difficiles ; elles se faisoient d'abord comme d'elles mêmes. Ses richesses immenses se multiplioient tous les jours ; tous ses ennemis étoient abattus à ses pieds. Sa santé, loin de diminuer, devenoit plus forte & plus égale. Il y avoit déja quarante ans que ce tyran, tranquille & heureux, tenoit la fortune comme enchaînée, sans qu'elle osât jamais le démentir en rien, ni lui causer le moindre mécompte dans tous ses desseins. Une prospérité si inouie parmi les hommes me faisoit peur pour lui. Je l'aimois sincérement, & je ne pus m'empêcher de lui découvrir ma crainte, elle fit impression dans son cœur : car encore qu'il fût amolli par les délices, enorgueilli de sa puissance, il ne laissoit pas d'avoir quelques sentimens d'humanité, quand on le faisoit ressouvenir des dieux & de l'inconstance des choses humaines. Il souffrit que je lui disse la vérité, & il fut si touché de ma crainte pour lui, qu'enfin il résolut d'interrompre le cours de ses prospérités par une perte qu'il vouloit se préparer lui même. Je vois bien, me dit-il, qu'il n'y a point d'homme, qui ne doive en sa vie éprouver quelque disgrace de la fortune : plus on a été épargné d'elle, plus on a à craindre quelque révolution affreuse : moi, qu'elle a comblé de biens pendant tant d'années, je dois attendre des maux extrêmes, si je ne détourne ce qui semble me menacer ; je veux donc me hâter de prévenir les trahisons de cette fortune flatteuse. En disant ces paroles, il tira de son doigt un anneau, qui étoit d'un très-grand prix, & qu'il aimoit fort : il le jetta en ma présence, du haut d'une tour dans la mer, espérant par cette perte d'avoir satisfait à la nécessité de subir, du moins une fois en sa vie, les rigueurs de la fortune ; mais c'étoit un aveuglement causé par sa prospérité, les maux qu'on

choisit, & qu'on se fait soi-même, ne sont plus des maux : nous ne sommes affligés que par les peines forcées & imprévues dont les dieux nous frappent. Polycrate ne savoit pas que le vrai moyen de prévenir la fortune, étoit de se détacher par sagesse & par modération de tous les biens fragiles qu'elle donne. La fortune à laquelle il voulut sacrifier son anneau, n'accepta point ce sacrifice, & Polycrate, malgré lui, parut plus heureux que jamais. Un poisson avoit avalé l'anneau : le poisson avoit été pris & porté chez Polycrate, préparé pour être servi à sa table, & l'anneau trouvé par le cuisinier dans le ventre du poisson, fut rendu au tyran, qui pâlit à la vue d'une fortune si opiniâtre à le favoriser : mais le temps s'approchoit, où ses prospérités devoient changer tout-à-coup en des adversités affreuses. Le grand roi de Perse Darius, fils d'Hystapes, entreprit la guerre contre les grecs, il subjugua bientôt toutes les colonies grecques de la côte d'Asie, & des isles voisines qui sont dans la mer Egée : Samos fut prise, le tyran fut vaincu, & Oronte, qui commandoit pour le grand roi, ayant fait dresser une haute croix, y fit attacher le tyran. Ainsi cet homme qui avoit joui d'une prodigieuse prospérité, & qui n'avoit pu même éprouver le malheur qu'il avoit cherché, périt tout-à-coup par le plus cruel & le plus infâme de tous les supplices. Ainsi rien ne menace tant les hommes de quelque grand malheur, qu'une trop grande prospérité. Cette fortune qui se joue cruellement des hommes les plus élevés, tire aussi de la poussiere ceux qui étoient les plus malheureux. Elle avoit précipité Polycrate du haut de la roue, & elle m'avoit fait sortir de la plus misérable de toutes les conditions, pour me donner de grands biens. Les Perses ne me les ôterent point : au contraire, ils firent grand cas de ma science pour guérir les hommes, & de

modération avec laquelle j'avois vécu pendant que j'étois en faveur auprès du tiran. Ceux qui avoient abusé de sa confiance & de son autorité, furent punis de divers supplices. Comme je n'avois jamais fait de mal à personne, & que j'avois au contraire fait tout le bien que j'avois pu faire, je demeurai le seul que les victorieux épargnerent, & qu'ils traiterent honorablement : chacun s'en réjouit, car j'étois aimé, & j'avois joui de la prospérité sans envie, parce que je n'avois jamais montré ni dureté, ni orgueil, ni avidité, ni injustice. Je passai encore à Samos quelques années assez tranquillement, mais je sentis enfin un violent desir de revoir la Lycie, où j'avois passé si doucement mon enfance. J'espérois d'y trouver Alcine qui m'avoit nourri, & qui étoit le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays, j'appris qu'Alcine étoit mort après avoir perdu ses biens, & souffert avec beaucoup de constance les malheurs de sa vieillesse. J'allai répandre des fleurs & des larmes sur ses cendres : je mis une inscription honorable sur son tombeau, & je demandai ce qu'étoient devenus ses enfans. On me dit que le seul qui étoit resté, nommé Orciloque, ne pouvant se résoudre à paroître sans biens dans sa patrie, où son pere avoit eu tant d'éclat, s'étoit embarqué dans un vaisseau étranger, pour aller mener une vie obscure dans quelque isle écartée de la mer. On m'ajouta que cet Orciloque avoit fait naufrage, peu de temps après vers l'isle de Carpathie, & qu'ainsi il ne restoit plus rien de la famille de mon bienfaicteur Alcine. Aussi-tôt je songeai à acheter la maison où il avoit demeuré, avec les champs fertiles qu'il possédoit autour. J'étois bien aise de revoir ces lieux qui me rappelloient le doux souvenir d'un âge si agréable, & d'un si bon maître : il me sembloit que j'étois encore dans cette fleur de mes premieres années où

j'avois servi Alcine. A peine eus-je acheté de ses créanciers les biens de la succession, que je fus obligé d'aller à Clazomene. Mon pere Polycrate & ma mere Phidile étoient morts : j'avois plusieurs freres qui vivoient mal ensemble. Aussi-tôt que je fus arrivé à Clazomene, je me présentai à eux avec un habit simple, comme un homme dépourvu de biens, en leur montrant les marques avec lesquelles vous savez qu'on a soin d'exposer les enfans. Ils furent étonnés de voir ainsi augmenter le nombre des héritiers de Polycrate, qui devoient partager sa petite succession. Ils voulurent même me contester ma naissance, & ils refuserent devant les juges de me reconnoître. Pour punir leur inhumanité, je déclarai que je consentois à être comme un étranger pour eux. Je demandai qu'ils fussent exclus pour jamais d'être mes héritiers : les juges l'ordonnerent, & alors je montrai les richesses que j'avois apportées dans mon vaisseau. Je leur découvris que j'étois cet Aristonoüs, qui avoit acquis tant de trésors auprès de Polycrate de Samos, & que je ne m'étois jamais marié.

Mes freres se repentirent de m'avoir traité si injustement, & dans le desir de pouvoir être un jour mes héritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'insinuer dans mon amitié. Leur division fut cause que les biens de notre pere furent vendus ; je les achetai, & ils eurent la douleur de voir tout le bien de notre pere passer entre les mains de celui à qui ils n'avoient pas voulu en donner la moindre partie : ainsi ils tomberent tous dans une affreuse pauvreté. Mais, après qu'ils eurent assez senti leur faute, je voulus leur montrer mon bon naturel, je leur pardonnai, je les reçus dans ma maison, je leur donnai à chacun de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer, je les réunis tous : eux & leurs enfans

demeurerent ensemble paisiblement chez moi. Je devins le pere commun de toutes ces différentes familles : par leur union & par leur application au travail, ils amasserent bientôt des richesses considérables. Cependant la vieillesse, comme vous le voyez, est venue frapper à ma porte : elle a blanchi mes cheveux & ridé mon visage : elle m'avertit que je ne jouirai pas long-temps d'une si parfaite prospérité. Avant que de mourir, j'ai voulu voir encore une derniere fois cette terre qui m'est si chere, & qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie, où j'ai appris à être bon & sage, sous la conduite du vertueux Alcine. En repassant en mer, j'ai trouvé un marchand d'une des isles Cyclades, qui m'a assuré qu'il restoit encore à Delos un fils d'Orciloque, qui imitoit la sagesse & la vertu de son grand-pere Alcine. Aussi-tôt j'ai quitté la route de Lycie, & je me suis hâté de venir chercher, sous les auspices d'Apollon, dans son isle, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de temps à vivre : la parque ennemie de ce doux repos que les dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours : mais je serai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant que de se fermer à la lumiere, aient vu le petit-fils de mon maître. Parlez maintenant, ô vous qui habitez avec lui dans cette isle, le connoissez-vous ? Pouvez-vous me dire où je le trouverai ? Si vous me le faites voir, puissent les dieux en récompense vous faire voir sur vos genoux, les enfans de vos enfans jusqu'à la 5e. génération ! Puissent les dieux conserver toute votre maison dans la paix & dans l'abondance pour fruit de votre vertu ! Pendant qu'Aristonoüs parloit ainsi, Sophronime versoit des larmes mêlées de joie & de douleurs. Enfin il se jetta sans pouvoir parler, au cou du vieillard ; il l'embrasse

il le serre, & il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs.

Je suis, ô mon pere, celui que vous cherchez; vous voyez Sophronime, petit fils de votre ami Alcine, c'est moi, & je ne puis douter, en vous écoutant, que les dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnoissance qui sembloit perdue sur la terre, se retrouve en vous seul : j'avois oui dire dans mon enfance qu'un homme célebre & riche, établi à Samos, avoit été nourri chez mon grand pere : mais comme Orciloque, mon pere, qui est mort jeune, me laissa au berceau, je n'ai su ces choses que confusément, je n'ai osé aller à Samos dans l'incertitude, & j'ai mieux aimé demeurer dans cette isle, me consolant dans mes malheurs par les mépris des vaines richesses & par le doux emploi de cultiver les Muses, dans la maison sacrée d'Apollon : la sagesse qui accoutume les hommes à se passer de peu : & à être tranquilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens.

En achevant ces paroles, Sophronime se voyant arrivé au temple, proposa à Aristonoüs d'y faire sa priere & ses offrandes : ils firent au Dieu un sacrifice de deux brebis plus blanches que la neige, & d'un taureau qui avoit un croissant sur le front entre les deux cornes : ensuite ils chanterent des vers en l'honneur du Dieu qui éclaire l'univers, qui regle les saisons, qui préside aux sciences, & qui anime le cœur des neuf muses. Au sortir du temple, Sophronime & Aristonoüs passerent le reste du jour à se raconter leurs aventures. Sophronime reçut chez lui le vieillard avec la tendresse & le respect qu'il auroit témoigné à Alcine même, s'il eût été encore vivant : le lendemain ils partirent ensem-

ble, & firent voile vers la Lycie. Aristonoüs mena Sophronime dans une fertile campagne, sur le bord d'un autre fleuve, dans les ondes duquel Apollon, au retour de la chasse, couvert de poussiere, a tant de fois plongé son corps & lavé ces beaux cheveux blonds. Ils trouverent le long de ce fleuve des peupliers & des saules, dont la verdure tendre & naissante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiseaux, qui chantoient nuit & jour : le fleuve, tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit & d'écume, brisoit les flots dans un canal plein de petits cailloux ; toute la plaine étoit couverte de moissons dorées : les collines qui s'élevoient en amphithéâtre étoient chargées de seps de vignes & d'arbres fruitiers. Là toute la nature étoit riante & gracieuse, le ciel étoit doux & serein, & la terre, toujours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour payer les peines du laboureur. En s'avançant le long du fleuve, Sophronime apperçut une maison simple & médiocre, mais d'une architecture agréable avec des justes proportions : il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meubles de pourpre, tout y étoit propre & plein d'agrément & de commodité, sans magnificence : une fontaine couloit au milieu de la cour, & formoit un petit canal le long d'un tapis verd ; les jardins n'étoient point vastes ; on y voyoit des fruits & des plantes utiles pour la nourriture des hommes ; aux deux côtés du jardin paroissoient deux bocages, dont les arbres étoient presque aussi anciens que la terre leur mere, & dont les rameaux épais faisoient une ombre impénétrable aux rayons du soleil. Ils entrerent dans un sallon, où ils firent un doux repas de mets que la nature fournissoit dans les jardins ; & on n'y voyoit rien de ce que

la délicatesse des hommes va chercher si loin & si cherement dans les villes ; c'étoit du lait aussi doux que celui qu'Apollon avoit le soin de taire, pendant qu'il étoit berger chez le roi Admette : c'étoit du miel plus exquis que celui des abeilles d'Illiba en Sicile, ou du Mont-Hymette dans l'Attique : il y avoit des légumes du jardin, & des fruits qu'on venoit de cueillir ; un vin plus délicieux que le nectar couloit des grands vases dans des coupes cizelées. Pendant ce repas frugal, mais doux & tranquille, Aristonoüs ne voulut point se mettre à table : d'abord il fit ce qu'il put, sous divers prétextes, pour cacher sa modestie ; mais enfin, comme Sophronime voulut le presser, il déclara qu'il ne se résoudroit jamais à manger avec le petit-fils d'Alcine, qu'il avoit si long-temps servi à la même table : voilà, lui disoit-il, où ce sage vieillard avoit accoutumé de manger ; voilà où il conversoit avec ses amis ; voilà où il jouoit à divers jeux : voilà où il se promenoit en lisant Homere & Hésiode ; voici où il se reposoit la nuit. En rappellant ces circonstances, son cœur s'attendrissoit, & les larmes couloient de ses yeux. Après le repas, il mena Sophronime voir la belle prairie où erroient ses grands troupeaux mugissans sur le bord du fleuve : puis ils apperçurent les troupeaux de moutons qui revenoient des gras pâturages : les brébis bélantes & pleines de lait y étoient suivies de leurs petits agneaux bondissans ; on voyoit par-tout les ouvriers empressés, qui aimoient le travail pour l'intérêt de leur maître, doux & humain, qui se faisoit aimer d'eux, & leur adoucissoit les peines de l'esclavage.

Aristonoüs ayant montré à Sophronime cette maison, ces esclaves, ces troupeaux, & ces

terres devenues si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles : je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres ; me voilà content, puisque je vous mets en possession du lieu où j'ai servi si long-temps Alcine. Jouissez en paix de ce qui étoit à lui, vivez heureux, & préparez-vous de loin par votre vigilance une fin plus douce que la sienne. En même temps il lui fait une donation de ce bien avec toutes les solemnités prescrites par les loix, & il déclare qu'il exclut de sa succession ses héritiers naturels, si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine son bienfaicteur. Mais ce n'est pas assez pour contenter son cœur. Aristonoüs, avant que de donner sa maison, l'orne toute entiere de meubles neufs, simples & modestes à la vérité, mais propres & agréables ; il remplit les greniers des riches présens de Cérès, & le cellier d'un vin de Chio, digne d'être servi par la main de Ganimede à la table du grand Jupiter : il y met aussi du vin parménien avec une abondante provision de miel d'Hymette & d'Hybla, & d'huile d'Attique, presqu'aussi douce que le miel même : enfin il y ajoute d'innombrables toisons d'une laine fine & blanche comme la neige, riches dépouilles des tendres brebis qui paissent sur les montagne d'Arcadie, & dans les gras pâturages de Sicile. C'est en cet état qu'il donne sa maison à Sophronime : il lui donne encore cinquante talens euboïques, & réserve à ses parens les biens qu'il possede dans la péninsule de Clazomene, aux environs de Smyrne, de Lebede & de Colophom, qui étoient d'un très-grand prix. La donation étant faite, Aristonoüs se rembarqua dans son vaisseau pour retourner dans l'Ionie : Sophronime étonné & attendri par des

bienfaits si magnifiques l'accompagne jusqu'au vaisseau les larmes aux yeux, le nommant toujours son pere, & le serrant entre ses bras. Aristonoüs arriva bientôt chez lui par une heureuse navigation : aucun de ses parens n'osa se plaindre de ce qu'il venoit de donner à Sophronime : j'ai laissé, leur disoit-il, pour derniere volonté dans mon testament cet ordre, que tous mes biens seront vendus, & distribués aux pauvres d'Ionie, si jamais aucun de vous s'oppose au don que je viens de faire au petit fils d'Alcine. Ce sage vieillard vivoit en paix, & jouissoit des biens que les dieux avoient accordé à sa vertu. Chaque année, malgré sa vieillesse, il faisoit un voyage en Lycie, pour revoir Sophronime, & pour aller faire le sacrifice sur le tombeau d'Alcine, qu'il avoit enrichi des plus beaux ornemens de l'architecture & de la sculpture. Il avoit ordonné que ses propres cendres, après sa mort, seroient portées dans le même tombeau, afin qu'elles reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année au printemps, Sophronime, impatient de le revoir, avoit sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonoüs, qui arrivoit dans cette saison. Chaque année il avoit le plaisir de voir venir de loin au travers des ondes ameres ce vaisseau qui lui étoit si cher, & la venue de ce vaisseau lui étoit infiniment plus douce que toutes les graces de la nature renaissante au printemps après les rigueurs de l'affreux hiver.

Une année il ne voyoit point venir comme les autres, ce vaisseau tant desiré, il soupiroit amérement ; la tristesse & la crainte étoient peintes sur son visage, le doux sommeil fuyoit loin de ses yeux, nul mets exquis ne lui sembloit doux. il étoit inquiet, alarmé du moindre bruit : toujours tourné vers le port, il demandoit à tous mo-

mens, si on n'avoit point vu quelque vaisseau venir d'Ionie : il en vit un, mais hélas ! Aristonoüs n'y étoit pas, il ne portoit que ses cendres dans une urne d'argent. Amphiclès, ancien ami du mort, à peu près du même âge, fidele exécuteur de ses dernieres volontés, apportoit tristement cette urne. Quand il aborda Sophronime, la parole leur manqua à tous deux, & ils ne s'exprimoient que par leurs sanglots. Sophronime, ayant baisé l'urne, & l'ayant arrosée de ses larmes, parla ainsi : ô vieillard ! vous avez fait le bonheur de ma vie, & vous me causé maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs, je ne vous verrai plus : la mort me seroit douce, pour vous voir & pour vous servir dans les champs élisées, où votre ombre jouit de la bienheureuse paix que les dieux justes réservent à la vertu : vous avez ramené en nos jours, la justice, la piété & la reconnoissance sur la terre : vous avez montré dans un siecle de fer, la bonté & l'innocence de l'âge d'or : les dieux, avant que de vous couronner dans le séjour des justes, vous ont accordé ici-bas une vieillesse heureuse, agréable & longue : mais hélas ! ce qui devroit toujours durer, n'est jamais assez long : je ne sens plus aucun plaisir à en jouir sans vous. O chere ombre ! quand est-ce que je vous suivrai ? Précieuses cendres, si vous pouvez sentir encore quelque chose, vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcine, les miennes s'y mêleront aussi un jour : en attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs ! non, vous ne mourrez point, & vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur, plutôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, qui aimoit tant la vertu à qui je devois tout.

Après ces paroles, entrecoupées de profonds soupirs, Sophronime mit l'urne dans le tombeau d'Alcine : il immola plusieurs victimes, dont le sang inonda les autels de gazon qui environnoient le tombeau : il répandit des libations abondantes de vin & de lait ; il brûla des parfums venus du fond de l'Orient, & il s'éleva un nuage odoriférant au milieu des airs. Sophronime établit à jamais, pour toutes les années dans la même saison, des jeux funebres en l'honneur d'Alcine & d'Aristonoüs, on y venoit de la Carie, heureuse & fertile contrée, des bords enchantés du Méandre qui se joue par tant de détours, & qui semble quitter à regret le pays qu'il arrosoit, des rives toujours vertes du Caïstre, des bords du Pactole qui roule sous ses flots un sable doré, de la Pamphylie que Cérès, Pomone & Flore ornent à l'envi : enfin des vastes plaines de la Silicie, arrosées comme un jardin par les torrens qui tombent du Mont-Taurus toujours couvert de neiges. Pendant cette fête si solemnelle, les jeunes garçons & les jeunes filles vêtues de robes traînantes de lin, plus blanches que les lys, chantoient des hymnes à l'honneur d'Alcine & d'Aristonoüs : car on ne pouvoit louer l'un sans louer l'autre, ni séparer deux hommes si étroitement unis après leur mort.

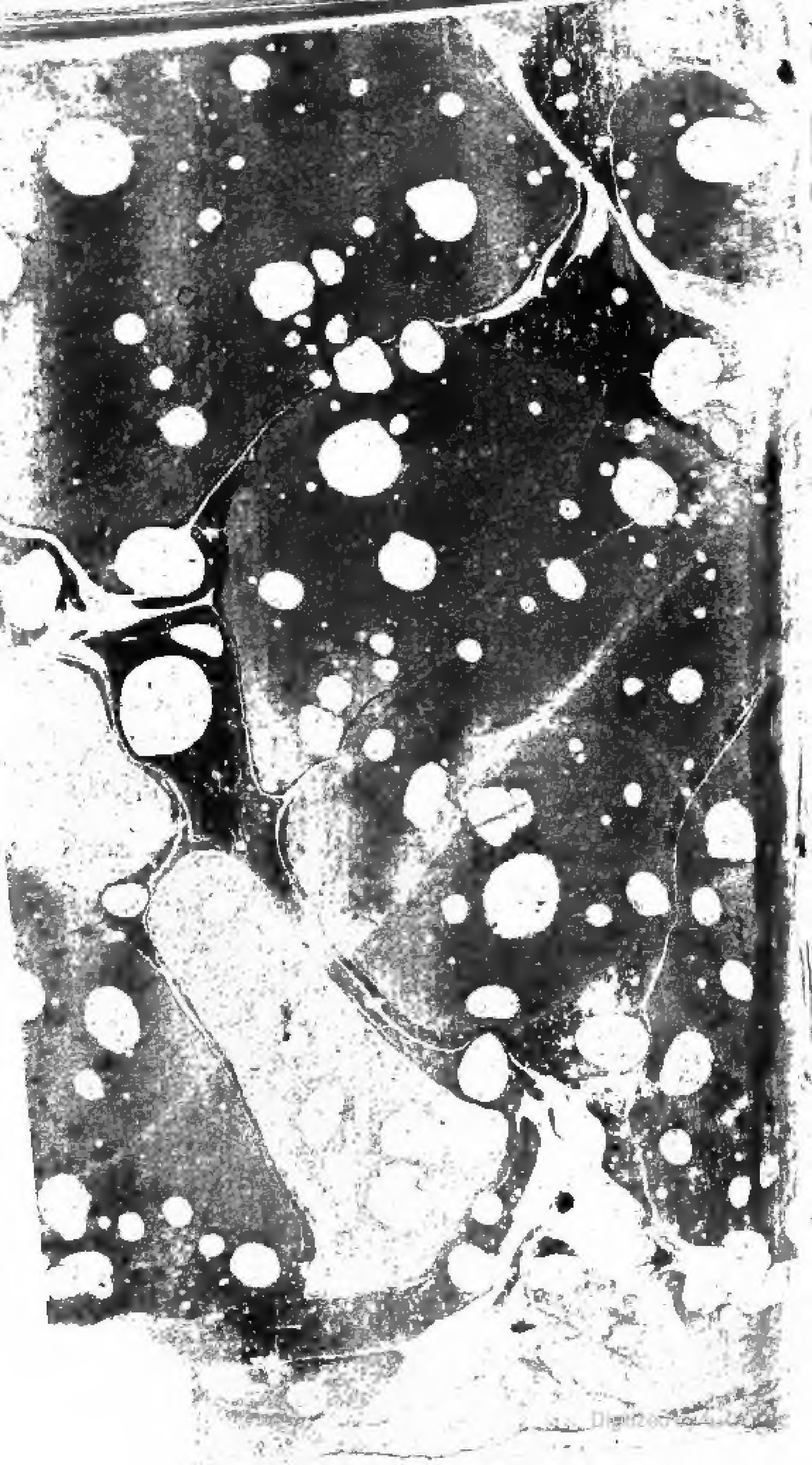
Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que dès le premier jour, pendant que Sophronime faisoit des libations de vin & de lait, un myrthe d'une verdure & d'une odeur exquise nâquit au milieu du tombeau, & éleva tout-à-coup sa tête touffue pour couvrir les deux urnes de ses rameaux & de son ombre. Chacun s'écria qu'Aristonoüs, en récompense de sa vertu avoit été changé par les dieux en un arbre si beau : Sophronime prit soin de l'arroser lui-même, & de l'honorer

comme une divinité. Cet arbre, loin de vieillir, ſe renouvelle de dix ans en dix ans : & les dieux ont voulu faire voir par cette merveille, que la vertu, qui jette un ſi doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

FIN.

5854719

Digitized by Google





Digitized by Google



Digitized by Google